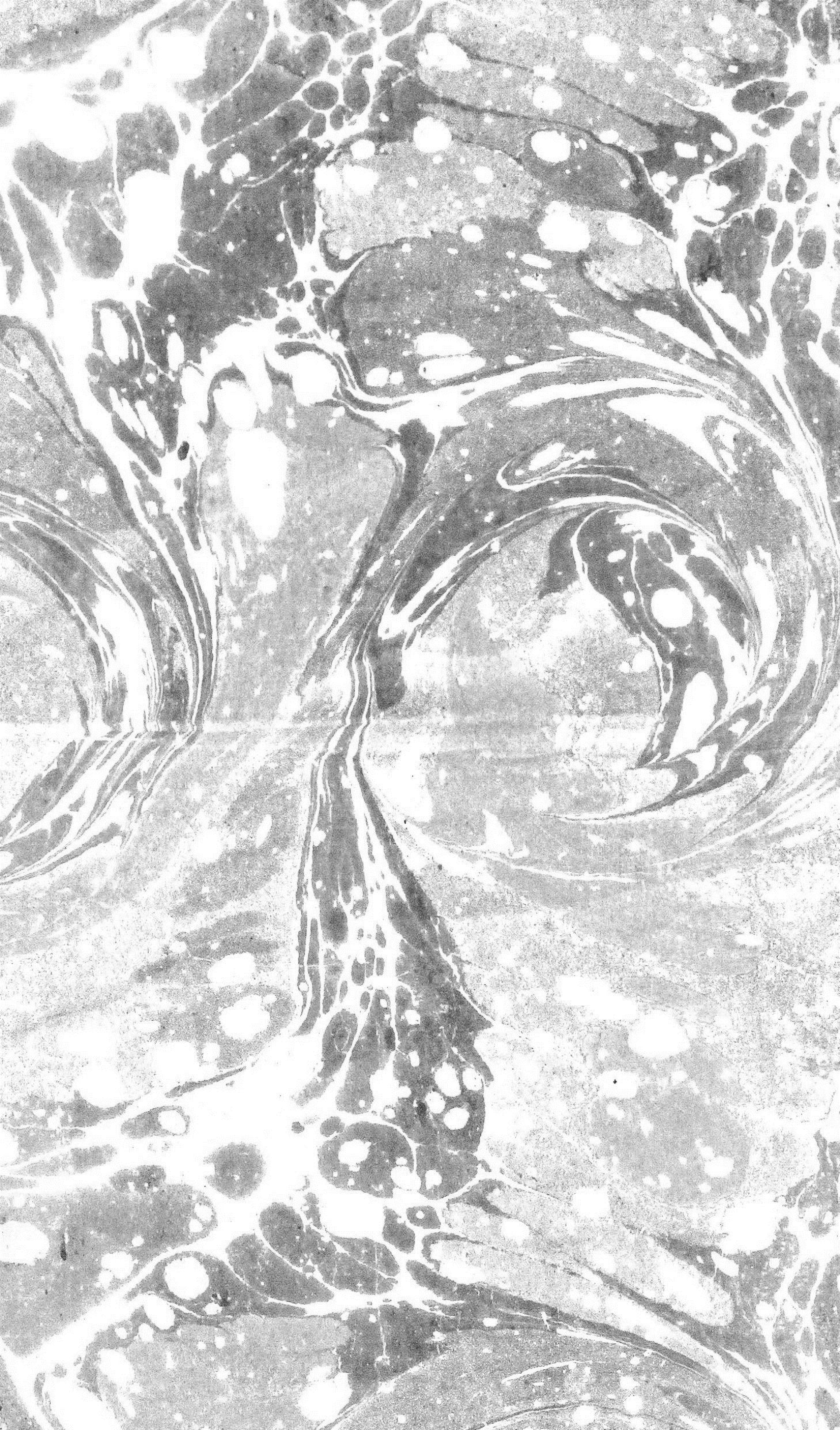


ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1755.

Tome III.

A PARIS,
Chez JOSEPH BARBOU, ruë S. Jacques, aux Cigognes.

M DCC LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AVIS.

C'eſt à BARBOU, Libraire, ruë S. Jacques, qu'il faut adreſſer les Piéces qu'on ſouhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique.* Elles ſeront inſérées *gratis*; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui ſera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra ſucceſſivement le premier jour de chaque mois, & ſe vendra *douze ſols* broché. Les ſix mois formeront un Volume.

Nota. Ce Recueil a commencé au mois de Juillet 1754.

Noms des Villes où le préſent Journal ſe diſtribue.

A AMIENS, chez GODAR.
A ANGERS, chez { BARRIERES. / JAHYER.
A ARRAS, chez LAUREAU.
A BLOIS, chez MASSON.
A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE.
A CLERMONT FERRAND, chez DESAUMADE.
A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.
A LA HAYE, chez VANDAALEN.
A LILLE, chez JACQUET.
A LYON, chez J. DEVILLE.
A S. MALO, chez HOVIUS.
A MARSEILLE, chez MOSSY.
A METZ, chez BOUCHARD, le jeune.
A MOULINS, chez FAURE.
A MONTPELLIER, chez { RIGAUD. / Ve. GONTIER & FAURE.
A NANCY, chez { BABIN. / NICOLAS.
A NANTES, chez JACQUES VATAR.
A L'ORIENT, chez LE JEUNE.
A ORLEANS, chez CHEVILLON.
A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.
A ROUEN, chez LUCAS.
A SEDAN, chez Mademoiselle THESIN.
A S. OMER, chez HUGUET.
A TOURS, chez { LAMBERT. / BILLAULT.
A VALENCIENNE chez QUESNEL.
A VERSAILLES, chez le FEBVRE.

AVERTISSEMENT.

QUelques Perſonnes paroîtront ſurpriſes de ce qu'on a changé le caractère de ce Journal ; mais les autres s'appercevront qu'on a déféré à leurs avis. Ainſi c'eſt donc pour complaire au plus grand nombre des Lecteurs, qu'on a pris le parti de ſe ſervir d'un caractère plus gros que celui qu'on avoit employé juſqu'alors. On deſireroit ſatisfaire ces mêmes Lecteurs ſur d'autres articles qu'ils ont demandés, mais ils doivent ſçavoir que chaque Ouvrage périodique a ſes bornes, & qu'il n'eſt pas permis de les paſſer.

On ne négligera cependant rien de tout ce qui pourra rendre ce Recueil utile & intéreſſant. On a déja même vu que nous y avons ajouté des gravures, & que les Piéces dont le ſecond Volume eſt compoſé, ſont beaucoup ſupérieures à celles qui ſont inſérées dans le premier Volume. Les correſpondances qu'on établit dans les Pays étran-

gers, nous fourniront le moyen de faire part au Public des obſervations curieuſes qu'on aura faites, ſoit dans la Médecine, ſoit dans la Chirurgie ou la Pharmacie. On ſe diſpoſe auſſi à donner les Thèſes qui paroiſſent les plus intéreſſantes, & qu'un grand nombre de perſonnes nous demandent. On invite de nouveau les grands Maîtres de l'Art, & on les ſupplie même de vouloir bien nous communiquer leurs productions, & de regarder ce Journal comme une jeune plante qui ne peut croître que par leurs ſoins; ou plutôt c'eſt un enfant qui naît, on les prie de vouloir bien l'adopter.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

OBSERVATIONS,

Sur les pierres de la Veſicule du fiel.

Par M. Varnier Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Societé Royale des Sciences & de la Societé Litteraire de Chaalons.

A Vitry-le-François, le 23 May 1755.

I. LES reins, les ureteres, la veſſie ne ſont pas les ſeules parties du corps humain dans leſquelles on a découvert des pierres : on en trouve auſſi dans la veſicule du fiel. Leur

préſence occaſionne des maladies d'autant plus difficiles à traiter, qu'on en ignore ſouvent la véritable cauſe. Ce n'eſt que par des expériences continuées que je ſuis venu à bout de connoître les ſymptômes de cette maladie, & de trouver les moyens de la guérir. Je pourrois rapporter un grand nombre d'obſervations à ce ſujet, mais je m'arrêterai ſeulement à quelques-unes qui me paroiſſent ſuffiſantes pour faire connoître cette maladie & pour indiquer les moyens de la traiter avec ſuccès.

Ire. Observation.

Le fils du ſieur Dominé, Clerc de Ville de Vitry-le-François, âgé de 22 ou 23 ans, fut attaqué en 1739 d'une maladie dont les Médecins qui furent appellés, ne purent découvrir la cauſe. Ce jeune homme tomba dans un maraſme affreux & la couleur de ſa peau devint d'un brun olivâtre. Il ſentoit une douleur continuelle plus ou moins vive au côté droit, un peu au deſſus de la pointe de la côte flottante où il y avoit un enfoncement bien ſenſible en ſegment de ſphère. Le malade d'ailleurs vomiſſoit aſſez fréquemment & ſon pouls étoit febrile, petit & ſerré.

Les parents du jeune homme ennuyés de voir le peu de ſuccès des remedes que dif-

férents Médecins lui avoient ordonnés, le menerent chez Mademoiſelle de Giſaucour qui depuis long-temps exerce la Médecine pour les pauvres. * Cette Demoiſelle qui ne pouvoit pas mieux connoître la véritable cauſe de la maladie que des Médecins, lui indiqua des remédes au hazard, & lui conſeilla entre autres de prendre de l'infuſion de ſauge & des lavements d'urine chaude & recente.

Trois ou quatre jours après, ſoit par l'effet des lavements, ſoit par l'ébranlément de la voiture, il lui prit une diarrhée ſereuſe, par le moyen de laquelle il rendit une prodigieuſe quantité de petites pierres globuleuſes de la groſſeur du plomb à Perdrix, & de couleur griſe. Ces pierres ſurnageoient dans le baſſin & il y en avoit de l'épaiſſeur du doigt. Ce qui eſt arrivé à différentes repriſes, ſur-tout en rendant les lavements d'urine.

On me fit appeller dès la premiere évacuation, & ſurpris de ce Phénomene, je fis prendre de ces pierres qu'on lava & que je fis enſuite ſécher. Leur legereté, leur couleur de gris de muſc & leur facilité à s'enflammer, me firent juger qu'elles ne pouvoient provenir que de la veſicule du fiel. Ainſi je penſe qu'on peut regarder la cou-

* Le Château de Giſaucour eſt à huit lieues de Vitry, du côté de S. Menhauld.

leur bazannée de la peau, une douleur fixe à la hauteur de la veſicule du fiel, le dégoût & le vomiſſement, comme des ſymptômes qui annoncent ordinairement des pierres dans la veſicule du fiel.

Depuis ces évacuations le jeune homme a été entierement guéri.

IIe. Observation.

La veuve Hocquet Perruquiere demeurant à Vitry-le-François, fut attaquée en 1748. d'une jauniſſe univerſelle, accompagnée de douleurs conſidérables à la hauteur de la véſicule du fiel, d'une tumeur ſenſible au dehors, d'une difficulté d'aller à la ſelle, &c.

Sa jauniſſe augmentoit toutes les fois qu'elle ſe couchoit du côté droit. L'exemple du jeune homme que j'avois vû quelques années auparavant, me fis ſoupçonner que la maladie de cette femme pouvoit être occaſionnée par la préſence d'une ou de pluſieurs pierres dans la véſicule du fiel. En conſéquence je lui fis prendre les mêmes remédes que le malade dont j'ai parlé dans l'obſervation précédente, & j'eus la ſatisfaction d'en voir les heureux effets en moins de 15 jours. La malade a été parfaitement guérie & n'a point eu de rechûte. C'eſt ce qui eſt encore arrivé a pluſieurs au-

tres perſonnes attaquées du même mal, & que j'ai traitées de la même maniere.

IIIe. Observation.

Le fait que je vais rapporter eſt encore plus ſingulier que les deux précédents, puiſque la perſonne attaquée de la même maladie n'en avoit aucun ſymptôme.

La femme du ſieur Foſſé Perruquier, d'un tempérament ſec & maigre quoique d'une humeur naturellement gaye, eut en 1754. * une toux aſſez violente qui lui continua juſqu'à la mort. Elle reſſentoit outre cela une douleur très-vive au bas des fauſſes côtes du côté gauche, avec une autre douleur à l'hypocondre du même côté. Il s'étoit joint à ces accidents une grande difficulté de reſpirer, une fiévre continue avec redoublement, des picotements entre les deux épaules, ſur-tout lors qu'elle touſſoit, une inſomnie, des foibleſſes aſſez fréquentes, & une chaleur extraordinaire à la région épigaſtrique. Enfin la malade ne pouvoit ſe tenir couchée ſur le côté droit. Après avoir reſté quatre mois dans ce triſte état pendant leſquels on la traita comme poitrinaire, elle mourut.

Comme cette femme ſe croyoit groſſe, elle avoit ordonné l'ouverture de ſon corps

* Elle étoit alors âgée de 39 ans.

après ſa mort. Quoique je ne l'euſſe point traitée dans ſa maladie, je voulus être préſent à l'ouverture du cadavre.

On ne trouva point de fœtus ; mais l'inteſtin jejunum étoit extrémement gros & rempli de vents ; le pancréas & le méſentere étoient pleins de glandes ſcrophuleuſes. Le foie étoit ſain & d'une bonne conſiſtance ; mais la véſicule du fiel ſe trouva prodigieuſement groſſe & remplie de 21 petites pierres pyramidales en maniere de trochiſques. Elles ont quatre angles ſaillants & quatre faces plattes & polies. La hauteur de chacune de ces pierres, en meſurant du ſommet à la baſe eſt de cinq lignes juſtes. La couleur eſt d'un jaune brun, mais le noyau eſt beaucoup plus brun, & eſt formé par des aiguilles droites, qui paroiſſent être dirigées en rayons de la circonférence au centre, à peu près de la même maniere que les prétendues pierres de foudre ou les bols de régule martial. Ces pierres ſont legeres & nagent ſur l'eau. J'en ai pris deux au hazard pour les peſer, & je les ai trouvées du poids de 30 grains.

On paſſa enſuite aux poumons, & on s'apperçut que le droit étoit tout ulceré. Le péricarde étoit rempli de beaucoup d'eau.

Il y a lieu de croire que les pierres ne ſe ſont pas formées tout à coup, & qu'el-

les ne ſont parvenues à ce volume conſidérable que par ſucceſſion de temps. La bile ne coulant plus, toutes les fonctions ſe ſont perverties, & ce déſordre a occaſionné tous les accidents dont on a parlé ci-deſſus.

Je conſerve quelques-unes de ces pierres, ainſi que de celles dont j'ai fait mention dans la premiere obſervation. J'oubliois d'ajouter qu'elles ſont extrêmement friables.

OBSERVATION,

Sur une veſſie qui ſe portoit juſques dans l'Epigaſtre.

Par M. le Clerc D. M.

De Blois, le 6 May 1755.

II. Un homme âgé d'environ 70 ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, menoit une vie ſédentaire. Il étoit privé de la vue depuis 6 ans. Cet homme qui n'avoit jamais reſſenti de douleur particuliere dans la région du bas-ventre, ſe ſentit tout à coup frappé d'une ſorte de *mal-aiſe*, à la ſortie d'un repas où il n'avoit pas fait d'excès. Il prétendit que cette incommodité ſubite, ne pouvoit provenir que d'un gonflement d'eſtomac qu'il crut diſſiper en buvant deux verres d'eau fraiche.

Pendant les cinq premiers jours qui ſuivirent cet accident, il s'apperçut que ſon ventre étoit conſtipé & que le cours des urines s'étoit ralenti, ſans cependant cauſer de douleur ni de chaleur dans les parties deſtinées à cette ſecrétion. Mais au bout de ce temps elles s'arrêterent, & cauſerent une ardeur des plus violentes dans l'urethre. Le ſixiéme jour le malade, qui n'avoit cependant reſſenti aucun mouvement de fiévre, fit appeller le Médecin.

Il lui preſcrivit pendant deux jours une diete très-ſevere & lui ordonna des boiſſons rafraîchiſſantes, lui fit faire pluſieurs ſaignées, & le mit à l'uſage fréquent des lavements émolients & laxatifs. Tous ces différents moyens ne produiſirent aucun effet.

Le onziéme jour le malade fut agité, ſa reſpiration devint difficile, la fiévre ſe fit ſentir avec violence & fut accompagnée de tenſion dans les muſcles de l'abdomen, d'une ſoif exceſſive, d'inquiétude dans les parties précordiales, de dégout & de noirceur ſur la langue. Ces différents accidents déterminerent le Médecin à avoir recours aux remédes géneraux. Il ordonna donc les potions laxatives, inſiſta beaucoup ſur les délayants, & fit mettre des topiques émolients & anodins ſur les muſcles du bas-ventre. Ces remédes occaſionnerent quelqu'évacuation par bas, & le cours des urines devint

ſi libre qu'il s'en forma un écoulement involontaire.

On s'apperçut alors qu'il y avoit dans l'hypogaſtre une tumeur dure, de caractère indolente & qui excédoit le baſſin de deux bons travers de doigt. Cette découverte obligea de continuer l'uſage des topiques dont on s'étoit déja ſervi. La fiévre qui continuoit toujours ne cauſa cependant aucun délire au malade. Ses urines qui étoient d'abord crues, extrémement claires, dépoſerent dans la ſuite un ſédiment blanc & aſſez copieux.

Les accidents loin de diminuer, augmenterent encore, & la tumeur devint à un tel point, qu'elle occupa ſucceſſivement en moins de dix jours les régions ombilicale & épigaſtrique. Le malade reſſentit alors des douleurs vagues au bras, à la cuiſſe & à la jambe gauche, & perdit enfin la vie le deux de Février, après avoir reſté 20 jours dans cet état.

Comme cette maladie parut extraordinaire, on demanda l'ouverture du bas-ventre. L'extérieur parut vaſte & grand, les téguments ne ſe trouverent point infiltrés, mais l'épiploon étoit entiérement laceré. On découvrit la veſſie qui occupoit les régions ombilicale & épigaſtrique, & qui étoit remplie d'environ trois chopines d'une liqueur trouble, mais ſans mauvaiſe odeur.

Elle étoit adhérente par ſa partie antérieure à la lame interne du péritoine qui recouvroit les régions hypogaſtrique, ombilicale & épigaſtrique. Elle flottoit par ſa partie poſtérieure ſur les inteſtins qui parurent d'une couleur bleuâtre & gangrenée. Le bas-ventre étoit d'ailleurs dépouillé de cette ſéroſité balſamique qui humecte les parties que cette région contient. Le col de la veſſie qu'on eut de la peine à détacher étoit dur & ſkirrheux, & à la place de ſphincter, il y avoit un rebord preſque cartilagineux, de figure ronde, qui par la preſſion du corps de la veſſie permettoit la ſortie de l'urine. Les glandes proſtates étoient d'un volume conſidérable; les reins avoient la figure ordinaire, mais fort gros & parſemés dans leurs ſurfaces d'une infinité de petites taches blanches ou ganglions tuberculeux, de la figure & de la groſſeur d'une lentille. Ces viſceres étoient outre cela durs, ſkirrheux dans leur ſubſtance corticale & enflammés; mais ils étoient un peu plus mols dans la ſubſtance medullaire, à la réſerve du rein droit. On y apperçut viſiblement dans le baſſinet quelques gouttes de pus de couleur cendrée qui étoient entrées dans l'urétere, dont le canal permettoit d'y introduire la ſonde la plus groſſe. Les autres viſceres n'offrirent rien de particulier.

OBSERVATION,

Sur une puſtule périodique au Doigt.

Par M. Hoin Chirurgien Juré à Dijon.

Le 20 May 1755.

III. Au commencement du mois de Novembre 1726. un jeune homme qui s'étoit piqué légerement avec une épingle, près de la racine de l'ongle du doigt index de la main gauche, porta ce doigt par un eſprit de libertinage dans les parties naturelles d'une fille, qui n'étoit ſoupçonnée d'aucun mal vénerien, & qui a même toujours ſoutenu qu'elle n'en avoit jamais été atteinte. Elle attendoit ce jour-là ſes régles qui parurent en effet le lendemain.

Il ſurvint le même jour au doigt du jeune homme une petite puſtule de la groſſeur d'un pois à l'endroit de la piquure. Elle ſuppura pendant quatre jours, & ſe deſſécha d'elle-même. Le mois ſuivant le mal revint & diſparut de même ; ce qui arriva regulierement tous les mois dans le temps que la fille avoit ſes régles. La puſtule ne revenoit pas toujours à l'endroit de la piquure, mais quelquefois à deux ou trois lignes de diſtance & toujours ſur le dos, ſoit de la ſeconde, ſoit de la troiſiéme phalange du même doigt.

Au commencement de May 1728. mon pere fut appellé pour traiter cette tumeur. Il la fit ſuppurer avec l'emplâtre diachylon & la vieille thériaque. Malgré cette opération, le mal qui avoit cedé aux remédes revint un mois après. Alors mon pere employa les médicaments attractifs, qui déterminerent une ſuppuration abondante. Il brûla enſuite pendant pluſieurs jours le matin avec la pierre infernale, le fond de la puſtule, qui n'attaquoit que la ſuperficie de la peau, & le ſoir il couvroit la partie affligée avec un peu d'onguent mercuriel. Le malade fut ſaigné & purgé une fois ſeulement.

Le mois ſuivant la puſtule ne reparut pas, & depuis cet inſtant, le jeune homme a été délivré de cette incommodité, ſans qu'il lui ſoit arrivé aucun accident dans d'autres parties, ſoit intérieures ſoit extérieures. Il jouiſſoit encore en 1734. d'une parfaite ſanté.

SUITE

SUITE

De l'Obſervation, ſur un Ptyaliſme Scorbutique, inſeré dans le Journal de May, pag. 327.

IV. Le malade dont il eſt fait mention dans cette obſervation, eſt toujours dans un état des plus triſtes. Au commencement d'Avril dernier il avoit fait uſage avec ſuccès des ſucs de plantes antiſcorbutiques acres & apéritives, telles que le creſſon de fontaine, le becabunga, le cerfeuil, la pariétaire mêlées avec le lait de vache, environ deux cuillerées ſur un demi-ſeptier de lait. Il en prenoit deux fois par jour, & n'uſoit d'autre nourriture que du lait en bouillie. Ces remédes lui donnerent tant de ſoulagement qu'on pouvoit ſe flatter d'une guériſon prochaine, puiſque la ſalivation étoit reduite à un tiers ; que le malade ſe levoit & reprenoit des forces ; que le mal de tête étoit conſidérablement diminué ; que la fiévre ſe faiſoit à peine ſentir ; que les boutons s'étoient totalement cicatriſés, par le moyen d'un panſement méthodique dans lequel on n'employoit qu'un ſimple digeſtif, & qu'ils ne laiſſoient qu'une couleur rouge à la peau. A l'égard de ceux du viſage, ils ont été

plus difficiles à guérir, puiſqu'il en ſubſiſte encore une partie ſur le nez.

Ce calme heureux n'a duré que quinze jours, & les mêmes ſymptômes ſe ſont faits reſſentir enſuite avec la même violence qu'auparavant. La ſalivation eſt revenue au même degré & continue toujours; la fiévre à reparu avec des redoublements conſidérables, & à chaque redoublement, le malade vomiſſoit & le mal de tête augmentoit.

Ces accidents ont fait varier les remédes ſuivant les différentes indications & l'exigence des cas. On a eu recours au Quinquina, qui dans des temps a paru apporter du ſoulagement, & dans d'autres a ſemblé augmenter le mal. Les changements qu'on a faits dans la préparation des médicaments, n'ont été ſuivis d'aucun effet ſalutaire. Le malade s'eſt fait tranſporter hors de chez lui pour éviter la chaleur continuelle de ſon four, qu'on regardoit comme une des cauſes qui pouvoit augmenter l'intencité des matieres morbifiques, & occaſionner une fonte plus conſidérable du ſang en augmentant l'éretiſme. La ſalivation qui s'étoit comme ſupprimée, avoit reflué vers l'eſtomac, ce qui produiſit d'autres accidents qui firent craindre pour le malade. Il eut alors un étouffement & une oppreſſion conſidérables, la fiévre devint plus aigue, mais le retour du ptyaliſme a fait diſparoître ces accidents.

Les changements que le malade éprouve ſucceſſivement du bien au mal, font craindre qu'il ne ſurvienne encore de nouveaux accidents juſqu'à ſon parfait rétabliſſement. Depuis quelques jours il eſt beaucoup mieux; ſon ſang paroît toujours être très-fluide; les ſueurs ſont preſque continuelles, & elles proviennent autant de la foibleſſe du malade que de la fiévre qui ſubſiſte toujours quoique moins conſidérable. Les urines dépoſent aſſez abondamment. Le ſommeil dont le malade jouit de temps en temps, le dédommage un peu des fatigues qu'il ſupporte d'ailleurs.

Il fait actuellement uſage du petit lait avec le ſuc des plantes anti-ſcorbutiques, qui joints au régime & à d'autres remédes appropriés, pourront ſoulager le malade. On en rendra compte dans la ſuite.

A l'égard de la femme dont on a parlé dans le Journal d'Avril & de Mai, elle eſt morte ſans avoir pû être ſoulagée, de la maladie dont on a fait la relation

SENTIMENTS

Des Auteurs de la Bibliothéque raiſonnée, ſur les Diſſertations de M. Sauvage, concernant la fiévre & l'inflammation.

A Naples 1752. traduit de l'Italien.

V. Nous ne croyons pas devoir parler ici de l'hémaſtatique de M. Hales, qui eſt connue de tous les Sçavants depuis l'année 1727, ni des annotations qui y ont été ajoutées par M. Sauvage *. Nous nous contenterons ſeulement de dire que ce dernier a joint à cet ouvrage, un grand nombre de calculs & d'expériences appropriées au ſujet. M. Sauvage s'eſt rendu ſi célebre par ſes découvertes, qu'il n'a pas beſoin des éloges qu'il mérite d'ailleurs par rapport à ſes annotations. Plein de l'eſprit géométrique, éclairé de l'algébre, naturellement ennemi du faux, du douteux, de l'hypothéſe même, il nous a dévoilé de la maniere la plus véritable & la plus préciſe le mouvement du ſang dans l'état naturel. Il

* Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Profeſſeur de Médecine & de Botanique, & Correſpondant des Académies Impériales d'Allemagne (*Natur. Cur.*) de Florence, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale de Berlin, d'Upſal, &c.

nous explique auſſi comment ce mouvement venant à ſe déranger, produit l'inflammation & la fiévre. Nous allons préſenter un extrait de ce que M. Sauvage à trouvé de nouveau en Médecine, & c'eſt une juſtice que nous devons à la vérité.

Bellini nous avoit donné une théorie de l'inflammation, qui ne trouva que trop de Sectateurs. Voici comme il s'exprimoit. » Si une partie de nos arteres eſt obſtruée, » le ſang fera effort contre l'obſtacle à pro- » portion de la réſiſtance qu'il trouve, d'où » il s'enſuivra l'inflammation. La voye par » laquelle le ſang paſſe, ſe trouvant plus » courte, le ſang voudra alors accélerer » ſon mouvement & rouler plus rapidement » dans le reſte des vaiſſeaux libres ; ce qui » produira la fiévre. » Cet Auteur demi-Géometre débita cette théorie avec tant de bonne foi & avec une ſorte d'enthouſiaſme ſi pathétique, qu'un grand nombre de perſonnes ſe laiſſa perſuader ; & Boerhaave lui-même n'a pas ſçu ſe mettre en garde contre cette erreur, que M. Sauvage combat avec ſuccès.

Il commence d'abord par démontrer que l'inflammation ne provient pas d'un ſimple empêchement dans les vaiſſeaux ; mais qu'il nous ſoit permis d'expoſer ici ſans géometrie ſes raiſonnements, qui ſont trop bien fondés pour en avoir beſoin.

Qu'on bouche, dit M. Sauvage, le tuyau ou la canule d'une ſeringue, & même pluſieurs ſi l'on veut, cela eſt indifférent : qu'on preſſe enſuite avec la même force le piſton, on verra que le mouvement de l'eau n'en eſt pas accéleré, mais qu'il eſt retardé dans les tuyaux ou les parties qui reſtent libres, de même qu'il l'eſt dans le corps de la ſeringue. Ce ſyſtème paroît naturel. L'eau couloit avec liberté, & par conſéquent avec violence par un tuyau ouvert. Elle rencontre dans un tuyau obſtrué une nouvelle réſiſtance, qui l'oblige à ſe refouler ſur le derriere, c'eſt-à-dire, à réſiſter au piſton. Ainſi la force qui pouſſe ce piſton demeurant la même, l'eau perdra dans la ſeringue de ſa viteſſe, à proportion de la réſiſtance qu'elle trouve de la part de cette même eau que le piſton devoit pouſſer en avant ; la viteſſe du piſton ne pourra qu'en être diminuée, à moins que par quelque autre cauſe, le piſton ne reçoive une force nouvelle, propre à ſurmonter la réſiſtance qui s'eſt oppoſée à ſon mouvement.

Mais voici en quoi conſiſte l'erreur de Bellini, & de pluſieurs grands hommes qui ont ſuivi ſon raiſonnement. Leur piſton eſt le cœur ; la ſeringue eſt l'aorte ; & les tuyaux ſont les arteres qui en partent. Ils avoient exactement obſervé que le mou-

vement du cœur augmente, & que le ſang roule avec plus de viteſſe dans les arteres, voiſines de celles qui ont été liées ou dans leſquelles il s'eſt fait une obſtruction ſubite. Leur erreur vient uniquement d'avoir cru que cette nouvelle viteſſe provenoit méchaniquement de cette obſtruction, au lieu qu'elle n'eſt produite que par un nouvel effort que fait le cœur, qui cherche toujours par quelque cauſe que ce ſoit, à forcer le paſſage, & qui pour cette raiſon fait des efforts qu'un piſton inanimé ne fera jamais.

La ſeconde erreur de Bellini, conſiſte à croire que la fiévre ou l'accéleration du mouvement du ſang, eſt produite méchaniquement par les obſtructions qui bouchent une partie des canaux par où le ſang doit circuler. « Soit, dit-il, une quantité » déterminée de ſang qui doive couler par » un nombre déterminé de canaux, par » exemple par quatre; ſi on vient à boucher » un de ces canaux, le ſang ne faiſant que » le même nombre de circulations, roulera » d'autant plus vîte par les trois autres ar» teres libres.

Bellini a pris pour une conſéquence de la force ordinaire du cœur, ce qui n'arrive qu'en conſéquence des efforts nouveaux qu'il fait; car enfin, le ſang ne peut acquérir aucun nouveau degré de viteſſe

par l'obſtruction des vaiſſeaux. L'effort que fait le cœur contre une artere obſtruée ou liée, ſe conſume à la dilater ou à en rompre les tuniques, & non à augmenter la viteſſe du ſang dans les canaux libres. Bien loin que l'obſtruction puiſſe augmenter la viteſſe du ſang, elle n'eſt capable au contraire que de la diminuer, parce que la réſiſtance enleve toujours une partie de la force, & que le cœur affoibli par cette réſiſtance, ne peut communiquer au ſang la viteſſe ordinaire. Bellini avoit fort bien reconnu que la ſaignée accelere le mouvement du ſang, en ôtant la réſiſtance qu'il rencontre à l'extrémité des arteres : comment put-il enſuite ſe mettre dans l'eſprit, qu'une réſiſtance extraordinaire pût produire préciſément le même effet, que produit la diminution de la réſiſtance ordinaire ? Il a cependant enſeigné que ces deux cauſes diamétralement oppoſées entr'elles, augmentent également le mouvement du ſang, & pluſieurs l'ont cru ſur ſa parole.

Quelle gloire pour celui qui a oſé attaquer cette erreur, & qui l'a fait avec le ſuccès le plus éclatant. Cette erreur eſt d'autant plus conſidérable, qu'elle roule ſur un des points fondamentaux de la Médecine, & qu'elle ſe trouve adoptée par un grand nombre de perſonnes.

M. Sauvage ne prétend cependant pas,

que les Médecins ayent mal traité les fiévres, pour en avoir mal expliqué la cauſe. Leur ſyſtème étoit peut-être vrai dans tout ce qui concerne l'obſervation, & ſeulement faux dans la recherche des cauſes. Ils avoient une méthode établie ſur des obſervations indubitables, & non ſur les cauſes dont la connoiſſance eſt moins certaine que celle des effets. Mais cette proteſtation juſte & ſincere, n'empêche pas que l'on n'ait une grande obligation à M. Sauvage, car on a très-ſouvent vu que les Médecins font périr pluſieurs malades, en voulant les traiter ſelon une fauſſe théorie. C'eſt ce qui eſt arrivé à Silvius Deleboé, qui après avoir conduit au tombeau un grand nombre de malades dont il ne fait point mention, fit mourir ſa propre fille & ſe donna la mort avec des ſels alkali-volatils qu'il ordonnoit dans la fiévre, ſur la foi d'une fauſſe théorie qu'il s'étoit obſtiné à ſoutenir pour vraie, & qui attribuoit les fiévres aux acides. Ce n'eſt donc pas une précaution ſuperflue que de combattre une erreur, quoiqu'elle ne ſoit que dans la théorie. On eſt ſujet à ſe tromper dans la pratique, quand on a calculé ſur de faux principes.

Nous avons vu juſqu'ici, que M. Sauvage a heureuſement détruit le principe imaginaire de l'accélération du ſang, dans

l'inflammation & dans la fiévre. Voyons maintenant s'il a également réuſſi à en aſſigner la vraie cauſe, & ſi ſon ſentiment ne ſouffre point quelque difficulté.

Fondé ſur le grand principe que les effets ſont proportionnés à leurs cauſes entieres, il refuſe abſolument de reconnoître dans les animaux, une augmentation de mouvements, produite par l'irritation que Bellini appelle *ſtimulus*, *l'aiguillon*. Il paſſe plus avant, & il fait un calcul fort curieux, dans lequel il peſe d'un côté la force du cœur, & de l'autre la viteſſe qui doit reſter au fluide nerveux, à une diſtance ſi grande du cœur, & la maſſe ſi prodigieuſement inférieure de ce fluide à celle du ſang des arteres. Par ce calcul, il trouve qu'il n'y a point de méchanique qui puiſſe retrouver dans la veſſie & dans la maſſe du fluide nerveux, une auſſi grande force que celle que le cœur employe à pouſſer le ſang dans le corps d'un animal vivant.

Pour aſſigner l'origine de la puiſſance du cœur, ſoit dans la fiévre ſoit dans l'état naturel, M. Sauvage à recours à l'ame elle même. Il ſuit en cette occaſion la théorie de Stalh, ce grand ennemi des méchaniques. Il y ajoute quelques raiſons qui lui ſont propres, & qu'il croit capables de faire recevoir ſon explication, qui paroît ſi étrange à la plus grande partie des Médecins méchaniciens.

Comment peut-on concevoir que l'ame anime une infinité de vaiſſeaux ; qu'elle diſtribue à tous les fluides une viteſſe proportionnée ; qu'elle calcule les forces différentes de cent muſcles, néceſſaires pour faire par exemple un ſaut, & que cependant cette même ame auſſi occupée, auſſi chargée d'une multitude immenſe d'affaires, ignore entierement ce qui ſe fait dans ſon corps, & ſe croye dans une parfaite oiſiveté ?

Nous prenons ici la liberté de repliquer à M. Sauvage, que ſans recourir à l'ame, les fibres & les vaiſſeaux des animaux vivants, poſſédent une force bien ſupérieure à leur poids & plus grande que celle qu'on peut attendre de leur maſſe. Nous ajoutons que ces forces n'apartiennent pas tellement à la fibre animée, qu'elles ne ſe conſervent encore quelque temps après la mort ; d'où il s'enſuit qu'elles n'appartiennent pas à l'ame.

M. Sauvage prétend que les arteres ne doivent pas ſe reſſerrer à proportion qu'elles ſe dilatent & que leur ſyſtole ne devroient (ſuivant les ſeules loix du reſſort,) que ſe rapetiſſer quand les vaiſſeaux ont été beaucoup diſtendus par le ſang, à moins qu'une cauſe étrangere, (par laquelle il entend l'ame) ne leur ordonne de ſe retrecir.

Je reſpecte autant que qui que ce ſoit, la Géométrie, la Méchanique & l'Hydraulique : mais ces ſeveres Muſes veulent des faits entiers pour pouvoit décider, & n'appliquent jamais leurs régles qu'à des cas parfaitement ſemblables. Si un Géométre néglige la plus petite circonſtance, s'il entreprend de décider d'une matiere un peu différente de celle dont il connoît les proprietés, il pourra aiſément tomber dans l'erreur conſidérable, quoiqu'il ſoit guidé par les divines lumieres de ſa ſçience,

Quel eſt le mouvement de la Roue électrique ? Quel eſt ſon effet ? Ce ne ſera tout au plus qu'un frémiſſement dans le tuyau, frémiſſement qui peut-être engourdira légerement la main. On ne feroit pourtant pas bien de ſe fier ici à la Géométrie, puiſqu'un cylindre creux de verre, qui ne devroit rien communiquer à une baguette éloignée d'un pouce, lui imprime une force ſi grande, qu'elle eſt capable d'allumer de l'eſprit de vin, & de cauſer une douleur inſupportable à quiconque oſeroit approcher les dents ou la tête de cette baguette de fer, qui devroit à peine ſe faire ſentir.

L'aiman examiné de mille manieres par M. Muſchenbroeck, n'a jamais voulu ſe ſoumettre aux régles de la Méchanique. Il eſt vrai que plus le fer eſt approché, plus les forces de l'aiman augmentent ; de mê-

me qu'elles diminuent à meſure qu'il s'en éloigne. Mais ces accroiſſements & ces décroiſſements de vertu magnétique, ſuivent une proportion capricieuſe & inconſtante, différente de toute proportion arithmétique ou géométrique qu'on puiſſe aſſigner.

L'huile de girofle eſt ſans mouvement, l'huile de thérebentine eſt dans le même cas. Si ſur la premiere on verſe très-doucement une once ou une dragme de la ſeconde, cette dragme tombant de la hauteur d'un pouce, excite une ſi forte efferveſcence qu'elle briſe les vaiſſeaux, renverſe le laboratoire & fait ſauter des maſſes de cent livres avec une viteſſe incroyable.

C'eſt de cette même façon, que les fibres des animaux & celles de quelques plantes, font des efforts ſupérieurs aux cauſes qui les irritent. Comment cela ſe fait-il ? J'avoue qu'on ne le ſçait pas, puiſqu'on ne peut pas dire que l'ame en ſoit la cauſe.

Un chien, une grenouille ſont véritablement ſans vie, du moins cela eſt probable quand on leur enleve le cœur & la tête ; & cependant ſi avant que la graiſſe ſoit refroidie dans le cadavre du chien, (précaution qui n'eſt pas néceſſaire pour la grenouille,) on irrite avec la pointe d'un ſcalpel le nerf de la huitiéme paire ou le diaphragmatique, on verra tout à coup tremblotter les viſceres du bas-ventre, avec une force infini-

ment ſupérieure à celle avec laquelle le ſcalpel a été mis en mouvement.

De plus ſi dans le même cadavre, on ſouffle dans quelle veine que ce ſoit, on verra que le cœur, après avoir reſté immobile pendant des heures entieres, commencera de nouveau à ſe mouvoir & à faire ſes battemens accoutumés. Il pouſſera en avant des ondes de ſang, dont le poids excéde de beaucoup celui du ſouffle qu'on a pouſſé dans le cœur. Le grand nombre d'expériences qu'on a faites ſur les tuyaux des animaux entierement morts, ſur ces mêmes tuyaux tirés hors du bas-ventre, ſur les cœurs des poiſſons tirés de leur pericarde, ſur les tendons des grenouilles ſeparés du corps, confirment toutes qu'indépendamment de l'ame, la fibre animale irritée, ſe contracte avec une force bien ſupérieure à celle qui eſt produite par la cauſe irritante, reduite en poids & en viteſſe : delà vient aux nerfs cette activité prodigieuſe, par laquelle ils font mouvoir les muſcles avec une viteſſe ſemblable à celle de la lumiere, & leur font élever des poids plus grands que le leur. Cette activité, comme j'ai dit, ſubſiſte encore après que l'animal a ceſſé de vivre. Elle ſubſiſte même dans les parties ſéparées du tout, & entierement privées de la préſence de l'ame.

Voilà donc, autant que je le crois, la

force de l'irritabilité rétablie & la théorie de la fiévre & de l'inflammation, reduite à de nouveaux efforts que fait la machine, à l'occaſion des douleurs & des incommodités qu'elle reſſent : efforts dont nous ignorons l'origine, mais qui certainement ne proviennent pas de l'ame, puiſque nous ne pouvons par la volonté les augmenter, les diminuer, les produire, ou les ſupprimer. L'ame d'un homme qui a la fiévre, déſire ſincérement d'en être délivrée, ou ſouhaite que ſon pouls ſoit plus lent de moitié. Comment donc le cœur ne lui obéit-il pas, ſi c'eſt de la volonté qu'il tire ſes forces ?

Accordons cependant à l'Auteur que l'ame travaille à diſſiper les obſtructions en ajoutant une nouvelle vélocité à celle que le cœur a naturellement. Il eſt certain que la reſpiration eſt le ſeul moyen par lequel elle peut l'augmenter. Cette fonction dépend de la volonté, & nous pouvons la rendre plus fréquente, plus rare, plus grande, plus foible. Le mouvement du cœur ne peut que participer à tous ces changements ; la force de la reſpiration accélere ce mouvement, parce qu'elle pouſſe une plus grande quantité de ſang du poumon au cœur, qui en conſéquence doit néceſſairement ſe contracter. Cette reſpiration fréquente eſt véritablement volontaire : nous en avons une funeſte expérience dans les fiévres malignes,

lorſque nous ſentons un certain poids qui nous opprime & qui vient du ſang. Celui-ci réſiſte au cœur, lorſqu'il trouve lui-même de nouveaux obſtacles à l'endroit des arteres. Alors pour nous ſoulager, nous employons une reſpiration plus fréquente & plus conſidérable. Nous obligeons les muſcles releveurs des côtes à agir & à ſortir du repos où ils ſont dans la reſpiration ordinaire. Ainſi nous excitons le cœur à redoubler ſes forces. Comme ſelon ce que nous avons dit plus haut, le cœur d'un animal, même après la mort, quand on y injecte quelque liqueur, ſe reſerre immédiatement après avoir été dilaté. De même la volonté peut contribuer à l'accélération du ſang. Ce n'eſt pas une puiſſance occulte qui augmente les forces du cœur ſans qu'elle s'en apperçoive, mais c'eſt une puiſſance connue que nous ſentons, & qui eſt ſoumiſe à la volonté. Terminons cet article en rendant encore une fois juſtice à l'Auteur, qui a rempli ſes diſſertations de calculs exacts, d'expériences difficiles, de raiſonnements juſtes & bien fondés, & qui par leur ſolidité même, ſemblent ne devoir pas être l'objet de notre Journal *.

* On donnera le mois ſuivant, la réponſe que M. Sauvage fait aux Auteurs de la *Bibliothéque raiſonnée*.

LETTRE

LETTRE

De M. Morand, Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, & Aggregé honoraire au Collége Royal des Médecins de Nancy ; à l'Editeur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

VI. Lorſque j'ai eu l'honneur de vous communiquer les notes que vous avez fait inſérer dans votre Journal d'Avril dernier, ſur Edouard Bright, j'avois quelque notion ſur un pareil exemple de corpulence dans le même Comté d'Eſſex. Mais outre que je n'avois rien de certain & de poſitif, la ſimilitude de poids, de temps, de pays & d'âge, me faiſoit ſoupçonner que c'étoit abſolument le Négociant de Malden, ſur lequel différentes relations pouvoient avoir varié dans les circonſtances. Ce qui rendoit ma conjecture plus vraiſemblable, c'eſt que le mot Anglois *Stone*, par lequel la péſanteur d'Edouard Bright, Négociant de Malden eſt exprimée, eſt un poids de différente valeur en Angleterre, & qui vaut 14 liv. à Londres ; d'où il pouvoit réſulter quelque varieté ſur le poids de ce premier, lequel étoit de 43 *Stones*.

Depuis peu, il m'eſt parvenu une gravure en maniere noire, du Compatriote d'Edouard Bright dont on m'avoit parlé ; ſon nom eſt Jacob ou Jacques Ponwel, natif de Stebbing, dans le Comté d'Eſſex, il mourut le ſix Octobre, âgé de 37 ans, péſant 40 *Stones*.

Nous connoiſſons bien quelques exemples de ces embonpoints maladifs ; on en trouve pluſieurs dans Schenchir Sennert. Il fait mention d'une femme qui peſoit 450 liv. & d'un homme qui en peſoit 600. Mais il eſt ſingulier que dans le même pays & dans le même-temps, il ſe ſoit rencontré deux hommes preſque du même poids, & du même âge.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, ce 10 *Avril* 1755.

OBSERVATION

Sur une Monſtroſité.

Par M. Broſillon Chirurgien Juré à Tours.

Le 30 *May* 1755.

VII. Le 7 Août 1754. il naquit à Tours, ſur la Paroiſſe de S. Simphorien un enfant mâle, qui mourut le 16 de Décembre de la même année. On en fit l'ouverture chez M. Gayan Curé de cette Paroiſſe, en préſence de M. Dupichard Médecin, & de pluſieurs Chirurgiens de cette Ville.

1°. On trouva à la région épigaſtrique, une portion du corps d'un autre enfant, & elle comprenoit tout le baſſin & les extrémités inférieures.

2°. Cette portion étoit attachée à la région épigaſtrique: 1°. Par une baſe de la groſſeur de la partie moyenne du bras de l'enfant. Cette baſe étoit formée par quelques ligaments très-foibles qui naiſſoient au cartilage xiphoïde: 2°. Par la peau qui ſe continuoit ſans changement & ſans interruption ſur ce demi-corps.

3°. Lorſqu'on eut ouvert cette baſe, on apperçut les muſcles droits ſéparés en cet endroit, mais le péritoine étoit dans ſon état ordinaire.

4°. En diſſéquant les parties de ce baſſin on trouva un rein, un uretere, une veſſie dans laquelle l'uretere venoit ſe rendre, l'urethre avec les corps caverneux qui forment la verge. Il faut remarquer que l'enfant urinoit également par celle-ci comme par l'autre.

5°. On ne trouva point les teſticules dans le ſcrotum.

6°. Au deſſous du rein on découvrit un petit corps glanduleux d'où partoit un petit ligament, qui après avoir fait ſix lignes de chemin, groſſiſſoit & alloit ſe perdre dans un autre corps glanduleux, ſitué à l'endroit ordinaire des véſicules ſéminaires, auſquelles il avoit beaucoup de rapport par ſa figure.

7°. Il partoit du fond de la veſſie un ligament rond qui alloit ſe terminer au bout d'un inteſtin, & il appartenoit à cette portion du baſſin. Il avoit environ un pied & demi de longueur, & ſon extrémité ſe terminoit en doigt de gant.

8°. On remarqua que cette extrémité d'inteſtin paſſoit dans le ventre de l'enfant, formé par l'ouverture qui étoit entre les muſcles droits, comme on l'a déja dit dans l'article 3e. Elle flottoit enſuite entre les parties ſupérieures des muſcles du bas-ventre, & le péritoine. Elle rentroit en partie dans ce baſſin ajouté, où elle étoit attachée par une portion du méſentere.

9°. En ouvrant cet inteſtin, on vit qu'il étoit plein d'une matiere ſemblable pour la nature au méconium, mais un peu différent en couleur ; car elle approchoit plus de la nature des matieres qui ſe trouvent dans les inteſtins grêles, & la capacité de l'eſtomac de l'enfant. Ne pourroit-on pas dire au ſujet de cette matiere ainſi trouvée dans cet inteſtin, qui n'avoit aucune communication avec l'eſtomac, que le méconium n'eſt point l'extrait des digeſtions des eaux dont l'enfant s'eſt nourri pendant la groſſeſſe ? C'eſt une queſtion aſſez intéreſſante, mais je laiſſe aux phyſiologiſtes le ſoin de l'examiner.

10°. Les extrémités inférieures, quoique plus foibles que celles d'un enfant formé, étoient aſſez bien figurées, mais elles n'étoient compoſées que des os, de quelques vaiſſeaux qui tiroient leur origine d'un vaiſſeau qu'on voyoit à la partie poſtérieure de la veſſie, & enfin des parties de graiſſe.

On nous apprit que cet enfant vomiſſoit de trois ſemaines en trois ſemaines ou environ. Cela ne viendroit-il pas de la preſſion que ce baſſin qui étoit ajouté, faiſoit ſur ſon eſtomac ? Il paroît que ce baſſin tiroit ſa nourriture des arteres mammaires & épigaſtriques, car c'étoit-là le point de réunion de ce baſſin & de l'enfant formé. D'ailleurs quelques vaiſſeaux coupés & qu'il n'a pas été poſſible de ſuivre, le font préſumer.

Dira-t'on que l'extirpation de ce baſſin ajouté eût été poſſible ; la jeuneſſe de l'enfant n'y eût-elle point été un obſtacle ? J'oſerois cependant croire que par la ſuite elle eût pu ſe faire.

Après avoir ainſi examiné cette partie du corps, on paſſa à la diſſection de la tête, & elle fournit les obſervations ſuivantes.

1°. L'orbite droit n'étoit point dans ſa place ordinaire, mais il étoit reculé de deux travers de doigt vers la temple. Il étoit formé par une partie du parietal, de l'os maxillaire & du temporal.

2°. Cet orbite étoit de la grandeur ordinaire, mais il étoit recouvert en entier de la peau, au milieu de laquelle étoit une ouverture garnie de quelques poils, & ſi étroite qu'elle ne put admettre l'extrémité d'un ſtylet bien fin.

3°. Cette ouverture ſe continuoit juſqu'à un petit globe renfermé dans cette cavité, & elle étoit entourée de graiſſe.

4°. A l'ouverture de ce petit globe on trouva deux ſortes d'humeurs, ſavoir l'humeur aqueuſe, & la vitrée. On y remarqua de plus deux membranes, la cornée opaque & la choroïde. On ne reconnut point la retine, quoique le nerf optique ſe rendît à ce petit globe.

5°. Ce globe étoit d'un volume plus petit qu'à l'ordinaire, & s'il eût été mieux

formé, il n'eût pas fait plus de ſaillie étant conſidérablement enfoncé dans l'orbite. En ouvrant la peau qui couvroit ce globe, auroit-on trouvé moyen de donner entrée aux rayons lumineux?

6°. Au deſſus de cette foſſe ſur l'os parietal, on remarquoit une petite apophiſe à laquelle étoit attachée une excroiſſance qui reſſembloit à une gourde, & qui étoit de la figure d'un pois chiche.

7°. Cette excroiſſance contenoit dans ſa cavité, une ſéroſité qui ſortoit par ſon fond lorſque l'enfant pleuroit.

OBSERVATIONS

Sur différents effets de l'Agaric, employé intérieurement & extérieurement.

Par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital Militaire de Belle-Iſle en Mer.

De Belle-Iſle, ce 29 *May* 1755.

VIII. Perſonne n'étoit moins diſpoſé que moi à reconnoître dans le *fungus ignarii* les grandes vertus qu'il a dans les hémorrhagies & ſur-tout dans l'amputation des bras, des jambes, &c. Mais les expériences que j'ai vû faire, & celles que j'ai faites, m'ont convaincu que l'agaric étoit un ſouverain ſtyptique, & qu'il pouvoit également être

employé avec ſuccès intérieurement & extérieurement. J'ai déja même envoyé à l'Académie Royale de Chirurgie, quelques obſervations à ce ſujet. En voici deux qui ſerviront à prouver ce que j'avance.

Ire. Observation.

Le ſieur Gabriel Loreal, Bourgeois de Belle-Iſle, fut attaqué d'un tremblement univerſel ou ſpaſme dans toutes les parties du corps. Il ſe faiſoit même ſentir aux arteres dont les mouvements étoient confondus. Le corps en perdoit ſa ligne de gravité ; le globe de l'œil étoit dans une mobilité extrême ; les paupieres clignotoient ſans ceſſe ; la prunelle ne pouvoit rien fixer, & le malade étoit encore incommodé d'un larmoyement continuel. Il avoit outre cela de la difficulté à parler, jouiſſoit rarement des douceurs du ſommeil, étoit toujours prêt à tomber en défaillance, avoit un dégout pour toutes ſortes de nourritures, & cette fâcheuſe ſituation l'avoit fait tomber dans un maraſme affreux. Ces dangereux accidents étoient accompagnés d'une hémorrhagie conſidérable. Le ſang ſortoit pur par la voye des ſelles, & on ne pouvoit ſoupçonner qu'il provînt d'un flux hémorrhoïdal, puiſqu'il n'y en avoit aucune apparence à l'anus. Le malade reſſentoit outre

cela de grandes douleurs aux reins avec des chaleurs brulantes. Il prétendoit que cette incommodité lui étoit ſurvenue pour avoir remué un baril de poudre trop peſant dans l'Arſenal de cette place. Dans l'effort qu'il fit il ſentit craquer ſes reins, & depuis ſix ou ſept ans que cet accident lui étoit arrivé, il avoit fait uſage de différents remédes ſans en recevoir aucun ſoulagement.

Quand le malade paſſoit quelques jours ſans perdre de ſang, les douleurs qu'il avoit coutume de reſſentir, devenoient alors plus violentes, & la chaleur des reins augmentoit conſidérablement. L'hémorrhagie (*a*) ſeule rendoit un peu de calme au malade. L'évacuation commençoit par des caillots de ſang ſolides & noirs ; enſuite le ſang devenoit très-liquide, paroiſſoit fort beau & extrémement ſec. En un mot il reſſembloit à celui qu'on tire de la veine par les ſaignées ordinaires. On n'apperçevoit dans ce ſang aucunes parties de matieres ſtercorales. Une preuve que ce flux ne venoit pas des hémorrhoïdes, c'eſt que les excréments n'étoient point ſanguinolents. La quantité de ſang que le malade rendoit à chaque fois, étoit très-conſidérable.

(*a*) Cette eſpéce d'hémorrhagie périodique, n'étoit-elle pas une criſe occaſionnée par la ſurabondance d'une humeur ſcorbutique?

J'indiquai alors les remédes & le régime convenables. J'employai les délayans, & je fis pluſieurs ſaignées afin de connoître la nature du ſang. Le premier que je tirai étoit très-aqueux. Il ſortit avec une grande véhémence quoique le pouls fut petit & dur. Le tremblement parut un peu ralenti après la premiere ſaignée ; j'en fis cependant une ſeconde, & je m'apperçus que le ſang qui étoit ſorti avec moins de vivacité, avoit plus de conſiſtance que le premier. J'attribuai ce changement à l'uſage des ſédatifs, des liqueurs farineuſes balſamiques, des ſtyptiques, &c. que j'avois conſeillés au malade.

Cependant le ſang couloit toujours, & je crus devoir alors employer les narcotiques pour tâcher de calmer les douleurs des reins qui ne diſcontinuoient pas. Je ne permis au malade que les viandes blanches, & je lui fis prendre les bouillons farineux & nourriſſants. On lui donna des lavements faits avec de l'eau de tripes ou de tête de moutons avec ſa laine. Ces remédes firent ceſſer le tremblement, & j'eſpérois que l'hémorrhagie s'arrêteroit en même-temps.

Mais comme je m'apperçus qu'il continuoit toujours, je me ſervis de différents ſtyptiques en boiſſon & en opiates, & dans ces dernieres je fis entrer les narcotiques.

Tout ce que j'employai n'ayant eu aucun ſuccès, j'eus recours à la décoction de l'Agaric coupé par morceaux, que je fis bouillir pour en avoir la teinture & la vertu. Ce dernier remède eut ſon effet, & le malade qui étoit affligé depuis 7 ans des incommodités dont je viens de faire mention, ſe trouva parfaitement guéri, & il y a plus de ſix mois qu'il jouit d'une parfaite ſanté. Il a entierement repris ſon embonpoint, l'apetit lui eſt revenu, & aucune nourriture ne l'incommode. Cet homme a environ 50 ans.

IIe. Observation.

J'ai vû à l'Hôpital militaire de cette Ville, un ſoldat du Régiment de Boulonnois, de la Compagnie Commandante, qui étoit attaqué du ſcorbut, & d'une hémorrhagie nazale ſi conſidérable, que le malade étoit prêt à périr. Rien juſqu'alors n'avoit été capable de l'arrêter, & lorſque je le vis il y avoit deux jours que le ſang couloit ſans relâche. Je m'aviſai de lui ſouffler avec un chalumeau dans les narines, de la poudre de l'Agaric. Cette impulſion fit plus d'effet, qu'une ſimple aſpiration de cette poudre, que j'aurois pû lui faire prendre comme du tabac. L'hémorrhagie ceſſa auſſitôt, & cet homme dont le pouls ne ſe fai-

ſoit plus ſentir depuis onze heures, reprit entierement ſes forces & fut délivré de cette incommodité ſans aucune récidive.

On peut donc conclure de ces deux obſervations, que l'Agaric eſt un reméde plus efficace que les autres ſtyptiques ou aſtringents. Par ce moyen nous poſſédons un reméde qui s'applique ſur les arteres, qui ſe pulvériſe dans le beſoin, qui ſe prend intérieurement dans les hémorrhagies internes. Ce reméde eſt peut-être unique de cette nature, car il n'y a aucun inconvénient à craindre en l'adminiſtrant, bien différent en cela de beaucoup d'autres qu'on employe en pareil cas.

On a de la peine à comprendre, qu'un reméde ſi commode & ſi efficace ſoit tombé dans l'oubli, & cette léthargie de nos Modernes à cet égard eſt ſurprenante, puiſqu'il n'y a pas ſi long-temps que l'uſage de ce reméde étoit recommandé. On lit dans une reflexion qui eſt à la ſuite d'une Hiſtoire rapportée dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences année 1702. par M. Duvernai le jeune, à l'occaſion d'une hémorrhagie, (*a*) les paroles ſuivantes. » On

(*a*) Voyez le Dict. Univ. Méd. T. II. Col. 796. Ce Dictionnaire, ainſi que le travail de M. Duvernai, eſt antérieur à la derniere reſurrection prétendue de ce reméde, occaſionnée par M. Broſſart,

» peut éviter ce déſordre en liant ce vaiſ-
» ſeau quand il eſt poſſible, en ſe ſervant
» du bandage aneuryſmal, qui eſt une eſpé-
» ce de brayer, ou bien en portant à l'orifi-
» ce du vaiſſeau de la mêche (*a*) d'Alle-
» magne ou de la veſſe de loup, préparée
» & non préparée qui eſt une eſpéce de
» champignon.

Il y a trois ans que je donnai à l'Académie Royale de Chirurgie un Mémoire, dans lequel je rapporte les grands ſuccès de ce remède, & où j'indique les endroits où on le trouve & ſes différentes eſpéces.

Les bois charpentés, comme les poteaux, les barrieres, &c. ont coutume de ſe déjetter, de ſe gercer & de ſe fendre, parce qu'ils ont été employés trop verts, ou coupés dans le temps de ſéve, des nouvelles ou pleines lunes. Cette ſéve miſe en mouvement par l'humidité de la terre, ſort par ſucceſſion de temps, par les fentes de ces bois en maniere de fungus, & ſe deſſéche enfin. On le détache quand il eſt aſſez gros, on le frappe & on le rend preſque auſſi ſouple que l'autre. Il a les mêmes vertus comme je

& l'Hiſtoire inſérée dans ce livre, eſt encore plus antérieure, puiſqu'elle eſt de 1702.

(*a*) Cette méche d'Allemagne n'eſt autre choſe, comme tout le monde ſçait, que l'amadoue qui eſt une eſpéce de fungus ou Agaric.

l'ai éprouvé, & comme je l'ai démontré dans un Mémoire que j'ai lû à ce ſujet, à l'Académie Royale de Chirurgie, il y a environ deux ans. Je donnerai cependant toujours la préférence à l'Agaric qui eſt indiqué par l'Académie, ſuivant la préparation du ſieur Broſſart.

J'ai fait voir dans ces mêmes Mémoires, que ce reméde n'entraînoit après lui aucunes mauvaiſes ſuites, telles que les convulſions, la fiévre, le délire, &c. accidents preſque inévitables dans la ligature, à cauſe du voiſinage des nerfs avec les arteres qui ſont preſque toujours compris.

J'explique dans l'Obſervation que j'en ai donnée, l'indéciſion ou je me trouvai, lorſque je voulus faire uſage pour la premiere fois de ce reméde dans une grande amputation. La vûe du ſang qui ſuintoit encore après l'application du fungus, me détermina à enlever promptement la charpie pour me ſervir des aiguilles que j'avois eu la précaution d'aprêter ; mais ayant apperçu que l'Agaric étoit extrémement attaché, & pour ainſi dire agraffé au vaiſſeau, je remis un autre morceau par deſſus, & j'appliquai de nouveau de la charpie brutte. Dès ce moment l'hémorrhagie fut ſoumiſe, & n'eſt pas revenue depuis. Il eſt de conſéquence d'obſerver, qu'après que le remé-

de & la charpie ſont appliqués par deſſus, on voit encore le ſang qui ſuinte, juſqu'à ce qu'on ait mis les compreſſes ; & l'on a bien-tôt la ſatisfaction de voir le ſang s'arrêter de lui-même. C'eſt ce qui m'eſt arrivé preſqu'à chaque amputation que j'ai faite, lorſque j'ai mis en uſage ce remède.

Le bleſſé dont il eſt ici queſtion, fut parfaitement guéri en très-peu de temps, & preſque ſans fiévre, que celle qui precéde néceſſairement la ſuppuration. Le troiſiéme jour de l'opération, je levai mon appareil, & les morceaux du fungus tomberent, ſans laiſſer aucuns veſtiges de ſang. Il y a plus de trois ans que je me ſers de ce remède, & par conſéquent bien antérieurement à ce que M. Schloſſer Médecin Hollandois préſentement à Londres, mande à M. Miſſa D. M. P. Ce célébre Médecin s'eſt trompé dans ſa reponſe, inſérée dans le Recueil périodique d'Obſervations de Médecine, &c. Mars 1755. comme on peut le voir par mes Obſervations qui ſont dépoſées dans les regiſtres de l'Académie Royale de Chirurgie, & qui ſont en abregé dans le ſecond Volume de ſes Mémoires, pag. 231. Cependant M. Miſſa s'exprime ainſi. » Vous » m'avez fait un ſenſible plaiſir de me com» muniquer l'obſervation de M. Warner » votre ami, au ſujet de l'application de

» l'Agaric dans l'amputation de la jambe » faite au deſſus du genou. On ne peut » s'empêcher de convenir, qu'elle ne ſoit » fort ſinguliere, & qu'elle n'ait toute l'ap- » parence de la nouveauté. Nos Chirur- » giens n'ont pas encore oſé porter auſſi » loin l'uſage de ce remède, & par les in- » formations que j'ai faites, je me ſuis aſſû- » ré qu'aucuns des chefs de nos Hôpitaux, » ne ſe ſont point encore ſervis de l'Aga- » ric en pareilles circonſtances. » Ce que j'avance avec le ſçeau de la vérité prouve le contraire, par les actes que j'en ai donnés & que j'ai été lire moi-même à l'Académie. J'ajouterai encore, animé de zéle pour le bien de la nature humaine, que de tous les ſtyptiques de cette nature, celui-ci mérite ſelon moi la préférence, les ayant éprouvés tous.

ARTICLE

OBSERVATION,

Sur l'uſage du Kina dans les fiévres d'accès.

Par M. Moublet M. P.

Ce 15 *Juin* 1755.

IX. Il n'eſt point de fiévre d'accès qu'on ne vienne à bout de déraciner par l'uſage du kina preſcrit par un Praticien habile. Il ne s'agit que d'en modérer, ou d'en aiguiſer les vertus, & de les approprier au génie particulier du levain febrile, & à la conſtruction de nos humeurs & de notre tempérament. Son action porte également ſur les ſolides & ſur les fluides : il ranime le ton des fibres, attaque les viſcoſités, rectifie les ſecrétions, & donne de l'impulſion au ſang.

On ne peut guéres rapporter la cauſe de la fiévre intermittente, qu'au rallentiſſement de la circulation cauſée par l'engorgement des capillaires. L'économie animale ne ſouffre aucune altération, tant que le ſang coule uniformément dans tout le corps, mais s'il ne peut aller librement du centre à la circonférence, il reflue, ſon mouvement s'accélere dans l'intérieur, & en s'y accumulant, il preſſe, ſurcharge les

vaiſſeaux dont les parois trop diſtendues, redoublent leur elaſticité, & leurs oſcillations, & repondent par des contractions plus fortes & plus fréquentes.

Il faut conſiderer le centre ou le corps des viſceres, la circonférence ou le ſyſtème des capillaires comme deux reſſorts bandés, deux puiſſances égales qui ſe contre-balancent, dont le méchaniſme dépendant & réciproque, doit entretenir une eſpéce d'équilibre. Dès qu'il ceſſe, la marche du ſang eſt inégale & précipitée ; ainſi les viſceres affoiblis, la réſiſtance des capillaires l'emporte, & la fiévre arrive. On ne peut donc guérir la fiévre, ou ce qui eſt le même, réintégrer la circulation dans les capillaires, qu'en diminuant leur engorgement, ou qu'en augmentant la force des viſceres.

Le levain febrile qui décide dans les extrémités des petits tuyaux cet engorgement qui ſe diſſipe, & ſe reproduit dans des temps marqués, ne vient donc que de la débilité & du relâchement des organes qui rendent la circulation languiſſante, les ſecrétions imparfaites & les ſucs mal élaborés. Cet amas d'impuretés que fourniſſent les premieres voies, & les excréments qui s'engendrent continuellement dans le ſang, ne ſont que les effets & les ſuites de l'inertie des vaiſſeaux, de la mauvaiſe conſtitution des liqueurs, & de l'impuiſſance où ſont

les couloirs de ſe dépurer des matieres hêterogenes dont la maſſe du ſang eſt infeſtée, & les émétiques, les cathartiques même, n'en produiſent-ils pas ſans en tarir la ſource, & ſans fixer les fiévres ? Ils les ſuſpendent, mais ne les guériſſent pas, parce qu'ils ne font que déterger les vaiſſeaux des crudités qui oppriment leur jeu, & arrêtent le paſſage du ſang ſans leur donner du ton, ni déboucher les capillaires.

Quelques néceſſaires que ſoyent les purgatifs, ils ne doivent être regardés que comme des remédes auxiliaires; ceux qui ſont toniques & ſudorifiques en même-temps comme le kina, ſont les ſeuls déciſifs. On peut par conſéquent faire un kina artificiel auſſi efficace que le naturel en mariant enſemble les aſtringents, les amers & les diaphorétiques dont il réunit les vertus, qui corroborent les viſceres par leur aſtriction, rapprochent leur tiſſu, réchauffent par leur action le mouvement progreſſif du ſang, reveillent le ſyſtème général des ſolides, ſecouent le genre nerveux, & déterminent les humeurs vers l'habitude du corps.

C'eſt-là le principal effet du kina : & la grande vûe qu'on doit avoir dans le traitement des fiévres intermittentes, eſt de favoriſer la tranſpiration, & de retablir le dérangement de cette évacuation qui juge la plûpart des fiévres d'accès, & dont la ſuppreſ-

ſion eſt preſque la cauſe de toutes. Auſſi Hoffman remarque, que les tierces & les quartes du printems & d'été, ſe guériſſent plutôt que celles d'automne & d'hyver, & que ſouvent un violent exercice, une débauche, une boiſſon abondante emportent des fiévres très-opiniâtres.

Pour procéder avec ſuccès, & pour ſaiſir les moyens les plus favorables de déboucher les capillaires, & de ranimer les forces impulſives, il faut avoir égard à l'état particulier des ſolides & des fluides, & au caractère de la fiévre. Le grand art conſiſte, après avoir procuré la fonte & l'évacuation des humeurs putrides qui inondent la maſſe, à conjuguer les vertus du kina avec celles d'autres remédes qui amortiſſent les qualités contraires, relevent celles qui ſont propres, qui développent ſon efficacité, & qui le mettent dans le rapport qui doit être entre les effets de ſon action, & les déſordres de la fiévre.

Car quelque ſpécifique, quelque oppoſé qu'il ſoit à la nature du levain febrile, s'il eſt des vices conjoints, qu'il ne puiſſe vaincre, qui l'alterent & le pervertiſſent, ſi le corps n'eſt pas diſpoſé à ſouffrir pour ainſi dire ſon exploſion, il irrite, produit des accidents fâcheux, en reſſerrant par ſon aſtriction; il s'oppoſe à la ſéparation de la matiere febrile; les ſolides ſe conſtraignent,

ſe roidiſſent, les humeurs s'exaltent, ou ſe concentrent, & loin de terminer la fiévre, il la change en continue, & fait naître des obſtructions & des enflures.

Si le ſang au contraire eſt briſé & épuré, ſi les tuyaux excrétoires ſont ouverts, & que ſes vertus ſoyent analogues à l'atonie des fibres, & à la conſiſtance du ſang, tout ſe prête à ſon action, les viſceres ſe raffermiſſent, & recouvrent leur énergie & leur contractilité; le mouvement ſe propage juſqu'aux plus petits tuyaux, les ſecrétions ſe retabliſſent, les vaiſſeaux ſe dégagent, & mettent en fuſion les ſucs compacts & viſqueux qui adhérent à leurs parois, & les chaſſent hors le cercle de la circulation.

De ce manque de préparations, dérivent tous les mauvais effets qu'on en éprouve quelquefois, & quel ſuccès peut-on en attendre quand la pratique porte à faux? Si on n'avoit que des indications générales à remplir, & ſi les dérangements qu'on a à combattre regnoient au même dégré que ſes vertus exiſtent en lui, il ſuffiroit ſans doute ſeul, & les fiévres ne tiendroient pas long-temps contre ſon action. Mais comme il eſt quelquefois contrindiqué par des ſymptômes étrangers, & que des expériences malheureuſes nous ont appris d'être circonſpects dans ſon uſage, on évite ſouvent de s'en ſervir, & on a recours à des remé-

des foibles, d'un ſuccès incertain qui n'opérent qu'à la longue : & c'eſt préciſément dans ces circonſtances critiques où il demande le plus de ménagement, que ſa réuſſite eſt plus complette, quand on le ſçait adminiſtrer comme il faut.

N'eſt-ce pas aſſez qu'il rempliſſe ſi avantageuſement l'objet principal du traitement ? n'eſt-on pas maître de le décompoſer à ſon gré, d'émouſſer, d'augmenter, de régler ſa force & de varier ſes vertus par toutes les modifications dont il eſt ſuſceptible, en l'aſſociant avec d'autres remédes afin qu'à leur faveur il agiſſe pleinement & ſans fougue, tandis qu'ils ſatisfont aux indications éloignées qui auroient pû troubler ſon action, & la rendre nuiſible ?

Celles qui ſe préſentent dans la cure des fiévres, ſont l'indication de la maladie, & l'indication des ſymptômes. L'indication de la maladie ou de la fiévre eſt remplie par le kina qui en attaque directement le principe ; on ſatisfait à celle des ſymptômes par des remédes préparatoires, & des remédes acceſſoires qui doivent être relatifs au temperament du malade, à la cauſe, à la durée, au génie de la fiévre qui eſt propre à chaque eſpece, & à la ſaiſon dans laquelle elle arrive.

On débute toujours par les remédes

préparatoires qui conſtituent la premiere partie du traitement, & décident de ſon ſuccès. Ils enlevent la ſaburre des premieres voyes & les impuretés du ſang, le détrempent, le rendent plus fluide, fondent les glaires, déchargent les vaiſſeaux dont ils facilitent le reſſort. Ce ſont les évacuants du ſang & des humeurs ſecondaires, les ſaignées, les délayans, les humectans, les apéritifs, les purgatifs, les remédes généraux ſur leſquelles on inſiſte plus ou moins ſelon le dégré de Pléthore, de ſabure ou de cacochymie, la quantité & la nature du levain fébrile.

Les embarras de la circulation enlevés; pour ſoutenir le cours du ſang du centre à la circonférence, fortifier les organes & rendre les capillaires méables, il faut s'attacher à l'indication la plus marquée, & reconnoître ſi la gêne de la circulation ou le défaut d'équilibre dépend de l'engorgement des capillaires, ou de la foibleſſe des viſceres ſimplement.

Or cette indication ſe manifeſte par le tempérament, & la conſtitution du ſang. Les ſolides ſont foibles & lâches; le ſang crû, épais, gluant, ſans conſiſtence, nage dans une ſurabondance de ſéroſité; les vices des digeſtions l'appauvriſſent & l'épaiſſiſſent, & les ſecrétoires engorgés ſans mouvement & ſans force, retiennent les

mauvais ſucs qui l'inficient davantage. Le kina ſecondé par les digeſtifs, les toniques & les amers reſſere le tiſſu des viſceres qui deviennent ſupérieurs à la réſiſtance des capillaires; il les deſſeche, ébranle les fibres nerveuſes, abſorbe l'humidité qui les abbreuve. Les vaiſſeaux qui jouiſſent de leur élaſticité éxercent des contractions plus fortes, élaborent le ſang, le rendent plus ſerré, plus actif, plus mobile, plus vigoureux, corrigent les mauvais levains, les pouſſent à la circonfèrence, & provoquent leur évacuation.

Cette méthode de rappeller la tranſpiration ſuffit dans les fiévres récentes; elle eſt la plus ſalutaire lorſque la nature en facilite la voye, & que la réſiſtance des capillaires vient de ſa ſuppreſſion; ſur-tout quand on a affaire à des temperaments humides & ſéreux où les liqueurs ſont diſſoutes & mal travaillées, la peau ſéche & la tranſpiration languiſſante. On mêle alors le kina avec les diaphorétiques qui augmentent la chaleur, la marche du ſang, les oſcillations des vaiſſeaux, diſcutent les humeurs infiltrées qui les énervent, les atténuent, les réſoudent, les déterminent vers l'habitude, forcent les couloirs, & le torrent de la circulation, & par-là emportent l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon paſſage.

On ne ſçauroit ſe ſervir des mêmes moyens dans des corps ſecs, jeunes, & vigoureux qui pêchent par trop de bile, les ſolides par trop de tenſion & de vibralité, & le ſang par trop de chaleur & de fougue. La moindre impulſion vive cauſeroit des irritations, des engorgemens, des inflammations. On doit cependant rétablir la circulation ralentie, non pas en ſtimulant les ſolides, en agitant le ſang; mais en le délayant, en éteignant ſon ardeur, calmant ſa rarefaction, en l'obligeant de prendre ſa pente vers les pores de la peau, par le relachement que l'opium produit à ſes couloirs en diminuant la roideur & la ſenſibilité des fibres, & les rendant plus fléxibles.

Lorſque la viſcoſité des humeurs prédomine ſur la débilité des viſceres, la principale vûe eſt d'enlever les obſtructions qui bouchent les capillaires, de rompre la ténacité du ſang avant que de travailler à ſa dépuration, & il ſuffit que les fiévres ayent duré quelques-temps pour que les liqueurs contractent un caractere d'épaiſſiſſement, & forment dans les petits vaiſſeaux des concrétions, & des embarras qui ſont toujours la cauſe ou le produit des fiévres d'accès.

C'eſt ce qui ſe paſſe dans les quotidiennes qui dégénérent ſouvent en cachexie. Rien

n'entretient davantage l'état de foibleſſe ; & l'inégalité de la circulation que ces engorgemens qui preſſent , & compriment les vaiſſeaux ſanguins , & qui ſe renouvellent & augmentent à chaque nouvel accès. Pendant le froid la chaleur s'éteint , les ſucs rallentis s'épaiſiſſent & reſtent cantonnés dans les extrémités capillaires d'où le mouvement fébrile ne peut les retirer. Pour diviſer ces molecules groſſieres qui interceptent la circulation , on choiſit les attenuants propres au genre d'obſtructions qu'on a à combattre . v. G. ceux du ſang , ou de la lymphe ſi elles ſont ſanguines , ou lymphatiques & les fondants des humeurs ſecondaires avec le kina ſi quelque viſcere ſe trouve affecté.

Mais dans quelque eſpece de fiévres que ce ſoit , il faut avoir attention à la temperie de l'air & aux ſaiſons qui influent beaucoup ſur l'état actuel du corps , & ſur la maniere dont la fiévre ſe juge. Le feu & la ſécchereſſe de l'air déterminent des diſpoſitions phlogiſtiques , des fiévres billieuſes contribuent au déſechement & à l'érétiſme des fibres , à l'acreté & à la fougue du ſang. Lorſqu'on craint d'échauffer comme dans les tierces , d'exalter les principes du ſang , de le faire tomber dans une diſſolution acre & putride , on modere le kina en le détrempant par les délayans , en le

donnant en lavage avec les acidules & les nitreux ; on le joint au contraire avec les toniques, & les échauffans dans une ſaiſon humide & froide, où les ſolides ont beſoin d'être ſecoués & le ſang animé.

On voit par-là que le kina convient dans toutes les fiévres, qu'on en retire des grands avantages en comparant les indications pour réunir tous les objets du traitement, & qu'on ne peut que s'en trouver mal quand on néglige ces précautions. La juſteſſe du jugement conſiſte moins à preſcrire les remédes propres qu'à préparer les voyes pour les rendre efficaces. Quoique tout ſe réduiſe dans les fiévres à augmenter le mouvement du ſang dans les viſceres, & la tranſpiration, & que les autres remédes n'ayent d'utilité qu'autant qu'ils aident ou favoriſent l'action du kina, leur combinaiſon varie à l'infini & mérite beaucoup de ménagement. Auſſi il n'eſt perſonne qui ne poſſéde un ſecret, un reméde particulier pour ces maladies; & il n'eſt pas ſurprenant que des remédes même empyriques produiſent quelquesfois des effets merveilleux, puiſqu'il n'en eſt aucuns qui n'entrent dans quelques-unes des vues que nous avons propoſées & qui ne puiſſe être adminiſtré dans quelque cas où il eſt approprié.

ARTICLE II.

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie.

I. L'Académie Royale de Chirurgie tint le 10 Avril ſon aſſemblée publique. A l'ouverture de la Séance, M. Morand, Sécrétaire perpétuel, annonça que l'Académie avoit adjugé le prix, *ſur la queſtion du feu ou cautere actuel comme reméde de Chirurgie*, au Mémoire n°. 20 portant à la premiere pag. l'emblême de la Salamandre, avec la déviſe, *nimium extinguit, deſideratum renovat*; & à la derniere pag. l'emblême du Phenix, avec la déviſe, *Crematus ipſe reſurgit*. M. Pipelet lut enſuite une Obſervation, *ſur la cure d'une Hernie d'inteſtins gangrenée, accompagnée de quelques circonſtances ſingulieres.* Cette lecture fut ſuivie de celle d'un Mémoire de M. Houſtet, *ſur une eſpéce particuliere d'Exoſtoſe*. Le troiſiéme Mémoire qui fut lû, eſt de M. Ruffel, & contient des Obſervations, *ſur les bons effets des cauteres multipliés dans le cas de l'Epilepſie.* M.

Louis lut un Mémoire, *ſur les pierres urinaires, formées hors des voies urinaires.* La Séance fut terminée par la lecture de l'*Hiſtoire d'une plaie au foye & au diaphragme*, guérie par les ſoins de M. du Bertrand.

OBSERVATION,

Sur le pernicieux uſage des Cauſtiques.

Par M. C*** D. M. P.

De Paris, ce 15 May 1755.

II. On a lieu d'être ſurpris que les Empiriques ou Charlatans puiſſent encore trouver des perſonnes qui ayent confiance en eux, après les funeſtes accidents qui ſont toujours ſurvenus à la ſuite des remédes qu'ils employent. Des hazards ont pu quelquefois favoriſer ces ſortes de gens, & cela a ſuffi pour leur donner un crédit qu'ils n'ont pas mérité. On n'a voulu les regarder que du côté d'un prétendu merveilleux, & on a entierement fermé les yeux ſur les malheurs qui ont accompagné leurs entrepriſes. Quel ridicule, d'imaginer que des gens ſans étude, ſans aucune connoiſſance de la Médecine ou de la Chirurgie, puiſſent en ſçavoir plus que des perſonnes qui ont fait une étude particuliere des infirmités auſquelles le corps humain eſt ſujet, & des

remédes qu'on doit employer pour les combattre ! On ne diſconvient pas qu'on ne puiſſe faire de nouvelles découvertes dans la Médecine ou dans la Chirurgie ; mais ces découvertes ne peuvent venir que de la part des gens de l'art, continuellement occupés à ſuivre la nature juſques dans ſes moindres mouvements, & ſeuls capables de profiter ſagement des moyens qu'elle préſente. C'eſt donc ſans aucun fondement & par un aveuglement déplorable, qu'on oſe mettre ſa confiance dans les Charlatans en général, & ſur-tout dans ceux dont les remédes ſont de nature cauſtique.

L'uſage de ces remédes, a toujours exigé autant de ſcience que de dextérité de la part de ceux qui ont oſé s'en ſervir. Qui ne ſçait pas que la haine des Romains contre les Médecins indiſtinctement pris, fut occaſionnée par le fréquent uſage qu'Archagatus & ſes adhérents faiſoient des cauſtiques ? On a cependant eu recours dans différents temps à ces remédes dangereux, mais la plus grande partie de nos plus habiles Chirurgiens les ont abandonnés, & il n'y a que quelques particuliers qui s'en ſervent encore. L'obſervation qu'on va lire devroit porter ces perſonnes à être plus difficiles ſur l'emploi des cauſtiques, empêcher les malades de ſe confier à des ignorants, & d'ajouter tant de foi aux ſéductions des Empiriques.

Une Communauté connue par ſon zéle pour les pauvres qu'elle reçoit tous les jours & dont elle panſe les plaies avec une charité édifiante, vient de perdre ſa Supérieure âgée de 59 ans. Cette Dame eſt morte dans les douleurs les plus cruelles, ſurvenues à la ſuite de l'application d'un cauſtique employé par un Charlatan, contre l'avis des plus grands maîtres.

Cette Religieuſe portoit depuis 42 ans, une loupe ou tumeur enkiſtée, qui occupoit toute la partie moyenne & poſtérieure da la cuiſſe, & deſcendoit juſqu'au deſſous du gras de jambe, quand la malade étoit aſſiſe. Cette tumeur avec 32 pouces de circonférence en méſurant la cuiſſe, & avoit 20 pouces d'épaiſſeur.

La malade extrémement gênée par cette incommodité, qui l'empêchoit de ſe mettre à genoux & de vaquer aux différents emplois auſquels ſon mérite l'appelloit, conſulta pluſieurs fois les plus habiles Médecins & Chirurgiens; mais tous furent d'avis qu'il falloit que la malade prît patience, & qu'elle ne ſongeât pas à chercher les moyens de ſe délivrer de cette tumeur. M. Helvetius, actuellement premier Médecin de la Reine, M. M. Chomel & le Moine deux célebres Médecins, & tous morts avec une grande réputation, avoient pareillement conſeillé à la malade d'éviter

toute eſpéce d'opération. Un des plus grands Chirurgien de S. Côme, qu'il ſuffit de nommer pour faire ſon éloge, fit tout ce qu'il put pour diſſuader cette Dame du deſſein qu'elle avoit de ſe faire traiter.

Tant d'avis ſi ſages, ſi ſalutaires, ne furent pas capables d'empêcher la malade, de ſe laiſſer ſéduire par les diſcours artificieux d'un Charlatan, qui avec une effronterie naturelle à ces gens-là, oſa aſſûrer cette Dame qu'elle ſeroit quitte de ſon incommodité en moins de quinze jours. Il proteſta *qu'il lui étoit auſſi facile d'emporter cette loupe que de mettre la main ſur ſa tête.* Ce ſont ſes propres expreſſions. Le Médecin ordinaire de la maiſon & M. de la Faye connu par ſes grands talents, aſſûrerent la malade que l'opération qu'on ſe propoſoit de lui faire, lui couteroit la vie.

Rien ne pouvant arrêter cette Dame, *un homme peu connu, qui n'eſt ni Médecin ni Chirurgien, ni verſé dans la connoiſſance de la Chimie*, commença l'opération le mardi 8 d'Avril dernier, par l'application d'un cauſtique en liqueur, dont il mit une couche ſur la plus grande partie de la ſurface de la tumeur, par le moyen d'un pinceau. Il faut remarquer, que le Charlatan n'avoit point ſongé à préparer ſa malade par des remédes internes. Un demi-quart d'heure après l'application de cette eſpéce d'eau

forte,

forte, la malade ſe plaignit d'une violente douleur qui ſe portoit au cœur & à la tête, & qui dura trois heures entieres.

Cette funeſte expérience ne fut pas capable de diminuer la confiance que la malade avoit pour ſon prétendu Eſculape, & elle conſentit à une ſeconde application du cauſtique qui fut faite l'après midi, & toujours ſans régime, ſans ſaignée & ſans la moindre précaution. Cette manœuvre fut ainſi réïterée pendant trois jours, malgré les plaintes de la malade qui s'écrioit, mais envain, qu'elle ne pouvoit plus ſupporter de ſi violentes douleurs, & que ſi on ne la laiſſoit tranquille elle ſentoit bien qu'elle en mourroit.

Le troiſiéme jour qui étoit le jeudi, la fiévre parut avec violence & avec des accidents conſidérables. Elle étoit accompagnée d'un grand mal de gorge, d'envie de vomir, d'augmentation de mal de tête, &c. & la malade ſe plaignoit d'une ardeur inſupportable qu'elle reſſentoit intérieurement. On modera alors la doſe du cauſtique, & l'opération ne ſe fit plus que de deux jours l'un.

On annonçoit une ſuppuration, cependant il parut ſe former ſur la tumeur une croute couleur de bois fort épaiſſe, & la tumeur augmenta de trois pouces en élévation. Le Dimanche les accidents augmen-

terent, & pluſieurs perſonnes qui environnoient la malade s'appercevant que ſon état devenoit dangereux, jugerent à propos d'appeller le Médecin de la maiſon. Le Médecin ayant trouvé tous les ſymptômes d'une fiévre inflammatoire conſeilla la ſaignée, & ordonna un régime convenable. Il preſcrivit en même-temps l'uſage des émulſions, & fut d'avis qu'on employât les fomentations émolientes ſur la tumeur, pour déterminer une ſuppuration moins orageuſe. L'Empirique qu'on informa de ce que le Médecin avoit ordonné, eut la témérité & l'effronterie de s'y oppoſer, ce qui obligea le Médecin de ſe retirer.

Cependant le mal augmentoit de jour en jour, & l'on ne ceſſoit d'appliquer le cauſtique avec le pinceau. Enfin on voulut ſe perſuader qu'il y avoit un abſcès. En conſéquence on fit un trou dans le centre de la tumeur, & on y enfonça une ſonde d'un demi-pied, par le moyen de laquelle on introduiſit forcément le cauſtique, car c'étoit toujours le même remede. La malade perdit alors patience, & ſe plaignoit qu'elle étoit brûlée toute vive.

Le 9 ou 10 de la maladie, il s'établit une eſpéce d'écoulement auquel on donna le nom de ſuppuration. La plaie ou plutôt la tumeur, exhaloit une odeur ſi fétide, qu'il étoit impoſſible de la ſoutenir. On ne

pouvoit la comparer qu'à celle que répand un ſuif bouillant & corrompu, qu'on fondroit dans une chaudiere remplie de verd de gris. Malgré la fraîcheur des nuits, il fallut ſe déterminer à laiſſer les fenêtres ouvertes, & cependant l'odeur incommodoit encore les perſonnes qui approchoient de la malade.

On prit enfin le parti de renvoyer, mais trop tard, l'homme au cauſtique, & on pria le Médecin de vouloir bien revenir. Il trouva la malade dans un état ſi funeſte, qu'il aſſûra dès-lors que rien ne ſeroit capable de la tirer d'affaire. Elle avoit alors une fiévre des plus ardentes accompagnée d'un dévoyement, d'un hocquet, d'une extinction de voix, d'une douleur violente à la tête, d'un abbattement conſidérable: elle vomiſſoit généralement tout ce qu'elle prenoit, ſoit remédes, ſoit bouillons. Elle avoit outre cela les yeux extrémement alterés. Tous ces ſymptômes indiquoient une mort prochaine; cependant le Médecin ordonna quelques petites ſaignées & l'uſage des calmants. La malade vécut encore dix jours dans des ſouffrances incroyables, & conſerva toute ſa connoiſſance. Enfin elle mourut le 21 d'Avril, & ſa mort ne fut cauſée que par le cauſtique, qui occaſionna tous les ravages dont on a fait mention.

Cette obſervation devroit mettre le Pu-

blic en garde contre les Charlatans, & lui faire perdre la confiance mal fondée, qu'il n'a que trop ſouvent à ſes propres dépens en ces ſortes de gens.

LETTRE,

A M. Galabert, Chirurgien à Montpellier, au ſujet de l'Agaric.

Par M. Chabrol Chirurgien.

De Paris, ce 26 May 1755.

MONSIEUR,

III. L'intérêt que vous prenez au ſuccès de l'Agaric, m'engage à vous faire part de quelques reflexions que j'ai faites ſur deux lettres qui ont paru, l'une dans le Journal de Médecine du mois d'Avril, & l'autre dans celui de May. Il ſemble que dans ces deux lettres on ait voulu refuſer à ce ſtyptique, toutes les proprietés avantageuſes qu'on lui a reconnues par des expériences ſuivies & continuées.

M. le Cat (pag. 269.) s'exprime ainſi: » j'ai » éprouvé que l'Agaric n'eſt capable d'arrê- » rêter les hémorrhagies des gros vaiſſeaux » qu'à l'aide d'une compreſſion extrême, » laquelle fait des douleurs inouies en com- » paraiſon de celles que cauſe la ligature. »

Sans doute qu'une compreſſion extrême telle que M. le Cat la ſuppoſe ou l'a employée, n'eſt pas le moyen indiqué par l'art & par la nature pour arrêter une hémorrhagie. Cette forte compreſſion cauſe des irritations & d'autres accidens dans les parties comprimées; d'où il n'eſt pas étonnant qu'il en réſulte des incommodités telles que nous les annonce M. le Cat; ſçavoir les douleurs, les cris du malade même après le relâchement des parties. Il faut du temps pour remettre tout dans ſon reſſort & ſon état naturel, & les choſes ne ſe rétabliſſent pas ſur le champ. Ne ſoyez donc pas ſurpris M. qu'après une telle compreſſion M. le Cat ait été obligé de lever l'appareil & d'en appliquer un nouveau avec de la veſſe de loup. Quoiqu'il eût évité la même compreſſion, il ſe vit encore dans la néceſſité d'abandonner ce ſtyptique, & d'employer la ligature qui rendit le calme comme il le prétend.

Ne pourroit-on pas dire que l'Agaric n'étoit nullement cauſe de tous ces déſordres, & que la forte compreſſion les avoit ſeule occaſionnés. Le calme qui ſurvint ne peut-il pas être auſſi attribué à l'eſpace de temps écoulé depuis la levée du premier appareil juſqu'au moment de la ligature. D'ailleurs mille autres choſes peuvent avoir produit tous ces accidens ſans que l'Agaric

y ait eu aucune part, puiſque c'eſt peut-être le ſeul exemple qu'on pourroit raporter de pareils déſordres arrivés après l'application de l'Agaric.

Ce mauvais ſuccès a ſans doute porté M. le Cat à condamner l'uſage de l'Agaric dans les grandes opérations; mais on lui objectera les bons effets de ce ſtyptique dans ces mêmes amputations,& ces faits ſerviront en même temps de réponſe à M. Deſtremau qui déſire, dit-il, qu'on lui faſſe voir de nombreuſes expériences bien conſtatées pour être convaincu des puiſſants effets de ce ſtyptique.

M. Deſtremau convient lui-même que M. Moreau Chirurgien de l'Hôtel-Dieu a employé vingt-fois l'Agaric avec ſuccés (*a*) dans l'amputation du bras ou de l'avant bras, dans l'aneuryſme, dans les playes d'arteres & aux environs du poignet &c. Ces expériences conſtatées par celles qui ont été faites avec le même ſuccès & dans les mêmes cas par Meſſieurs Morand, Andouillé, Reſclauze & Deſpuech doivent donc ſatiſfaire M. Deſtremau. J'ajouterai que Meſſieurs Morand, Faget, Andouillé, Warner en ont fait uſage dans l'amputation de la cuiſſe, & que ce remède a eu la même réuſſite que dans les amputations du bras. Ils ne ſe ſont pas apperçus que la grandeur

(*a*) Journal de Mai pag. 362. & 365.

de l'amputation fût une playe trop forte où la vertu de l'Agaric ait paru avoir moins de force. Ainſi voila donc ſes bons effets prouvés par des expériences que les grands maîtres de l'art ont faites.

M. Deſtremau objecte que l'*Agaric ne peut réuſſir que dans un malade affoibli*. Quand même ſes conjectures ſeroient fondées, que s'enſuivroit-il contre l'Agaric ? Dans le cas où cet affoibliſſement ſeroit néceſſaire, l'art ne fournit-il pas des moyens pour détendre les ſolides, ſoit avant, ſoit après l'opération ? Mais je ſuis bien éloigné d'accorder que l'Agaric n'agiſſe qu'en conſéquence de l'affoibliſſement du malade.

M. Deſtremau en parlant de la compreſſion qu'on fait ſur l'axe d'un vaiſſeau, prétend que le calibre d'un vaiſſeau pourroit augmenter ; ce qui lui fait appréhender que l'Agaric ne vienne à tomber, & que ſa chûte n'occaſionne l'hémorrhagie. La ligature, ſelon lui, n'a pas le même inconvénient parce que l'eſpace de dix à douze jours qu'elle reſte à tomber empêche que l'eſcare ne ſoit auſſi dangereux.

Je remarque d'abord que la cicatrice qui vient à la ſuite de la ligature, & non pas l'eſcare qui cauſe une déperdition de ſubſtance & retarde la guériſon, n'eſt pas plus forte que celle de l'Agaric. Je dis d'ailleurs que la ligature ajoute des accidens que

vous n'ignorez pas M. L'Agaric produit une cicatrice auſſi forte que celle de la ligature, & la nature ſçait la mettre à profit pour conduire à une parfaite guériſon. Tout ce que j'avance eſt fondé ſur des faits les plus inconteſtables.

M. Deſtremau ſuppoſe » qu'il faudroit » que l'Agaric produiſît le même effet en » deux ou trois jours, mais au deuxiéme ou » troiſiéme panſement il ſe détache, il n'y a » plus de bariere. Quelle ſureté met alors » un malade à l'abri d'un effort violent »?

M. Deſtremau ſe diſſimule ſans doute que l'Agaric ne ſe détache qu'avec ſuppuration, lorſqu'il n'eſt plus utile à retenir le ſang. La cicatrice qui eſt formée avant ſa chûte eſt ſuffiſante pour ſervir de barriere. L'art fourni les moyens pour mettre un malade à l'abri des efforts violents, & la ligature au contraire ne doit pas raſſurer contre toute ſurpriſe du côté du malade, comme M. Deſtremau voudroit le faire entendre.

Il dit (pag. 365.) *qu'il y auroit de la témérité à ſuivre une route qui mene rarement au but qu'on ſe propoſe d'atteindre, & que les Majors de nos Hôpitaux n'ont oſé nous frayer.* Je répons à cela que les Majors de nos Hôpitaux de la Charité & des Invalides l'ont employé avec ſuccès quoique M. Miſſa avance le contraire dans ſa lettre,

ſans doute parce qu'il n'avoit pas fait des perquiſitions aſſez exactes ; ainſi ils ont donc oſé nous frayer le chemin afin que nous le ſuivions. J'eſpere donner dans quelque temps le détail de pluſieurs expériences faites avec ſuccès ſur des animaux extrémement ſanguins, & elles feront connoître & aſſureront en même-tems l'étendue des vertus de l'Agaric juſques dans les plus grandes opérations.

J'ai l'honneur d'être &c.

ARTICLE III.

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

OBSERVATIONS

Sur l'Examen Chimique de l'eau Minérale de M. Calſabigi par M. M. Venel & Bayèn.

Par M. H.... D. M. P.

I. CEtte touche ſçavante, ſous laquelle les Auteurs de l'Analyſe préſentent leur examen des eaux de M. Calſabigi, cette préciſion ſi ſemblable en tout à celle de *Beker*, ne laiſſent point douter que les Auteurs attendent moins du Public que des Chimiſtes eux-mêmes, le jugement que l'on doit porter de la nouvelle découverte dont ils veulent enrichir la Médecine.

Des *eaux ſingulieres & véritablement uniques*, parce qu'elles ſont *exactement acides & vitrioliques*, méritent à bien des titres l'attention des Médecins. Mais comme les expériences qui tendent à conſtater la ſingularité d'un remède, ne peuvent être reçûes ſans un examen bien refléchi, chacun eſt ici en droit d'attendre des Auteurs des éclairciſſements dans les endroits qui en paroiſſent ſuſceptibles encore.

On ne ſçauroit trop louer les Analyſtes de n'avoir point affecté de hazarder de nouveaux eſſais. Bien inſtruits des *proceſſus* employés par *Liſter*, par *Hofman*, on les voit preſqu'en tout marcher ſur les pas de ce dernier ; auſſi a-t'on peu de défiance ſur le réſultat des expériences.

Ils ont examiné les eaux avant l'évaporation : ils les ont concentrées de différentes manieres : ils ont enſuite eſſayé d'en connoître les principes par la plupart des moyens approuvés ; & l'on conclut facilement avec eux que les eaux nouvellement analyſées ont un caractère vitriolique.

On remarque partout dans leur travail ces attentions exactes, ſcrupuleuſes, qui caractériſent les gens habiles & expérimentés dans leur art. C'eſt ainſi qu'ils remarquent avec bien de la ſagacité que les épreuves ſur les eaux par le ſirop de violette ou la teinture de tourneſol, ſont des moyens infidéles. Le célébre *Pot*, avoit déja obſervé que les ſubſtances abſorbantes ont l'effet de verdir la teinture de tourneſol, & que ſouvent même les ſels neutres ſemblent jouir auſſi de ce privilége. L'expérience fait d'ailleurs connoître qu'une eau qui aura verdi le ſirop de violette à raiſon de ſon alkali, rougira par ſon acide concentré la teinture de tourneſol.

Mais les Analyſtes en nous apprenant que l'air entre en aſſez grande quantité dans ces mêmes eaux, nous laiſſent déſirer de ſçavoir auſſi juſqu'à quel dégré s'y enfonce l'inſtrument ſtatique de verre.

On auroit auſſi ſouhaité que dans la recherche de la matiere ſéléniteuſe, afin d'en mieux conſtater l'exiſtence, l'on ſe fût ſervi de trois parties d'eſprit de vin ſur une partie d'eau minérale. Cette expérience ſi concluante par elle-même n'aura ſans doute été omiſe que pour avoir paru trop coûteuſe.

Enfin pour reconnoître la quantité plus ou moins conſidérable de l'acide que les Analyſtes prétendent exiſter ſi indubitablement dans ces eaux, on auroit été ſatisfait d'apprendre l'effet de la ſolution du ſublimé corroſif. On ſçait que cette ſolution verſée ſur une liqueur, paſſe très-lentement au rouge lorſque dans celle-ci il ſe rencontre un acide, tandis que les alkalis purs l'y font paſſer très-vîte.

Et en un mot pour ôter tout doute ſur la préſence de cet acide dans les eaux nouvellement analyſées, il ſemble qu'on auroit dû employer une ſolution de colophon par le ſel de tartre bien dégraiſſé. C'eſt en effet le moyen le moins équivoque pour développer un acide, quelque caché qu'il ſoit dans une eau minérale, par le précipité ſubit qui ſe fait alors.

Quoiqu'il en ſoit de ce ſurplus d'expérience que l'on étoit en droit d'exiger pour une certitude plus entiere, cependant le réſultat de celles qui ont été employées dans l'Analyſe, font aſſez entrevoir un acide vraiment vitriolique dans les eaux nouvellement découvertes ; mais que cela devienne une raiſon pour ôter cette qualité aux eaux ordinaires de Paſſy, tous les Chimiſtes n'accorderont pas la ſuppoſition.

Quoique *Hofman* ainſi que *Sthal* n'ayent pû parvenir à tirer des eaux minérales froides de l'Allemagne une acide vitriolique concentré, perſonne n'ignore aujourd'hui que M. Groſſe par un feu violent, a réuſſi à tirer du réſidu des eaux ordinaires de Paſſy des nuages blanchâtres, ſignes ordinaires de l'eſprit de vitriol, ce réſidu laiſſant en même-temps échapper des ſtries graſſes, qui ont préſenté en tout point les qualités diſtinctives & caractériſtiques de l'acide vitriolique.

D'ailleurs, refuſer aux eaux ordinaires de Paſſy un acide vitriolique, ce ſeroit affecter d'ignorer que par l'épreuve de la noix de Galle, ces eaux donnent un précipité noirâtre. Cette ſubſtance ferrugineuſe ne pouvant être ainſi précipitée, ſans que l'acide qui la tenoit en diſſolution, ne vienne à l'abandonner pour prendre la baſe terreuſe ou abſorbante de la noix de Galle.

Si l'eau nouvellement analyſée eſt différente des eaux ordinaires de Paſſy, ce ne peut donc être qu'en dégré d'intenſité, mais toujours avec identité de principes comme d'origine.

Cette origine commune doit paroître ici d'autant plus naturelle entre deux eaux froides, qu'on ſçait qu'elle exiſte même entre les eaux froides & les eaux chaudes ; car on ſçait que le fer dominant dans les eaux froides, juſqu'à leur faire porter le nom de ferrugineuſes, fait auſſi partie des eaux chaudes : qu'il eſt dans ces dernieres en ſi grande quantité, qu'on le voit ſe dépoſer ſur les bords des ſources, ſous la forme d'un ocre, dont la plus grande partie des molécules s'attache à la pierre d'aiman. Tandis que d'ailleurs la préſence du fer en même-temps que de l'acide vitriolique, qui tient l'autre en diſſolution, s'annonce encore dans les eaux chaudes par la couleur pourprée que la noix de Galle leur fait prendre. On y obſerve enfin que comme la terre abſorbante & ſéléniteuſe eſt plus ou moins dominante dans les eaux chaudes & les eaux froides, le ſel alkali ſe trouve auſſi dans toutes deux, quoique plus abondant dans les eaux chaudes.

D'un autre côté cette conformité entre les eaux chaudes & les eaux froides, que l'on a ainſi recherchée par la voie de l'Analyſe, ſe laiſſe voir d'elle-même *à priori*, ſi l'on fait attention que toutes les eaux minérales tirent leurs principes & leurs vertus des marcaſſites ou pyrites, & que ces marcaſſites ſont les mêmes pour les unes & les autres eaux, chaudes ou froides.

Pour mettre à découvert le ſécret de cette opération, il ſuffit de ce phénomene ſi connu arrivé dans une plaine près de Smidelbourg. Des pyrites vitrioliques expoſées au grand air, échauffées par l'ardeur du Soleil, ayant été enſuite abreuvées de pluie, prirent feu tout à coup, & porterent l'incendie dans leur voiſinage, juſqu'à brûler & conſumer des arbres ſur pied.

Que d'un autre côté ces mêmes pyrites vitrioliques, matrices ordinaires des principes communi-

qués aux eaux minérales, puiſſent s'échauffer dans le ſein même de la terre, l'expérience ſi fameuſe de M. *Lémery* ne permet plus d'en douter : un mélange de fer & de ſouffre s'y échauffa ſi bien en peu d'heures, qu'il s'en fit une exploſion violente.

L'action de la chaleur eſt donc tout ce qui donne naiſſance au ſel alkali dans les eaux. De même que le Chimiſte à l'aide du feu, ſçait ſe faire un alkali d'une terre abſorbante combinée avec un acide, la nature par ce même moyen plus longuement employée, fait paſſer l'acide des eaux froides en l'alkali des eaux chaudes ; c'eſt-à-dire, que par le mouvement même des eaux ſoutenu d'une chaleur ſouterraine, l'acide vitriolique uni à une terre ſéléniteuſe ſe change en alkali, en perdant conſéquemment de ſa premiere qualité ; & l'agent même qui opére cette métamorphoſe, développant alors une partie phlogiſtique des pyrites, donne aux eaux la qualité chaude qui s'y fait ſi ſenſiblement remarquer.

De-là, s'il a été ſi naturel d'établir la conformité des eaux chaudes & des eaux froides, cette conformité ſeroit-elle moins dans l'ordre de la nature entre deux eaux froides ?

Il paroît donc que les eaux nouvellement analyſées conſervent encore dans leur intégrité, les principes qu'elles ont extraits des pyrites vitrioliques ; & que priſes ainſi dans le premier Laboratoire de la nature, elles préſentent un acide vitriolique plus fortement inhérent à ſa baſe ferrugineuſe : tandis que les eaux ordinaires de Paſſy dans l'action d'un plus long trajet, volatiliſent davantage la meilleure partie de ce même acide, qui devenu moins attaché à ſa baſe, s'échappe à la plus legere chaleur, en laiſſant par ſon départ un précipité ferrugineux, la baſe ſéléniteuſe conſervant d'ailleurs une portion d'acide concentré, qui ne s'échappe qu'au feu le plus violent.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Juillet 1755.

ARTICLE PREMIER.

I. *OBſervations ſur les pierres de la Veſicule du fiel, par M. Varnier D. M.* page 1
II. *Sur une veſſie qui ſe portoit juſque dans l'épigaſtre, par M. le Clerc D. M.* p. 11
III. *Sur une puſtule périodique au doigt, par M. Hoin. Chirurgien.* p. 15
IV. *Suite de l'Obſervation ſur un Ptyaliſme ſcorbutique.* p. 17
V. *Réfléxion ſur la fiévre & l'inflammation.* p. 20
VI. *Lettre de M. Morand D. M. P. ſur un homme monſtreuſement gros.* p. 33
VII. *Obſervation ſur une monſtroſité, par M. Broſſillon, Chirurgien.* p. 35
VIII. *Sur differens effets de l'Agaric, par M. Rochard, Chirurgien.* p. 39

IX. *Sur l'uſage du Kina dans les fiévres d'accès, par M. Moublet M. P.* p. 49

ARTICLE II.

I. *Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie.* p. 60

II. *Obſervation ſur le pernicieux uſage des Cauſtiques, par M. C. D. M. P.* p. 61

III. *Lettre au ſujet de l'Agaric, par M. Chabrol Chirurgien.* p. 68

ARTICLE. III.

I. *Obſervation ſur l'examen Chimique de l'eau Minérale de M. Caiſabigi, par Meſſieurs Venel & Bayen, par M. H. D. M. P.* p. 74

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du préſent mois. A Paris, ce premier Juillet 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

AOUST. 1755.

Tome III.

A PARIS,

Chez JOSEPH BARBOU, ruë S. Jacques, aux Cigognes.

M DCC LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AVIS.

C'eſt à Barbou, Libraire, ruë S. Jacques, qu'il faut adreſſer les Piéces qu'on ſouhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles ſeront inſérées *gratis*; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui ſera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra ſucceſſivement le premier jour de chaque mois, & ſe vendra *douze ſols* broché. Les ſix mois formeront un Volume.

Nota. Ce Recueil a commencé au mois de Juillet 1754.

Noms des Villes où le préſent Journal ſe diſtribue.

A AMIENS, chez GODAR.
A ANGERS, chez { BARRIERES. JAHYER.
A ARRAS, chez LAUREAU.
A BLOIS, chez MASSON.
A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE.
A CLERMONT FERRAND, chez DESAUMADE.
A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.
A LA HAYE, chez VANDAALEN.
A LILLE, chez JACQUET.
A LYON, chez J. DEVILLE.
A S. MALO, chez HOVIUS.
A MARSEILLE, chez MOSSY.
A METZ, chez BOUCHARD, le jeune.
A MOULINS, chez FAURE
A MONTPELLIER, chez { RIGAUD. Ve. GONTIER & FAURE.
A NANCY, chez { BABIN. NICOLAS.
A NANTES, chez JACQUES VATAR.
A L'ORIENT, chez LE JEUNE.
A ORLEANS, chez CHEVILLON.
A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.
A ROUEN, chez LUCAS.
A SEDAN, chez Mademoiſelle THESIN.
A S. OMER, chez HUGUET.
A TOURS, chez { LAMBERT. BILLAULT.
A VALENCIENNE chez QUESNEL.
A VERSAILLES, chez le FEBVRE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

AOUST 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

RÉPONSE

A Meſſieurs les Journaliſtes de la Bibliothéque raiſonnée, par M. Sauvage D. M. Montpell. & Profeſſ, &c.

I. JE ne puis qu'être extrêmement flatté du jugement favorable que le ſçavant Auteur de la Bibliothéque raiſonnée, porte ſur mes diſſertations que l'illuſtre Mademoiſelle Ardinghelli a bien

voulû faire connoître en Italie par la traduction qu'elle vient d'en donner. Je ſens bien que c'eſt à cette aimable perſonne que je dois l'accueil honorable qu'on a fait à mon Ouvrage. Quand une Demoiſelle de condition, qui peut gagner tous les cœurs par ſes graces, & qui eſt en état d'éclairer tous les eſprits par ſes Ouvrages Phyſico-mathématiques, fait tant que de traduire & de commenter un livre, elle eſt ſûre de trouver dans ſes Lecteurs des juges qui ſeroient volontiers ſes clients, & qui ne peuvent manquer d'applaudir à tout ce qui paſſe par ſes mains.

Je ſens bien cependant que Meſſieurs les Journaliſtes auroient pû, ſans choquer l'Auteur de la traduction, rendre une juſtice ſevere à l'Auteur des diſſertations : ainſi je ſerois un ingrat ſi je ne leur rendois de très-ſincéres actions de graces, & de leur indulgence, & des éloges magnifiques qu'ils ont bien voulu me donner, dans la vûe ſans doute de m'encourager à mieux faire. Leur politeſſe & leur ſavoir me donnent une grande envie de les connoître, & je ne négligerai rien pour me procurer cet honneur. Je ne leur ai pas moins d'obligation pour les remarques ou objections des plus judicieuſes & des mieux choiſies qu'ils ont bien voulu faire au ſujet de mon opinion ſur le principe vital. Je n'en ai pas

encore vû de ſi fortes ni qui fuſſent miſes dans un ſi beau jour, & je croirois manquer à ce que je leur dois, ſi je ne leur témoignois que j'y fais toute l'attention dont je ſuis capable. Je ne cherche qu'à découvrir la vérité. Si ces Sçavants veulent bien me donner le moyen de la connoître, je ſerai le premier à retracter tout ce que j'ai écrit ſur ce ſujet dans ma diſſertation (touchant l'empire de l'ame ſur le corps,) que M. de Haller a inſérée dans le IVe. tom. de ſon Recueil, n. XXIII. & que Meſſieurs les Journaliſtes n'ont pas vûe ſans doute; ſans quoi ils auroient mieux connu mon opinion & ne m'auroient pas attribué des ſentiments que je n'ai jamais eus.

Je n'ai j'amais penſé, par exemple, que la volonté eût un empire direct & immédiat ſur le cœur, comme elle l'a ſur la poitrine, les bras & les jambes, quoique ce ſoit un ſentiment que M. Potterfield * a appuyé de raiſons plus ſolides que toutes celles de Stalh. On me fait tort auſſi de me croire Sectateur de cet illuſtre Profeſſeſſeur, qui ne s'eſt diſtingué parmi les *Animiſtes* que par des opinions outrées, peu vraiſemblables, & dont le grand mérite eſt d'avoir excellé en Chymie & d'avoir enrichi la Médecine d'une infinité d'obſervations neuves & utiles à la pratique.

* Potterſield dans les Mém. d'Edimb.

Je vois bien que Meſſieurs les Journaliſtes m'ont attribué cette opinion de l'empire de la volonté ſur le cœur, parce que je ne m'étois pas aſſez expliqué à ce ſujet dans mes Commentaires ſur l'Hemaſtatique, & qu'en cette matiere, il m'eſt échappé peut-être quelque expreſſion confuſe qui a mal rendu ma penſée. Il ſont trop éloignés de la maniere de penſer de quelques Scholaſtiques, qui ſçachant bien certainement que je ne penſois rien de ſemblable, ont voulu me le faire dire pour tourner mon opinion en ridicule, comme s'ils n'avoient pas eu d'autres moyen de l'attaquer.

Qu'il me ſoit donc permis, puiſqu'ils attribuent tout à la machine ſans entendre les Méchaniques, de les déſigner ſous le nom de *Machiniſtes*.

Parlant à des hommes éclairés, je prendrai pour principe avec eux, que l'homme eſt compoſé d'une ame & d'un corps. L'ame eſt un être ſimple, actif, qui eſt le principe de nos perceptions & de nos mouvements au moins volontaires. Je ne penſe pas en dire trop, quand j'avance après tous les Anciens, qu'elle eſt le principe de la vie; & ſi on m'accordoit cette propoſition, que la Religion de concert avec la ſaine Phyſique nous enſeignent, je n'aurois pas de peine à faire voir qu'elle l'eſt des mouvements vitaux, qui ne ſont eux-même que la vie.

L'ame ne nous eſt connue, que par ce que nous en ſentons, ou par ſes facultés. Nous éprouvons en nous-mêmes, deux puiſſances différentes que les Théologiens diſtinguent eux-mêmes, ainſi que les plus grands Philoſophes tels que Wolfs; l'une eſt la faculté commune à l'ame des bêtes, & l'autre eſt appellée ſupérieure, qui eſt propre à l'homme & aux Anges. Chacune de ces puiſſances ſe diviſe en trois; ſavoir, en faculté de percevoir, celle d'appeter, & celle de mouvoir ou d'agir. On peut nommer inſtinct, la puiſſance inférieure; & intelligence, la ſupérieure. *L'inſtinct* eſt la faculté de ſe former des idées confuſes; *l'intelligence* celle d'en former des diſtinctes. Toutes les perceptions de l'inſtinct ſont confuſes, les inclinations qui en réſultent ne nous portent qu'aux biens ſenſibles ou que les ſens nous font apperçevoir, & la faculté d'agir, que cet appetit ſenſitif ou la cupidité déterminent, eſt auſſi différente de la liberté, que la volonté l'eſt de la cupidité, & que l'intelligence de l'homme l'eſt de l'inſtinct des brutes, & que les biens intellectuels le ſont des biens ſenſibles.

J'appelle avec tous les Anciens, excepté Aſclepiade, la nature humaine, un principe de mouvement, qui porte les hommes ainſi que les animaux à agir con-

formément à leurs appétits ſenſitifs, & qui exécute ſans réflexion & par habitude les mouvements néceſſaires à la conſervation de la vie. La liberté eſt l'appanage de l'homme & le diſtingue de la bête, elle eſt la faculté d'agir conformément à la volonté ou au déſir raiſonné de ce qui nous paroît bien, & Dieu nous a donné la raiſon pour nous apprendre à former des idées diſtinctes de ce bien, & par-là à ne pas le confondre avec ce qui ne paroît tel qu'à la cupidité & à l'inſtinct.

Voilà donc en peu de mots ce que je penſe. L'ame a un empire ſur le corps dont perſonne ne doute, quoique perſonne ne comprenne comment elle agit ſur lui. C'eſt un principe d'expérience que les mouvements du corps ſont déterminés par les divers appétits & les diverſes facultés mouvantes de l'ame. La volonté & la cupidité déterminent ces mouvements, la nature & la liberté les exécutent, le comment eſt également inconnu aux Ariſtoteliciens, aux Carteſiens & aux Leibnitſiens, & ce n'eſt pas le lieu de prendre parti entre ces trois ſiſtêmes.

C'eſt une erreur bien générale d'attribuer à la volonté l'exécution des mouvements, qui n'eſt l'effet que d'une faculté mouvante, telle que la liberté ou la nature. La volonté ne fait que les détermi-

ner ou les indiquer, & elle n'eſt pas la ſeule qui les indique, la cupidité le fait auſſi. On ne ſe tromperoit pas moins à confondre ces puiſſances quoiqu'appartenantes à la même ame, que de confondre la mémoire avec l'ouie, ou la faim avec le jugement, ou la vertu polaire d'un aiman avec ſa vertu attractive ; & celle-ci avec ſa gravité ou ſon inertie.

En effet l'expérience & la foi m'enſeignent que ma volonté eſt ſi différente de ma cupidité, que l'une dit ſouvent oui quand l'autre dit non ſur le même objet. Avoir l'appétit ſenſitif des aliments emporte avec ſoi la faim, mais non pas la volonté de prendre des aliments ; avoir horreur de ſe faire couper un bras grangrené, n'eſt pas contradictoire avec la volonté fixe de le faire couper. C'eſt la nature qui me porte à manger quand j'ai faim, à retirer mon bras quand on le pique ; c'eſt la liberté conduite par la raiſon & la volonté, ou l'inclination au bien diſtinctement apperçu, qui me fait refuſer un aliment que j'appete ; qui me fait tendre le bras au Chirurgien qui doit l'amputer : plus l'homme eſt raiſonnable & intelligent. Plus il trouve de différence entre la nature & la liberté ; les actions naturelles & les actions libres, la cupidité & la volonté, enfin entre les fonctions de

l'homme & celles de la brute. La Morale, le Droit, la Théologie portent ſur ce fondement, elles ne nous imputent pas les actions naturelles, mais ſeulement les actions libres.

J'avoue qu'il y a des paradoxes bien étranges dans cette Doctrine, mais quelle plus grande énigme que l'homme : en voici une ſur la faculté de connoître, nous en verrons ſur celle d'appeter & ſur celle d'agir. En ouvrant les yeux, les objets du dehors renvoyent dans le fond de ma retine des rayons colorés qui y peignent en mignature ces objets, comme on le voit dans l'œil placé au trou d'une chambre obſcure. C'eſt par cette mignature colorée qu'il voit les objets du dehors; cette mignature eſt en lui auprès du ſiége de l'ame, & l'ame ignore quelle la voit. Elle eſt émerveillée quand elle l'obſerve pour la premiere fois dans un œil de bœuf appliqué au trou de la fenêtre d'une chambre obſcure. Donc elle perçoit un objet qu'elle n'apperçoit point, donc toute ſenſation n'eſt pas réflechie, comme le prétendent quelques Scholaſtiques.

Autre paradoxe ſur l'inclination. La connoiſſance ne nous ayant été donnée que pour diſtinguer ce qui nous eſt bon d'avec ce qui nous eſt nuiſible & non pour ſçavoir l'eſſence des choſes, nous nous ſen-

tons un attrait pour le bien & une averſion pour le mal, mais la ſottiſe humaine conſiſte à prendre pour bien ce qui eſt agréable aux ſens, comme des champignons vénimeux, des bayes du coriaria; & pour mal ce qui leur eſt déſagréable, comme le Kina dans la fiévre, l'abſinthe dans le dégoût, & quoique l'eſſence de l'homme conſiſte à être animal raiſonnable, & que la raiſon nous dicte que ce qui eſt agréable n'eſt pas pour cela toujours bon, ni que ce qui eſt déſagréable ſoit toujours mauvais; quoique nous en ayons fait mille fois l'expérience nous tombons mille fois dans la même faute, le voulant & le ſçachant, *video meliora proboque, deteriora ſequor*. Peut-on voir une plus grande contradiction?

Autre paradoxe ſur la faculté d'agir. Qu'un homme ſujet au vertige paſſe ſur un pont ſans parapet, il n'a rien à craindre s'il ne regarde pas l'eau couler; s'il la regarde, la tête lui tournera, & il ne manque pas de la regarder, premiere ſottiſe. Ce n'eſt pas tout, il ne riſque que de tomber ſur le pont, il fait tout de ſuite la réflexion, que quoique le pont lui paroiſſe ſe renverſer à droite, il eſt immobile & qu'il n'a rien à craindre de ſa chûte pourvû qu'il ne ſe jette pas à gauche, & nonobſtant cette reflexion, il ne manque pas

de s'élancer à gauche & de ſe précipiter dans la riviere, ſeconde ſottiſe ; pour un animal qui eſt diſtingué par la raiſon de tous les autres, leſquels ne font pas des fautes à beaucoup près ſi lourdes. On ne me croira pas à moins que de l'avoir éprouvé ſoi-même, je ne l'aurois pas cru, avant que d'en avoir fait l'expérience moi-même, non ſur un pont mais ſur un fauteuil. On fait ce qu'on ne veut pas & on ſent qu'on le fait ſoi-même, ce n'eſt pas un autre qui le fait en nous. Un Muſicien ſçait bien qu'il joue du violon. Que ſon ame dirige, exécute les mouvements rapides & artificieux de ſes doigts, il ſemble que plus elle y fera attention mieux elle les dirigera, point du tout ; s'il y fait attention, s'il choiſit le muſcle qu'il faut mouvoir, ce Muſicien ne fera rien qui vaille. Pour réuſſir, il faut qu'il oublie qu'il a des doigts & que ſon ame ſoit toute dans l'oreille. Comment, dira un Machiniſte, la volonté exécute un mouvement choiſi entre mille autres également poſſibles peut faire préciſément un *Ut Dieze* : elle ne s'y trompe pas, elle diſtingue cet *Ut* qui ne différe du naturel, qu'en ce qu'il eſt fait par 25 vibrations, dans le temps que l'autre en feroit 24. L'ame compte donc ces vibrations, car un ton ne différe d'un autre que par le nom-

bre de vibrations, & l'ame d'un Farinelli, en ſent bien la différence; cependant elle ignore que ſes doigts ayent des muſcles, des tendons, des nerfs, elle ne ſçait peut-être pas les éléments de l'arithmétique, & n'entend pas plus ce que c'eſt que vibration, que M. d'Alembert entendroit à faire une cadence, qui eſt un amuſement pour Farinelli. On ſe perd à tous ces paradoxes, & qui eſt l'homme un peu expérimenté qui oſât nier tous ces faits?

Ces principes établis, M. W...... à bonne grace de nier l'empire de l'ame ſur le cœur, & d apporter pour raiſons les railleries indignes d'un Philoſophe & qui ne conviennent qu'à un farceur. La nature, dit-il, fait ſouvent dans le corps des efforts bien préjudiciables, tandis que l'intelligence du malade connoît très-ſagement ce qu'il faudroit faire: ſi elle & la nature étoient la même choſe, cela n'arriveroit pas. (Elles ſont auſſi différentes que la mémoire & la vue, ou l'eſprit. On peut avoir beaucoup de l'un & point de l'autre, quoique ce ſoit la même ſubſtance qui ſe ſouvient & qui juge.) Un Médecin, ajoute-t'il, ou même un malade verſé dans la Phyſique, qui devroit connoître les erreurs de la nature, devroit lui faire cette priere:

» *Animula, vagula, blandula*
» *hoſpes comeſque corporis*
» *agnoſcis errores tuos, corrige quaſo quod*
» *loci motuum mutatione potes, neque teipſam*
» *adeo inſipienter excrucia.*

C'eſt bien penſé, en ſuppoſant que la nature eſt toujours la même faculté que l'intelligence, c'eſt-à-dire, ſi le mouvement du cœur étoit directement ſoumis à l'empire de la volonté, & ſi le cœur, comme on dit, entendoit raiſon; mais il ne l'entend ni dans les maladies du corps ni dans celles de l'ame, comme la colere, la triſteſſe. Dans celle-là le cœur s'agite le plus violemment du monde, dans celle-ci il ne fait pas la moitié du mouvement ou des efforts qu'il devroit faire; tout cela eſt fort mal fait à lui, il eſt dans ſon tort. Mais la langue, les mains, les yeux ſur leſquels l'ame a un empire très-évident & bien conforme à la volonté, font-elles mieux leur devoir dans ces paſſions? Que de ſottiſes ne dit pas un homme pénétré de douleur, ſaiſi de frayeur; à quoi bon trembler, pourquoi balbutier, pourquoi dire ce qu'on devroit cacher tous les jours. Des Malfaiteurs peu accoutumés au crime, ſe décélent eux-mêmes quand ils ont le plus d'envie de ſe cacher. On ſe met en colere contre une plume qui ne va pas bien & on l'écraſe de rage: on ſe tape rudement le viſage pour

chaſſer une mouche importune, que de ſottiſes ne fait-on pas. M. W.... qui ſçait qu'il eſt eſſentiel à l'ame d'être raiſonnable, ne pouvant accorder ces actions avec la raiſon c'eſt-à-dire avec la droite raiſon, n'a pas d'autre parti à prendre ſuivant ces principes, qu'à nier que l'ame produiſe ces actions, & à prétendre qu'elles ſont purement mécaniques dans leur principe. La grande liberté qu'on a de penſer dans le Nord ſur tout ce qui peut intéreſſer la Religion, lui rendra cette déciſion aiſée, car autrement on lui retorqueroit ſon

Animula, vagula, blandula.

Eh pourquoi vous courroucez-vous aux dépens de votre corps. Où eſt la raiſon, de vous cogner la tête contre un mur, pour la perte d'un procès qui ne ſera pas moins perdu; les cris & le tintamarre que vous faites, ne ſont pas revenir cet ami de l'autre monde. *Animula* vous n'y entendez rien, & à dire vrai, j'ai tort de m'en prendre à vous; c'eſt ici une machine qui pleure, c'eſt la tête factice du P. Marſenne qui s'effraye à la vûe d'un Arracheur de dents; c'eſt le Fluteur Automate de M. Vaucanſon, il fait bien d'autres choſes ſans ame, & les monades de M. Leibnitz n'étant point des ames, ne laiſſent pas d'avoir des perceptions, pourquoi la machine n'en auroitelle point?

Etrange diſcours à mon avis, & c'eſt cependant à quoi doivent un jour aboutir les principes des Machiniſtes, qui veulent dépouiller l'ame de toute force active pour en enrichir la machine. Si les actions paſſionnées ne ſont pas imputées phyſiquement à l'ame comme à leur principe, les plus volontaires deſquelles ſeront déraiſonnables, ſeront des actions de la matiere ſeule. Car enfin il n'y a pas de limite qui diſtingue une action déraiſonnable, injuſte, d'une action paſſionnée, & vraiſemblablement l'homme n'eſt jamais exempt de déſir ou d'averſion, c'eſt-à-dire, de paſſion grande ou petite, ainſi toutes ſes actions ſont automatiques.

Mais n'écoutons que Meſſieurs les Journaliſtes, qui ne propoſent que des objections ſérieuſes, les voici. » Comment diſent-ils, concevoir que l'ame anime » une infinité de vaiſſeaux, qu'elle diſtribue à chaque liqueur une viteſſe proportionnée, qu'elle calcule la force de cent » muſcles néceſſaires pour faire un ſault; » comment occupée de tant d'affaires, » ignore-t'elle qu'elle agit & ſe croit-elle » parfaitement oiſive !

Je demande à ces Meſſieurs, comment un Peintre qui dirige ſon pinceau avec tant de juſteſſe, qui contracte avec tant de préciſion les muſcles thénar, Antithénar, qui dirige

dirigent le pinceau, qui imite avec plus d'exactitude qu'un compas le contour circulaire d'une joue, qui nuance ſes couleurs avec plus d'harmonie que n'eût fait Newton. S'amuſe-t'il pendant ce temps à chanter, c'eſt-à-dire, à contracter avec meſure & cadence des muſcles du larinx qui ſont ſi nombreux, dont un millieme de plus ou de moins dans ſa contraction, dans le temps de ſon action, feroit un ton faux & produiroit un mot au lieu d'un autre : comment, dis-je, ce Peintre ignore-t'il même alors qu'il chante & quel air il chante, quels muſcles il contracte & s'il a des muſcles ? Comment ce bourgeois Gentil-homme fait-il depuis trente ans de la proſe ſans le ſçavoir, & exécute-t'il la prononciation des lettres ſans avoir jamais appris à le faire ; comment eſt-il plus habile qu'il ne penſe ? Voilà l'ame bien occupée & qui croit n'avoir rien qu'à s'amuſer.

Mais écoutons Meſſieurs les Journaliſtes qui n'ont que de bonnes objections à faire avec une politeſſe des plus grandes. » Voilà, diſent-ils, la force du *ſtimulus* qui » peut exciter des efforts dans des parties » privées de vie, & certainement les efforts » que nous faiſons par le moyen du cœur, » ne viennent point de l'ame : car nous ne » pouvons par la volonté les augmenter, » les diminuer, les exciter, ou les arrêter. »

De ce qu'une action eſt volontaire, on peut bien inférer que l'ame en eſt le principe; mais de ce qu'elle n'eſt pas volontaire, il ne s'enſuit nullement que l'ame n'en ſoit pas le principe; car autrement il faudroit prouver que l'ame ne peut agir que par ſa volonté, & c'eſt ce me ſemble ce qui eſt contraire à mille obſervations journalieres, & au *quod nolo facio* d'un Auteur bien reſpectable. Ce n'eſt pas volontairement qu'on gémit dans la douleur, car on voudroit ſouvent ne pas le faire & on ne peut s'en empêcher. On jure étant en colere, & on voudroit ne le pas faire; ce n'eſt pas moins une action qu'il faut imputer à l'ame, car le corps ne jure pas tout ſeul, ni par un principe corporel.

Je crois que ce qu'il y a de plus certain dans la méchanique, eſt que toute machine a une force directe, par laquelle étant en repos, elle ne ſe mettra jamais d'elle-même en mouvement, & elle réſiſtera d'autant plus à tout mouvement qu'on voudra lui imprimer, qu'elle ſera plus étendue & plus péſante, c'eſt-à-dire, qu'elle ſera plus matiere; & ſi une fois par une force étrangere elle a été miſe en mouvement vers l'Orient, elle réſiſtera à toute force qui tendra à la mouvoir vers l'Occident. Si elle eſt paſſée par la gravité vers le centre de la terre, ou par l'action du feu vers

le ciel, plus on voudra l'accélerer en l'une de ces directions, plus il faudra de force par deſſus celle qui l'a miſe déja en mouvement. Donc il eſt auſſi certain qu'il puiſſe l'être, que la matiere réſiſte eſſentiellement à tout changement d'état, & cela d'autant plus qu'elle eſt plus matiere, & que l'on tend à lui imprimer plus de viteſſe. C'eſt ſur ce principe que porte toute la méchanique; c'eſt ce que toutes les expériences nous rendent ſenſibles, & jamais on n'a vû une tour ſe porter d'elle-même d'un endroit de ville à l'autre, parce qu'elle réſiſte à ſon changement d'état.

Il eſt contradictoire que ce qui réſiſte à tout changement d'état, ſe meuve de lui-même ou change lui-même d'état. Donc il eſt abſurde que la matiere ſe meuve d'elle-même ou par ſa propre force.

Donc toutes les fois qu'on ſuppoſera qu'une machine qui n'eſt qu'une matiere ſe meut d'elle-même, ou qu'elle augmente ſon mouvement ſans une cauſe étrangere capable de produire cet effet, c'eſt-à-dire, de force égale à cet effet, on ſuppoſera une abſurdité.

Voilà l'argument qui terraſſera toujours Meſſieurs les Matérialiſtes. Il faut qu'ils contrediſent les premiers principes de la ſcience la plus claire & la plus certaine qu'il y ait, ou qu'ils avouent que la ma-

tiere ne ſe meut jamais d'elle-même, où ce qui revient au même n'eſt douée que d'inertie ou d'inactivité. Faites la machine la plus artificielle & la plus compliquée qu'il vous plaira, elle détruira plutôt la force mouvante qu'elle ne l'augmentera. La machine de Marly ne rend qu'un 57 de la force que l'eau de la Seine lui imprime, le reſte ſe perd par l'inertie & le frottement.

Dans l'homme il ſe trouve des forces animées, des forces méchaniques comme on les appelle aujourdhui, & des forces phyſiques. J'en conviens. L'ame que tous les Anciens appelloient le principe du ſentiment, de l'intelligence, du mouvement & de la vie des hommes, a été réduite par Deſcartes, à n'être que le principe de la penſée; comme la Divinité d'Epicure étoit réduite à être la ſpectatrice oiſive de ce qui ſe paſſe dans l'Univers.

Scilicet ille deos non auſus pellere Athenis
Ridiculos fecit; regionis inanis inanes
Indigenas. Illic æterna per otia lætos
Vivere permiſit.

Mais juſqu'à ce qu'on ait prouvé contre Berelli & contre tout le monde, que l'ame n'eſt pas douée de force active, & contre la Religion, * qu'elle n'eſt pas le principe

* L'ame raiſonnable eſt le principe de la vie

de la vie, je m'obſtinerai à croire qu'elle l'eſt. Deſcartes avoit peut-être beſoin de ce principe pour établir ſon homme machine. Jeu d'eſprit auquel il n'ajoutoit pas foi lui-même. Aſſemblage abſurde de principes, démentis par toutes les méchaniques & hydrauliques, c'eſt-à-dire, par l'expérience & la raiſon. Je reſpecte ce grand homme, mais je ne le crois pas en cela. *Magni ſæpe viri mendacia magna loquuntur.*

Je ſçai à n'en pas douter, que je meus mon bras, ma langue, ſouvent ſelon ma volonté & quelquefois ſans volonté, ni réflexion, ni connoiſſance. Vous m'accordez que quand c'eſt ſelon ma volonté, mon ame en eſt le principe; donc l'ame eſt une puiſſance mouvante, ce qui eſt ce que je voulois qu'on m'accordât.

Si de ce que je ne comprens pas, comment un eſprit peut agir ſur un corps, on en concluoit qu'il n'agit pas, ce ſeroit un miſérable raiſonnement ; ce n'eſt pas de notre conception que dépend l'exiſtence des choſes. Comprenons-nous mieux comment Dieu qui eſt un eſprit, a mis en mouvement ces vaſtes globes qui roulent autour du ſoleil, & le ſoleil lui-même qui lance un océan de rayons depuis ſix mille ans, ſans diminuer ſenſiblement. Qu'eſt-ce que

du corps humain. Pouget. Catéchiſme de Montpell. Part. I. Sect. 1. chap. II. § 3.

la liberté, ſi ce n'eſt la puiſſance d'agir & de faire ce qui parmi pluſieurs choſes poſſibles, nous paroît le mieux ; ſûrement ce n'eſt pas une faculté de la machine humaine, ni des forces méchaniques ou phyſiques. Une balance qui n'auroit que la faculté de penſer & non celle de mouvoir, n'auroit le pouvoir de ſe baiſſer ou s'élever, quand même il y auroit égalité de preſſion ſur les baſſins, c'eſt-à-dire, ne ſeroit pas libre, & je ſens que je le ſuis. Ce n'eſt pas vanité à moi de le dire comme le prétend la Mettrie, ce ſeroit mentir que de le nier.

Nous avons vû juſqu'ici, qu'il n'y a point de contradiction à ſoutenir que l'ame eſt le principe mouvant des parties qui ne ſont pas ſoumiſes à la volonté, parce que la volonté n'eſt pas plus néceſſaire pour la force motrice, que la mémoire l'eſt pour l'ouie ; & que dans les paſſions, quoique la volonté & la liberté ne ſoient pas toujours de la partie, nous ſentons que c'eſt nous qui agiſſons, & qu'on nous impute à bon droit ces actions en tant qu'il dépend de nous de corriger l'habitude vicieuſe qui nous y porte ; & ſi on nous pardonne le premier mouvement, c'eſt parce que nous n'avons pas eu le temps de la réflexion. Voyons maintenant, s'il y a plus de raiſon d'attribuer les mouvements non

reflêchis & naturels, aux principes méchaniques & aux phyſiques, qu'au principe animé.

Toute impulſion faite à une machine par une autre corps, ou par une puiſſance qui n'y eſt pas continuellement appliquée, produit un mouvement appellé méchanique. Toute action d'un fluide inconnu & qui eſt inconnue elle-même, quant à la maniere d'agir; telle que l'action du fluide magnétique, de la matiere ſubtile, de l'éther, qui ne ſont ſoupçonnées que par les effets; comme l'atraction, le magnétiſme, l'efferveſcence, la diſſolution, la gravitation, &c. s'appelle action phyſique, pour la diſtinguer de celles dont le principe eſt méchanique, palpable, évident.

J'avoue que la machine humaine eſt expoſée à l'action de cauſes méchaniques & des phyſiques. Je ſçai que la ſecrétion, la digeſtion, la nutrition, la génération, la chaleur, &c. ne peuvent s'expliquer que par des principes phyſiques; qu'ils excitent même des changements conſidérables dans les cadavres. Le reſſort, la gravité, la putrefaction, ſont les effets des tourbillons de moliere, de l'Ether de Newton & de la matiere ſubſtile de Deſcartes. On n'a qu'à choiſir; j'y conſens. Je ſçai que la pompe à feu de Newcaſtle a des battements reglés, des circulations de flui-

de, des mouvements de levier réguliers ; & qu'elle tire toute ſa force de l'action phyſique du feu, & de la preſſion méchanique de l'atmoſphere ; qu'il n'y a qu'à lui fournir du charbon & qu'elle va ſans ame, comme une montre va avec ſon ſeul reſſort, & qu'il n'y a qu'à la monter. Ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion entre nous ; mais voici ce dont il s'agit.

Un bâtiment eſt ſur mer, il avance. Il eſt queſtion de connoître ſi c'eſt par la force du vent, ſi c'eſt par la force du courant de l'eau, ou ſi c'eſt par la force animée appliquée aux rames. Je dis que ſi je ne vois point de courant, ſi on ne ſent aucun vent & qu'on ſoit ſûr qu'il y a des rameurs qui agiſſent dedans, il ne reſte qu'à s'aſſurer, pour les regarder comme le principe de ce mouvement, que toutes les circonſtances de ces mouvements repondent, à la circonſtance tirée de la volonté, du caprice, de l'intérêt, de la paſſion des rameurs ; & que ſi cela eſt ainſi, j'ai plus de raiſon qu'un autre, d'attribuer le mouvement du vaiſſeau, à un principe dont l'exiſtence eſt certaine & la force connue ; de même que la convenance & proportion des effets, avec la cauſe ; que de ſuppoſer un mouvement inſenſible dans le vent ou dans l'eau, qui eſt douteux, qui eſt même inſuffiſant, & qui ne

répond pas aux phénoménes, qui ſont de la partie. Voilà d'où je pars.

Je reſpecte les tourbillons, l'éther, la matiere ſubſtile ; rien n'eſt mieux imaginé pour tranſporter la difficulté ou pour nous faire accroire que nous connoiſſons le principe du reſſort de la gravité du magnétiſme, quand nous n'y entendons rien. S'il eſt certain que la matiere a eſſentiellement la force d'inertie, c'eſt-à-dire, eſt dans l'impuiſſance d'augmenter ou même de continuer le mouvement uniforme, excepté dans le vuide, & encore plus de le commencer, on a beau diviſer cette matiere en tourbillons, elle n'aura pas moins d'inertie, & le grand Maître de l'Univers qui lui a imprimé ou aux planettes leur mouvement, peut bien, ſans leur entremiſe, cauſer tous les effets qu'on attribue aux forces centrales. On peut donc reduire tous les effets phyſiques à la loi de l'attraction, c'eſt-à-dire, à la volonté du Créateur, auſſi-bien qu'aux fluides ſubſtils qui tiennent leur force de la même ſource, ſuppoſé pourtant qu'ils exiſtent tels qu'on les dit.

Je ſçai que la force des ciſeaux qui coupent une corde à laquelle eſt ſuſpendu un poids, eſt infiniment moindre que l'effet que produit ce poids en tombant du haut d'un clocher ; auſſi la force des ciſeaux n'en

eſt pas la cauſe. Je ſçai que la force d'une étincelle qui allume la Sainte barbe d'un vaiſſeau, n'eſt pas la millieme partie de celle de ce magaſin de poudre ; auſſi n'eſt-elle que l'occaſion de cette déflagration. J'accorde tout ce qu'on dit au ſujet des efferveſcences chymiques, de l'électricité, du magnétiſme, & ſouvent de la fermentation du ſang, de la copule exploſive, ou poudre à canon des eſprits animaux. Je ſçai toutes ces expériences, elles ne renverſent que les laboratoires, & non les régles de méchanique & d'hydraulique. Ceux qui croyent les vraies régles des méchaniques ſujettes aux changements arbitraires ; une pure invention des hommes qui changent comme les ſiſtêmes, n'ont jamais compris ce qu'elles ſont. Elles ſont auſſi néceſſaires que les vérités géométriques, puiſqu'elles ſont démontrées, ou que leur contradictoire eſt impoſſible ; & Dieu ne peut pas faire, parce qu'il eſt parfait, que les contradictoires ſoient poſſibles. Ce n'eſt pas ici le lieu de prouver ces faits, Meſſieurs les Journaliſtes étant trop éclairés pour les nier.

Je me borne à dire, que ſi on montre à un homme qui a commis un crime, un écrit où ſoit contenue ſa ſentence de mort ; quoique les rayons lumineux qui partent des caractères noirs, n'ayent pas plus de

force, quand ces caractères marquent la condamnation, que quand ils marquent la grace. Quoique le barométre, thermométre, hydrométre, électrométre, la ſalure du ſang, l'aſpect des planettes, &c. ſoient les mêmes, il ſe fera dans le cœur, dans les entrailles, le larinx, le pharinx les muſcles, l'eſtomac &c. de ce miſérable, des changements ſubits, ridicules ſi on veut, très-involontaires qu'on ne peut attribuer qu'au même principe qui eſt en lui. Ce qui ſent, ce qui ſe ſouvient, ce qui penſe, ce qui ſe repent, ce qui aime la vie & l'honneur, & ſi ce même principe mépriſe la vie, l'honneur, les tourments, que ce ſoit l'ame d'un ſcélerat, ou celle d'un Saint Martyr, il ſe fera des mouvements bien différents de ceux-là, c'eſt-à-dire, qui ſeront analogues, & correſpondants à l'état actuel où ſe trouve ce principe ſpirituel. Si c'eſt une ſcène tragique qu'on repréſente, il ſe pourra faire, pourvû que l'Acteur ſoit bon, qu'il ait au dehors les mêmes phénomenes; la paleur, les larmes, la conſternation, pourvû qu'il ait excité en lui le même affoibliſſement du du cœur, la même palpitation, les mêmes ſentiments, que s'il n'y avoit point de ſimulation. Auſſi voit-on des Actrices qui en repréſentant, entrent ſi fort dans la paſſion, que leur cou s'enfle, leur viſage

change, les larmes leurs coulent des yeux; elles ſanglottent, & je ne doute pas que le battement de leur cœur ne ſouffre un des changements analogues. Ne tient-il pas à nous d'exciter la toux, de ſimuler le hoquet, la nauſée, juſqu'à produire le vomiſſement. Croira-t'on que c'eſt par l'entremiſe de la reſpiration ſeule, qu'une femme pleure au gré de ſon caprice. *Ut flerent oculos erudiere ſuos.* (Eſt-ce par ce moyen qu'un voluptueux roulant ſimplement ſa penſée ſur des objets laſcifs, excite en lui des mouvements que la volonté ne peut produire, mais qu'une paſſion quelconque différente de la libidineuſe ſupprime d'abord.) Ne connoît-on pas dans le corps des organes, que la volonté ſeule ne met jamais en action, mais qui n'agiſſent que conſéquemment à des déſirs naturels, & que toute autre paſſion de l'ame arrête ou empêche.

L'empire de la volonté s'étend ſur les organes qui tombent le plus ſous nos ſens; comme les mains, la poitrine, les jambes, la langue, &c. beaucoup moins ſur ceux qui nous ſont toujours cachés & inconnus: car qui de nous ſçait s'il remue volontairement le muſcle poplité, le petit muſcle du diaphragme, les ſternocoſtaux. Un homme qui placé dans un tambour de moulin à ſoie, met toute la machine en mouve-

ment, ſent bien qu'il imprime le mouvement à toutes les piéces qu'il voit ſe mouvoir proportionnellement aux efforts qu'il fait. Mais s'il y a des piéces qui ne tombent jamais ſous ſes ſens, il ne ſera pas perſuadé que c'eſt lui qui les meut, quoiqu'il le faſſe toute ſa vie : & s'il eſt accoutumé des l'enfance à cet exercice, il n'en ſentira pas la fatigue, non plus que nous ne ſentons pas que l'air nous preſſe avec plus de 30 mille liv. de force, & qu'en ſautant nous élevons 150 liv. péſant, & qu'en capriolant, nous contractons quelque centaines de muſcles à nous inconnus. L'habitude nous fait faire ſans réflexion une infinité d'actions que nous ne ſçavons pas, & que nous ne croyons pas vouloir faire. Le danſeur de corde qui ſe ſoutenoit en embraſſant la corde avec les omoplates, avoit acquis par de longs efforts étudiés, un empire ſur ces muſcles, qu'on ne ſçavoit pas auparavant appartenir à l homme. Le Colonel Townſchend étoit dans ce cas, il avoit acquis un empire volontaire ſur ſon cœur, que nous n'avons pas. Notre empire n'eſt que par l'entremiſe des paſſions & de la reſpiration, ou des beſoins naturels, tel que nous l'avons ſur l'eſtomac pour vomir, ſur les boyaux dans le teneſme & ſur la veſſie dans la dyſurie. Mais cet empire eſt limité & dirigé par

les beſoins naturels ; il ne nous eſt pas poſſible de nous vouloir faire du mal, ni par conſéquent de ne pas faire des efforts pour chaſſer par le vomiſſement un poiſon qui irrite l'eſtomac, une matiere acre qui irrite le boyau rectum. Nous reculons la tête & nous fermons les yeux naturellement, quand on nous porte bruſquement le doigt vers l'œil ; nous reſſerrons la pupille ſans le ſçavoir, quand le grand jour pourroit nous bleſſer la rétine. Un Muſicien ne goûte ſi bien le plaiſir des accords, que parce qu'il monte par les muſcles du marteau & de l'étrier ; les organes acouſtiques de la caiſſe ſur le ton principal, ou dominant de l'air qu'il entend. Le payſan qui écoute le même concert n'entend qu'un bruit confus, parce qu'il n'a pas l'habitude de monter ainſi ſes organes à l'uniſſon du ton principal. Mais ni l'un ni l'autre ne ſçait comment cela ſe fait.

Il réſulte de ce que nous avons dit ; que 1°. De-là que nous n'avons pas la connoiſſance diſtincte de ce que nous faiſons, il ne s'enſuit point que nous ne le faſſions pas : 2°. De-là que nous ne voulons pas faire une choſe, il ne s'enſuit pas toujours que nous ne la faſſions pas, quand nous y ſommes portés par la cupidité, & que nous n'avons pas pris l'habitude de ſoumettre la cupidité à la raiſon : 3°. Que quand

une action eſt d'une néceſſité urgente pour la vie ou le bien être, l'ame l'exécute ſans attendre la réflexion, le jugement & la volonté, il lui ſuffit de l'habitude qui ſe détermine toujours par des motifs dont nous n'avons point d'idées claires ; mais c'eſt trop s'arrêter ſur ce ſujet, en ayant traité dans la diſſertation imprimée en 1740. Venons aux dernieres objections.

Si on coupe la tête & qu'on arrache le cœur à une grenouille, ce corps, dit-on, eſt privé de vie, cependant cet animal ſans tête & ſans cœur ſaute, nage ; s'il vient à rencontrer un obſtacle, il ſe détourne & prend une autre route. Une tête de vipere laiſſée ſur la table, mordit M. Lemery qui faillit à en mourir. Le cœur palpite longtems, & il ſent les irritations d'une épingle. La queue d'un lézard ſe démene longtemps. Toutes ces expériences ſont vraies, & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, que M. Whit a pris la peine de raſſembler & dont la Mettrie ſe ſert pour appuyer le matérialiſme. A tout cela je n'ai à répondre ſi ce n'eſt que perſonne n'a prouvé juſqu'ici, que ces animaux à qui il manque une ou deux parties ſoient morts réellement, non plus que le polype que l'on a mis en quatre, puiſque ces animaux donnent des marques de ſentiment & font des mouvements que nulle machine ranimée ne feroit

pas. Que ces animaux ayent encore du ſentiment, c'eſt ce dont on convient quand on dit qu'ils ſont irrités par ces piquures. Je ne crois pas qu'un Philoſophe quand il eſt queſtion de diſpute à ce ſujet, entende par ce mot autre choſe qu'un ſentiment. Quant au mouvement, j'avoue que le reſſort, la gravité, la preſſion de l'air ſur des parties déplacées, tout à coup refroidies, qui ſe retirent, peuvent faire cet effet, comme on le voit dans les hygrométres, thermométres, dans les cordes d'inſtruments expoſées à un air chaud, humide, &c. Mais qu'un coq à qui on a coupé la tête marche, & que rencontrant un mur il ſe retourne & marche en ſens contraire, voilà, ſi je ne me trompe, un mouvement animal, & ſi ce coq n'eſt pas en vie, il faudra nier que le bœuf dont le cerveau étoit pétrifié ou oſſifié le fut quand il courroit de toutes ſes forces ; ou qu'un ver coupé en deux, dont chaque partie reprend tête ou queue & continue à ſe bien porter, ſoit vivant. Sur la réponſe, je réglerai ma replique, & j'aurai pour moi un Auteur bien reſpectable & grand connoiſſeur en fait de pſychologie, (S. Auguſtin,) qui croit que dans le lézard ainſi tronqué en deux, le même principe immatériel (qui ne peut être ni diviſé ni raſſemblé n'ayant point de parties,) anime les deux parties ſéparées, comme

comme il animoit le tout auparavant, & cela juſqu'à ce que cette machine ſoit hors d'état de répondre aux forces qu'il lui imprime. On pourra bien repliquer par une raillerie à ce ſentiment ; mais peut-être ſeroit-on bien embarraſſé à le réfuter par de bonnes raiſons. Les railleries marquent ſeulement qu'on a de grands préjugés contre un ſentiment, mais elles n'ont jamais tenu lieu de raiſonnement chez des Philoſophes ; & c'eſt un ſchiſme pour ceux qui ayant honte de n'avoir rien de ſolide à répondre, ne veulent pas demeurer court.

Tant qu'on n'oppoſera aux Matérialiſtes que des raiſons Théologiques & Métaphyſiques, ils auront des ſubterfuges, des réduits obſcurs, dans leſquels on ne pourra les relancer, à moins qu'ils ne diſputent de bonne foi. Mais les principes de la méchanique ont droit de les convaincre, puiſqu'ils ſe diſent eux-mêmes Méchaniciens, & par ces principes on leur peut prouver : 1°. Qu'il y a dans l'homme un principe de mouvement qui n'eſt point le corps humain, puiſque toute matiere réſiſte eſſentiellement au mouvement, & que c'eſt par cette réſiſtance ſeule qu'on diſtingue la matiere de l'eſpace vuide. 2°. On leur fera voir que quand un homme qui eſt tombé dans une foibleſſe extrême, en revient & reprend ſes forces, à l'occaſion

d'une nouvelle conſolante qui diſſipe ſa triſteſſe. La quantité nouvelle de mouvement qui naît en lui, ne vient pas des fluides ſubſtils qui le pénétrent & qui l'environnent : car on ne peut concevoir la liaiſon de cette bonne nouvelle, avec l'action nouvelle de ces fluides ſubſtils ; & l'harmonie préétablie ni aucun autre ſyſtême, ne peut tirer un Machiniſte de ce défilé.

3°. Un être infiniment ſage, préſidant à tout ce qui ſe fait dans le monde, & n'y ayant de hazard que relativement à notre ignorance, il eſt contraire à la ſageſſe de cet être, de penſer que ce qu'on appelle mouvements ſympathiques de nos organes ſe faſſent au hazard, ſans deſſein & ſans motif.

4°. Les Machiniſtes qui ſuppoſent le mouvement perpétuel dans une machine, ſans un moteur continuellement appliqué qui conſume ſes forces en les employant, ſuppoſent une abſurdité ou pour le moins un principe auſſi décrié dans toutes les Académies des Sçavants, que la pierre philoſophale l'eſt chez les bons Chymiſtes. N'y eût-il que le frottement & l'inertie dans les machines ; c'en eſt aſſez pour détruire une grande partie de la force qui leur a été imprimée, & pour démontrer phyſiquement l'impoſſibilité du mouvement perpétuel.

5°. Au ſurplus, de ce qu'on ne com-

prend pas la maniere d'agir d'une cauſe ; comme de la gravité, des magnétiſmes, de la liberté, on ne peut rien conclure contre ſon exiſtence.

6°. Enfin ſuppoſer que le corps humain n'eſt expoſé qu'à la ſeule élaſticité, la ſeule gravité, la ſeule impulſion ; aux ſeules forces animées, aux ſeules forces phyſiques ; c'eſt donner dans un travers qui n'eſt pas excuſable ; & c'eſt le travers dans lequel ont donné les fermentants, qui donnent tout aux cauſes phyſiques ; les Stalhiens qui attribuent tout à l'ame, & les Méchaniciens qui ne veulent reconnoître que l'impulſion & le mouvement perpétuel.

7°. L'ame eſt unie au corps par les liens de l'amour propre, qui eſt le mobile de tout ce que nous faiſons, qui ſe gliſſe dans toutes nos actions, qui échappe aux recherches mêmes de notre raiſon. C'eſt-là le principe de toutes nos paſſions, de tous nos ſoins, de tous nos efforts. Ainſi tout mouvement qui correſpond à cet amour de nous-mêmes, qui eſt proportionné à nos beſoins, à nos paſſions ; qui ceſſe par la mort, qui augmente à meſure que l'ame eſt plus active, plus vigoureuſe, & diminue à meſure qu'elle languit, qui augmente malgré les réſiſtances méchaniques ; qu'il ſoit conforme ou contraire à la droite raiſon, ce mouvement doit être attribué

à l'ame, toutes les fois qu'il n'y a pas de cauſe ſuffiſante dans le corps qui puiſſe le produire.

Inanimum eſt enim omne, quod pulſu agitatur externo. Quod autem eſt animal, id motu cietur interiore & ſuo. Nam hæc eſt propria natura animi atque vis........ Quæ ſit illa vis, & unde, intelligendum puto. Non eſt certe nec cordis, nec ſanguinis, nec cerebri, nec atomorum.

Cicer. Tuſcul. Lib. I.

Ergò animi proprium, ac veluti dos ipſe profectò eſt,
Unus ut invalidæ tradat primordia motûs
Materiæ; non hæc aliunde recepta propagans,
Mens igitur prima eſt motûs atque unica cauſa.
Ac velut humanum corpus finita regit Mens,
Mentem infinitam ſic magno in corpore Mundi,
Numine cuncta ſuo quæ dirigat, eſſe fatendum eſt.

Anti-Lucr. L. V. v. 230.

OBSERVATION

Sur la Maladie Epidémique qui a regné à Douay, Arras, Béthune & plus particulierement dans les environs de la Ville de Lens en Artois, où elle continue encore.

Par M. A. D.

De Lille, ce 4 Juin 1755.

II. Curieux de connoître cette maladie par moi-même, pour la décrire avec plus d'exactitude, je penſai qu'il étoit néceſſaire que j'allaſſes ſur les lieux. Je m'y ſuis tranſporté en conſéquence le 30 du mois de May dernier, & il m'a paru que c'étoit une fiévre ardente accompagnée d'une péripneumonie mortelle.

Elle a pour ſymptômes patognomoniques une chaleur brûlante de tout le corps, & une ſoif qui ne peut s'éteindre. Ceux qui les accompagnent, ſont des douleurs de tête très-violentes, & l'abattement des yeux, la tenſion & la ſenſibilité de la région de l'eſtomac, la reſpiration fréquente & difficile, des points de côté perçans, qui s'étendent dans les uns à une partie & dans les autres à toutes l'étendue de la poitrine, une toux fréquente & des vomiſſements de matiere tantôt ærugineuſe, tantôt

bilieuſe. Les crachats dans les commencements ſont de même nature, enſuite c'eſt un ſang pur que les malades expectorent: les urines ſon crues.

La plûpart de ceux qui ſont morts de cette maladie n'ont point paſſé le quatriéme jour, & peu ſont parvenus au ſeptiéme ou au huitiéme. Des vieillards & des infirmes qui en ont été attaqués, preſqu'aucun n'en a échappé; ce qui confirme la vérité du prognoſtic de Riviere & de Boerhaave. *Sic febris ardens in ſene adveniens, lethalis eſt ut plurimùm. Riv. prax. Med: lib. xvij. Cap. 1°. Tertio & quarto die ſæpè lethalis, ſeptimum rarò tranſit ſi perfecta; ſolvitur ſæpè hæmorragiâ, &c. Boerh. aphoris. de febre ardente pag.* 154.

Au ſeptiéme jour cette maladie parvient à ſon état, les accidents deviennent alors plus graves; les ſelles ſont fétides, ſéreuſes, remplies de vers & le ventre ſe ballonne, il ſurvient des ſueurs abondantes & des délires furieux.

Les ſaignées ne donnent qu'un ſang coëneux & inflammatoire, ſa partie fibreuſe formant un tiſſu très-ferme & difficile à ſéparer.

Pour déduire avec plus de lumiere la cauſe antécédente de cette maladie, je crois qu'il eſt néceſſaire de ſe rappeller l'intempérie des ſaiſons de l'année derniere & de

celle-ci. L'été & l'automne derniers ont été fort chauds, l'hiver qui les a ſuivi très-froid, premiere obſervation.

La fin de Mars & preſque tout le mois d'Avril, ont été auſſi d'une chaleur exceſſive, à laquelle a ſuccédé ſubitement un froid glaçant, ſeconde obſervation.

C'eſt dans ce contraſte que nous devons trouver la cauſe de cette maladie ſi fâcheuſe. *Inter cauſas externas efficaciores, ponitur aër frigidus & aquilonius, auſtrino & tepido ſubitò ſuccedens ; à tepidiuſculo ſiquidem aëre pori laxantur, &c. Riv. prax. Med. lib. vij. cap. iij.*

Mais pourquoi, m'objectera-t'on, cette maladie a-t'elle été ſi cruelle dans les environs de Lens, tandis qu'elle n'a cauſé aucune cruauté & n'a enlevé preſque perſonne à 6 à 4 & à 2 lieues de-là, quoique la même intempérie, la même varieté des ſaiſons & de l'air s'y ſoient fait ſentir auſſi fortement ?

Hippocrate me fournira une réponſe à cette objection. Ne ſçait-on pas que les lieux où régne la maladie que je décris, étant tous marécageux, les habitans ne peuvent ſe ſervir que des eaux qui croupiſſent dans leurs marais ou de celles qui coulent dans les ruiſſeaux voiſins & qui participent de la même nature des premieres ? Eaux qui ne ſont propres qu'à

ſurcharger la poitrine & à occaſionner des péripneumonies. *Uſus aquarum lacuſtrium & ſtagnantium peripneumoniæ generandæ idoneus eſt. Hipp. lib. de aëre, locis & aquis.*

Je puis donc conclure que lorſqu'il y aura une épidémie dans nos cantons qui tendra à attaquer la poitrine, elle ſera toujours plus à craindre pour les perſonnes voiſines des marais, que pour celles qui habiteront un terrein ſec & élevé, dont les eaux partiront d'un bon fond & ne riſqueront pas d'être mélangées dans leur cours.

La maladie établie; voici mon ſentiment ſur ſa cure, pour laquelle deux indications ſe préſentent à remplir; l'une de calmer l'ardeur de la fiévre & d'appaiſer l'inflammation, l'autre de prévenir les ſtaſes dans la poitrine & empêcher les ſurcharges qui pourroient s'y former.

La premiere ſera remplie ſi l'on ſaigne fréquemment & amplement dans le commencement de la maladie, ayant cependant toujours égard aux forces des malades, & ſi l'on donne des juleps rafraîchiſſants, des émulſions, des ptiſannes de chicorée nitrées & des lavements délayans, anodins & laxatifs.

La ſeconde pourra s'accomplir en évacuant les premieres & ſecondes voies, premierement par des minoratifs tels que

le tamarin, la caſſe, la manne, &c. Secondement par des purgatifs un peu plus puiſſans, ayant ſoin de ſe mettre en garde contre les ſtimulants, ſur-tout contre ceux qui ſeroient tirés de l'antimoine, leſquels ne pourroient que fomenter l'inflammation déja trop grande, & avancer l'éruption des vaiſſeaux ſanguins trop engorgés & toujours prêts à ſe rompre à la moindre ſécouſſe ou au moindre effort. On ſe borneroit donc les premiers jours aux ſaignées, lavements, juleps & aux eaux de caſſe & de tamarin nitrées comme je l'ai fait entendre cy-deſſus; enſuite, ſuppoſé que l'inflammation ſoit appaiſée & que les liqueurs ſoient fluides (c'eſt ici le cas d'écouter & de ſuivre ſcrupuleuſement ce que nous dit Hippocrate dans ſes aphoriſmes. *Corpora ubi purgare volueris ea fluida reddere oportet*) ſuppoſé dis-je, que les liqueurs ſoient fluides, on feroit délayer dans une demi-bouteille de décoction de tamarin, quelques doux électuaires purgatifs que l'on feroit prendre en pluſieurs doſes; on donneroit auſſi quelquefois un parégorique ſuivant la méthode de Sydenham; ce qui conviendroit particulierement dans cette maladie, après l'uſage des laxatifs; puiſque rien ne calme & n'arrête l'effervescence du ſang comme les remédes tirés du pavôt, quand ils ſont placés avec connoiſſance de cauſe & à propos.

Les jours qu'on ne purgeroit pas le malade, on pourroit mettre en uſage les poudres tempérantes & antivermineuſes données dans un véhicule convenable.

Ce régime ſeroit humectant & délayant, les bouillons ſeroient faits de poule ou de poulet avec l'avoine ou ſon gruau, & quelques herbes rafraichiſſantes, &c.

OBSERVATION

Sur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy, & aux environs, depuis le commencement de Decembre 1754. par M. Pinot, Docteur de l'Univerſité de Montpellier, Medecin Juré du Roy, en la Ville & Bailliage de Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux en ſurvivance, & Correſpondant de l'Académie des Sciences de Dijon.

De Bourbon Lancy ce 6 Avril 1755.

III. Depuis les derniers jours de Novembre 1754. juſques vers la fin de Janvier 1755. il a fait un froid des plus rigoureux, & depuis bien des années je n'avois pas vû la liqueur du Thermomettre de M. de Reaumur, ſe précipiter ſi bas, que je la remarquai le 6 de Janvier. Pluſieurs perſonnes qui ont reſſenti le froid de 1709. m'ont rapporté qu'il n'avoit pas été plus vif, ni

plus long que celui de cette année. Il y a près de vingt ans que j'exerce la Médecine à Bourbon-Lancy, & il ne m'étoit point encore arrivé de voir un auſſi grand nombre de malades que nous en avons eu cette année.

La maladie commune pourroit s'appeller une fiévre *Pleuroperipneumonique.* * Elle ſe faiſoit ſentir également à la Ville comme à la Campagne. Tous les vieillards en mouroient, & ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que les jeunes gens en rechappoient. Les malades paſſoient rarement le ſeptiéme jour.

Le mal commençoit par un friſſon violent, de la durée de dix à douze heures. Il étoit ſuivi d'une chaleur brûlante, d'un grand deſſéchement dans la peau, d'une inſomnie perpétuelle; & au deuxiéme ou troiſiéme jour il ſurvenoit un point de côté, avec crachement de ſang, reſpiration courte : les urines étoient rouges, ſans ſédiment, peu abondantes, le poulx dur, fréquent; & dès la ſeconde ou troiſiéme ſaignée, il devenoit petit, flottant, inégal.

Je n'ai vû qu'un ou deux malades ſe plaindre de violente douleur de tête, mais tous l'avoient péſante, embarraſſée & le viſage d'un rouge rembruni.

* » Cette maladie eſt préciſément ce qu'on appelle une fiévre catharrale maligne.

Pluſieurs, dès le troiſiéme ou quatriéme jour, tomboient dans un délire obſcur; ils répondoient cependant juſte aux queſtions qu'on leur faiſoit. Deux malades de ma connoiſſance ſont morts phrénétiques; & j'en ai vû qui ſont morts ſans la moindre aliénation d'eſprit.

Le ſang qu'on tiroit n'étoit jamais deux fois le même. Il étoit brillant d'abord, ſans ſéroſité, & d'une conſiſtance moyenne, mais toujours d'une couleur rembrunie dans le fond du vaiſſeau. La ſaignée ſuivante en donnoit du coëneux: celui d'après ne l'étoit plus, & reſſembloit par-deſſus à de la gelée, & par-deſſous il avoit une couleur de ſuie délayée.

Après la deuxiéme ou troiſiéme ſaignée, il ſurvenoit à pluſieurs malades des dévoiements bilieux, ſéreux; tandis que d'autres n'alloient à la ſelle que par artifice.

Dès le premier jour les malades avoient la langue chargée d'un limon fétide, qui ſe deſſéchoit & noirciſſoit bien-tôt après. Aucun d'eux n'étoit ſenſiblement altéré; & quoiqu'on donnât beaucoup à boire, les urines ne couloient jamais dans une quantité rélative à celle des boiſſons.

Deux de mes malades ſe plaignirent au quatriéme jour d'une amertume de bouche inſupportable; de maniere que tout ce qu'on leur faiſoit prendre leur affectoit le

goût de cette déſagréable ſaveur. Ils ſont morts avec un dévoiement involontaire, qu'il ne m'a jamais été poſſible de moderer.

Très-rarement la peau s'amoliſſoit; & ſi cela arrivoit quelquefois, ce n'étoit qu'au viſage, à la poitrine & au bras; la moiteur étoit gluante, duroit peu, & ne s'étendoit jamais aux extrémités inférieures.

Malgré le grand abbattement où les malades ſe trouvoient, & quoique le poulx fut petit & fréquent, la toux néanmoins, & une expectoration muſcueuſe, abondante, bilieuſe & ſanguinolente, ſubſiſtoient juſqu'au moment de l'agonie, avec des angoiſſes inexprimables. J'en ai vû un qui mourut au ſeptiéme de ſa maladie, & qui avoit eu les nuits beaucoup plus tranquilles que les jours. On obſervoit encore dans ces malades trois ou quatre redoublements dans la journée. Enfin, auſſi-tôt que la douleur de côté ceſſoit, le râlement s'emparoit de la poitrine, le viſage s'affaiſſoit, le poulx s'éclipſoit, les extrémités devenoient froides & gluantes, & les malades périſſoient après avoir éprouvé quelques foibleſſes pendant les dernieres vingt-quatre heures de leur vie.

Il m'a été rapporté que quelques-uns après la mort avoient paru couverts de taches pourprées, ce que je n'ai point obſervé.

Tout le monde ſçait les grands avantages qui réſultent de l'ouverture des cadavres, pour la recherche des cauſes des maladies ; mais ici nous ſommes privés de cette heureuſe reſſource. Un frivole préjugé eſt toujours un obſtacle invincible, au déſir que nous aurions de nous éclairer par cette voye.

Ceux qui ont échappé à la violence de la maladie, ont tous eu des ſueurs copieuſes & d'une fétidité inſupportable ; dès que cette évacuation devenoit univerſelle, on pouvoit moralement décider de la guériſon.

En ne conſidérant d'abord cette maladie que comme une inflammation ordinaire dépendante de la *repulſion* des humeurs qui ſe faiſoit de la circonférence au centre, & de la retenue d'une tranſpiration épaiſſie, operée par la rigueur du froid, nous ne nous occupâmes que de ſaignées, de délayants légerement ſavoneux, de potions rafraichiſſantes, béchiques, diapnotiques, ſédatives ; enfin toute notre conduite ſe rapprochoit fort de celle que nous avons appris à garder dans les pleureſies & peripneumonies ſimples. De malheureux ſuccès continués nous obligerent bien-tôt à changer de méthode.

Je me perſuadai alors que ces fluxions de poitrine regnantes, étoient des inflam-

mations putrides, & je compris que les liqueurs gaſtriques, bilieuſes & limphatiques, étoient viciées, & concouroient avec les fâcheuſes impreſſions de l'air à la production de ces funeſtes maladies.

Cette réflexion me fit croire que je réuſſirois mieux, ſi après quelques ſaignées du bras, & quelquefois du pied, moins copieuſes & plus rares, je donnois quelques doſes de tartre ſtibié étendu dans pluſieurs verres d'eau, ou bien de l'Ipecacuanha; j'employai auſſi les antiputrides mélés avec les diaphorétiques doux, & j'excitois par les véſicatoires appliqués, même ſur le côté malade, une fonte & une réſolution qui produiſoient une évacuation bien ſoutenue. Après deux ou trois ſaignées ordonnées en conſéquence de l'état du poulx & de la quantité du ſang, je conſeillois l'uſage d'une ptiſanne faite avec la racine de ſcorſonaire, une petite doſe de ſalſe pareille, à laquelle j'ajoutois les fleurs de coquilicot, le nitre purifié, & le miel de Narbonne bouilli légerement.

Dans les jours même où j'avois donné l'émétique, ou quelques doux purgatifs, je faiſois prendre de quatre heures en quatre heures une cuillerée à bouche d'une potion faite avec l'antimoine diaphoritique, les yeux d'écreviſſes, quelques grains de ſerpentaire de virginie, de cam-

phre, de thériaque récente, & le jus ou le ſyrop de citron. J'ordonnois des lavements communs à ceux qui avoient le ventre pareſſeux, & je donnois d'un autre côté quelques purgations douces de rhubarbe & de manne préparées enſemble, à ceux qui avoient le dévoiement, & à qui j'avois fait prendre la racine du bréſil.

Toujours occupé de l'action du fluide aërien, tant ſur les ſolides, que ſur le ſang, pour criſper les uns, & épaiſſir les autres; en diminuant notablement la tranſpiration, j'ajoutois aux remedes indiqués ci-deſſus, l'uſage d'une ſorte de bains de vapeurs. Je faiſois remplir le lit du malade de quatre ou cinq bouteilles de grez pleines d'eau chaude pour déterminer un amoliſſement général à la peau, tranſmettre immédiatement dans le ſang les molécules délayantes de l'eau, & rappeller à la circonférence la détermination des liqueurs qui innondoient le centre, & particulierement les viſceres de la poitrine.

Comme j'avois remarqué que les boiſſons copieuſes & les bouillons fréquents ne paſſoient plus librement, & que les malades ſe plaignoient de gonflement & d'une plus grande anxieté dans la poitrine, je fus obligé de diminuer la doſe de ces boiſſons, & de les faire prendre plus rarement.

Preſque tous les malades que j'ai traités

de

de cette maniere ſont guéris. Au troiſiéme ou quatriéme jour la peau devenoit univerſellement moite ; & chaque fois que je faiſois placer mes bouteilles d'eau, j'étois sûr d'obtenir une ſueur, mais d'une odeur inſupportable. Les ſueurs n'empêchoient point une expectoration copieuſe de matiere ſanguinolante, jaune & écumeuſe, elles n'affoibliſſoient point les malades. Il s'en eſt trouvé au contraire qui ne pouvant ſe lever à cauſe du grand accablement, le faiſoient avec facilité après une ou deux ſueurs. Les véſicatoires n'empêcherent point la ſortie des urines, qui coulerent au contraire plus aiſément & avec abondance.

Un des derniers malades que j'ai vûs, avoit aux jambes de vieux ulceres, qui ſe ſécherent dès les premieres attaques de la maladie. L'attention que j'eus d'y renouveller la ſuppuration, opera avec les autres ſecours dont j'ai parlé, une guériſon contre toute eſpérance.

Un de mes Collégues qui en fut témoin, avoit remarqué, avant qu'on m'appellât, que plus on ſaignoit le malade, plus les ſymptômes de ſa maladie devenoient graves, & ſe multiplioient ; & dès qu'on eût vuidé les premieres voyes, amoli la peau, fait couler les ſueurs, tout ſe changea en mieux, puiſqu'en deux jours ce malade, que j'avois regardé comme déſeſperé, ſe

trouva dans un état preſque certain de la guériſon qu'il a obtenue depuis.

Je n'ai jamais mieux vérifié la penſée du ſage *Sydenham* que cette année. Il confeſſe que c'eſt un grand malheur à ceux qui ſont les premiers attaqués d'une maladie épidémique, & il avoue qu'ils ont preſque toujours péri, ou qu'ils n'ont dû leur rétabliſſement qu'à la force de leur conſtitution. La raiſon que ce grand Praticien apporte, eſt que n'ayant encore pû développer le caractere de l'épidemie, on n'a pû appliquer le remede convenable. Ce qui revient à la penſée de Celſe, qui avertit que le vrai moyen de bien guérir, eſt d'avoir une exacte connoiſſance de la cauſe de la maladie : *ille bene curationem operatur, quem non fefellit mali origo.*

A cette occaſion je ne crois pas inutile d'avertir MM. les Chirurgiens de la Campagne, de ne point ſe livrer aux fréquentes & trop copieuſes ſaignées dans les maladies qu'ils auront à traiter, quoiqu'ils apperçoivent preſque tous les ſignes caracteriſtiques d'une inflammation. Une ſorte de feu & d'ardeur peut prendre à la ſéroſité du ſang ; les liqueurs gaſtriques, bilieuſes & limphatiques, les ſucs même de la tranſpiration s'épaiſſir, devenir pouris, acrimonieux, au point de ſuſciter une fiévre qui ſe montre avec tous les ſymptômes d'une

inflammation de poitrine ; la ſaignée devient ſans doute néceſſaire dans ces circonſtances ; mais c'eſt avec une grande circonſpection qu'il faut en faire uſage, & ne point perdre de vûe la cauſe primitive qui donne lieu à une dangereuſe reſſemblance d'inflammation idiopathique.

La régle la moins équivoque qui doit conduire dans l'adminiſtration de la ſaignée, eſt la dureté & la plénitude du poulx, & la conſiſtance épaiſſe & coriace du ſang. Dès que l'une ou l'autre de ces choſes ne ſe trouve pas (j'en ai l'expérience) la ſaignée devient très-dangereuſe. On m'a fait voir dans deux occaſions différentes du ſang tiré dont la ſurface reſſembloit parfaitement à de la gélée de bouillon verdâtre, & le deſſous à celle de groſeille mal faite. J'ai été obligé moi-même par des raiſons particulieres d'en faire tirer un verre ou environ, quinze ou dix-huit heures avant la mort d'un malade, & il étoit de la qualité de celui dont je viens de parler, mais ſeulement un peu plus molet.

Cette qualité du ſang déſigne toujours une diſſolution putride des fluides. Car il faut bien prendre garde de ne point confondre dans l'examen du ſang une coëne dure, coriace, de couleur orangée, ou de cornaline, avec cette ſurface de ſang reſſemblante à une gélée molaſſe, qui couvre un

craſſamentum diſſous & de couleur de ſuie.

Autant la ſaignée devient néceſſaire & avantageuſe dans le premier cas, autant elle eſt périlleuſe & même mortelle dans le ſecond. Il en eſt de même lorſque le ſang eſt d'une couleur brillante & peu conſiſtante, ſur-tout ſi la petiteſſe & la fréquence du poulx y eſt jointe. J'en ai vû de pareil dans pluſieurs occaſions où les Chirurgiens m'avoient prévenu que le ſang qu'on avoit tiré étoit des plus beaux, & que malgré cela les accidents de la maladie ſubſiſtoient & ne ſe terminoient que d'une maniere fatale. Cette ſorte de ſang eſt toujours d'un mauvais augure, ſur-tout s'il ne change point après les premieres ſaignées. Il annonce qu'il ne ſe tranſmet par les vaiſſeaux pulmonaires que la partie la plus coulante, tandis que la partie fibreuſe forme de toutes parts des obſtacles à la circulation.

C'eſt une pratique trop uſitée, quoique défectueuſe, & que j'ai moi-même ſuivie long-temps, de ne s'occuper que de la ſaignée, tant que le point de côté, la toux & le crachement de ſang ſubſiſtent. Mais l'expérience m'a convaincu qu'il ne falloit pas toujours diriger ſa conduite ſur cet appareil d'inflammation; & j'ai heureuſement appris qu'en mariant la ſaignée avec les vomitifs, les évacuants ménagés, les antiſeptiques, les diaphorétiques & les cordiaux,

les ſuccès ſe multiplioient davantage. De-là j'ai eu occaſion de me convaincre que le terme *d'inflammation* pourroit bien coûter au genre humain autant de perte que lui en a occaſionné, ſuivant la remarque du Praticien Anglois, celui de *malignité*.

Je crois effectivement que tous les jours on prend pour inflammations des maladies qui n'en ont que les apparences, d'où il s'enſuit les plus fâcheux dénouemens; parce qu'en s'occupant uniquement d'un ſymptôme de maladie, on ne donne pas la moindre attention à la cauſe qui le produit. Si on vouloit ne pas ſe faire illuſion dans ces maladies ſi communes, qu'on appelle fluxions de poitrine, on reconnoîtroit qu'il en eſt peu d'idiopathiques, & au contraire beaucoup de ſympatiques. Telles étoient particulierement celles qui ont regné cet hyver, & qui devoient leur naiſſance à une ſorte de fiévre putride, puiſque ſouvent ce n'a été qu'après deux ou trois jours de fiévre, que la poitrine a paru être affectée.

J'ai vû pluſieurs malades qui ont guéri par mon changement de méthode, chez qui le point de côté, la toux & le crachement de ſang ne s'étoient déclarés qu'au quatriéme jour, & après pluſieurs ſaignées. Celui qui avoit des ulceres aux jambes, & dont j'ai parlé, étoit du nombre.

Je ne prétends point ici donner l'exclu-

ſion à la ſaignée ; je la crois même extrêmement néceſſaire, mais elle doit être variée. Je ne puis m'empêcher de publier qu'on en abuſe ſouvent, & que c'eſt un préjugé fatal à l'humanité de lui trop déferer dans les maladies qui affectent la poitrine. L'expérience m'en a ſuffiſamment convaincu cette année.

En voulant réduire le volume du ſang à une quantité ſi médiocre, que l'action des vaiſſeaux puiſſe le régir mieux & operer plus librement, & plus univerſellement ſa diſtribution ; loin d'obtenir cet effet, & de rétablir les ſecrétions & les excrétions, même de procurer la réſolution des ſucs épaiſſis ou déja fixés, on jette au contraire dans l'affoibliſſement & l'atonie générale tous les vaiſſeaux. D'où il s'enſuit bien-tôt une décadence dans le mouvement progreſſif des liqueurs : décadence à laquelle il eſt difficile d'apporter du remede.

J'ai encore remarqué pluſieurs fois que l'idée où l'on eſt que tout eſt en feu & en deſſéchement dans ces maladies, eſt ſouvent très-préjudiciable ; parce que de-là on ſe croit autoriſé à innonder les malades de boiſſons rafraichiſſantes, relachantes, &c. On leur en donne à chaque inſtant de grandes verrées, ſans faire attention ſi ces boiſſons paſſent en proportion qu'on les fait prendre. Par ce moyen, non ſeulement on répand

dans le ſang des liqueurs crues, ſeptiques, & incapables de s'aſſimiler avec lui. En augmentant le relâchement des vaiſſeaux, elles jettent l'eſtomac même dans une ſorte d'atonie, qu'il tranſmet enſuite à tout le ſyſtême des nerfs. Ce qui produit les épuiſements, les angoiſſes, les foibleſſes ſyncoptiques dans leſquelles les malades tombent très-ſouvent.

J'en ai vû pluſieurs à qui l'on avoit fait boire plus de trois pintes de ptiſanne, ſans comprendre les bouillons donnés de trois en trois heures dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & qui n'avoient pas rendu pendant tout ce temps la quantité de trois verres d'urine. Toute l'habitude étant deſſéchée & brûlante, les tranſpirations diſſipoient par conſéquent très-peu de ces boiſſons. Je remarquois que la région de l'eſtomac & du bas-ventre étoit très-diſtendue, que les hippocondres étoient ſenſibles, & que les anxietés devenoient beaucoup plus preſſantes.

Il eſt donc évident que cette grande quantité de boiſſon qu'on donne aux malades dans ces ſortes d'affections de la poitrine, où l'on eſt bien fondé de reconnoître la putridité pour cauſe, eſt très-préjudiciable, ſur-tout quand ces boiſſons ne coulent point, & que les ſujets ſont gras, ou d'une foible conſtitution, & qu'il n'y a déja que

trop de relâchement dans les ſolides.

Je crois donc qu'on ne peut mieux faire que de s'en tenir au ſage conſeil de M. Huxam, qui veut bien qu'on boive ſouvent, mais peu & lentement ; & pour me ſervir de ſon expreſſion, qu'on *buvotte*, afin que la boiſſon chaude deſcendant lentement par l'œſophage, il s'en faſſe une ſorte de tranſmiſſion dans la trachée artere, & delà dans les poulmons, par le moyen des vaiſſeaux abſorbans. Cette maniere facilite l'expectoration par une ſorte d'application locale, & la liberté de circulation dans les poulmons. Il faut obſerver qu'il eſt d'une grande conſéquence de ne pas toujours donner des boiſſons douces, puiſque c'eſt ſouvent avec ſuccès qu'on les aiguiſe, qu'on les rend apéritives & diaphorétiques dans ces maladies. Je n'ai pas même craint de donner à la Campagne une eau vineuſe, mielée & nitrée.

J'ai cru devoir publier ce Mémoire pour que les Chirurgiens de la Campagne, entre les mains de qui il tombe beaucoup de malades qui n'ont pas la facilité de conſulter un Medecin, puiſſent y puiſer quelques inſtructions, & afin qu'ils apprennent que dans les maladies il faut toujours apporter un eſprit réflechi & circonſpect, pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre par des apparences ſouvent trompeuſes. Souvent les mêmes

effets peuvent être produits par des cauſes différentes, & demandent par conſéquent de la varieté dans la conduite qu'on doit tenir, ſur-tout dans les maladies épidémiques.

On m'a rapporté qu'à Toulon, petite Ville diſtante de celle-ci de ſix lieues, il y meurt chaque jour beaucoup de monde. J'y fus appellé il y a environ un mois, pour un malade qui ne ſurvêcut que vingt-quatre heures à mon arrivée. La maladie étoit la même que celles qui ont regné ici. J'augure de-là que tous ceux qui ſont morts ont ſuccombé à la violence du même mal, qui a dû être d'autant plus rapide & véhément dans cette Ville, que l'expoſition en eſt bien moins avantageuſe, que celle de Bourbon-Lancy.

ARTICLE II.

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

LETTRE

Adreſſée à M. le Cat, &c. par M Deſtremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Au ſujet de l'Agaric.

MONSIEUR,

I. ON m'a fait l'honneur de vous compromettre avec moi à l'occaſion de l'Agaric, * dont vous condamnez l'uſage dans une obſervation ** auſſi bien détaillée que vous le ſçavez faire. J'ai adopté ce ſentiment, je l'ai appuyé de toutes les obſervations que j'ai pû faire à ce ſujet dans notre Hôpital, j'ai marché ſur vos traces & je m'en trouve très-flatté. Un Particulier, dont le nom ſe perd dans la foule des Etudiants en Chirurgie, n'a pas daigné diſtinguer le maître d'avec le diſciple ; il nous attaque tous deux dans le

* V. Journal de Juillet 1755. pag. 68.
** V. Journal d'Avril 1755. pag. 269.

Journal de Juillet. Vos grandes occupations, votre mérite ſupérieur & reconnu, joint au peu de ſolidité de l'attaque, vous font ſouvent négliger de pareils coups & leur Auteur. Il n'en eſt pas ainſi de moi. L'accuſation n'eſt cependant pas plus forte; mais auſſi je ne ſuis pas ſi fameux. Ne pourroit-on pas me regarder comme un ignorant ou du moins un préſomptueux ſur le rapport indiſcret de M. Chabrol? Je trouve donc beaucoup à perdre, où vous ne riſquez rien; & c'eſt ce qui m'engage à prendre la plume pour réfuter notre adverſaire. Je reſſens, en le faiſant, la double ſatisfaction, & de venger votre opinion, qui eſt devenue la mienne, & de défendre une cauſe qui nous eſt commune. *Voici donc comme je reponds à M. Chabrol.*

Puiſque par *des expériences ſuivies & continuées*, on a reconnu dans l'Agaric *une vertu ſtyptique abſolue*: il n'eſt donc plus permis de choiſir, (parmi les différents moyens qui ſe préſentent,) la ligature pour arrêter l'hémorrhagie des gros vaiſſeaux? Mais ſi l'étendue des vertus de ce *fungus* eſt déja portée à ſon dernier période, à quoi bon *les épreuves intéreſſantes ſur des animaux extrémement ſanguins*, dont M. Chabrol nous promet le détail?

Il eſt ſelon lui d'une notorieté inconteſtable, *qu'on a fait ſur les hommes tous les eſſais*

qu'on peut ſouhaiter, que l'Agaric en un mot a eu des ſuccès réiterés dans l'amputation de la cuiſſe. quel nouveau mérite auront à cet égard les tentatives les plus ingénieuſes qu'il eſt ſans doute très-capable de faire *ſur des animaux extrêmement ſanguins?* J'aimerois beaucoup mieux que M. Chabrol apprit *à M. le Cat*, par quel dégré de compreſſion méthodique il auroit pû ſe diſpenſer de recourir à la ligature dans l'amputation de cette jambe, où deux fois il appliquât l'Agaric: * peut être que ce célébre Praticien auroit épargné à ſon malade cette criſe orageuſe qui le reduiſit aux abois, ſi M. Chabrol eût été préſent, pour l'aider de ſes conſeils, pour diriger ſa main, pour éclairer ſa manœuvre. Je ne connois que lui qui ait le talent de ſaiſir avec une préciſion géométrique, à quel dégré on doit s'arrêter dans la compreſſion ſubſidiaire à l'application de l'Agaric. Seroit-il cependant poſſible que *M. le Cat* n'eût pas prévu, qu'une compreſſion *extrême* occaſionneroit de grands accidents aux parties comprimées? Lui qui ſçait qu'une telle compreſſion eſt diamétralement contraire aux indications de l'art & aux intentions de la

* V. Journal d'Avril 1755. pag. 269. l'Auteur témoigne dans le même endroit, combien de fois il s'eſt repenti de l'avoir appliqué infructueuſement.

nature. Les bons effets de l'Agaric que peut objecter M. Chabrol, ne ſont dûs * en bonne partie qu'à la compreſſion comme principale force auxiliaire. Si donc *M. le Cat* avoit eu un maître auſſi grand Géométre que le ſieur Chabrol lorſqu'il a comprimé l'Agaric, après ſon opération, la compreſſion eût été méthodique, il n'en ſeroit arrivé aucun accident, & ce grand homme n'auroit pas imprudemment condamné l'uſage de l'Agaric. Voilà ce que c'eſt que d'avoir affaire à un homme expérimenté.

J'ai déſiré, & je le déſire encore pour être convaincu des puiſſants effets de l'Agaric, que dans les grandes amputations, l'expérience repétée avec un ſuccès toujours égal, me prouvât que ce moyen préſente conſtamment, au moins la même ſûreté que la ligature, & que celle-ci comme plus douloureuſe dût être abſolument bannie de la pratique. Mais ſi la compreſſion devient funeſte au malade parce qu'elle eſt *extrême*; ſi le Chirurgien toujours attentif aux ſuites qu'il doit craindre d'une telle compreſſion, en previent à chaque inſtant les dangers, au point que s'il relâche encore un peu l'appareil, l'hémorrhagie eſt phyſiquement inévitable; pour n'avoir pas eu le bonheur d'être inſtruit par M. Cha-

* V. *le* Journal de Mars 1755. pag....

brol, il ſera malheureuſement obligé de recourir à la ligature.

Les expériences faites par *M. Moreau* doivent me ſatisfaire dit M. Chabrol, puiſqu'elles ſont conſtatées par d'autres, faites dans les mêmes cas par Meſſieurs *Morand*, *Andouillé*, Reſclauſe & Deſpuech.

Je réponds à M. Chabrol que les expériences ne ſont pas auſſi conſtatées qu'il oſe le prétendre; puiſqu'elles ſont indépendantes l'une de l'autre, faites en *differents* lieux & rapportés par *différentes* perſonnes, qui ont employé *differemment* l'Agaric & en différentes circonſtances.

D'ailleurs qu'eſt-ce que M. Chabrol prétend conſtater? Ce que j'avoue moi-même; c'eſt donc un ſoin ſuperflu; s'il veut tirer de-là une induction contre moi, elle ſera tout-à-fait vicieuſe. Par Ex. me fera-t'il ce raiſonnement? l'Agaric réuſſit journellement ſur des rameaux d'artere, ſur quelques troncs mêmes: donc il doit également réuſſir ſur les troncs principaux. L'enthymême eſt des plus ridicules.

Meſſieurs *Morand*, *Faget*, *Andouillé*, *Warner* en ont fait uſage pour la cuiſſe avec le même ſuccès que pour le bras. » Voici » des faits importans qui fourniſſent à M. » Chabrol ſon plus fort argument; il s'a» giſſoit de les déduire en deux mots: mais « pour n'être pas prolixe il ſe borne à dire, »

que ces Meſſieurs ne ſe ſont pas apperçûs que la grandeur de l'amputation auroit dû les retenir d'employer l'Agaric, comme moins efficace dans une playe ſi grave. Toute la preuve paroît réſider dans ſon témoignage : ſon autorité eſt aſſûrément reſpectable ; mais pour m'avoir fait grace du détail, ſa concluſion n'eſt pas foudroyante.

M. Chabrol révoque en doute, que l'affoibliſſement du malade influe beaucoup ſur le ſuccès de l'Agaric dans les grandes amputations. Il dit *qu'en cas que cet affoibliſſement ſoit néceſſaire, l'art fournit les moyens de détendre les ſolides, ſoit avant, ſoit après l'opération.* Rien de plus vrai. Je ne croirois pas que lui-même fût aſſez imprudent pour ne pas employer ces ſortes de moyens avant que d'opérer ſur un ſujet plétorique, turbulent, vigoureux. Car ou l'Agaric doit réſiſter de lui-même à la fougue des liqueurs, ou cette fougue doit être ralentie pour que l'Agaric ait ſon effet. Si on ralentit la fougue des liqueurs on affoiblit le malade, donc l'affoibliſſement du malade eſt quelquefois néceſſaire. D'ailleurs eſt-on maître de remplir les indications à l'inſtant où on le déſire ? Qui ne ſçait qu'entre les moyens qu'on employe pour détendre les ſolides, la ſaignée, par Ex. ſe trouve quelquefois ſuivie de l'accéleration des liqueurs ? Cette accéleration n'eſt-elle pas directement contraire à l'in-

tention du Chirurgien ? Quels déſordres cette accéleration ne produira-t'elle pas dans l'économie animale ? De-là le gonflement, les douleurs, l'hémorrhagie même. Notez que l'Agaric ſe trouvera repouſſé faute de cette juſte compreſſion, qui ne peut être déterminée que par l'exact M. Chabrol.

La crainte de l'hémorrhagie me porte à préférer quelquefois la ligature à l'Agaric. En conſéquence M. Chabrol remarque d'abord que la cicatrice eſt auſſi forte dans un cas que dans l'autre : mais je lui demande. Dans la Phlébotomie telle veine qui 6 jours après ne ſe r'ouvrira pas, pourroit-elle ſe r'ouvrir au 2 ou 3e jour ? Ce dernier cas n'eſt pas rare ; donc la cicatrice eſt moins forte dans un tems que dans l'autre ; donc à plus fortes raiſon dans les arteres, la conſolidation de trois jours n'aura pas la même force que celle de douze. Je remarque à mon tour que la chûte de l'eſcarre étant ici le pur ouvrage de la nature, plus ſa chûte eſt différée, plus la cicatrice eſt conſolidée. 2°. Que ce même eſcarre ne retarde point la guériſon, à moins que M. Chabrol ne veuille inſinuer que la cicatrice doit commencer par le centre : 3°. Qu'on ne peut pas appeller déperdition de ſubſtance, ce qui non ſeulement devient heterogêne à la ſubſtance, mais encore ne laiſſe aucun vui-

de

de à remplir ; or ſi on n'a pas compris trop de chair dans l'anſe de la ligature, s'il ne s'eſt pas formé de ſinus aux environs de l'artere, ſi cette artere n'eſt point iſolée, ſi elle acquiert tout l'appui dont elle a beſoin, lorſque la partie eſt dégorgée, & que les chairs ſe rafermiſſent, la chûte ſpontanée de l'eſcarre fera-t'elle courir les riſques d'une hémorrhagie ?

La ligature ajoute des accidents qui ſont connus à M. Galabert. Des accidents encore plus terribles on fait abandonner l'Agaric deux fois appliqué par *M. le Cat* pour lui ſubſtituer la ligature qui fit des merveilles. Il eſt vrai que ſans la compreſſion *extrême*, *M. le Cat* n'auroit pas été dans le cas de rejetter l'Agaric.

M. Chabrol prétend que *je me ſuis diſſimulé, que l'Agaric ne ſe détachoit qu'avec ſuppuration, lorſqu'il n'eſt plus utile à retenir le ſang.*

Je ſçais que l'Agaric tombe lorqu'il eſt humecté par cette ſéroſité ſanguinolente qui détache auſſi le premier appareil. M. Chabrol dit *qu'il faut du temps pour remettre les parties en état*, mais je trouve qu'il n'en demande pas aſſez pour former dans un gros tronc d'artere une cicatrice qui puiſſe ſervir de barriere après la chûte de l'Agaric. Si par hazard le ſang artériel eſt plutôt retenu par

un caillot, que par le recollement des parois du vaiſſeau, M. Chabrol peut-il *ſe diſſimuler* que la fiévre de ſuppuration, où des efforts violents auxquels les ſecours de l'art n'obvient pas toujours à propos, peuvent chaſſer le caillot & renverſer la digue en laquelle on avoit tant de confiance ; au lieu que par la ligature on ſeroit raſſuré contre une pareille ſurpriſe.

M. Chabrol auroit obligé le public & ſon ſerviteur, en lui donnant l'Hiſtoire exactement circonſtanciée des faits qu'il nous a ſi laconiquement rapportés. Il eût mis en défaut *M. Miſſa* au ſujet de ſes perquiſitions ; & nous ne ſerions pas obligés d'attendre les expériences qu'il nous promet *ſur des animaux extrêmement ſanguins.*

Ces expériences entre les mains d'un homme aſſez éclairé pour contredire *M. le Cat*, doivent être intéreſſantes ; l'idée que je m'en forme me les fait attendre avec impatience. Je ſerois pourtant fâché que M. Chabrol précipitât rien pour la ſatisfaire ; des expériences viennent toujours aſſez-tôt quand elles ſont déciſives.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble ſerviteur,

DESTREMEAU.

A Paris, ce 20 Juillet 1755.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. Schloſſer, Médecin Hollandois à M. Miſſa D. M. P. au ſujet de l'Agaric.

De Londres ce 31 Mars 1755.

MONSIEUR,

Ne pouvant cette fois vous entretenir ici de tout ce qu'il y a de nouveau tant en Médecine qu'en Chirurgie, Pharmacie & Hiſtoire naturelle, je me borne ſeulement à vous communiquer l'extrait ſuivant d'une lettre que j'ai reçue de M. Roſe de Dublin en Irlande.

» M. Cleghorn profeſſeur d'Anatomie à » Dublin m'a fait le récit d'une Obſervation très-ſinguliere ſur l'effet ſtyptique » de l'Agaric, dans l'amputation du bras » d'un homme faite au deſſus du coude. » M. Butthler Chirurgien de *Stevens hôpital* » qui avoit fait l'opération, ayant entendu » parler des vertus de l'Agaric, voulut en » faire l'épreuve dans cette circonſtance. Il » appliqua un morceau d'Agaric ſur la bou» che du tronc de l'artere humerale. Pen» dant que le Chirurgien étoit occupé à

» poſer quelques autres morceaux d'Agaric » ſur les moindres branches de cette artere, le premier qui avoit été appliqué, » tomba par quelqu'accident. On fut alors » très-ſurpris de voir que l'artere qui jettoit » auparavant une très-large parabole de » ſang, n'en donnoit plus qu'un petit filet » de la groſſeur d'un fil de ſoie. Le Chirurgien & ceux qui l'aſſiſtoient examinerent » avec ſoin l'orifice de l'artere, & trouverent qu'il ne s'étoit formé nulle part aucun *coagulum* mais que l'orifice étoit contracté comme celui d'une bourſe qu'on » ferme. En appliquant l'Agaric une ſeconde fois, l'hémorrhagie s'eſt arrêtée parfaitement, & n'eſt point ſurvenue pendant le cours de la cure. Le morceau d'Agaric tombé n'avoit été ſur la plaie qu'environ une demie-minutte. «

M. Cleghorn qui m'a fait part de cette expérience, en avoit été lui même témoin. Depuis ma derniere lettre j'ai vû M. Warner appliquer l'Agaric après l'amputation du bras au deſſus du coude, & de la jambe au deſſous & au deſſus du genou, & toujours avec le même ſuccès.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nota. *On communiquera le mois prochain*

ce que M. Schloſſer rapporte dans cette même Lettre des bons effets de l'æther Fhrobenii. *La longueur des piéces qui ſont dans ce Recueil, m'oblige d'en differer la publication. Je prie en même-temps les perſonnes qui ont bien voulu m'envoyer des piéces, d'excuſer ſi elles ne paroiſſent pas ce mois-ci. Je ferai enſorte de les ſatisfaire le mois prochain, & je crois qu'on les verra avec plaiſir.*

ARTICLE III.

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

OBSERVATION

D'Hiſtoire Naturelle & de Pharmacie.

Lûe à la Societé Royale de Lyon en 1751.

Par M. Morand, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Societé Botanique de Florence, &c.

I.

LES Naturaliſtes nous apprennent que les productions de la Nature ſont de deux ſortes, régulieres ou monſtrueuſes. Or un Médecin habile & profondément verſé dans la connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle, ſçait tirer également parti des unes & des autres pour le ſoulagement de ſes malades & le rétabliſſement parfait de leurs ſantés.

De tout temps les Auteurs qui ont écrit ſur la matiere médicale, ont eu ſoin de faire précéder l'Hiſtoire Naturelle des Drogues qu'ils annonçoient, avant que d'en rapporter les vertus, la

préparation, la doſe, la maniere de les employer, & les différentes circonſtances des maladies dans leſquelles on pourroit les preſcrire & en tirer de grands avantages. En effet, pour ſe ſervir utilement & à propos de quelque remede que ce ſoit, il eſt indiſpenſable d'en connoître auparavant à fond la nature. C'eſt donc pour me conformer à un plan de conduite ſi ſage & ſi néceſſaire, & pour ne me point écarter d'un uſage reçû dans tous les temps, que je vais donner d'abord l'Hiſtoire Naturelle du fruit monſtrueux du Prunier ſauvage *, & que j'indiquerai enſuite ſes vertus, & l'uſage qu'on en peut faire, tant en Pharmacie, que dans le traitement de certaines maladies.

Dans l'année 1749. vers la Pentecôte, je remarquai une monſtruoſité ſinguliere ſur tous les Pruniers ſauvages qui bordoient le chemin dans toute l'étendue de Charly à Lyon; la plûpart des fruits, au lieu d'être ronds & de la groſſeur d'un pois (comme ils doivent être alors) avoient une forme ovale, une fois & demie plus longue que celle des fruits naturels & ordinaires; on les eût pris pour de jeunes amandes, d'un verd moins foncé cependant, & tirant ſur le jaune.

Il eſt fait mention dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences ** d'un ſemblable phénomene; c'étoit M. de Reaumur qui l'avoit obſervé dans une étendue de quatre à cinq lieues, aux environs de Tours, en allant de Saumur à Thouars.

* Ce que M. Morand rapporte du Prunier ſauvage, a été obſervé par quelques Naturaliſtes dans les fruits de l'Aube-épine, du Neflier, du Pommier, du Poirier, du Prunier domeſtique, de l'Aliſier, &c. On fera enſorte de faire connoître dans la ſuite leurs vertus pour certaines maladies.

** An. 1713. Obſ. Botaniq. p. 43.

Ce Sçavant Naturaliſte attribue cet accroiſſement extraordinaire à quelque pluye d'orage, qui étoit chargée de ſels particuliers, leſquels avoient introduits dans les Pruniers du Canton, où cette pluye étoit tombée, des ſucs plus abondants & plus nourriſſants que ceux des pluyes ordinaires. Il penſe qu'une partie de leurs fruits s'étoient trouvés en état d'en profiter, de maniere à acquerir un volume qui leur étoit abſolument étranger, & qui leur avoit preſque fait changer de nature. *

Lorſque je fis cette rencontre, depuis Charly juſqu'à Lyon, les prunelles dégénerées que j'ouvris ſur le champ, ne me préſenterent aux yeux rien qui pût me faire raiſonner autrement que M. Reaumur; j'en cueillis une poignée, dont je me propoſois de faire l'examen à loiſir; mais il n'eut pas lieu, ma récolte s'étant trouvée égarée.

Il y a quelques jours, que dans les environs de Valence, entre Maure & Tournon, j'ai trouvé des Pruniers ſauvages, attaqués de la même maladie, mais avec des circonſtances qui ne laiſſent plus de doute ſur ſa cauſe.

Quelques-unes de ces prunelles monſtrueuſes avoient un ſurcroît de ſingularité, qui ne s'étoit pas trouvé ſur celles que je rencontrai auprès de Lyon il y a deux ans. Les plus groſſes étoient creuſées juſqu'au centre & dépourvûes de noyau; cette ouverture qui auroit pû loger un petit noyau de ceriſe, me fit d'abord ſoupçonner que la maladie provenoit de quelque piquure d'inſecte. A l'occaſion de cette playe, il eſt naturel de croire que les ſucs nourriciers ſe seront portés en plus grande abondance dans les vaiſſeaux qui ont été

* Lettres de M. de Réaumur du 29 Juin, & 27 Juillet 1751.

ouverts, & qui par la même cauſe s'étant dilatés de plus en plus, & ayant donné plus de liberté au mouvement des ſucs, auront produit un plus grand accroiſſement en tout ſens.

C'eſt de cette maniere que ſe forment ces eſpeces de tubéroſités appellées *Galles*, que nous trouvons tous les jours ſur différentes parties de plantes, d'arbres, ou d'arbuſtes, & qui offrent tant de varietés dans leur grandeur, dans leur figure, dans leur tiſſu, dans leur diſpoſition interne & externe; ces excroiſſances biſarres, dont les unes ſont velues, ſpongieuſes, d'autres reſſemblent quelquefois à des fruits, pourvus même d'un pedicule, croiſſent en grappes ou en artichauts, & ſont toutes l'ouvrage de quelques pucerons qui s'y ſont introduits par un trou imperceptible, lequel s'eſt refermé exactement, ou par le reſſort naturel des parties, ou parce qu'après la piquure, elles s'étendent en croiſſant, de la maniere que je viens de le dire.

Eſt-il ſi difficile que la même choſe arrive à un fruit encore tendre? Ne rencontrons-nous pas ſouvent des fruits, dont l'intérieur ſert de pâture à des vers ou à d'autres inſectes, ſans qu'on puiſſe reconnoître l'endroit par lequel ils y ont pénetré? *

Au ſurplus parmi le grand nombre de ces prunelles, dont j'ai fait cette fois-là ample proviſion, j'ai trouvé dans quelques-unes pluſieurs choſes qui démontrent les traces & les reſtes d'ouvrage d'in-

* Il eſt vraiſemblable que les Prunes que les Jardiniers appellent des Prunes *venues en Calebaſſes*, ſont affectées de la même maladie que les Prunelles monſtrueuſes dont je parle. Ces Prunes en Calebaſſes, au lieu de groſſir & de conſerver leur verd au mois de May, deviennent larges & blanchâtres, & tombent avant que d'avoir pris leur accroiſſement entier, ayant alors la figure d'une Calebaſſe.

ſectes ; ce qui m'autoriſoit à me perſuader que cet accroiſſement ſurnaturel ne pouvoit être attribué à d'autre cauſe.

Premierement, l'ouverture & la cavité conſidérables que j'ai remarqués dans les plus groſſes ; ſecondement, l'abſence d'un noyau : toutes ces choſes ne doivent-elles pas être regardées comme des débris faits par des inſectes, qui ſe ſeront nourris, & du noyau encore délicat, & de toute la ſubſtance du fruit qui l'environnoit ? Cela me paroît d'autant plus probable, que dans cette cavité j'ai obſervé quelques filaments pareils à ceux que l'on trouve ſur toutes les plantes, auſquelles des inſectes ſe ſont attachés, ou dans leſquelles ils ſe ſont fait un logement. Je ne doute point que ſi le haſard m'eût fait paſſer quelques jours plûtôt dans le chemin où j'ai obſervé ces prunelles monſtrueuſes, j'aurois trouvé les inſectes qui y ont ſûrement fait leur retraite, comme M. de Reaumur les aura vraiſemblablement rencontrés, lorſque les œufs ne venoient que d'y être dépoſés, & qu'ils étoient trop petits, pour pouvoir être apperçûs. Auſſi cet illuſtre Naturaliſte, à qui j'ai eu l'honneur d'écrire à ce ſujet, n'eſt-il pas éloigné de mon ſentiment. Il préſume ſeulement que les fils déliés que j'ai remarqués, pourroient n'être que l'ouvrage de petites araignées à peine perceptibles, qui ſe ſeroient introduites dans cette ouverture, ne ſe rappellant point aucun exemple d'inſecte des Galles, qui file tant qu'il y eſt renfermé. Mais depuis ſa lettre, ayant paſſé en revûe toutes les prunelles que j'avois apportées, & aucune n'ayant été exempte de ſection, j'ai été agréablement ſurpris, en trouvant ſur quelques-unes, dont l'intérieur n'étoit pas entamé, la cavité deſtinée à loger le noyau, remplie d'un duvet très-délié, ſémé de chiaſſes d'inſec-

tes; ce qui m'a convaincu que cet accroiſſement monſtrueux des prunelles ſauvages, eſt le produit de quelqu'inſecte-galle particulier à cet arbuſte & à ſes fruits. Il reſte à en déterminer l'eſpece, quand l'occaſion de l'obſerver & d'en faire la recherche ſe préſentera à quelque Naturaliſte.

Je finirai par remarquer que l'effet de ces inſectes-*galles* ſur les prunelles ſauvages, qu'ils ont en quelque maniere rendus précoces, ſe rapporte aſſez bien avec un article d'une Diſſertation du célébre M. de Tournefort *; dans l'Iſle de Milo, on ne peut faire meurir les figues domeſtiques que par la piquure de certains moucherons qui ſont formés dans les figues ſauvages. On porte exprès ces inſectes ſur les arbres qui produiſent les premieres, afin que ces inſectes en piquent le fruit qu'on veut faire meurir.

Les Amateurs du Jardinage, & ceux qui, dans un ſéjour ſuivi à la Campagne, ſont à portée de rencontrer cette maladie ſur les prunelles, ne pourroient-ils pas tenter la même expérience? L'analogie nous ſert ſouvent de guide & de modéle; nos plus belles inventions ne ſont-elles point toutes copiées dans les ouvrages de la nature?

Après avoir rapporté en abrégé tout ce qui concerne l'Hiſtoire Naturelle de ces Galles inſectes, voyons maintenant quelles ſont leurs vertus médicales, & l'uſage qu'on en pourroit faire, tant en Pharmacie qu'en Médecine.

Pour bien découvrir les vertus de ce fruit monſtrueux, ou de cette excroiſſance contre nature, dont il eſt queſtion, il faut, comme dans toutes les autres parties qui concernent l'Hiſtoire Naturelle, prendre l'Analogie pour guide. Par le moyen de

* Diſſertation ſur l'Iſle de Milo, dans l'Archipel.

cette Analogie, on s'aſſurera ſans peine que les vertus de cette excroiſſance préparée, ſuivant les régles de la Pharmacie, ont beaucoup de rapport avec ce que l'on appelle dans les Boutiques *Acacia de notre Pays*, *Acacia Noſtras*, & *Acacia Germanica*.

Perſonne n'ignore que ce médicament tiré du Prunier ſauvage, n'eſt autre choſe qu'un ſuc épaiſſi, ſec, dur, péſant, noirâtre, brillant en dedans, quand on le caſſe, & mis en maſſe enveloppé dans des veſſies. Quoiqu'on faſſe ici plus de cas de l'Acacia qu'on nous apporte d'Allemagne, que de celui qui ſe prépare dans nos Boutiques, il eſt très-certain que les vertus & l'efficacité de l'un & de l'autre ſont abſolument les mêmes, quand ils ſont tous les deux préparés également, & avec le même ſoin.

Ce remede eſt connu en Médecine, pour être d'un goût acide & âpre. C'eſt-delà qu'on lui attribue dans un dégré éminent la qualité rafraichiſſante, deſſicative & aſtringente. C'eſt pour cette raiſon encore que l'on en fait uſage tous les jours avec tout le ſuccès imaginable dans les hémorrhagies, les flux de ventre, les dyſenteries, les vomiſſemens, les pertes de ſang & les fleurs blanches. On s'en ſert auſſi & fort efficacement en gargariſme dans les maux de gorge récents & inflammatoires, comme dans les commencements de la ſquinancie.

Quoique l'Acacia dont nous parlons ici ſoit un peu différent pour les vertus du véritable Acacia, autrement dit l'*Acacia d'Egypte*, on a coutume de ſubſtituer ſouvent avec avantage le premier au dernier. Pour cela on le preſcrit depuis un demi gros juſqu'à un gros & demi, ſoit en bol ou en opiat. La différence du vrai Acacia à l'*Acacia de notre Pays*, conſiſte en ce que ce dernier eſt plus acide & plus

auſtere, & par conſéquent moins adouciſſant & moins propre que le premier à temperer l'acrimonie des humeurs, qui cauſent ou entretiennent les maladies dans leſquelles, on pourroit l'employer. Si d'un côté il contient beaucoup moins d'huile & de parties mucilagineuſes & adouciſſantes, d'un autre il eſt très-ſûr qu'il eſt infiniment plus rafraichiſſant, plus aſtringent & plus repercuſſif.

Si l'on veut qu'il poſſede ces mêmes proprietés dans un dégré plus temperé, & lui concilier de plus des vertus qui ſoient préciſément les mêmes que celles du vrai Acacia, on peut le préparer avec les fruits monſtrueux du Prunier ſauvage dont nous avons parlé plus haut. Il eſt eſſentiel ſur-tout, en employant ces fruits à cette ſorte de préparation, d'avoir l'attention de s'en ſervir quelques temps avant qu'ils ayent atteint leur parfaite maturité. Alors l'intencité de l'acide ayant été domptée & mitigée par la piquure de l'inſecte qui ſe trouve & ſe nourrit dans leur intérieur, les ſucs en ſont plus affinés, mieux élaborés, plus adoucis, & deviennent par-là plus huileux, plus balſamiques, & par conſéquent d'une nature & d'une efficacité plus analogue, ou plûtôt plus ſemblable à la nature & au caractere du vrai Acacia.

C'eſt ainſi qu'une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle nous procure les moyens de donner, par des remedes peu coûteux, du ſoulagement aux malades indigents; au lieu que l'ignorance de cette même Hiſtoire les prive quelquefois d'une parfaite guériſon, par l'impoſſibilité où ils ſe trouvent d'acheter à grands frais les ſecours dont ils ont beſoin. D'ailleurs ces remedes venus des Pays éloignés ſont ſouvent fort altérés par leur tranſport ſur mer, par leur vétuſté, & peut-être ſont-ils moins ſalutaires pour nous que pour les

Habitants du Pays d'où ils viennent. Qu'il me ſoit permis à ce ſujet d'appuyer ſur l'importance de l'Hiſtoire Naturelle, ſur-tout de la Botanique, qui paſſe à juſte titre pour la baſe de la matiere médicale, & qui eſt ſans doute comme une des pierres fondamentales de la Médecine Pratique, ou de l'Art de guérir. C'eſt une Science dont toute l'Antiquité a parfaitement ſenti le mérite & la néceſſité.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil d'Août 1755.

ARTICLE PREMIER.

I. *Reponſe à Meſſieurs les Journaliſtes de la Bibliothéque raiſonnée, par M. Sauvage D. M. Montpell. & Profeſſ. &c.* Pag. 83

II. *Obſervation ſur la maladie épidémique qui a regné à Douay, Arras, Béthune & plus particulierement dans les environs de la Ville de Lens en Artois, où elle continue encore.* p. 117

III. *Obſervation ſur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy, & aux environs, depuis le commencement de Decembre 1754. par M. Pinot, Docteur de l'Univerſité de Montpellier, Medecin Juré du Roy, en la Ville & Bailliage de Bourbon-Lancy, In-*

tendant des Eaux en ſurvivance, & Correſpondant de l'Académie des Sciences de Dijon.

ARTICLE II.

I. *Lettre adreſſée à M. le Cat, &c. par M. Deſtremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, au ſujet de l'Agaric.* p. 138

II. *Extrait d'une Lettre de M. Schloſſer Médecin Hollandois, à M. Miſſa D. M. P. au ſujet de l'Agaric.* p. 147

ARTICLE. III.

I. *Obſervation d'Hiſtoire Naturelle & de Pharmacie, lûe à la Societé Royale de Lyon en 1751. par M. Morand, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Societé Botanique de Florence, &c.* p. 150

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du préſent mois. A Paris, ce premier Août 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

SEPTEMBRE. 1755.

Tome III.

A PARIS,
Chez JOSEPH BARBOU, ruë S. Jacques, aux Cigognes.

M DCC LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AVIS.

C'eſt à BARBOU, Libraire, ruë S. Jacques, qu'il faut adreſſer les Piéces qu'on ſouhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles ſeront inſérées *gratis*; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui ſera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra ſucceſſivement le premier jour de chaque mois, & ſe vendra *douze ſols* broché. Les ſix mois formeront un Volume.

Nota. Ce Recueil a commencé au mois de Juillet 1754.

Noms des Villes où le préſent Journal ſe diſtribue.

A AMIENS, chez GODAR.
A ANGERS, chez { BARRIERES. JAHYER.
A ARRAS, chez LAUREAU.
A BLOIS, chez MASSON.
A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE.
A CLERMONT FERRAND, chez DESAUMADE.
A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.
A LA HAYE, chez VANDAALEN.
A LILLE, chez JACQUET.
A LYON, chez J. DEVILLE.
A S. MALO, chez HOVIUS.
A MARSEILLE, chez MOSSY.
A METZ, chez BOUCHARD, le jeune.
A MOULINS, chez FAURE
A MONTPELLIER, chez { RIGAUD. Ve. GONTIER & FAURE.
A NANCY, chez { BABIN. NICOLAS
A NANTES, chez JACQUES VATAR.
A L'ORIENT, chez LE JEUNE.
A ORLEANS, chez CHEVILLON.
A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.
A ROUEN, chez LUCAS.
A SEDAN, chez Mademoiſelle THESIN.
A S. OMER, chez HUGUET.
A TOURS, chez { LAMBERT. BILLAULT.
A VALENCIENNE chez QUESNEL.
A VERSAILLES, chez le FEBVRE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

SEPTEMBRE. 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

POUR remplir les engagemens que nous avons pris avec le Public, lorſque nous avons promis de lui communiquer par la voye de notre Journal les Théſes les plus intéreſſantes qui ſe ſoutiendroient dans la Faculté de Médecine de Paris, & même dans les autres Facultés de l'Europe d'où nous en attendons, nous commençons par celle qui s'eſt ſoutenue ſous la préſidence de M. Hazon D. M. P. qui en eſt Auteur. Elle roule ſur un point aſſez intéreſſant, ſurtout pour les étrangers qui viennent s'établir à Paris & qui veulent y conſerver leur ſanté. La Théſe telle que nous la préſentons eſt augmentée de près de deux pages que l'Auteur y a ajoutées.

Il y a fait pluſieurs changemens & corrections. Ainſi elle ſe trouve plus exacte que celle qui avoit d'abord été publiée. Nous avons crû devoir la donner d'abord en latin afin que les Etrangers à qui notre Langue n'eſt pas familiere, mais qui poſſédent la Langue Latine, puiſſent en tirer l'utilité qu'on s'eſt propoſée dans cette Théſe. On la donnera en françois dans le Journal ſuivant. On à crû devoir en même-temps employer un petit caractère, de crainte que la longueur de cette piéce n'empêchât la publication de celles qu'on à deſtinées pour le Journal de ce mois.

On avertit de nouveau les perſonnes qui ont la bonté d'envoyer des piéces, de ne ſe point impatienter ſi elles ne les voyent pas paroitre auſſi-tôt qu'elles le déſireroient. On les prie de faire attention que ce Journal étant borné à un certain nombre de pages, on ne peut y inſérer qu'une certaine quantité de piéces; que les ſujets qui ſont traités dans ces piéces engagent ſouvent à préférer telle piéce à un autre ou même différentes circonſtances. Lorſqu'aucune de ces raiſons ne ſubſiſte, on à égard à leur rang de réception.

DEO OPTIMO MAX.

QUÆSTIO MEDICA,

CARDINALITIIS DISPUTATIONIBUS manè diſcutienda, in Scholis Medicorum, die Martis vigeſimâ-Septimâ menſis Maii, anno Domini M. DCC. LV.

M. JACOBO-ALBERTO HAZON, Doctore Medico, Præſide, Theſeos Auctore.

An Diæta omnibus neceſſaria, magis verò Lutetiæ Pariſiorum Incolis?

I.

AD vigeſimum longitudinis gradum, latitudinis verò quadrageſimum octavum cum quinquaginta minutis & decem ſecundis, ſita eſt urbs magna, Lutetia, dicta Pariſiorum, regni Francorum caput. Illius encomia celebrare ſupervacaneum, quippe cujus fama percrebuit per totum orbem longè latèque: primâ origine exiguiſſima, ex quo Franci Gallias invaſere, continuâ accretione pomeria ſua ampliavit ampliaretque in dies, niſi Præfectus urbis & Ædiles ſapientibus ducti rationum momentis, illam definitis tandem circumſcripſiſſent limitibus, quos tranſilire nefas; ne ſcilicet urbs primaria mole ſuâ jam gravis, proprio tandem pondere laboraret.

Planâ in regione ſeu humili in loco reſidet urbs noſtra, quam trajicit ab oriente ad occidentem fluvius magni nominis, Sequanam dicunt; ſic enim magnæ civitates fœtæ populis, fluviis majoribus conſociari amant, illorumque vicinitatem affectare, propter liberiorem commercii facilitatem. Licet urbs noſtra montium continuâ ſerie ex omni parte cingi atque veluti concatenari dici non poſſit, vicinis tamen montibus ſubjecta ferè undique deſpicitur: ſpatium emetitur latiſſimè patens, temporiſque lapſu eò crevit, ut mœnibus ſuis, ceu carceri contineri impotens, vicus vicinos oppidulaque proxima in-

vaſerit, ſinuque ſuo in vaſto incluſerit : domus plurimis extructæ tabulatis, excelſæ admodùm ſunt : illius viarum quædam latiſſimæ, cæteræ verò anguſtæ undique decuſſantur : tanta eſt, urbs mater, civium tuorum tam indigenarum quàm alienìgenarum continenda multitudo ! Viæ tum peditum quàm equitum copiâ, vecturiſque omnis ſpeciei frequentes, pluviis ſtillantibus, riviſque fluentibus ſemper irrigatæ, omni ferè tempeſtate madidæ ſunt, lutoque perfuſæ : his omnibus addas fumos è caminis numero infinitis, quaſi totidem ſpiraculis aſcendentes ; jam non erit cur mireris, urbem ingrediendo longè proſpiciens, aut de montibus vicinis deſpiciens, ſi illam denſis quaſi nebulis obrutam atque conſepultam videas. Verſus auſtrum terra eſt ſicca & arenoſa, vinetis olim luxuriabat, cætera circùm uda & paludoſa.

Ex hâc brevi & adumbratâ ſitûs urbis deſcriptione, ſequitur ; Sequanam, mediam in urbem humidos vapores continuò exhalare, halitus è montibus efflatos in urbem deſcendere atque refluere ; ventos in viis undique decuſſatis interceptos coarctari, ac proinde aërem incluſum ac incarceratum circuitu libero non permeare.

Aſt, inquiet aliquis, illud repugnat, majores noſtros, locum ſitu ſuo ità iniquum elegiſſe, quò urbem regni caput collocarent, aut quomodo urbs tot incommodis obnoxia facta eſt cæterarum domina civitatum ? Tandiù dum urbs noſtra in ſuâ inſulâ, quæ propriè nunc civitas dicitur, parvo in circuitu coercita fuit, Lutetia omnibus arridebat ſitu, quo nil erat commodiùs, quo nil jucundiùs, quo nil ſalubriùs erat : continuæ urbis accretiones, ſpatium quod ſenſim ſine ſenſu immenſum occupavit, civiumque multitudo, ſola ejus ſalubritati nocuere.

De his omnibus incommodis (grandium ſemper aſſeclis civitatum) quidquid ſit, nuſquam alibi reperire eſt diſciplinam politicam, quæ perfectiùs calleat artes, quæ collimant tam ad viarum nitorem atque claritatem, quàm ad civium ſecuritatem.

I I.

LUTETIÆ incolarum mores, ingenium temperamentum affectuſque morboſi regioni quam habitant, conſtitutionique aëris quem ſpirant prorſus conſentanea ſunt: minùs Septentrionales quàm qui ad Aquilonem magis vergunt, neque tardi neque hebetes ſunt ; minus vera auſtrales quamqui radiis ſolaribus propiùs accedunt, ingenii ſalibus, ſcintillis, dicacitatibus non ità emicant ; ingenio tamen

pollent nonmediocri, accincti ad laborem, in agendo prompti, perpoliti, extraneos humaniter excipere ſemper parati.

Pariſienſium corpora minùs robuſta quàm ruſticorum; aëre enim utuntur neque ita puro neque ita elaſtico, propter rationes ſuperiùs allatas; prole non beantur, Optimates præſertìm, tam laudabili tamque multiplici. Mulierum graviditates moleſtæ, abortus frequentes, partus difficiles, plenique periculis: infantes in aëre procreati tam inſalubri, nec craſſi nec generoſi apparent; primam hanc ætatem excruciant atque propè devaſtant dentitio, rachitis, ſcrophulæ, morbi, qui ſi non endemici, communes ſunt heu nimiùm! Puellæ vix egreſſæ ex ephebis formam atque venuſtatem proferre incipiunt, at ecce pallidi colores virgineos vultus fædant atque dehoneſtant, quaſi pulcherrimo ſexui & nativos lepores & honeſtam venerem inviderent.

Lutetiæ, morbi tum acuti, tum chronici, cruentas exercent tragædias; inter chronicos, præcipuos annumerabis, obſtructiones, hydropes, phtiſes, ſcorbutum, qui popularis eſt morbus, ſi cum continuo intentiorique frigore, annona ingraveſcat, apud nobiles & divites nec infrequens, temperamenti ratione; affectus hyſtericos qui fæminas nobiles præſertìm & delicatulas malè torquent: in morborum acutorum funereâ claſſe recenſebis Apoplexiam, omnes morbos inflammatorios, Pariſiis quàm alibi vulgatiores, arthritidem, variolas mali moris, morbillos, infantum ferinas tuſſes atque clangoſas, catharros in pulmonem, peripneumonias, febres omnis ſpeciei, putridas præſertìm, quæ ab illis quæ ruri deſæviunt, in eò differunt, quòd ſine exhantematibus ferè omnes invadant, propter aërem noſtrum humidum & gravem; humidus enim aër ſanguinis diſſolutioni obſiſtit, illius fermentationem irretit atque ſufflaminat, gravis verò poros cutis comprimendo occludit.

III.

MIRABITUR forſitan aliquis tot exitioſam morborum luem Lutetiæ Pariſiorum incubuiſſe: illorum cauſas attentè conſideret, illorum genium atque caracterem accuratè perpendat, ab eâdem cauſâ primariâ oriri, ab eodem fonte derivare, omnes deteget; memoriâ revocet urbis regionem, ſitum, civium multitudinem propè innumeram, cæteraque incommoda inde ſequentia quæ jam recenſuimus concludetque inde aërem Pariſienſem humidum eſſe & gravem, perſpirationibus ſeu atomis corporum

numero infinitorum hâc in urbe degentium eſſe imbutum, proindeque Atmoſpheram omnem noſtram denſitatem ſpiſſitudinemve contrahere ſanitati prorſus nocivam : quid tum ? Fibræ corporis noſtri nativam amittunt mollitudinem primumve tonum diminutum ſentiunt ; præpeditur ſanguinis circuitus, fluidis mora nectitur, humores inſpiſſantur : perſpiratio imprimis, præcipuum hoc ſanitatis præſidium, varias patitur mutationes, detrimentumque accipit non mediocre : morborum tot inde tum acutorum, tum chronicorum cohortes, quæ veluti obſidione miſeram tenent Lutetiam, quæque principium idem cauſamve eandem agnoſcunt, quod ſigillatìm probare facilè eſſet, ſi per diæteticas liceret poſitiones.

In omnibus ferè morbis tum acutis tum chronicis vel levibus miſſus ſanguis, inſpiſſationem impreſſam atque veluti in fluidis obſignatam denotat.

Verùm enim verò, ſi aër ſuâ qualitate vitioſus, unum eundemque tenorem ſervaret, tempeſtatum ſeriem efficeret æquabilem ſibi invicem ſuccedentium & in ſuâ varietate conſtantium, minor eſſet de aëris qualitate aut urbis ſitu querela : verùm perpetua eſt cœli converſio, nec ſibi conſtat veſperè vel manê : ibi venti nec ſunt periodici, neque etiam in viis liberè permeant ; ubique intercepti viarum anguſtiâ, domuum excelſitate luctantur, debacchantur, aërique inſinuant quaſi totidem qualitates & contrarias & oppoſitas quarum corpora noſtra ſunt victimæ & ludibrium : corporis enim noſtri fibræ fidibus molliores intenduntur remittunturve ad ventorum arbitrium ; perſpiratioque noſtra tot mutationibus quot aër ſubjicitur : ita ut corpora Lutetiæ degentia, fidibus, barometris, thermometriſve ſimillima ventis obtemperare cogantur : & erit unde alicui mirum videatur, tot ſerpere morborum peſtes, tot graſſari epidemicas conſtitutiones, quarum cauſæ abditæ medicos expertiſſimos, obſervatores fidiſſimos fugiunt.

Neque ex morborum diſcrimine duntaxat aëris Pariſienſis denſitatem ſpiſſitudinemve experimur : ex aëris mutatione illius mirabiles effectus multò evidentiùs comprobantur : ſola aëris mutatio contra quorumdam morborum vim, ſit pharmacum eximiæ virtutis maximæque potentiæ : recreatur quis à morbo gravi ? Languens tamen, viribuſque minor aëris mutatione fit ad ſanitatem tutior breviorque reditus ; benevalet aliquis ? Mutati tamen cœli quanta diſtinctio ! Rus migratur, nova ſubitò rerum facies ; ciborum major appetentia, ſomnus reficiens, nova allacritas, triſtitiarum oblivio ; in agendo promptiores atque vegetiores, novi homines efficimur.

Aër eſt inſtrumentum ſeu medium ſine quo vivere non poſſumus, illius qualitates ad ſanitatem plurimùm conducunt; id jam in promptu eſt; aërem Pariſienſem examini ſubjecimus atque in particulas, ut ita dicam, ſecuimus, ut inde deduceretur diæta Pariſienſibus ritè obſervanda: nunc ad res alias non naturales tranſeundum, paucîſque inquirendum quænam ratio de illis Lutetiæ habeatur aut quænam haberi oporteat.

Alimenta ad vitam & ſanitatem plurimum quoque conferunt: grates referantur maximæ ſummæ Dei providentiæ, optimæque arti politicæ inde emananti, quæ urbis primariæ regimini præſunt: de his omnibus quæ ab hominibus expetuntur vel ad vitam neceſſaria, vel ad ſaporis dulcedinem, ex his nil omninò deſideratur Lutetiæ Pariſiorum: exhauriuntur camporum immenſitates; ſui ipſius cæteræ urbes atque provinciæ obliviſcuntur, ſe ſeque quadantenus defraudant, dummodò urbi principi abundantiùs rem omnem ſuppeditent: ex remotiſſimis provinciarum finibus afferuntur cibaria Lutetiam: itinerum longinquitates de illius annonâ nihil ſubripiunt; quidquid Lutetiæ deſtinatur hùc confluit, undique ad urbem aſportatur; diu noctuque invigilatur, ut nihil aut neceſſitati aut voluptati deſit; intereà ſola Lutetia dormit: pane veſcimur optimo, & vili, ut plurimùm, pretio: vina ſat generoſa: carnes tum bovinæ tum verveciпæ tum vitulinæ recentes, teneræ, maceratæ, ſuccoſæ, nec majori pretio venditantur; pecoris volatilis nec venatici ulla penuria. Olerum cerealium ve quanta meſſis quanta copia grandem civitatem noſtram nutriendo par erit? Inſula Franciæ quæ urbem principem proxime circumdas fæcundo opulenta cornu., lætiſſimas ſundis ſegetes, quam opportune quam bene lutetiam recreas.

Quæ igitur ad civium ſanitatem conduceret rerum omnium ubertas atque copia, ſolâ nocet intemperantiâ aëriſque vitio qui urbis ſitu ſpiſſus & humidus ſine elaſticitate atque prope ſine ſpiritu languet: plebs pro penu egregiè potitat, optimates lautè vivunt, cives mediæ ſortis abundè victitant: qui multis negotiis intricantur ſudant, vigilant, defatigantur plus æquò: qui verò ſunt negotiis vacui, mulieres præſertim vitam trahunt otioſam ludoque deditam.

Excreta & retenta cæterarum rerum non naturalium vitiatum ordinem ſequuntur, in virginibus præſertim atque in mulieribus quarum vita & valetudo ab iis omnibus cauſis ſecundariis multò magis ritu phyſico pendent: nil mirum igitur ſi propter inſpiſſatum aërem, exercitationem diminutam,

alimentorum boni ſucci copiam majorem ingeſtam, perſpiratio retineatur cæteraque ſolita excreta tum quotidiana, tum periodica difficile ſe habeant.

De re ultimâ non naturalium aliquid ne ſubjungam animi pathematibus ſciliſſet Lutetiæ incolis quaſi innatis? Singula namque animi pathemata qui vellet recenſere atque depingere, vix uno volumine contineat.

Ubicumque eſt hominum collecta multitudo, ibi adunatæ cupiditates vires ſuas exerunt: hujus propoſitionis ſpecimen eſto Lutetia noſtra.

Ibi ſub ſpecie atque larvâ pulcherrimi regiminis politici, pacis tranquillitatiſve diuturnioris, ordinis optimè compoſiti nec violandi, urbanitatis comitatiſve amabilioris, ibi, inquam, regnant cupiditatum impetus concitatiſſimi, animorum æſtus fervidiſſimi, negotiorum tumultus, rerumque privatarum causâ diſſentiones atque diſcordiæ: ibi, unumquodque vitæ inſtitutum, unaquæque conditio ſuis deturpatur vitiis, quæ contagio communicavit, exemplum roboravit: ibi artes analogæ, illæ ſcilicet quæ habent aliquid affinitatis officiique communionem, quamquam ſua jura definitoſque limites habuerint, inter ſe bella movent & aperta & occulta; atque in meſſem alienam falcem injicere audent: ibi mala fides velatà multitudine, virtutis probitatiſque honeſtam frontem præ ſe ferens, cautè decipit, impunè nocet.

Aſt ibi quoque Pariſiis, ſupremum urbis moderamen, fortiora oppoſuit vitiis repagula, arctiſſima injecit fræna cupiditatibus, leges fixit ſapientiſſimas, diſciplinam politicam ſubtiliorem, juſtitiamque ſeveriorem adhibuit; ibi ſcientiæ lumen adornavit; ibi Relligio piiſſima nuncupavit argumenta; ibi denique ordo viget ſaluberrimus, qui ſaluti humanæ invigilans, diætetices regulas atque therapeutices præſcribit certiſſimas.

I V.

HACTENUS, de aëre Lutetiam Pariſiorum ambiente, urbis ſitu, magnitudine, incolarum moribus temperamentis, morboſiſque affectibus, animi pathematibus, victûs ratione, fusè ſermonem habuimus; idque effecimus, ut pateret evidentiùs, quàm ſit operæ prætium diætam Lutetiæ inſtituere, quæ ſit diætetices adſtricta legibus, pravamque ac veterem corrigat omninò vivendi normam, mutetve in meliùs: veſtra ergo res agitur, cives

Pariſienſes, harumque rerum indagationem veſtrâ plurimi intereſſe non dubitetis.

Apud omnes ſanæ mentis confeſſa res eſt & manifeſta, ad benè valendum, ſive in urbe, ſive ruri ſedem elegeris, in omnibus modum eſſe adhibendum, alimentorum delectum eſſe faciendum, parcè cœnandum, exercitationi dandum operam, ſua ſomno, ſua vigiliis tempora eſſe concedenda, arcendos refrænandoſque vehementiores animi motus: verùm quod ubique, quod omnibus, multò magis Lutetiæ neceſſarium contingit: ruri enim atque campis in apertis vividus eſt aër, ſiccus, elatere ſuo gaudens, circuituque liberrimo; illius ope atque energiâ, coctiones, ſecretiones functioneſque omnes ritè peraguntur; Lutetiæ è contrario, atque in civitatibus grandioribus, ut eſt aër humidus, ſpiſſus, elatere minor, minorem impertitur fibris tonum, ſuccorumque gaſtricorum vim minuit; ibi igitur paucioribus utendum cibis, ut quod ventriculi fermentis, digeſtioniſque organis, vitio aëris, detrahitur, illud omne suppleat in victu temperantia: aliundè verò alimenta ſunt boni ſucci, minori igitur quantitate ingerenda: perſpiratio præztereà Lutetiæ nec ità abundè, nec ità æquabiliter à cutis poris exhalat quàm ruri, plenoque in aëre, propter atmoſpheram magis humidam frigidam & gravem: ſanguinis vaſa hâc ſuppreſſâ atque redundante perſpirabili materiâ fœta atque turgida ſunt; pertimeſcendum igitur, ſi plenior victus accedat, ne ultrà ſuum tonum adducta, novo ſub pondere gemant: huic perſpirationis defectui, obiter dicam, tribuenda Pariſienſium Plethora, ſeu temperamentum ſanguineum, quæ venæ ſectionem, tam morbis curandis, quam præveniendis ſæpe neceſſariam indicant.

Verum, ſi ad menſam quocumque tempore, non niſi comite temperantiâ accumbere debemus, cæna præſertim brevis eſſe debet: poſt cœnam enim non opportuna deambulatio, ſolis abſentia, diminuta perſpiratio ventriculi vaſa onerant, digeſtionique minùs aptum relinquunt; tot indè difficiles & operoſæ digeſtiones, ſomni graves, ſudores nocturni, qui corpus fatigant, nedum reficiant. Diſputabatur olim, utrum prandio cæna brevior deberet eſſe; jam nullus ambigendi locus ſupereſt, ex quo rerum magiſtra docuit experientia, theoriæque ratiocinia comprobavit: quot homines hâc in urbe principe, ſuæ ſanitatis ſtudioſi, ſuâ ſe cœnâ defraudant aut illam leviter attingunt, valentiorique fruuntur valetudine; uno verbo cœna lautior plurimis nocet, illius abſtinentia nemini noxia; neque cœnæ privatio

culpanda eſt, ſi Medicus quandoque plurimâ trepidatione, multoque gemitu, è gravi ſomno mediâ nocte importunè ſuſcitetur.

Alimenta debent eſſe ſimplicia facilèque parabilia; aquâ cocta vel igne toſta, quæ enim arte nimis exquiſitâ multoque apparatu ſunt condita, illa totidem irritamenta gulæ, fermenta ventriculi viciant & corrumpunt, faceſſuntque ventriculo negotium. Cremores, pultes, piſtoria, novæ artis culinæ, prope dicam ſicariæ, inventa angue pejora evitanda ſunt; ſub finem epularum appoſita, & ſuæ & & præcedentium ferculorum obſtant digeſtioni. Fructus autem, cortices & ſemina quibus menſæ ultimæ ſolent exornari, ſalubriùs cruda aut cocta comeduntur, quàm ſaccharo obducta, vel aquâ vitæ condita atque conſervata: heu feliciter patribus noſtris incognita noſtræ ætatis ars coquinaria, noſtram in perniciem ſubtiliùs excogitata & elaborata: carnes elixæ vel aſſæ in uno ſeorſim ferculo coacervatæ atque cumulatæ, in omne cedebant alimentum; æque ac nos edaces, robuſtiores erant; ſimpliciùs victitabant: motu exercitatione corpus ſuum firmabant: vinum meracius bibebant, liquoribns ardentibus minùs delectabantur, tincturas noſtras croci & aromatum vel delibare dedignabantur.

Potus Pariſiis uſitati, ſunt aqua Sequanæ, vinum, cereviſia, ſuccique ex pomis expreſſi atque fermentati: Sequana magnificè volvens aquas in alveo arenoſo, limo ſalibuſque referto, benè clarificata limoque ſuo defæcata ſalubris eſt admodum, levis, diſſolvens, aperiens, molliter ſubducens alvum, ſalubritatiſque laude nulli inferior; in illius latice bibendo vix modum excedas.

Vina ſalubriorem venirent in uſum ſi à mercatoribus ſimul non commiſcerentur; aquâ plurimâ ſunt temperanda atque diluenda; ne quæ ſunt tartareis fœta particulis, illas in vaſâ noſtra deponant, atque calculum efforment, calculive materiem aggerent. Cereviſia, pomorumque ſucci mediâ potiſſimum æſtate atque ardente ſole, ſitis extinguendæ cauſâ potantur apud Pariſienſes: inter edendum mediiſque epulis debent arceri, ſucco enim nutritio donatæ, fermentationique proximæ alimentorum coctioni inſervire non poſſunt; potus enim non ad nutriendum, ſed ad alimentorum diſſolutionem promovendam ſunt a naturâ dicati.

Ea eſt commercii maxima utilitas, quòd homines remotiſſimis licet disjuncti regionibus amico fœdere ſociati, mutuas ſibi invicem conferant opes, divitiaſque communi-

tent : felices divitiæ quibus homines non abuterentur! Illius ſpeciei ſunt folia thé, ſemina caffé, amigdalæque è cacao, quæ orientales occidentaleſque plagæ nobis ultrò aſportavêre; ſed inter medicamina potiùs recenſenda, quâm inter potûs vel cibi ſpecies : nempè pro panis tantillo manè devorando aquâ limpidiſſimâ diluto, quò meridionarum epularum facilior ſit expectatio, ſternitur menſa, accumbitur, apponunturque thé, caffé & chocolata lactè inſpiſſata, craſſiuſculiſque oneratur cibis ventriculus, priùs quàm veſpertinæ cœnæ digeſtio perfectè abſolvatur; hæcque menſa matutina præcedenti officit atque ſubſequenti, & ſic cruditates cruditatibus congeruntur, futurarum germina ægritudinum : ecquis porrò tali menſæ potiſſimum delectatur? Fæminæ nobiles & divites, quæ cibis minùs indigent, ut pote quæ longiori ſomno deditæ, deſidiâ & otio difluunt. Conventibus Deo ſacris, virginibuſque religioſis concedantur hæ deliciæ, per nos licet; his porrò ſolæ non abutuntur : vicariam enim ſupplent opem menſis nimiâ fortè, aut ſimplicitate aut mediocritate paratis : his levibus epulis ſinito innocuè aut otia fallere, aut tædia ſolari.

Aſt inquies, illa quæ inter medicamenta, quaſi factâ deciſione, ablegas, thé, caffé & chocolata, cum lacte epota, nonne vera ſunt alimenta, aut ſine lacte potûs ſpecies? Sicque nonne meritò audiunt aut alimenta medicamentoſa, aut medicamenta alimentoſa? Sed rem indicatam occupa, vimque nominis; cumque ſint alimenta boni ſucci non rara, medicamentorum verò ſpecificorum præſertim, rara ſuppellex, non medicamentis ne alimentoſis quidem aſſueſcendum, ne aut noceant, aut propter conſuetudinem jam nihil proficiant : medicamentum igitur in alimento quæſieris, ſed non alimentum in medicamento : hominum gulam! Medicamina vel ſalubriora, ſi palato paululum injucunda non arrideant, pertinaciter reſpuunt; medicamina eadem, ſi palatum titillent ſuaviùs, uſurpant in alimentum.

Innui caffé, thé & chocolata, & alia ejus modi in medicamentorum numerum eſſe revocanda, materiæque medicinali eſſe reſtituenda : folia thé, levi quâ pollent aſtrictione, partibuſque ſuis leviter acribus ac volatilibus diureticnm ſunt eximium; illorum virtus nitro vel arcano duplicato, melleque ſcillitico adjuta, aſthma levat, affectibuſque medetur œdematoſis à levibus obſtructionibus, lymphæ inſpiſſatione, atoniâve partium oriundis : verùm quidem illud eſt, in aquâ ſolâ infuſum thé, matutiniſque

ebibitum horis, jejuno ventriculo, plurimis mirùm in modum ſuccedere compertum eſt; aſt inde manifeſtum eſt indicium, infuſum iſtud lege tantum medicaminis eſſe ſorbendum: ſi enim homines ſibi temperarent, ſi gulæ imperarent, atque in cœnando potiſſimùm ſobrietatem adhiberent, non ità benè ſuccederet hujus infuſi potus diſſolventis; cum enim in nihil indigeſtum, nihilve incoctum incurreret, in quod vires ſuas exereret, jam conſuetudine nimis diureticum evaderet, atque propè exſiccans.

Potus caffé Apoplexiæ prophylacticum audit, hemicraniis cauſâ frigidâ productis opitulatur; verùm ſulphure acri, oleoſo & volatili, quo pollet, igne atque uſtione magis evoluto, ſanguinem vehementiſſimè exagitat, dulceſque ſomnos arcet; iſtud eſt in ore omnium, vulgoque indubitatum, potum caffé digeſtioni apprimè conducere; aſt primùm, digeſtioni raro auxiliandum illi qui ſobriè vivit: ſed coctioni alimentorum non favet, ut plurimùm potus caffé, illam è contrario agit præcipitem: particulis enim ſalinis, ſulphureis, nimiùmque evolutis, ventriculi fibras vellicat, exſiccat, deurit, ſuccoſque gaſtricos vitiat, ipſis ſcillicet inſinuando ſtimulos acres, vim deurentem, atque prope corroſivam: aliquis ne caffé potui uſu diuturno fnit aſſuefactus? Remoto hujuſce potionis auxilio languebit concoctio, malèque ſe habebit ægrotantis inſtar; atqui tamen vis concoctrix alimentorum non in caffé potu, ſed in ventriculi viribus ſita debet eſſe, illiuſque fermentorum potentiâ inhærere: ex ventriculo autem in meſenterium, in hepar ſuos ignes latè ferens potus caffé, infarctus & obſtructiones exſiccando inducere viſus eſt non raro. Novi ego fœminam nobiliſſimam in florenti ætate adhuc conſtitutam, quæ per totum graviditatis tempus, depravato appetitu ſeu malaciâ, laborans, cum magnam caffé uſti atque pulverati quantitatem devoraviſſet, febre hecticâ, diarrhæâ colliquativâ, tabe confecta interiit: aperto cadavere, tota inteſtinorum interna ſuperficies abceſſibus ulceribuſque gangrænoideis paſſim inuſta videbatur. Alteram novi quæ cum temperamento admodum obeſa & opima eſſet; cùm ergà caffé, cæco amore capta, illius magnam deguſtaſſet quantitatem per totum graviditatis tempus, maciem contraxerat propê deformem. Fateor equidem, potus caffé temperamentis quibuſdam obeſis, pituitoſis, plethoriciſque conducere poteſt; tumque neque alimenti, neque potûs nomine, ſed medicaminis viribus, commendandus venit. Aſt, inquiet aliquis, potus caffé cum lacte aut etiam cremore

lactis mixtus, ſæpè ſæpiùs venit in uſum, tumque lac, ſeminis caffé vincit aculeos, vimque ſulphuream retundit : ſic edulcatum caffé cedit in alimentum ſaporis ſuaviſſimi, nutritionique aptiſſimum; à paſtu, ſic aſſumi non poteſt caffé, quin digeſtioni noceat, propter lactis cremoriſve ſpiſſitudinem; manè verò, jejuno ventriculo aſſumptum, nimium nutrit, cæteris menſis nocet, appetitumque aut importunè provocat, aut hebetat; uſu quoque diuturno in conſuetudinem abit; conſuetudinis autem, uſu diuturno roboratæ tyrannidem norunt omnes : præterea ex lactis uſu malè ſe habent Pariſienſium plerique, quocumque modò miſceatur atque temperetur : ibi enim bilis eſt ſpiſſa reſinoſa, ſæpèque redundat, cum bili lac nimis analogum, illam inſpiſſat, auget; tum porrò ſi fermentescere bilis incipiat, febris accenditur; aut ſi fermentationis expers eſt obſtructiones parit, faſtidium, morborumque ſemina chronicorum.

Chocolata ſimplex, ſanitatis iſtud dicunt, illud ſcilicet, quod ex amigdalâ ſolâ cacao, igne toſtâ, ſaccharoque commixtâ conficitur; duplici conflatur parte, alterâ ſubacri volatili, alterâ verò merè oleoſâ & pingui, quæ oleum è cacao dicitur: ambæ hæ partes ſimul à naturâ maritatæ, arte verò facilè ſeparabiles, componunt alimentum ſimul & medicamentum; illud ſtomacho pectorique maximè amicum laudamus : bechicum & vulnerarium merito audit; optimèque præſcribitur quibuſdam in morbis ventriculi & pectoris maximè, in quibus diæta lactea denegatur, aut temperamentum refragatur : chocolata idem cum vanillâ cæteriſque ad arbitrium aromatibus conditum, analepticâ & roborante commendatur virtute : ventriculo languenti, frigidâve intemperie laboranti, hominibus ætate provectis atque caducis mirè opitulatur : vires dejectas erigit, labantes fulcit : aſt benèvalentibus neutrum conducit chocolata in alimentum; ut potè nimiùm nutriens & incraſſans, Lutetiæ præſertim, ubi eſt aër humidus ſpiſſus & gravis.

Exercitationis non minor ratio habenda eſt, quàm alimentorum : Lutetiæ corpus exercere neceſſarium magis ducimus quam ruri : Pariſiis enim, propter aëris ſpiſſitndinem, gravitatem, minorem elaterem; propter alimenta boni ſucci, motu & exercitatione digeſtionum operi ſtimulus, ſecretionum tarditati calcar admovenda, perſpiratio promovenda : omnibus hiſce grandium civitatum incommodis, temperantia & exercitatio mederi pluſquàm cætera omnia poſſent : verùm frigore, cœli intemperie, viis luto madentibus, ſegnes pariſini pedem ab ædibus

efferendo deterrentur ; ut pedem foris promoveant, aut negotiorum neceſſitate cogi, atque extrudi debent ; aut ſerenum invitet cœlum ad deambulationem neceſſe eſt : tempeſtas autem ſerena, dieſve ſplendeſcentes ad tempus æſtivum procraſtinantur : intereà languent homines mulieresque longo torpentes otio, ludove inerti tempus conterentes ; quid mirum poſthac, ſi plurimi homines ſubitâ, quaſi fulminis ictu, perculſi apoplexiâ, ad annum circiter quadrageſimum-quintum. die non ſuo corruant : ſi fœminæ non infimæ notæ, ceſſantibus catamænis tam malè ſe habeant ; ſi tot irruant morborum tum acutorum, tum chronicorum agmina, fluidorum ſtaſis, inſpiſſationis ſolidorumve inertiæ conſecta ia : quâ ratione illud forſitan eſſet exoptandum, ut Rhædarum quibus homines hâc in urbe circum quaque vehuntur, minor occurreret frequentia, homines numero plurimi, alienis ſemper non ambularent pedibus. Quònam abière ſaluberrimi illi globulorum pilarumve ludi, nec indecori, toties patribus noſtris celebrati ? Scilicet corporis noſtri manuumque noſtrarum vires jam ſunt imbecilliores, quâm ut globulis piliſve tranctandis ſint habiles : menſa luſoria, ſella, charta verſicolor, nobis ſufficiunt, Moribus noſtris viribuſque magis accommodata : chartam ! ludum oblectamentumve ſeriò dixeris ? An potiùs lucri cupidinem, laborem, ſtudium plurium horarum, ex quibus mens defatigata, corpus verò inexercitatum recedit.

Nullibi gentium, ſomni vigiliarumque tempora ità inordinatê dividuntur quam Pariſiis ; qui multis ſunt diſtenti occupationibus cum aurorâ ſurgunt, neque ſat longiori indulgent ſomno ; qui verò ſunt vacui negotiis, curarumque immunes, in multam diem ſomnum protrahunt : diei verò noctiſque mutare vices, atque functiones à naturâ dicatas invertere, id ad Optimates, peculiari quodam jure, videtur pertinere : id autem habet conſuetudo, altera naturâ, ut ex inverſo ordine, hâc in re non naturali, non tam malè afficiantur homines, quàm ab errore in rebus aliis non naturalibus.

Quantùm animi Pathemata faciant ad ſanitatem convenit inter omnes : maximi igitur intereſt, vel animi pathemata hygieines legibus ſubmittere, illiſque regimen præſcribere, Lutetiæ præſertim incolis : ibi enim aggregatæ atque veluti concentratæ cupiditates omnes, deſæviunt atque dominantur.

Igitur, Optimates, ſi ſanitati ſuæ conſultum velint, id agant, ut ad altiora ſemper animum non intendant, vehementioribus

vehementioribus animi motibus parcant, ambitionem coerceant; cum rebus domeſticis rationem ponant, connubio fidem deſponſatam ſervent ſcrupuloſiùs, non ità ſplendidè; non ità lautè menſas inſtruant. Plebecula ſanitati ſuæ conſulet, ſi in rebus omnibus modum adhibeat, temperet à vino atque liquoribus, futura cautè provideat. Qui inter magnates & plebeculam medium tenent ordinem, ſanitati ſuæ proſpicient, ſi lucro minùs avidê inhient, Divinæ Providantiæ magis confidant, nec tam irrequietè negotiis implicari ſe atque agitari ſinant: cùm omnibus & ubique benè erit, ſi mœror atque triſtitia ab omnibus exulet.

Ea enim eſt corporis & animi neceſſitudo arctaque connexio, ut animi motus ad corpus tranſeant, ut animi perturbationes, œconomiæ animali tumultûs inferant, bella diſcordiaſque parent: perturbatis animi motibus, ſecretiones turbantur, vitiantur coctiones, ſpiritus animales languent, aut efferuntur: pacatis verò animi motibus, ſedatis illius perturbationibus, omnia in ſtatum rerum non naturalium reducuntur, aëre excepto, qui nobis extraneus, noſtri non eſt juris; digeſtiones fiunt laudabiles, ſecretiones ritè peraguntur, circuitus ſpirituum ſanguinis & humorum paſſu incedunt æquabili; corporis noſtri fibræ, cùm ſint neque nimis rigidæ, neque remiſſæ nimis, ſolida & fluida reciprocantur: uno verbo, frænatis vehementioribus animi motibus, domitiſque cupiditatibus, corporis & animi fruimur valetudine, quantùm fieri poteſt, integrâ; jam enim luctandum nobis duntaxat ſupereſt cum rebus extraneis, cœli intemperie, aëriſve vitiis; aut cùm labentibus annis, nobis invitis, fluxis atque caducis.

Sanitatis eâdem habitâ ratione, ſalubritatiſque reſpectu haberem multa quæ reprehenderem de veſtitu mulierum, quæ tamen dignitatis causâ, duceque neceſſitate breviter attingam; mores antiquos interrogare atque repræſentare mihi tantum liceat: olim fœminæ vel nobiles, vel aulicæ, vel reginæ ſolio ſedentes, veſtalium ritu veſtitæ apparebant amictu unius texti, uniûſque tenoris humeros deſuper collotenus coopertæ: veſtis erat ad talos demiſſa, ad imum, non in campanæ formam deducta, nunc ut fert uſus, ne ventis pateret aditus: neque ex hâc ſeverioris modeſtiæ diſciplinâ aliquid venuſtati aut gratiæ degractum exiſtimes; non inde minus accuratè, juſta &

M

concinna corporis ſtatura deſcripta videbatur: * Regnante autem carolo nominis ſeptimo, aulicæ mulieres maternis degeneres virtutibus, mores priſtinos tum primum immutarunt, collumque & humeros nudare inceperunt, brachiaque & digitos gemmis & monilibus muliebriter adornare: idque factum eſt non ſine magno thoracis pulmonumque diſcrimine; frigori enim aërisve intemperiei, magis obnoxia feminarum cutis delicatula catharros in pulmonem, tuſſes, peripneumonias, phtiſes accerſivit.

Sic pariter caput contegendi modus, comas que inſtruendi ratio, hygieine non probante, immutata ſunt: priſcis enim temporibus involucra quædam ſimplicia, velum, ſola fuere capitis feminarum & integumenta & ornamenta; poſtea eadem integumenta in plurimos ordines ædificata fuere atque in apicem producta: ineunte vero præſenti ſæculo, fœminæ, quaſi, aut priſtinos uſus & antiquos mores aſpernarentur; aut quaſi catharros, cephalalgias, cephalæaſve non reformidarent, capillitium, datum à naturâ velamen, reſcindere, breves capillos intorquere, ſummoque vertici imponere reticulum quoddam, auribus patentibus, aëris ludibrium, totidemque contrà aquilones levioris armaturæ præſidia.

Fucatos colores, quibus mulieres aulicæ præſertim pulchritudinem mentiri ſatagunt, non prætermittam, ne in tuendâ ſanitate aliquid omiſiſſe videatur noſtra concluſio. Pomati igitur cujuſcumque arcendus uſus ab ore exteriore, ſi neceſſitas non poſtulaverit; vultûs enim cutis lævior eſt, tenuior, delicatior, poros habet rariores: illius perſpiratio majoris eſt momenti quam ullius totius corporis partis, quæ ſi præpediatur, glandulis vicinis majoribus, dentium radicibus, illorumque albori noxam inferre timendum eſt: fictis igitur coloribus ſi non indigere mulieres voluerint, genuinos & nativos à firmâ valetudine mutuentur: diætâ ſedulâ modò enarratâ, labore exercitatione afflabitur membris vigor, addetur ori decus, multa labris gratia, genis purpureus color.

Sic hygieine non tantùm diætetica, ſed etiam prophylactica meritò audit.

* Hiſtoire de France, par M. l'Abbé Velli.

V.

SEVERIORIBUS diætæ legibus non Pariſinos tantum indigenas, vel à longo tempore incolas, aſtringere convenit : diæta ſic latè ſumpta magis neceſſaria competit Exteris, qui ex omni mundi plagâ hùc confluunt viſuri Lutetiam, vel negotiorum neceſſitate compulſi, vel propter urbis celebritatem curioſitate allecti; qui enim cælo, regioni, vivendi normæ, moribuſque civium ſunt aſſueti, atque veluti coaluerunt, his omnibus non æquè afficiuntur, ac ii qui primùm hanc in urbem adventant : his igitur ſummoperè-pretium eſt perpendere, quœnam ſit cœli regionis & patriæ ſoli natura ex quibus profecti ſunt; illa deindè omnia conferre cum novo cœlo, novâque quam ingrediuntur tellure, ut ex inſtitutâ, ritèque penſitatâ comparatione, accepto conſilio, diætam, vivendique modum ac rationem dirigant.

Exteri vix urbis, regni capitis ſalutarunt limen, ſtupent perculſi ſuburbiorum urbiſque magnitudine, pulchritudine, domuum excelſitate : mirantur civium multitudinem propè infinitam, motumque continuum hùc & illùc euntium atque redeuntium, quibus viæ videntur quaſi jugiter æſtuare atque trepidare : aſt multò magis hærent attoniti, fremitu ſtrepituque vecturarum omnis ſpeciei, quarum aliæ pedetentim, lento gravique paſſu trahuntur & incedunt; aliæ verò fervidis agitatæ rotis, ceu in circo, rapidiſſimè abripiuntur, tonitruque clangorem æmulantur, has leviſſimas phaëtonti que ſimillimas, ponderoſiorum moleque graviorum occurſus diceres non pavere : quibuſdam viis, nocte, eodem ſtrepitu perſonantibus, conqueruntur, Lutetiæ, ne nocte quidem, licere ſomno indulgere : illorum nares odore quodam ex rivis lutoque exhalantibus feriuntur, quem cives propter conſuetudinem, ne ſuſpicantur quidem : tum ſuam reſpirationem paululum contractam & difficilem ſentiunt : appetitus languet, corpus minùs vegetum ingraveſcit : uno verbo inſolitum quid experiuntur, quo nec benè valeant, nec malè admodum : felices heu nimiùm ! Primis hiſce mutati cœli temporibus, ſi novis incolis parcat febris inimica, ſuis ſtipata ſymptomatis, membrorum dolore, lumborumve gravitate : accidit autem ſæpè ſæpiùs, ut negotiorum tumultus, ſpectaculorum incantamenta, voluptatum illecebræ quotidiè renaſcentes, motus & exercitatio, itinerum comites neceſſarii & individui, mutat;

cæli aëriſque vitiati incommoda abundè compenſent, Pariſinorumque urbanitate atque comitate deliniti, Pariſios adventaſſe ſibi gratulentur : his præmiſſis, illorum tamen ventriculus debilitatur, alvuſque dejicitur ; Sequanicas illicò incuſant aquas, apud Exteros enim Sequanæ fluvius malè audit ; idque magno damno ſibi verti autumant, ſed perperam ; Extranei Pariſiis ſemper lautè excipiuntur, illorum ventriculus malè concoquit alimenta inſueta majorique copiâ ingeſta : bilioſa ſeroſave colluvies congeritur : quid tum ? Si Sequana fluvius amicè catharticas vires non exerat, humoreſve non deturbentur, in morbos incidant graviſſimos neceſſe eſt, idque vectigal apud Pariſios perſolvere nuncupatur.

Alienigenæ omnes, aëre Pariſienſi, æquè, nec pari modo tentantur : qui enim è Septentrionalibus appellunt oris, minorem percipiunt differentiam ex cælo Pariſienſi, quod eſt ſuo ſeu patrio analogum ; eo duntaxat excepto, quod ſit minùs ſiccum, minùs elaſticum, ventiſque minùs perflabile : Orientales contra & Auſtrini aërem noſtrum ſuo frigidiorem & humidiorem & graviorem experiuntur ; hi, præter victum, plethoræ, diminutæque perſpirationi convenientem atque accommodatum, veſtitu uti debent, qui ſit contra aquilones ſæpè inexpectatos muniendo par. Exteri omnes carnibus junioribus præſertimque inter cœnandum abſtinere debent ; vinum anteponere Burgundiæ æduacum ; aquâ temperatum ferro candente extincto medicatâ.

Ubi, de diætâ, quæ à Pariſienſibus tum indigenis, tum alienigenis, teneri obſervarique oporteat, ad diſſerendum me accinxi pro viribus, ea mens fuit, (ambitioſa) ut Hippocratem, medicorum facilè principem, licet non aſſequendo, imitarer ; qui in ſuis diæteticis codicibus ; præcipuè verò in libro de aëre, locis & aquis, omnia quæ ad hygieinem pertinent, accuratè deſcribit ; cohortaturque medicos, ut quocumque in locò, quâcumque in regione artem exercere ſint parati, circumſpiciant undique, ſcrupuloſiùſque inveſtigent urbis ſitum atque poſitionem, ſolis aſpectum, aſtrorum curſus, ventorum flamina, tempeſtatum mutationes, aëris vim aquarum naturam, ſoli qualitates, civium mores ; indè enim ſumit indicationes quibus morbi tum endemici, tum epidemici præſentes curentur, abſentes prævertantur : eòque rem adducit, ut Medicum in rebus Aſtronimicis peritum exoptet. *,, Quod ſi cui iſta ad rerum ſublimium ſpeculatio-

* *De aëre, locis & aquis ſect. 3. ad initium.*

,, nem pertinere videantur, is facilè intelliget, ad artem
,, medicam, aſtronomiam ipſam, non minimùm ſed pluri-
,, mùm potiùs conferre; quippè cum unà, cum anni tem-
,, poribus, hominum ventriculi mutationem accipiant.,,
Tanto edocti oraculo, noſtroque quantulocumque incitati exemplo, idem enitantur Medici omnes qui in quâcumque hujus regni parte medicinam factitant, ut quantùm prodeſſe civibus & exteris habuimus in animo, tantùm & ipſi reipſâ proſint.

Ergo diæta omnibus neceſſaria, magis verò Lutetiæ Pariſiorum Incolis.

Proponebat Pariſiis PETRUS-JOSEPHUS MORISOT DES LANDES, Catalaunenſis, Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Pariſienſis Baccalaureus, A. R. S. H. 1755,

A SEXTA AD MERIDIEM.

LETTRE

De M. Darlue Docteur en Médecine.

A Monſieur Molinard, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité d'Aix.

Sur la Rage & ſur la maniere de la guérir.

De Callian le 25 Mars 1755.

MONSIEUR,

» Je vous promis dans ma derniere let-
» tre de vous communiquer au plutôt les
» Obſervations que j'ai faites ſur la nou-
» velle méthode de guérir la Rage avec le
» Mercure ; je m'acquite de ma parole. Il
» eſt important que le Public ſoit inſtruit
» des bons & des mauvais effets qu'il en
» eſt réſulté ; & que la Médecine connoiſſe
» le degré de confiance qu'elle doit accor-
» der à ce remède employé comme cura-
» tif ou préſervatif de cette maladie ; la
» multitude des faits qu'il me reſte à vous
» décrire ſeront plus que ſuffiſants pour
» fixer nos doutes ſur cet objet, d'autant
» plus intéreſſant que la Rage régne aſſez
» fréquemment dans ces cantons ; & qu'il ne
» faut la plûpart du temps qu'un loup en-

» ragé pour cauſer des déſordres affreux
» dans tout un pays ; comme vous allez
» voir. »

PREMIERE OBSERVATION

Une louve enragée ſortant du bois de la Mole, terre appartenante à M. le Marquis de Suffren, parcourut rapidement dans une nuit du mois de Juillet de l'année 1747. tout le terroir de Cogolin, dans l'eſpace de quelques heures & mordit un grand nombre de perſonnes, & d'animaux domeſtiques tels que chevaux & chiens, ſans épargner les troupeaux. On étoit alors dans le temps de la moiſſon, & par conſéquent la campagne ſe trouvoit remplie de pluſieurs perſonnes & de chevaux.

La plûpart de ceux qui furent bleſſés eurent recours aux dévotions qu'on eſt en uſage de pratiquer dans ces occaſions ſans faire autre choſe, quelques-uns allerent ſe baigner à la mer, mangerent l'omelette à l'huitre calcinée, panſerent leurs playes ſimplement, & moyennant ces précautions ils ſe crurent fort en ſureté. Il n'y eut que Joſeph Senequier & ſon Berger de la garde fuinet qui eurent recours à moi.

Senequier avoit reçu pluſieurs coups de

dents à travers la joue, & ſon Berger avoit la levre ſupérieure percée de la largeur de deux grands travers de doigts, avec déchirement de la gencive. J'eus bien de la peine à raſſurer leur eſprit allarmé par la crainte d'une mort prochaine. Senequier ſur-tout paroiſſoit troublé à l'excès; il avoit déja fait ſes dernieres diſpoſitions & attendoit la mort avec un effroi inexprimable. Je n'eus garde de réunir par la ſuture la levre déchirée de ſon Berger : je me ſervis ſeulement d'un bandage contentif pour rapprocher les parties diviſées, afin que la pomade mercurielle dont je chargeai les playes eût le temps d'y ſéjourner davantage, & que la ſuppuration fût plus longue. L'expérience montroit que je penſois juſte; cette manœuvre amena une cicatrice plus retardée, & un crachotement continuel dans l'un & l'autre, qu'on auroit pû caractériſer dans certains jours de petit flux de bouche, & que j'entretins tout le temps convenable par des legeres frictions le long des bras & des épaules ; le tout accompagné des remédes & du régime néceſſaires à l'adminiſtration du Mercure. Inſenſiblement les playes ſe fermerent, & j'eus le plaiſir de les voir tous les deux vingt jours après exempts de crainte & parfaitement guéris.

Je ne me contentai pas d'avoir tiré d'af-

faire ces deux malades. Des ſentimens naturels d'humanité & de religion m'engagerent à tendre une main ſecourable à tous ceux qui avoient beſoin de moi. Je fis avertir la plûpart des perſonnes qui avoient été mordues que je les traiterois charitablement & qu'ils n'avoient qu'à ſe rendre au plutôt chez moi. J'étois bien aiſe de vérifier par moi-même ſi le Mercure étoit le ſpécifique que la Médecine cherche depuis long-tems contre la Rage ; & je voyois à regret qu'une occaſion ſi favorable à ſes progrès m'échappât. Mais je ne fus pas aſſez heureux pour perſuader ces payſans, dont la plûpart entiérement guéris de leurs playes croyoient n'avoir plus rien à craindre : la prévention publique augmentoit doublement leur ſécurité. On avoit répandu de part & d'autre que la louve n'étoit pas enragée ; que la faim ſeule l'avoit fait ſortir du bois : on l'avoit vûe dévorer avidemment des chiens & des brebis ; traverſer une riviere à la nâge ſans craindre l'eau, ce qui n'eſt pas ordinaire, diſoit-on, aux animaux atteints de Rage. Quelques Médecins publioient encore qu'on ne connoiſſoit aucun reméde aſſuré contre cette maladie ; qu'il y avoit du mal à expérimenter un ſecours douteux. Il n'en fallut pas davantage pour détourner ceux qui auroient eu envie de profiter de mes offres charitables.

DEUXIEME OBSERVATION.

Le hazard me procura ſeulement la vûe d'une jeune fille que je trouvai un ſoir ſur mon chemin en allant à la campagne. Elle étoit dans un pitoyable état ; la louve lui avoit déchiré tous les muſcles frontaux, percé le cuir chevelu en pluſieurs endroits juſqu'au péricrane & avec perte de ſubſtance. Ses playes multipliées, ſur leſquelles elle n'avoit appliqué depuis plus de vingt jours qu'un ſimple digeſtif, étoient encore toutes ouvertes.

A la vue de cette fille je craignis d'autant plus pour elle, qu'elle avoit laiſſé écouler un temps favorable à ſa guériſon. Comme elle reſtoit à la campagne & que je ne pus la retenir auprès de moi, je lui fis donner tout l'onguent Mercuriel que je lui crus néceſſaire, avec ordre d'en charger ſes playes ſoir & matin, de s'en frotter légerement les bras & les épaules, lui recommandant de me venir voir au plutôt pour juger du progrès du reméde & prendre des meſures ſur ce qu'il faudroit faire.

Huit jours après elle vint me trouver, j'examinai ſes playes que je trouvai à peu près dans le même état. Sa démarche étoit tardive & chancelante, on lui voyoit un air de triſteſſe profonde, & des yeux égarés.

Elle avoit négligé les frictions mercurielles, s'étant contentée de panſer ſes playes ſeulement avec la pomade. Interrogée ſi depuis ma derniere entrevûe elle n'avoit point été attaquée de quelque ſimptôme inſolite, elle me répondit naïvement qu'ayant voulu boire un peu d'eau le jour d'auparavant elle avoit reculé d'horreur à l'aſpect du liquide ſans ſavoir à quoi en attribuer la cauſe; que preſſée par la ſoif elle étoit venue pluſieurs fois à la charge, mais que ſes tentatives avoient toujours été inutiles Ce qui lui faiſoit ſoupçonner, diſoit-elle, qu'elle avoit peut-être avalé quelque araignée qui lui cauſoit cette répugnance.

Cet aveu ſincère me découvrit la triſte origine de ſon mal. Cependant comme elle ne ſe plaignoit que d'une légere douleur au gozier; qu'à ce terrible ſimptôme près de l'horreur de l'eau, elle paroiſſoit auſſi tranquille que ſi elle n'eût point eu du mal, je réſolus d'entreprendre ſa guériſon. D'ailleurs je ſavois qu'on avoit coutume dans le pays de prendre des réſolutions violentes contre les hydrophobes, de les enfermer, de les attacher cruellement; qu'on en avoit étouffé ſous des matelats, & noyé dans la mer il n'y avoit pas bien long-temps; je crus que l'humanité m'obligeoit à prévenir de pareils déſordres; que le public raſſuré à la vûe

de mon intrépidité à les viſiter, à les ſecourir, deviendroit plus compatiſſant en leur faveur, & que ſi je ne pouvois les ſauver, du moins épargnerois-je ces funeſtes horreurs à ceux que j'augurois devoir être bientôt les triſtes victimes de la Rage.

Comme il étoit déja tard, je renvoyai cette fille avec promeſſe de me rendre chez elle au matin. Je la trouvai dans un plus grand abattement qu'auparavant. Une ſombre triſteſſe répandue ſur ſon viſage annonçoit le progrès du mal. Son poulx étoit tendu & convulſif, ſes yeux paroiſſoient brillants & enflammés; ſon gozier devenu beaucoup plus douloureux ne lui permettoit plus d'avaler la ſalive qu'avec des peines inexprimables; c'étoient autant de pointes de feu qui la déchiroient en paſſant. Je voulus lui faire prendre une priſe de turbith minéral que je délayai dans un ſirop convenable, mais je ne pus jamais l'y réſoudre: vainement porta-t-elle pluſieurs fois la cuillere à la bouche, elle recula toujours ſa main avec horreur. Ses douleurs ayant augmenté, elle ſe coucha quelque temps après ſur ſon lit, où ſa mere la frotta ſur pluſieurs parties du corps de la pomade Mercurielle. Je m'apperçus que pendant cette opération elle étoit agitée de mouvemens convulſifs dans pluſieurs parties du corps, & qu'elle commençoit à délirer; ce qui

augmenta ſi fort que dans peu que ſon délire & ſes convulſions devinrent continuelles. Son viſage s'enflamma par gradation ; ſes yeux parurent étincelans, on les auroit cru électriſés. Elle vomit pluſieurs fois une grande quantité de glaires épaiſſes & verdâtres. Elle avala une prune qu'on lui préſenta en grinçant les dents & d'un air furieux ; & mourut le ſoir ſans autre effort que cette agitation convulſive de tout le corps dont j'ai parlé, & qui ceſſa tout-à-coup ſans agonie.

La nuit venue ayant heureuſement pour aide un Chirurgien que j'envoyai chercher, nous ouvrimes ſon cadavre qui exhaloit déja une odeur fetide & puante, quoiqu'il y eût à peine trois heures qu'elle étoit expirée. Nous trouvames l'eſtomac inondé de glaires verdâtres, les membranes de ce viſcere marquées de taches livides & gangréneuſes ; & qui s'en alloient en lambeaux lorſque nous les preſſions tant ſoit peut, laiſſant échapper de leurs vaiſſeaux engorgés & conſidérablement diſtendus en quelques endroits, un ſang diſſous & ſans conſiſtance. L'intérieur de l'œſophage nous parut également tapiſſé des mêmes glaires, toutes ſes glandes muqueuſes étoient fort tuméfiées, & ſon orifice ſupérieur ſi reſſerré vers l'arriere bouche qu'à peine pouvoit-on y introduire un ſti-

let. Les poulmons étoient engorgés d'un ſang diſſous avec des marques de gangrene, ainſi que le foye & la rate que nous trouvames plus deſſéchés ; la veſicule du fiel entiérement vuide ; les inteſtins n'étoient pas exempts de cette inflammation générale ; le cerveau nous auroit également paru dans le même état ſi nous euſſions été munis des inſtrumens propres pour en faire l'ouverture.

Je crus que cette mort précipitée détruiroit les préjugés du Public, & que l'on appréhenderoit avec raiſon les funeſtes ſuites de la Rage. Mais que les hommes peu éclairés aiment étrangement à ſe faire illuſion ! on avoit vû le jour précédent cette fille traverſer d'un air tranquille le village de Grimaud où elle étoit venue me trouver ; étoit-ce-là diſoit-on une hydrophobe, une enragée, qu'on s'imaginoit devoir pouſſer des cris affreux ; & ſouffrir des attaques horribles ? on crut donc que ſéduit par les apparences d'un mal que je ne connoiſſois pas ; j'avois voulu lui en abréger la durée, en la précipitant au tombeau par quelque reméde approprié ; ainſi qu'une fauſſe pitié le faiſoit pratiquer autrefois ſur les hydrophobes qu'on faignoit des quatre membres ou qu'onabeuvoit d'opium.

TROISIEME OBSERVATION.

L'événement diſſipa bientôt cette calomnie. Nombre des chiens mordus par la louve quitterent leurs troupeaux, & diſparurent. On vit mourir de la Rage quantité de beſtiaux, & les hommes tarderent peu à les ſuivre. Daullioules & Courchet tous les deux mordus cruellement au viſage & déja parfaitement guéris, payerent ſucceſſivement la peine de leur ſécurité. Ce qu'il y a de particulier dans ces deux perſonnes, c'eſt que Daullioules étoit ſi perſuadé d'être hors d'atteinte de la Rage, qu'ayant ſenti tout-à-coup un jour qu'il dinoit à la campagne une grande difficulté d'avaler les dernieres gorgées d'un verre d'eau, ſuivie de douleurs piquantes au gozier, il ſe crut attaqué d'une ſquinancie. De retour chez lui il ne ſe plaignit pas d'autre choſe à ſon Chirurgien, qui le ſaigna en conſéquence & lui appliqua des cataplaſmes à la gorge. Un Médecin qu'on envoya chercher dans le voiſinage ne le crut pas autrement malade. Il eſt vrai qu'ayant voulu prendre du bouillon, on fut étrangement ſurpris des contorſions qu'on lui vit faire ; mais on attribuoit toujours ce ſimptôme à l'inflammation du gozier. Daullioules en étoit ſi perſuadé qu'il

ſe paſſa pluſieurs fois une bougie dans le fond de la bouche pour enlever, diſoit-il, l'obſtacle qui s'oppoſoit à la déglutition, & l'expulſer par le vomiſſement; mais ſes douleurs dégénérant en étranglement ſubit avec perte de la reſpiration lorſqu'il vouloit boire, & cet étrange ſimptôme renaiſſant toutes les fois qu'on lui en préſentoit, il comprit qu'il y avoit de l'extraordinaire dans ſon mal, & avoua lui-même aux aſſiſtans qui avoient perdu l'idée de ſon dernier accident, que c'en étoit ici les triſtes ſuites. Il fut bien-tôt dans la grande Rage, & mourut le troiſiéme jour après avoir ſouffert de terribles attaques qui l'obligeoient à traverſer ſon jardin en parlant & s'agitant continuellement de peur d'étouffer à ce qu'il diſoit.

Courchet qui ne ſe croyoit pas moins en ſureté que Daullioules connut ſon mal, à la premiere difficulté qu'il éprouva en buvant. Il ſoupoit alors dans une auberge où il ſe trouvoit à quelques lieues de chez-lui. L'exemple de Daullioules qu'il avoit vû mourir la ſemaine précédente, lui dépeignit encore mieux le danger qui le menaçoit. Il retourna ſur le champ à Cogolin non ſans beaucoup de peine & d'embarras, ayant à paſſer une riviere au bord de laquelle il héſita long-temps en pouſſant des cris & des gémiſſements pitoyables, juſqu'à

qu'à ce que s'étant bandé les yeux pour ne pas voir l'eau, il la franchit de la ſorte. Arrivé chez-lui, on le vit s'enfermer dans une chambre obſcure ſans vouloir parler à qui que ce fût, priant ſeulement de boucher tous les endroits qui lui donnoient du jour, & menaçant qu'il pourroit bien mordre ſi on l'approchoit de trop près. Il mourut ainſi le troiſiéme jour.

QUATRIEME OBSERVATION

Ces accidents réitérés dans l'eſpace d'un mois & demi tout au plus, ouvrirent enfin les yeux à ceux qui reſtoient. Il ne fut plus queſtion de ſoutenir que la louve n'étoit pas enragée : la ſécurité fit place à la crainte d'un ſemblable malheur. Tous ceux qui avoient été mordus voyant Senequier & ſon Berger plus maltraités que les autres, jouir également d'une parfaite ſanté, ſe rappellerent alors les offres charitables que je leur avoit faites il y avoit plus d'un mois ; ils accoururent inceſſamment à Grimaud me demander du ſecours. La plûpart au nombre de huit étoient déja guéris de leurs plaies, n'ayant été mordus qu'aux mains & aux jambes. Il n'y avoit que la jeune fille appellée Courchet à qui la louve avoit déchiré la mamelle gauche, dont les plaies ſe fermoient à peine. M'ayant

avoué qu'elle y ſentoit de la douleur, je redoublai d'attention en les faiſant couvrir trois fois le jour d'une dragme de la pommade Mercurielle. On en fit autant à ſes compagnons. Ils prirent quelques doſes de Turbith minéral, & de la poudre de palmarius, furent aſſujetis à des frictions réglées, & lorſque je les vis plus tranquilles je les renvoyai chez-eux en leur preſcrivant ce qu'ils avoient à obſerver juſqu'à une entiere guériſon.

Il n'y eut que le pere de la jeune Courchet qui ayant été ſeulement égratigné par la dent du loup ſur le dos de la main, & voyant ſa petite plaie fermée dès le troiſiéme jour, crut n'avoir pas beſoin des remédes préſervatifs que j'avois donnés à ſa fille. Deux mois & plus s'écoulerent ſans que j'entendiſſe parler de lui, lorſqu'enfin ayant appris qu'il étoit dans la Rage depuis 3 jours, je me rendis promptement chez-lui, & je le trouvai aſſis ſur la porte de ſa chambre. Sa fille ne paroiſſoit nullement émue du malheur de ſon pere, qui avoit l'air tranquille & qui ne donnoit aucun ſigne apparent de Rage, quoiqu'on m'eût aſſuré qu'il pouſſât des hurlemens affreux depuis deux jours. L'ayant interrogé par quel accident il ſe trouvoit dans l'état qu'on m'avoit annoncé, & pourquoi il n'avoit point voulu uſer des remédes

préſervatifs auſquels ſa fille plus maltraitée que lui devoit ſa guériſon, il me répondit que voyant ſa plaie qu'il n'avoit caractériſée que de ſimple égratignure, fermée dans l'eſpace de deux ou trois jours, & n'y ayant jamais ſenti la moindre douleur, les ſuites lui en avoient paru de ſi peu de conſéquence qu'il n'avoit pas jugé à propos de prendre mes remédes; d'autant mieux qu'il avoit oublié promptement ſon malheur, & que ſans un mouvement extraordinaire qui s'étoit fait ſentir depuis peu ſous la petite cicatrice de ſa plaie, rien n'auroit pû lui en rappeller le ſouvenir. Ce mouvement, à ce qu'il m'ajouta, dégénéra bientôt en vapeur ſubtile, qui montant diſtinctement le long du bras & du cou, alla ſe fixer au gozier; d'où s'enſuivirent peu-à-peu la perte d'appétit, la douleur, les étranglements, la ſuffocation, & l'hydrophobie.

Ce récit qui me parut mériter attention pour la théorie de la Rage, me détermina à reſter plus long-temps auprès de lui. Je trouvai ſon poulx un peu tendu & convulſif, ſans fiévre cependant; il avoit quelque choſe de hagard & de ferôce dans l'aſpect; ſes yeux paroiſſoient égarés & menaçans, il frémiſſoit dès qu'on l'approchoit tant ſoit peu, les tendons de ſes bras ſouffroient alors des ſoubreſaults & des trem-

blements involontaires, & l'on ne pouvoit le fixer ſans qu'il ſentit de l'émotion. J'allai enſuite me laver dans un coin de la chambre ſans trop réfléchir à l'horreur que tous ces malades ont pour la vûe même des liquides ; mais à peine vit-il quelques goutes d'eau répandues à terre, que ſe levant avec fureur de ſon ſiége il ſe précipita rudement ſur le plancher, en ſe bouchant les yeux s'agitant comme un épileptique, & pouſſant des cris & des hurlements ſi affreux, que tous les aſſiſtans ſaiſis d'horreur à cet étrange ſpectacle s'enfuirent auſſi-tôt. Reſté ſeul auprès de lui je l'encourageai par mes diſcours à ſe rendre le maître s'il pouvoit de ces mouvements ; mais il me pria avec inſtance de faire emporter juſqu'au plus petit vaſe où il y avoit de l'eau, parce que la vûe de ce liquide étoit pire pour lui que de ſouffrir mille morts ; après qu'on lui eut obéi il devint plus tranquille, & ſe remit ſur ſon ſéant ſans aucune apparence de trouble.

Je lui propoſai alors pour ſurmonter ſon horreur de l'eau, de ſe laiſſer plonger pluſieurs fois dans un bain qu'on lui prépareroit ; mais il me conjura les larmes aux yeux de ne pas lui en parler ſeulement, de peur que cela ne réveillât en lui des idées dont les ſuites lui devenoient ſi terribles. Je me contentai ſeulement de le

preſſer à ſe couvrir une partie du corps de la pommade mercurielle que je lui fis donner pour cela, il m'obéit volontiers ; mais aux premieres frictions qu'il ſe fit le long du bras, il fut pris de ſi grands tremblements & d'une ſuffocation ſi convulſive au gozier, qu'il me proteſta pluſieurs fois qu'il alloit ſe précipiter de la fenêtre pour s'en délivrer. Encouragé de nouveau à ſupporter patiemment cette attaque, il continua ſon ouvrage, mais toujours avec des mouvemens ſi extraordinaires, des cris ſi féroces, des jurements & des lamentations ſi touchantes qu'on ne pouvoit le regarder ſans compaſſion. Enfin s'étant couvert de l'onguent une partie du corps, il parut auſſi tranquille que la premiere fois.

Demie heure après, les mêmes accidents lui reprirent avec un vomiſſement de glaires verdâtres ; ſon horreur de l'eau diminua tout-à-coup : il vit manger & boire ſon épouſe ſans nulle averſion, ſans nulle crainte des liquides, ordonna même qu'on lui préparât à ſouper, aſſurant qu'il boiroit à ſon tour & qu'il ne ſe ſentoit plus nulle répugnance pour le liquide. Depuis ce moment les accidents convulſifs furent peu de choſe, il ne ſe plaignit d'aucune douleur : déja ſes parens ſe flattoient qu'il ſeroit en état de ſouper bientôt, n'ayant pû rien manger ni boire depuis trois jours ;

mais comme il ſouhaitoit repoſer quelques momens auparavant, il ſe coucha, ſe couvrit la tête du drap & mourut de la ſorte ſans qu'on s'en apperçut qu'au moment qu'on fut pour l'éveiller. Tous les autres qui craignoient le même ſort furent agréablement trompés, ils jouiſſent encore aujourd'hui d'une parfaite ſanté; & tout le golfe de Saint Tropès pourra vous atteſter leur guériſon.

CINQUIEME OBSERVATION.

En 1748. au mois de Décembre un Chirurgien ayant été mordu par un chien enragé ſur le dos de la main, partie très-dangereuſe comme l'on ſçait; rêvoit chaque nuit à des combats avec des loups & des chiens enragés, & s'éveilloit alors ſaiſi d'épouvante & couvert de ſueur. Il me fit part vingt jours aprés de ſon trouble. L'application de la pommade Mercurielle réitérée journellement ſur la plaie, & quelques doſes de la poudre de palmarius le préſerverent de la Rage.

SIXIEME OBSERVATION.

En 1749. en hiver je fus mordu au dos de la jambe par un petit chien qu'une jeune Demoiſelle tenoit quelques moments

auparavant couché ſous ſes genoux. La qualité de la morſure qui ſaigna peu, l'aſſurance poſitive que cette Demoiſelle me donna que ſon chien n'étoit pas enragé, joint à un voyage que je fis le lendemain d'aſſez long cours, me firent bientôt oublier ce petit accident. Je n'y aurois même plus penſé ſi je n'euſſe ſenti de temps à autre des douleurs ſous la cicatrice de la morſure qui fut promptement fermée. Je craignis avec fondement que le chien ne fût dans un commencement de Rage que la Demoiſelle ne connoiſſoit pas. De retour un mois après aux mêmes cantons, je courus m'informer ſi le chien vivoit encore. On m'apprit qu'il s'étoit égaré le lendemain d'après la morſure qu'il m'avoit faite; & qu'il avoit pareillement mordu pluſieurs autres chiens. Un trouble ſubit me ſaiſit: je devins ſombre & rêveur, la cicatrice devint plus douloureuſe; ma conſternation augmenta en même-temps; je cherchai de l'eau pour voir ſi j'étois hydrophobe, je retournai promptement à la ville, & je fis appliquer une ventouſe ſur la cicatrice de la plaie qu'on ſcarifia profondément, & que je laiſſai ſaigner tout le temps qu'il falloit. Je la couvris de Mercure deux fois la journée; j'en frottai encore le long de la jambe; je pris deux fois le Turbith minéral à la doſe de trois grains qui me cau-

ſa une copieuſe évacuation par haut & bas ; je continuai les frictions pendant quinze jours de ſuite. Enfin le trouble ſe diſſipa, l'eſpérance revint, la plaie ſe referma & je fus parfaitement guéri.

SEPTIEME OBSERVATION.

La fille de Clémens Olivier de Sainte Maxime agée de 17 ans, fut mordue au mois d'Avril de l'année 1750, par un gros chien enragé qui la renverſa par terre, lui fit pluſieurs plaies conſidérables aux bras, à la main & aux jambes, ayant emporté les chairs dans quelques endroits. Il fallut bien du temps à toutes ces bleſſures pour être cicatriſées ; on ne les panſa qu'avec la pommade Mercurielle & le digeſtif ordinaire. Je lui fis faire pluſieurs frictions ſur les bras, les épaules & les jambes ; après l'avoir fait ſaigner auparavant pour prévenir l'inflammation, & l'avoir purgée pluſieurs fois avec le Turbith minéral. Dès les premiers jours cette fille avoit un ſommeil interrompu par des rêves effroyables, croyant toujours être aux priſes avec le chien enragé. Dès que le Mercure commença à pénétrer dans le ſang, la confiance reparut, ſes allarmes s'évanouirent, les playes ne furent cependant tout-à-fait fermées que deux mois après, elle jouit encore d'une parfaite ſanté.

HUITIEME OBSERVATION.

Le nommé Olivier la Roſe & Paſcal de Callian furent pareillement mordus par un chien enragé en 1751, l'un à la jambe, l'autre à la cuiſſe, les lambeaux des chairs emportés. J'employai pour les guérir la méthode dont je viens de parler. Ils laiſſerent leurs plaies long-temps ouvertes, prirent deux fois le Turbith minéral, n'employerent que la pommade Mercurielle dans le panſement, & les frictions que je leur ordonnai de faire le long des parties bleſſées ; & vivent encore aujourd'hui guéris & contens.

NEUVIEME OBSERVATION.

La fille du ſieur Ferran aubergiſte de Graſſe, ayant été mordue à travers la main gauche, le mois de Septembre de l'année derniere (1754) par un chien vraiſemblablement enragé, eut ſa plaie bientôt conſolidée par le ſecours de ſon Chirurgien. Son Pere à qui des perſonnes dignes de foi aſſurerent dans la ſuite que le chien qu'on avoit tué ſur le champ en avoit mordu pluſieurs autres, me confia ſa fille ſur la propoſition que lui en fit M. l'Abbé Laugier, Maître de Muſique de cette ville,

pour la préſerver du malheur dont elle étoit menacée. Je trouvai quinze jours après ſon accident la cicatrice de ſa plaie fort douloureuſe, ce qui m'obligea à l'aſſujettir d'abord à quelques frictions réglées ſur cette partie ; elle prit cinq à ſix jours après de petites doſes de Turbith minéral, & dès que la douleur eut diſparu, je fis diſcontinuer les frictions de la pommade Mercurielle. Elle eſt encore aujourd'hui en bonne ſanté.

» Tel eſt Monſieur le précis des Obſer-
» vations qui décident de la ſureté du Mer-
» cure, comme un préſervatif aſſuré con-
» tre la Rage. Celles qu'il me reſte à vous
» communiquer, pour n'avoir pas eu de
» ſi heureux ſuccès, n'en prouveront pas
» moins la bonté de ce remède, & nous
» fourniront aiſément des conſéquences &
» des inductions néceſſaires pour établir
» une théorie plus exacte, & une curation
» plus certaine de cette maladie, ce ſera
» à vous à en juger.

Je ſuis Monſieur &c.

SUITE

Des Obſervations ſur la Rage.

Nous croyons à propos d'ajouter les Obſervations ſuivantes à celles de M. Darlue. Elles pouront fournir matiere à raiſonner & ſur les effets de la Rage, & ſur la maniere de traiter cette maladie ſur laquelle il y a encore bien des choſes à dire.

Voici ce que M. Jean Starr rapporte dans une lettre qu'il écrit à M. Huxham au ſujet d'un cheval mordu par un chien enragé.

Le premier de Décembre 1749. un chien très-gros & enragé mordit un cheval à l'épaule, au poitrail & aux narrines. Il ſortit beaucoup de ſang de ces playes. M. Starr voulant prévenir les accidens facheux qui pouvoient réſulter de ces morſures, y fit appliquer de l'onguent de Mercure, * ordonna le lendemain une ſaignée & fit prendre pendant cinq jours à cet animal malade le *Lichen cinereus terreſtris* avec du poivre noir dans du lait. ** On laiſſa en-

* La méthode de traiter la Rage par l'uſage externe ou interne du Mercure n'eſt pas nouvelle. On la connoiſſoit bien avant que M. Sauvage D. M. M. en parlât.

** C'eſt le grand remède uſité en Angleterre contre la Rage.

ſuite 14 jours d'intervalle, après leſquels on reprit pendant 4 jours l'uſage du même reméde.

Toutes les plaies s'étant parfaitement guéries, le cheval reprit ſa premiere vigueur; mais le 25 du même mois il parut avoir horreur de l'eau en entrant à l'abrevoir, & ce ne fut que vers le ſoir qu'il ſe détermina à boire. Le lendemain ſon horreur pour l'eau augmenta, malgré une ſoif violente dont il étoit tourmenté & qui lui rendoit la langue ſéche, livide & brune. Il paroiſſoit faire tous ſes efforts pour boire, car il approchoit ſa bouche de l'eau; mais il la retiroit promptement avec de violentes convulſions. Ces accidents durerent pendant deux jours, après leſquels la Rage s'étant entierement déclarée, on prit le parti de tuer cet animal.

M. Starr qui avoit voulu eſſayer ſi le Muſc qu'on recommande ſi fort en Angleterre dans ces ſortes de cas auroit quelque vertu, en avoit fait prendre à ce cheval un demi gros avec un gros de cinabre incorporés dans la conſerve de romarin. Deux heures après le cheval ne témoigna aucune répugnance contre l'eau, & but volontiers. L'animal n'avoit pris ce reméde qu'après une copieuſe ſaignée qu'on lui avoit faite. M. Starr prétend que s'il eût mis du nitre dans l'eau que le cheval

avoit bue, & que ſi cet animal eût pû continuer l'uſage du bol, il l'auroit guéri entierement.

M. Philippe-Fréderic Gmelin en prenant poſſeſſion de la Chaire de Profeſſeur extraordinaire de Médecine à Tubingue en 1750, rapporta dans ſa diſſertation inaugarale, dans laquelle il fait mention d'un nouvel antidote ſpécifique contre les effets de la morſure d'un chien enragé, les fiévres malignes, peſtilentieles, putrides, inflammatoires, accompagnées de hoquets, de manie, de mélancholie &c. les propres termes de M. Colinſon de la Société Royale de Londres, qui lui en avoit fait part en s'exprimant ainſi.

Notre ſociété vient d'être enrichie d'un nombre conſidérable d'objets curieux parmi leſquels une formule nouvelle & vraiment ſpécifique contre la morſure des chiens enragés tient le premier rang. On en a fait l'eſſai ſur des criminels & des gens condamnés à la mort. Ce remède à très-bien réuſſi dans les fiévres malignes & peſtilentieles. En voici la doze. *Seize grains de Muſc*, * *autant de Cinabre & autant de Cochenille.* Le mot Anglois, dit M. Gmelin, eſt *Vermillon*, que quelques-uns prennent pour l'écarlate, d'autres pour le *Minium*,

* On ne peut rien de plus déraiſonnable que l'uſage abuſif du Muſc en Angleterre, du camphre dans le Nord, & du Mercure en France.

d'autre pour le Cinabre artificiel. Pour moi je crois, ajoute l'Auteur, qu'on peut entendre auſſi par ce mot la Cochenille. Cette mixtion fait ſuer le malade pendant quarante-huit heures & le guérit parfaitement. Tous les malades qui en ont fait uſage, ont eu lieu d'en être ſatisfaits. On donne encore ce remède avec ſuccès à 12. 10. & 8. grains dans les fiévres putrides & dans les petites véroles. Pour les maniaques & les inſenſés la doze eſt de 24. grains. Il ne réuſſit pas à 12. grains dans les fiévres inflammatoires accompagnées de hoquets. L'efficacité de cette poudre dépend de celle du Muſc. Quelques-uns ont ajouté ſuivant l'indication quelques grains de camphre. Ce qui fait le principal mérite de ce remède, c'eſt qu'il ne fait aucun tort au malade quand par hazard il ne le ſoulage pas.

L'imitation de ce remède a cependant eu un ſuccès bien different ſur un homme mort à l'Hôtel-Dieu de Paris au mois d'Avril de cette année 1755.

Le Suiſſe du Prince de Talmont, homme d'un bon temperamment, dans la fleur de ſon âge & qui n'avoit fait aucune débauche, fut mordu par un petit chien avec lequel il badinoit. On publia qu'il étoit enragé, quoiqu'on n'en eût aucune preuve, & en conſéquence on le tua. Cependant

les bleſſures du malade ne furent pas long-temps à ſe guérir ; mais il ne put venir à bout de chaſſer de ſon eſprit les noires impreſſions que cet accident lui avoit cauſées. Quelques temps après il eut des convulſions accompagnées de délire ; mais qui ne ſe faiſoient ſentir que par accès. Une fiévre violente ſurvint enſuite, & le malade avoit la peau ſéche & brulante.

On le ſaigna du bras & du pied, & après ces préliminaires il fut tranſporté à l'Hôtel-Dieu, où on le mit avec toutes les précautions uſitées en pareil cas dans la ſalle des fols. Le délire augmenta alors & les accès devinrent plus fréquens. Dans l'intervalle de ces accès tantôt il buvoit ſans peine, tantôt il ne le faiſoit qu'avec répugnance. Cette répugnance augmenta après qu'il eut pris le prétendu reméde Chinois, tronqué d'une recette inſérée dans les mémoires de la Société Royale de Londres, par M. Colinſon, & dont on vient de parler plus haut.

Voici de quelle maniere on adminiſtra ce reméde.

℞ Spiritus vini ℥ ij
Adde opii gr v.
Moſchi gr. VIII.
Cinabar artific. gr. xxxxjx.
M. Fiat potio.

Le malade ne put avaler cette potion qu'avec des contorſions affreuſes, & il lui

ſembloit que ſon gozier étoit tout en feu. Il ſe plaignit enſuite d'un étranglement qu'il ne pouvoit plus ſupporter. Cependant l'envie de guérir l'engagea à prendre quoiqu'avec de grande difficultés, la poudre de Palmarius préparée en aumelette. La fiévre, loin de ſe calmer augmenta encore, & le malade ne prenant aucune nourriture, & ayant d'ailleurs l'eſprit continuellement agité, mourut ſans donner d'autres preuves qu'il fût attaqué de la Rage.

LETTRE,

Sur l'inoculation de la petite vérole, par M. Raulin de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sçiences & Arts de Bordeaux, & Docteur en Médecine, à M. Dario le Pere, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne.

Vous exigez donc Monſieur que je vous inſtruiſe de ce qui ſe paſſe à Paris, au ſujet de l'inoculation de la petite vérole. Vous avez ſur moi un droit que votre amitié me rend bien flatteur. Je vais ſatisfaire en partie à votre demande, mais vous me ferez grace pour le détail de tout ce que l'on dit des bons ou des mauvais effets de cette opération.

opération ; je me contenterai de vous en donner une idée. Vous le verrez plus au long dans le premier volume des maladies occaſionnées par le dérangement des ſaiſons, je tâcherai de le publier au commencement de l'hiver prochain puiſque vous le voulez abſolument.

On fit à Londres en 1721 le premier eſſai de l'inoculation, dont l'uſage étoit déja ancien dans la Circaſſie, dans la Géorgie & à Conſtantinople. Cette opération parut d'abord avoir le ſuccès le plus heureux. Preſque tous les Anglois, des Médecins même de nom la regardoient déja comme la découverte la plus précieuſe de la Médecine. Le Roi d'Angleterre fit inoculer ſes enfans ; une partie du peuple ſuivit cet exemple éclatant ; tout fut ſéduit par l'enthouſiaſme & la nouveauté. Londres s'empreſſa de faire participer ſes colonies aux avantages de cette méthode. On la pratiqua d'abord dans la nouvelle Angleterre, mais elle y cauſa tant de ravages, * qu'elle fut proſcrite par le cri Public, & peu de temps après défendue ſous de rigoureuſes peines, par un bill de la Chambre baſſe établie à Boſton.

La terreur que cette méthode avoit répandue dans le nouveau monde, fit que les

* Les Mémoires Litter. de la grande Bretagne. tom II. p. 221.

Anglois la ſuivirent de plus près. Ils apprirent en même-temps que de treize ſoldats qu'on avoit inoculés à Crémone, il en étoit mort trois, & que ſix avoient été dans le plus grand danger. Ils ne tarderent pas à être allarmés des malheurs des habitans d'Hartford ; l'inoculation y avoit produit des petites véroles confluentes, malignes & ſi contagieuſes, qu'on coupoit déja les communications pour préſerver les pays circonvoiſins. Dès ce moment-là, on voyoit dans toutes les nouvelles Littéraires que l'inoculation produiſoit des petites véroles confluentes & mortelles ; ſes partiſans mêmes avouoient qu'elles étoient ſuivies de ſymptômes effrayans. Les Gazettes de Hollande (ſur-tout celles du 12 & du 18 de Décembre 1723.) faiſoient mention de bien des perſonnes mortes après avoir été inoculées ; & les nouvelles Littéraires confirmerent que les Turcs mêmes anciens dépoſitaires de cette méthode, en faiſoient très-peu de cas, & ne la pratiquoient preſque pas. A la vûe de tous ces déſordres, les Anglois déclarerent l'inoculation infidéle, fautive, contagieuſe & capable d'infecter des Provinces entieres. En conſéquence le Parlement interpoſa ſon autorité pour en arrêter le progrès & le danger.

L'inoculation quoique proſcrite en An-

gleterre & dans le nouveau monde, avoit encore des partiſans à Paris. On fit des tentatives pour en introduire l'uſage dans cette Capitale ; mais M. de la Vigne en repréſenta tout le faux dans une Thèſe qu'il fit ſoutenir dans les écoles de Médecine le 30e. de Décembre de l'année 1723. Telle fut la fin du premier régne de ce fameux préſervatif des petites véroles dangereuſes.

Malgré tous ces déſavantages, l'inoculation a toujours eu des partiſans en Angleterre ; le peuple de cette nation ne ſe déprévient pas aiſément. On y recommença à inoculer en 1746, avec des ſuccès heureux en apparence, ils durent encore (c'eſt le bruit Public.) Cette opération eſt auſſi en uſage à Genève depuis 1750. Le zéle de M. de la Condamine pour l'utilité de ſa patrie, lui a fait prendre à cœur cette méthode, ſur ce qu'on en dit de bon ailleurs. Il n'y a que peu de temps qu'il en fit un ſavant éloge à l'Académie Royale des Sçiences, & il lui donna de ſi belles couleurs, que peut s'en faut qu'il ne l'ait juſtifiée dans l'eſprit du Public ; c'eſt un effet ordinaire de ſon éloquence.

M. Hoſty Médecin de la Faculté de Paris, Irlandois de naiſſance, a voulu connoître par lui-même le vrai de ce préſervatif tant vanté dans ſa premiere patrie. Il

alla à cet effet à Londres pendant le mois de Mars dernier, & il a fait le rapport dans l'année littéraire de tout ce qu'il y a vû & appris ſur cette opération. Il a ſuivi à Londres 252. perſonnes inoculées depuis l'âge de trois ans juſqu'à celui de 36, avec un ſuccès toujours heureux; & on l'a aſſuré que de 851. perſonnes inoculées dans les Hôpitaux, il n'en étoit mort que quatre, dans le temps que ſelon les regiſtres de l'Hôpital, de neuf perſonnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux. &c.

Il faudroit, Monſieur, qu'il ſe fût fait un grand changement dans la nature, pour que l'inoculation qui fut proſcrite avec tant d'éclat & avec tant de raiſon il y à 32. ans, fût aujourd'hui dédommagée par tous les avantages qu'on lui attribue. Il ſe peut qu'elle en a quelqu'un, mais elle tiendra toujours du problème, tant qu'on oppoſera aux Inoculateurs des raiſons ſenſibles & des obſervations conſtantes & avérées, qui leur prouvent qu'ils ne regardent pas cette opération dans toutes ſes faces, & qu'ils ne la conſiderent qu'en ce qu'elle paroît d'abord avoir de bon.

M. Cantwell de la Société Royale de Londres, Docteur Régent & Profeſſeur des Ecoles de Médecine de la Faculté de Paris, s'éléve par un effet de ſon zéle pour

le bien Public, contre tout ce qu'on avance de nouveau en faveur de l'inoculation. Il vient de publier à cet effet une ſavante diſſertation où l'on trouve des preuves éclatantes de ſa capacité & de ſon mérite. *

Voici, Monſieur, pour vous donner une idée de ces diſputes, un petit extrait de ce que l'on ſoutient pour & contre l'inoculation. ** Vous verrez d'abord dans chaque article ce que les Inoculateurs avancent, enſuite ce qu'on leur répond.

1°. On a obſervé que de cent malades inoculés, il n'en meurt qu'un pour le plus; au lieu que d'un pareil nombre qui a la petite vérole naturelle, il en meurt vingt ſelon des obſervations ſuivies; ce ſont ſur cent malades dix-neuf de conſervés, l'avantage eſt conſidérable.

℞ On a mal obſervé & mal calculé le nombre des gens qui meurent de la petite vérole naturelle, il n'eſt pas rare quand elle eſt diſcrette & benigne, ſur-tout dans le pays où j'ai exercé la Médecine, qu'il n'en meure qu'un ſur cent. Cette maladie étoit épidémique à Paris en 1723, il pa-

* Ces deux Ouvrages ſe vendent chez Laguette, Imprimeur & Libraire, rue Saint Jacques, à l'Olivier.

** On vient auſſi de donner la traduction de la Thèſe ſoutenue en 1723.

roiſſoit qu'il mouroit beaucoup de monde, la peur groſſit toujours les objets ; cependant malgré la ſaiſon contraire, & la complication des maladies, on ne perdoit à peine dans les Hôpitaux où il en meurt toujours plus qu'ailleurs, qu'un malade ſur vingt. De ce côté-là la petite vérole inoculée n'a pas de grands avantages ſur la naturelle, & on a déja vû qu'elle n'eſt pas moins formidable quand elle eſt contagieuſe. La petite vérole naturelle ne paroît dans le même pays que de loin en loin, au lieu que par l'inoculation, on la rend très-fréquente & toujours préſente partout ; de ſorte qu'elle répand une contagion preſque continuelle dans les ſaiſons où l'on a coutume d'inoculer. Tout conſideré, ſi dans un temps donné, dans l'eſpace de trois mois, par exemple, il doit mourir 400 ſujets de la petite vérole naturelle, il en mourra 700 dans le même eſpace de temps dans le pays où l'on pratiquera l'inoculation. * Si l'on inocule la petite verole dans un temps où l'on eſt menacé d'épidemie, on fixe & l'on détermine la maladie & la contagion. Car les cauſes de maladies épidemiques répandues dans l'air, affectent plus ou moins tous ceux qui communiquent avec l'atmoſphere contagieuſe ; & il en réſulte des maux infinis.

* Thèſe de Médecine, pag. 32.

On inocule tout le monde indifféremment. N'y a-t'il pas ſouvent beaucoup de gens inoculés à trois ans & qui meurent de cette opération, qui peut-être n'auroient pas eu la petite vérole naturelle avant trente, & qui n'en ſeroient pas morts. Cela peut porter un préjudice conſidérable ſur un grand nombre. D'ailleurs on ne voit pas qu'il ſoit raiſonnable d'abréger ainſi la vie des hommes ou de la riſquer. C'eſt ſe faire malade exprès de propos délibéré, pour avoir la miſérable conſolation de préparer ſon corps à la maladie ou à la mort.

2°. La petite vérole inoculée eſt toujours du nombre des diſcretes, elle eſt douce & benigne, & elle n'eſt pas contagieuſe comme la petite vérole naturelle.

℞ Cette petite vérole confluente & peſtilentielle, dont la malignité & la contagion ravageoient la nouvelle Angleterre; celle qui porta l'épouvente & l'effroi dans la ville d'Hartford & dans ſon voiſinage, n'étoient-elles pas venues à la ſuite de l'inoculation? Etoient-elles du nombre des diſcretes, des douces, des benignes? Celle qui de treize ſoldats inoculés à Véronne en tua trois & en mit ſix à deux doigts de la mort, étoit-elle d'un bon caractere? Etoient-ce encore des petites véroles douces & benignes, que celles dont le Parlement

d'Angleterre arrêta la cauſe en proſcrivant l'inoculation, à l'exemple de la Chambre Baſſe de Boſton? On a encore des exemples des préjudices qu'a cauſé cette méthode. On voulut en faire à Conſtantinople un nouvel eſſai. On inocula dans cette Capitale un nombre de perſonnes à la fois, il en réſulta une petite vérole maligne qui les emporta preſque toutes. *

Deux freres en Angleterre, (c'étoient des Seigneurs, on les nomme) s'étant fait inoculer, l'un mourut & l'autre fut réduit à un état de cachexie. ** Le fils de Milord Inchiquin mourut après cette opération. Les 5 enfans de Milord Smith en périrent tous. Un autre Seigneur a perdu par ce moyen un des 4 enfans qu'il avoit. L'inoculation ne porta pas ſur un des 3 reſtans, mais les deux autres ne firent qu'échapper à ſa violence. Tous ces faits & bien d'autres de la même nature ſont conſtatés dans la diſſertation de M. Cantwell. Waſtat rapporte qu'un homme qui avoit été inoculé donna la petite vérole à ſix perſonnes du même logis, & qu'il en mourut une. Les Anglois même attribuerent l'épidemie de Londres à un nombre de malades qui ſortirent troptôt de l'Hôpital des inoculés. &c.

* Diſſert. de M. Cantwell, p. 79.
** *Ibid.* p. 4.

3°. Les puſtules qui viennent à la ſuite de l'inoculation, ne gâtent jamais; ainſi l'on prévient par-là la difformité d'un grand nombre de ſujets.

℞ On avoit déja obſervé en 1723. que les inoculés perdoient beaucoup de leur teint naturel. Il y a actuellement en Irlande pluſieurs Demoiſelles de la premiere qualité qui en ſont tellement défigurées, que les parents ont du regret de les avoir fait inoculer. * Il arriva à Paris l'année derniere quelque choſe de ſemblable à un homme épris de ſa beauté; il voulut abſolument être inoculé. Il fut trompé dans ſes eſpérances, il en fut tellement gâté qu'il n'oſa plus ſe montrer, il ſe fit moine. Un Colonel voulant conſerver à ſes deux filles une beauté qui les faiſoit admirer, les ſoumit à l'inoculation; mais le mal fit tant de ravages, & changea tellement leur phyſionomie qu'elles n'étoient preſque plus en état de ſe montrer en public.

4°. Les ſcorbutiques, les aſthmatiques, les filles qui ont les pâles couleurs, ne ſe trouvent pas plus mal de l'inoculation que les autres.

℞ C'eſt une méthode bien heureuſe, puiſqu'elle fait qu'une maladie compliquée n'eſt pas plus dangereuſe que ſi elle étoit ſimple. Cependant Timon nous aſſure

* Diſſert. de M. Cantwell, p. 12.

qu'on inocula à Conſtantinople des enfans de trois ans, attaqués d'écrouelles, de maladies héréditaires, d'épilepſies, dans le maraſme, & avec des flux de ventre colliquatifs, & qu'ils moururent tous. * On auroit beau vouloir juſtifier l'inoculation de toutes ces morts, n'a t'elle pas été également funeſte à des perſonnes ſaines & robuſtes ?

5°. Ceux qui ſont inoculés ſont pour la ſuite à l'abri de la petite vérole, quand bien même il ne paroîtroit que peu de boutons, & quand il n'en paroîtroit pas du tout, la ſuppuration des ulceres tient lieu de cette maladie. Cette ſuppuration eſt une preuve non équivoque que l'inoculation a opéré dans la maſſe du ſang.

℞ La ſuppuration de la petite vérole naturelle, eſt beaucoup plus abondante que celle des ulceres de la petite vérole inoculée, & elle l'eſt pour le moins autant que celle qui vient à la ſuite de l'inoculation. Cependant on n'eſt pas à l'abri de l'avoir une ſeconde & une troiſieme fois ; les exemples en ſont aſſez fréquents pour ne pouvoir pas en douter. L'art l'emporteroit-il ſur la nature dans cette opération ? Non, on ſe trompe, car quoiqu'on ait eu la petite vérole artificielle dans toutes les formes, on n'eſt pas à l'abri d'avoir enſuite la

* Timon, p. 33. Thèſe de Médecine, p. 25.

naturelle, en voici des preuves. Un jeune Seigneur Anglois étant à Rheims en 1736. eut la petite vérole naturelle, quoiqu'il l'eût déja eue à Londres par l'inoculation; ce fait eſt confirmé par une lettre d'un Profeſſeur de Médecine de Rheims qui conduiſit cette maladie. * M. Milin Médecin de la Faculté de Paris, rapporte qu'en 1723, un étudiant tomba malade d'une petite vérole confluente, dont il a reſté fort marqué quoiqu'il l'eût eue chez lui par inoculation. Un Seigneur Irlandois a aſſuré M. Miſſa Médecin de la Faculté de Paris, qu'il y a des familles en Irlande qui ne veulent pas entendre parler de l'inoculation, parce qu'on a vû reparoître la petite vérole deux ou trois fois dans des ſujets qui avoient été inoculés, & parce que cette opération avoit été fatale à des héritiers chéris. &c. **

6°. L'inoculation ne donne pas la petite vérole à quelqu'un qui ne devoit pas l'avoir ; ainſi on ne riſque rien en leur faiſant cette opération.

℞ Si l'on ne donne pas la petite vérole à des gens qui ne doivent pas l'avoir, on riſque de donner par l'introduction du pus variolique des maladies encore plus dangéreuſes. Le fils d'un Fermier près de la

* Diſſert. de M. Cantwell, p. 7.

** Diſſert. de M. Cantwell, p. 13.

Ville de Cork en Irlande fut inoculé, il y a environ deux ans & demi. Il ne parut aucune puſtule ni ſuppuration, mais le malade mourut le cinquieme jour d'une gangrène au bras où l'inciſion avoit été faite. Le Docteur Hadou, un des plus zélés Inoculateurs de la grande Bretagne, avoue qu'il arrive ſouvent après l'inoculation des inflammations, des clous, des tumeurs & quelquesfois des ſymptômes très-violents. Comment n'en arriveroit-il pas ? La qualité deletere de l'humeur qu'on inſinue immédiatement dans le ſang, durcit & rend carcinomateuſes les lévres des plaies ; on en voit ſortir une humeur virulente, & ſemblable à celle qui découle d'un cancer ouvert. Des ulceres quelquesfois incurables, mais toujours rébelles, ſe font dans les glandes des iſſues où l'art ne peut pénétrer. * Un Médecin Anglois aſſure que l'inoculation devient ſouvent un ſource d'autres maladies fâcheuſes. Les fiévres pétéchiales (obſerve M. Cantwell) ſi communes en Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande, les fiévres lentes & hectiques, les maraſmes, les atrophies, effets ordinaires des ſuppurations internes, ne pourroient-elles pas en provenir ? Quoi qu'il en ſoit on n'a que trop d'expériences qui prouvent que l'inoculation affoiblit beaucoup le tempérament,

* Thèſe de Médecine. p. 21.

& l'on a eu ſoin d'avertir dans les nouvelles Litteraires qu'il y avoit bien des inoculés qui demeuroient mal ſains. On n'introduit pas impunément dans le ſang un corps étranger, & moins encore des matieres réduites à l'état de putréfaction, comme le pus des puſtules varioliques.

7°. L'humeur de la petite vérole eſt différente des autres humeurs, & on ne riſque pas en l'inſérant de donner d'autres maladies qui ſe communiquent, comme les maladies vénériennes, les écrouelles, le ſcorbut, la gale &c.

℞ Par quel art eſt-ce donc qu'on purifie le pus de la petite vérole inoculée, des vices dont la matiere qui le fournit, étoit atteinte avant l'opération? Comment, on ne voudra ni boire ni coucher avec un galeux, un vérolé, un Phthiſique &c. crainte d'abſorber quelque molecule inſenſible de leur tranſpiration, & l'on recevra dans ſon ſang les liquides les plus infectés de ces malades, ſans craindre de contracter leurs vices primitifs? On ſe fait illuſion: ce pus eſt doublement infecté, & l'on doit en attendre plus d'une maladie.

Tous les hommes n'ont pas la petite vérole naturelle, il y a des familles entieres qui en ſont exemptes; cependant on inocule tout indifféremment, & l'on riſque de tout gâter. Car l'enfant dont on prend

le pus peut avoir dans ſes liquides des principes de corruption qu'il tient de ſes parens ou de ſa nourrice. Quoiqu'ils ne ſoient pas encore développés, ils n'en ſeront pas moins à craindre ni moins en état d'infecter des familles ſans reproche, d'une tache d'autant plus redoutable, qu'elle ne ſe manifeſte ſouvent que dans les deſcendants. Ne vaudroit-il pas mieux couler ſes jours au gré de la nature ? N'eſt-ce pas un véritable moyen pour rendre tous les maux communs, & n'eſt-ce pas jetter les fondemens d'une infirmerie univerſelle, où l'on s'empreſſe d'aſſujettir tous les hommes ? On doit regarder la petite vérole naturelle comme une véritable criſe, que la nature a ſoin de préparer de longue main pour la rendre parfaite. Elle le ſeroit toujours, & la petite vérole ſeroit auſſi toujours diſcréte & benigne, ſi quelque vice contagieux ou quelque dérangement de l'atmoſphére, ne précipitoit pas le développement de la matiere variolique, & ne rendoit pas par-là la criſe imparfaite. Telle eſt la cauſe ordinaire des ravages que fait la petite vérole, ou des incommodités fâcheuſes qui en ſont les ſuites, & qui ſe préſentent le plus ſouvent ſous des faces toutes différentes. N'eſt-ce pas là auſſi le cas de l'inoculation & l'effet du virus, ou du poiſon variolique, inſéré dans

les vaiſſeaux, dans le deſſein mal entendu de ſeconder la nature ? Mais il ne ſçauroit produire qu'une criſe imparfaite, dont on a toujours lieu de craindre des ſuites fâcheuſes. *Eſt ignis ſuppoſitus cineri doloſo.*

Voilà, Monſieur, une partie des raiſons qu'on donne pour & contre l'inoculation ; j'en ſuis l'Hiſtorien, & non pas le défenſeur.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Paris le 8e. d'Août 1755.

LETTRE

*De M*** D. M. P. à M: Miſſa D. M. P. au ſujet de l'inoculation de la petite vérole.*

De Paris ce 6 Août 1755.

MONSIEUR,

IV. Enfin l'inoculation de la petite vérole va triompher en France, & l'Automne prochaine nous ne verrons que des *inoculés*. Je ſouhaite que les ſuccès répondent aux idées avantageuſes que les ſéctateurs de ce ſyſtême s'en ſont formés. Loin d'être partiſan de cette méthode, j'ai pluſieurs raiſons pour penſer comme vous, Monſieur, & Monſieur Cantvvell notre confrere. J'eſpere même dans la ſuite vous faire part de mes réflexions à ce ſujet. En attendant trouvez bon que je vous communique une lettre que M. Gervais Chirurgien de Leyden à écrite de cette ville en date du 21 Juin de cette année à M. Gervais ſon fils maintenant à Paris, la voici en ſubſtance.

» M. Gaubius * après avoir préparé la » perſonne qu'il vouloit inoculer, ordon- » na une ſaignée du bras que je lui fis le

* Profeſſeur en Chymie à Leyden, & fort connu par ſes ouvrages.

matin

» matin, mais aſſez médiocre parce que le » malade étoit d'un tempérament déli-» cat Sur le ſoir nous ouvrîmes ſur chaque » bras la peau à la longueur d'un pouce, » & nous y mîmes un fil ou une meche im-» bibée de matiere variolique que nous » avions eue par le moyen de M. Swen-» che, * qui nous avoit aſſuré qu'elle étoit » de bonne ſorte & qu'il l'avoit tirée d'un » corps ſain. Nous mîmes ſur les plaies un » ſupuratif, & ce ne fut qu'au bout de 48 » heures que nous levames l'appareil. Nous » nous apperçumes alors que la ſuppuration » étoit bien établie. On retourna le fil » qu'on mit dans les plaies, & il y reſta » encore 24 heures après lequel temps on » le retira. On continua enſuite de panſer » les plaies avec le ſupuratif.

» Il ſe paſſa 10 jours ſans qu'on apper-» çut la fiévre, ni aucune puſtule; mais le » onziéme jour la fiévre parut, & le dou-» ziéme il parut quelques taches ſur la » peau. Le treiziéme le malade étoit cou-» vert de boutons depuis la tête juſqu'aux » pieds, & bientôt tout le corps en fut » tellement rempli qu'on commençat à » craindre pour le malade. Il eut un déli-» re conſidérable & on fut obligé de lui » appliquer les véſicatoires à la jambe. Cet » accident ſurvint le 10e jours depuis que la

* Profeſſeur célébre à la Haye.

» petite vérole avoit commencé à paroître.
« Les ſoins redoublés de M. Gaubius ti-
» rerent enfin cette perſonne du danger
» évident où elle avoit été. Il lui ſurvient
» cependant de temps en temps des puſtu-
» les qui ſupurent & qui l'incommodent
» beaucoup. On pourroit nommer cette
» petite vérole, confluente. &c.

Vous voyez, Monſieur, par cette lettre que l'inoculation de la petite vérole n'eſt pas auſſi innocente qu'on veut la faire paſſer, & qu'il faudroit encore bien des expériences ſur des criminels avant que de hazarder de la donner à des perſonnes qui ſont cheres à l'Etat.

J'ai l'honneur d'être &c.

Na. *Nous prions les perſonnes qui écriront ſur ces matieres de vouloir bien nous les communiquer pour les rendre publiques par la voye de ce Journal. Comme nous ne devons prendre aucun parti, nous inſererons également le* pour *&* *le* contre. *La néceſſité d'inſerer ces deux piéces, vû les circonſtances, a encore retardé pluſieurs choſes que nous comptions publier. Ce ſera pour le mois prochain.*

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une Hydrocephale ou Hydropiſie de la tête, accompagnée de la Tranſparence & de l'Amoliſſement des Os du Crâne. Par Monſieur Betbeder, Docteur en Médecine, Aggrégé au College des Médecins de Bordeaux, Inſpecteur des Eaux Minérales du Mont de-Marſan.

V. La nature toujours égale dans ſes productions ſemble quelquefois ſuivre des routes, qui nous font regarder comme des choſes extraordinaires tout ce qu'elle produit dans ces occaſions. Elle nous offre un de ces prodiges dans la naiſſance de Marie Ravot, fille de Guillaume Ravot, Vigneron de la paroiſſe de Begle près Bordeaux, & ancien Milicien retiré par Congé du Bataillon de Libourne, & de Jeanne Chereu.

L'état ſingulier de cette petite Fille nous a donné occaſion de faire des obſervations neuves, curieuſes & intéreſſantes : nous allons les communiquer au Public dans l'idée de lui faire connoître notre attention à obſerver tout ce qui a quelque rapport à la ſcience de la Médecine ſi néceſſaire à ſa conſervation, & afin de le mettre en état de vérifier par lui-même, pendant la vie de l'Enfant, ce que nous avons obſervé.

Marie Ravot naquit le 23 Avril 1755. dans la paroiſſe de Begle, au village de Birambits, à une lieue de Bordeaux : l'accouchement fut naturel & les douleurs ne furent point longues. La Sage-femme s'étant miſe en devoir de ſecourir la Mere, apperçut au paſſage une maſſe ronde qu'elle prit d'abord pour la Tête de l'Enfant ; mais la moleſſe extraordinaire de cette partie penſa lui faire commettre une faute conſidérable. Car imaginant que cette maſſe pouvoit être l'enſembe des membranes, & que l'Enfant y étoit encore renfermé, elle fut tentée de les ouvrir, quoiqu'elle ſçût que les eaux s'étoient déja écoulées : mais dans la réflexion elle prit un parti plus doux & plus ſage. Elle exhorta la Mere à la patience, & elle-même attendit que quelque autre tranchée vint lever ſes doutes. Tout réuſſit parfaitement, une nouvelle douleur s'étant fait vivement ſentir la Mere fut heureuſement délivrée, en mettant au monde la Fille qui fait l'objet de nos obſervations.

L'état de la ſanté du Pere & de la Mere, l'accouchement qui venoit d'être heureux, ne firent point ſupçonner que cet Enfant exciteroit bientôt la curioſité des Médecins & des Chirurgiens, ainſi que le zele des Académies. Elle parut jouir d'une parfaite ſanté, mais pendant que la Mere ſe re-

mettoit de jour en jour, la nature opéroit bien différemment ſur la Tête de ſa Fille. Le huitiéme jour de ſa naiſſance on commença à s'appercevoir que ſa tête groſſiſſoit & qu'elle devenoit tranſparente. Cette groſſeur & cette tranſparence augmentant chaque jour, nous en fumes informés le 9 Août préſent mois, & nous étant tranſportés ſur les lieux le ſurlendemain, nous obſervames, que, quoique la face de cet Enfant n'eût point ſouffert d'altération ſenſible dans aucune de ſes dimenſions, la Tête cependant étoit d'une groſſeur extraordinaire, tous les os qui compoſent les parties ſupérieures, antérieures, poſtérieures & latérales nous offrirent un phénomene auſſi nouveau que ſurprenant. Ils étoient tous tranſparens, & en plaçant une bougie à l'oppoſite on voyoit à travers dans l'intérieur du crâne. On diſtinguoit le ſinus longitudinal depuis la partie ſupérieure & moyenne du Coronal juſqu'à ſon extrémité inférieure ; les ſinus latéraux ne laiſſoient aucune trace, & toute la ſubſtance du cerveau paroiſſoit une liqueur limpide, claire & rougeâtre ; le Coronal, les Pariétaux, les Temporaux, la Roche elle-même paroiſſoient également diaphanes, plus ou moins ramolis. On ne ſentoit une certaine réſiſtance que vers les parties ſupérieures & latérales de l'Occipital, &

ces portions étoient un peu moins tranſparentes que les autres os du crâne. Ils cédoient tous à la preſſion du doigt, mais on appercevoit encore moins de réſiſtance dans l'endroit des ſutures. Nous avons obſervé dans ces endroits une membrane plus ou moins étendue. Entre les os pariétaux elle a deux travers de doigt de large; les deux piéces du coronal ſont également éloignées à la faveur d'une membrane d'environ un travers de doigt; il paroît s'éloigner de ſa connexion avec les os Sphénoïde, l'Ethmoïde, les os du Nez & s'avancer antérieurement, ce qui commence à produire une difformité dans la face. On trouve encore une ſéparation aſſez remarquable entre les Pariétaux & l'Occipital.

Le volume du Crâne ne s'eſt accru que par degrés & par l'écartement des os les uns des autres. La tête, lorſque nous l'avons viſitée, avoit les dimenſions ſuivantes. Depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, quinze pouces & deux lignes; d'un oreille à l'autre un pied neuf lignes, & de circonférence en paſſant horizontalement du coronal ſur les temporaux juſqu'à l'apophyſe tranſverſale de l'occipital, un pied neuf pouces. Huit jours avant on n'avoit trouvé, ſuivant la meſure qu'en avoit pris le Chirurgien des Lieux, qu'un pied quatre lignes d'une oreille à l'autre, & de cir-

conférence un pied huit pouces : ainſi depuis le premier Août juſqu'au 10. la Tête avoit crû d'un pouce en circonférence & de cinq lignes d'une oreille à l'autre.

Nous jugeons que la cauſe du volume prodigieux de cette tête eſt une réſolution de la ſubſtance du cerveau en une ſéroſité dont l'épanchement produit cette Hydrocephale ; elle doit exciter l'attention de tous les curieux : mais la tranſparence & l'amoliſſement des os nous paroît un phénomene à examiner & ſur lequel on ne pourra que tirer des conjectures pendant la vie de l'Enfant. Nous en recueillerons, avec ſoin, toutes les particularités ; la diſtance de notre domicile à celui de l'Enfant dont il s'agit ne ralentira point notre zele. Nous eſpérons que ce nouveau prodige nous fournira des preuves pour étayer une idée particuliere que différentes obſervations nous ont fait naître ſur la ſtructure de la ſubſtance médullaire du cerveau ; nous la produirons en peu de temps dans une Diſſertation qui a pour titre ; ESSAI SUR LA NATURE DES ESPRITS ANIMAUX.

On peut voir cet Enfant à toutes les heures du jour, il eſt logé chez le ſieur Pechon, Maître Cordonnier, rue St. Jâmes. On entre par la rue de Gourgues.

ARTICLE II.

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

RÉPONSE

De Monſieur le Cat à Monſieur Deſtremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Au ſujet de l'Agaric.

VOus embraſſez, Monſieur, une très-bonne cauſe, & vous me paroiſſez très en état de la ſoutenir ſans mon appui. M. Chabrol, dont je n'ai pas encore lû les objections, a grand tort, s'il prétend que c'eſt la faute de la compreſſion que j'ai faite ſi l'Agaric ou plutôt le champignon *veſſe de loup* ne m'a point réuſſi; car j'ai fait d'abord cette compreſſion tant directe que laterale aſſez forte pour empêcher l'iſſue du ſang, & quand les cris du malade & les accidents m'ont contraint de la relâcher, je ne l'ai fait que par dégrés; or le dernier de ces dégrés n'ayant point calmé les douleurs, & ayant cependant laiſſé couler le ſang, il devient démontré que dans ce ſujet au moins, l'Agaric ou le champignon

ne pouvoit arrêter l'hémorragie par aucun dégré de compreſſion qui ne produisît de plus grands accidents que la ligature, puiſque celle-ci a fait tomber tous ces accidents; donc il eſt conſtant par cette expérience qu'il y a au moins des cas où la ligature eſt préférable à l'Agaric.

Je crois, Monſieur, que vous trouverez cette conſéquence bien modeſte; car quelle vertu nous vante t'on dans l'*Agaric?* M. Miſſa à l'habileté duquel on peut bien s'en rapporter, n'y trouve aucune qualité *ſtiptique*, *aſtringente*, & ſi je m'en ſouviens bien, il réduit ſes propriétés à la *moleſſe* & à la *ſpongioſité*, ſi l'on peut dire de ſa ſubſtance, mais la charpie fine, rapée n'a-t'elle pas toutes ces propriétés à un degré ſupérieur à celles de l'Agaric, & les poudres fines, abſorbantes & aſtringentes dont *nos peres* ſaupoudroient encore cette charpie, ne ſont-elles pas encore de beaucoup plus efficaces que la poudre de la veſſe de loup (*Lycoperdon*) qui, ſelon moi, vaut mieux que l'*Agaric*. La compreſſion ſur ces appareils de nos peres pouvoit donc mieux arrêter le ſang que celle qu'on preſcrit ſur cet *Agaric* qui fait tant de bruit. Cependant nous leur avons préféré la ligature & avec raiſon.

Croyez-moi, Monſieur, après nous être oppoſés de toutes nos forces au tor-

rent de l'erreur, nous ſommes quittes de nos devoirs vis-à-vis du Public, & en droit de le laiſſer en proye à l'enthouſiaſme dont il eſt ſujet à ſe prendre pour les nouveautés les plus frivoles. Vous êtes aſſez jeune pour le voir revenir de pluſieurs travers de cette eſpece qu'il idolâtre aujourd'hui; pour moi je me borne au plaiſir de penſer actuellement que vous direz un jour de moi à cet égard, *vidit, pervidit, riſit.*

J'ai l'honneur d'être,

Monſieur

Votre très-humble &c.

le Cat.

A Rouen ce 24 Juillet 1755.

OBSERVATION

Sur des Os du coude fracturés, par M. Barde, Chirurgien à la nouvelle Yorck.

II. Au mois de Mai 1746. une Dame qui étoit groſſe de trois mois, ſe fractura obliquement les deux os du coude. Le Chirurgien qui fut appellé trouva le bras déja gonflé & les muſcles fort contus. Il lui fit d'abord une ſaignée du bras & mit au bras malade l'appareil couvenable. L'inflammation fut moins conſiderable que de coutu-

me, & au bout de 12 jours la malade ſe trouva en état de marcher.

Après les 40 jours on leva l'appareil & le Chirurgien trouva les extrémités des os vis-à-vis les unes des autres, mais il ne paroiſſoit point qu'il y eût encore de calus ou dumoins il étoit ſi foible qu'on pouvoit plier le bras en tout ſens. Il remit l'appareil, qu'il défit encore au bout de quelque temps; mais les choſes ſe trouverent dans le même état que la premiere fois. Le Chirurgien ſoupçonna alors avec raiſon que la groſſeſſe de la malade étoit la cauſe de ce Phénomene, puiſque les ſucs nourriſſiers & agglutinans ſe portoient tous vers le fœtus. Il prit le parti de faire une eſpece de gand de ſoie dans lequel étoient attachés 4 baguettes d'aciers, longues de 7 pouces & de 3 lignes de largeur. Il plaça le bras dans ce gand & l'aſſujettit avec un nombre ſuffiſant de cordons. La malade le porta pendant plus de 4 mois ſans que le calus changeât de nature; de ſorte qu'elle ne pouvoit faire aucun uſage de ſon bras, auquel elle reſſentoit de temps en temps de la douleur. Environ un mois après qu'elle fut délivrée de l'enfant qu'elle portoit le calus ſe forma parfaitement, les douleurs ceſſerent, & elle ſe ſervit de de ſon bras.

AUTRE

Sur l'Extirpation d'une Excroiſſance de chair dans la matrice: par M. Mortimer.

III. Une femme après des couches aſſez heureuſes, eut pendant 7 ans un écoulement conſidérable d'une matiere ſéreuſe & épaiſſe qu'elle prenoit pour des fleurs blanches. Il parut enfin un *fungus* qui pendoit de l'orifice de la matrice juſqu'au dehors des grandes levres. La malade reſſentoit de grandes douleurs dans la matrice & dans les lombes. Elle s'affoibliſſoit journellement, ſon poulx devenoit petit, & elle avoit des ſueurs & des vomiſſemens fréquens. M. Burton qui fut appellé avec un Chirurgien découvrit un ulcére à l'orifice de la matrice, & qui étoit la ſource d'où le *fungus* prenoit ſa croiſſance. Le Chirurgien le lia le plus haut qu'il put avec un fil, & au bout de quelques jours cette maſſe de chair tomba. Elle étoit ſolide, de couleur noire & livide.

AUTRE

Sur un calcul humain de groſſeur extraordinaire, par M. Heberdes.

IV. On conſerve dans la Bibliothéque du College de la Trinité à Cambridge une pierre qu'on a tiré du corps d'une femme après ſa mort, il y a environ 80 ans. Cette pierre eſt ovale, polie à ſa ſurface & plate d'un côté. Elle peſe 33 onces, 3 gros, 36 grainds poids de Médecine, & on en a oté un morceau. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'une pierre ſi monſtrueuſe n'ait point incommodé celle qui la portoit; car cette femme ne reſſentit des douleurs qu'un jour qu'elle monta à cheval. La douleur fut bientôt accompagnée d'une telle ſtrangurie qu'elle en mourut bientôt après.

Ne pourroit-on pas inférer de cet exemple que les pierres incommodent moins par leur poids & leur figure que par leur ſituation, & que ſi l'on vient à bout de la faire changer de place, on peut donner de grands ſoulagemens au malade.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Septembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

I. *Theſe ſur le Régime qu'on doit obſerver à Paris, par M. Hazon Docteur Régent de la Faculté de Paris.* p. 165

II. *Lettre de M Darlue Docteur en Médecine à M. Molinard, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'univerſité d'Aix. Sur la Rage & ſur la maniere de la guérir.* p. 182

III. *Suite des obſervations ſur la Rage.* p. 203

IV. *Lettre ſur l'inoculation de la petite vérole, par M. Raulin de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sçiences & Arts de Bordeaux, & Docteur en Médecine, à M. Dario le Pere, Docteur en Médecine de la*

Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne. p. 208

V. *Lettre de M*** D. M. P. à M. Miſſa D. M. P. au ſujet de l'inoculation de la petite vérole.* p. 224

VI. *Premiere Obſervation ſur une Hydrocephale ou Hydropiſie de la tête, accompagnée de la Tranſparence & de l'Amoliſſement des os du Crâne, par M. Betbeder, Docteur en Médecine, Aggrégé au College des Médecins de Bordeaux, Inſpecteur des eaux Minérales du Mont-de-Marſan.* p. 227

ARTICLE II.

I. *Réponſe de M. le Cat à M. Deſtremau Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.* p. 232

II. *Obſervation ſur des os du coude fracturés, par M. Barde Chirurgien à la nouvelle Yorck.* p. 234

III. *Autre ſur l'Extirpation d'une Excroiſſance de chair, par M. Mortimer.* p. 236

IV. *Autre ſur un calcul Humain de groſſeur extraordinaire, par M. Heberdes.* p. 237

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du préſent mois. A Paris, ce premier Septembre 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE. 1755.

Tome III.

À PARIS,
Chez JOSEPH BARBOU, ruë S. Jacques, aux Cigognes.

M DCC LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AVIS.

C'eſt à BARBOU, Libraire, ruë S. Jacques, qu'il faut adreſſer les Piéces qu'on ſouhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles ſeront inſérées *gratis*; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui ſera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra ſucceſſivement le premier jour de chaque mois, & ſe vend broché *douze ſols*. Les ſix mois forment un Volume.

LE MEME LIBRAIRE DÉBITE

Cornelii Trioen obſervationum Medico Chirurgicarum faſciculus, *in-4°. cum fig.* 10 liv.

Nouveau Siſtème ſur la génération de l'Homme & celle de l'Oiſeau, par M. de Launay, *in-12.* 2. l.

Les Commentaires de Céſar, latin françois, 2 *vol. in-12.* traduct. nouv. 5. l.

—— en latin, 2 *vol. in-12.* petit format, avec Cartes Géographiques & figures, pour ſervir de ſuite aux Auteurs Latins connus ſous le nom de Couſtelier, & dont le Sieur BARBOU a achetés les Editions comme de Virgile, 3 *vol.* Horace. Phedre. Juvenal. Lucrece. Catulle, Tibulle, Properce. Martial, 2 *vol.* Céſar, 2 *vol.* Salluſte. Cornelius Nepos. Velleius Parerculus. Eutropius. La Collection forme aujourd'hui 16 *vol. in-12.* qui ſe ſéparent, & Chaque volume relié en veau, doré ſur tranche, & filet ſur le plat, ſe vend 6. l.

Le même Libraire met ſous preſſe Quinte-Curce, Ovide, & donnera ſucceſſivement tous les Auteurs Latins.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE. 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

QUESTION DE MÉDECINE.

Soutenue pour la Cardinal aux Ecoles de Médecine de Paris, le mardi vingt-ſept du mois de Mai M D CC LV.

M. JACQUE-ALBERT HAZON Docteur, Préſident & Auteur de la Théſe, traduite du latin par le même.

La diete néceſſaire à tout le monde, l'eſt-elle davantage aux Habitans de la Ville de Paris.

I.

A VINGT dégrés de longitude & quarante-huit, cinquante minutes, dix ſecondes de latitude, eſt ſituée une grande Ville, Paris, Capitale du Royaume de France. En faire l'éloge ce n'eſt point ici le lieu, elle eſt connue du monde entier. Très-petite dans ſon origine; depuis l'invaſion des francs dans les

Gaules, elle a eu des accroiſſemens continuels, & elle en recevroit encore ſi le gouvernement pour de ſages raiſons n'en avoit enfin fixé les limites ; c'eſt qu'il étoit à craindre que cette Ville déja trop conſidérable ne ſuccombât enfin ſous ſon propre poids. Elle eſt placée dans un fonds, une grande riviere (la ſeine) la traverſe de l'Orient à l'Occident ; c'eſt ainſi que ſont ſituées les grandes Villes pour la facilité du commerce. Quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'elle ſoit enfermée par une chaîne de montagnes, elle en eſt cependant dominée preſque de tous les côtés. Vers le midi ſon terrein eſt ſec & ſabloneux ; c'étoit autre fois un pays vignoble, tout le reſte eſt humide & rempli de marais. Non-ſeulement ſon étendue eſt telle qu'elle a enveloppé & enfermé dans ſon enceinte pluſieurs Bourgs & Villages, ſes maiſons ſont encore très élevées & la plûpart de ſes rues aſſez ſerrées, tant eſt grande la multitude de ſes habitans, tant naturels qu'étrangers.

De cette ſituation il réſulte que la riviere y éleve continuellement ſes humidités, que les montagnes y font deſcendre leurs vapeurs, que les vents coupés de tous côtés par les rues s'y engouffrent, & par conſéquent que l'air enfermé & comme empriſonné par tout, n'y a pas une circulation bien libre. Les rues toujours fréquentées, toujours battues par la multitude des gens de pied, de cheval, les voitures & les charois de toute eſpece, toujours arroſées par les pluies & les ruiſſeaux, y ſont preſque en tout temps mouillées & pleines de boue ; ſi vous joignez à toutes ces cauſes la fumée qui exhale des cheminées ſans nombre comme d'autant de ſoupiraux, vous ne ſerez plus ſurpris en deſcendant des montagnes voiſines, ou entrant de loin dans cette grande Ville, de la voir comme enſevelie dans des nuages & des brouillards épais.

Comment donc, dira quelqu'un, a-t'on choiſi une ſituation ſi déſavantageuſe pour y placer la Capitale ? ou bien comment une Ville ſi mal ſituée eſt-t'elle devenue la premiere & la maitreſſe des autres?

Lorſque Paris étoit contenue dans la Cité, petite Iſle, petite enceinte, rien de mieux ſitué, rien de plus commode, rien de plus riant que Paris. Ses accroiſſemens, ſon étendue ſeule, la multitude de ſes habitans a nui à ſa ſalubrité. Quoi qu'il en ſoit de tous ces inconvéniens, qui accompagnent toujours les grandes villes, vous chercheriez en vain dans aucune ville du monde une Police plus habile, pour y réunir à la fois la ſureté, la propreté & la clarté.

II.

LE caractere, les mœurs, le temperament & les maladies des habitans de la Ville de Paris, répondent au climat qu'ils habitent, & à la conſtitution de l'air qu'ils reſpirent. Moins ſeptentrionnaux que les pays plus au Nord, ils n'en ont point la peſanteur & le phlegme; moins méridionnaux que les pays du midi, ils n'ont ni tant de ſaillie, ni tant de vivacité d'eſprit; ils ſont cependant ſpirituels, laborieux & vifs dans l'action, d'ailleurs ils ſont humains, polis & favorables à l'étranger: leurs corps ſont moins robuſtes que ceux des habitans de la campagne, parce que l'air de Paris n'eſt ni ſi pur ni ſi élaſtique que celui des champs pour les raiſons indiqu ées dans le premier corollaire. La génération n'y eſt ni ſi louable ni ſi multipliée qu'ailleurs, ſur-tout chez les grands; les groſſeſſes des femmes ſont pénibles, les avortemens ſont fréquens, les couches laborieuſes & pleines de danger. Les enfans engendrés ſous un ciel ſi peu ſerein, ni ſont pas, s'il eſt permis de parler comme le vulgaire, d'une ſi belle venue. Le rachitis, la dentition, les ſcrophules, quoiqu'on ne puiſſe les appeller endemiques à cette grande Ville, y tourmentent, pour ne pas dire ravagent & déciment le premier âge. Les pâles couleurs viennent encore diſputer aux filles leur beauté, leur établiſſement & comme leur premiere entrée dans le monde: les maladies chroniques &aigues y exercent un empire tyrannique. Les maladies chroniques principales ſont les obſtructions, les hydropiſies, les phtiſies, le ſcorbut parmi le peuple, ſi à une année plus glacialequ'à l'ordinaire ſe joint la cherté des vivres: cette maladie n'eſt pas rare, même parmi les grands & les riches à raiſon de la délicateſſe du temperament: les affections vaporeuſes ſont le partage & le tourment des Dames. Au nombre des maladies aigues ſont la goutte, les apoplexies, toutes les maladies inflammatoires ſi communes à Paris, les petites véroles de mauvais caractere, les rougeoles, les toux ferines des enfans vulgairement dites coqueluches, & ſur-tout les fluxions de poitrine, les peripneumonies, les fiévres de toute eſpece & principalement les fiévres malignes, qui à la différence de celles de la campagne, ſont preſque toutes ſans exhantême à raiſon de la fraicheur & de l'humidité de l'air.

III.

QUelqu'un eſt-il étonné du nombre des maladies qui régnent à Paris comme dans leur centre & leur domaine ? qu'il en conſidere la cauſe, qu'il éxamine le caractere & le genie, elles derivent toutes du même principe. L'air y eſt froid pendant près de ſix mois de l'année, & il eſt tel par le climat qui eſt plus ſeptentrional que méridional; il y a plus, il y eſt plus long-temps froid qu'à la campagne, parcequ'il y eſt plus conſervé, moins renouvellé & plus défendu contre les vents du midi : d'ailleurs ſa fraicheur eſt entretenu par la ſituatione de la Ville qui eſt dans un fonds, par la hauteur des maiſons, l'humidité des boues & des ruiſſeaux des rues, la vapeur des marchés, de la riviere, & les exhalaiſons des montagnes voiſines. Mais ſi cet air étoit ſeulement froid, ſec, élaſtique & boreal, il ne ſeroit pas à beaucoup près ſi funeſte; par les mêmes raiſons que je viens d'énoncer, il eſt encore fort humide & a peu de circulation; de plus il eſt chargé de la tranſpiration de tous les corps animés & inanimés de cette grande Ville, tranſpirations qui ſont comme autant d'atômes dont ſes pores ſont remplis.

De toutes ces cauſes qui alterent la conſtitution de l'air, de tous ces mauvais principes qui le vicient, il en réſulte un commun qui eſt un principe d'épaiſſement général dans l'atmoſphere très-contraire à la ſanté : & en effet l'air eſt notre premiere vie ? Qu'arrive t'il donc lorſqu'on eſt tout environné, tout pénetré d'un air ſi peu ſec, ſi peu élaſtique, ſi froid, ſi humide, ſi épais, ſi chargé d'atômes ? L'atmoſphere en eſt appéſantie, les fibres de nos corps perdent de leur ſoupleſſe naturelle & de leur reſſort primordial, la circulation du ſang eſt ralentie, les fluides ſéjournent & s'épaiſiſſent, la tranſpiration ſur-tout, ce grand mobile de ſanté, en ſouffre conſidérablement : delà toutes les maladies qui affligent Paris, ſoit chroniques ſoit aigues; elles reconnoiſſent les même principe, ce que l'on prouveroit en détail ſi des poſitions diætetiques le permettroient.

Tire-t'on du ſang par la ſaignée dans les maladies chroniques, même dans les plus legeres & par ſimple précaution ? On trouve ſouvent le ſang épais, fort rouge, globuleux & ſans ſeroſité. En tire-t'on auſſi dans les maladies aigues & inflammatoires ſi communes à Paris ? C'eſt-là qu'on le trouve blanc, très-dur, coëneux, comme un

ſang préſuré, battu par la circulation & forcé dans les capillaires, tous ſignes d'épaiſſement dans les liqueurs.

Encore ſi l'air vicié dans ſa qualité conſervoit une même teneur, formoit une ſuite de ſaiſons égales à elles mêmes, ſucceſſives & conſtantes dans leur changement, on s'appercevroit beaucoup moins de la qualité de l'air qui ne dépendroit que de la ſituation de la Ville; mais le changement de temps y eſt continuel, il varie ſouvent du ſoir au matin: les vents n'y ſont pas réguliers, ils n'y ſont pas ſouvent permeables, coupés dans les rues & enfermés comme en autant de priſons, ils luttent, ils ſe combattent, ils communiquent à l'air comme autant de qualités différentes & oppoſées dont nos corps ſont le jouet & la victime: car nos fibres plus molles que des cordes à boyau y ſont tendues & détendues au gré des vents, & notre tranſpiration y ſouffre autant de variations que l'air en eſt lui-même ſuſceptible; enſorte que nos corps y deviennent des inſtrumens à corde, des barometres & des thermometres vivans. Faut il s'étonner après cela des épidémies, dont les cauſes éloignées échappent aux Medecins les plus éclairés, aux obſervateurs les plus exacts, parce qu'elles ſont ſoumiſes à trop de cauſes & de variations.

La qualité de l'épaiſſement de l'air de Paris ne ſe fait pas ſeulement remarquer par les maladies; les effets prodigieux que l'on éprouve par le changement d'air de celui de la Ville avec celui de la campagne, en eſt encore une preuve plus ſenſible: en effet le ſeul changement d'air devient un remede unique contre certaines maladies: il favoriſe, il hâte la convaleſcence après la guériſon des autres: dans la bonne ſanté même quelle différence de ces deux airs? Subitement nous devenons à la campagne plus forts, plus agiles, meilleur appétit, plus d'embonpoint, ſommeil plus reparant, gayeté nouvelle, banniſſement de mélancholie, à la campagne nous devenons des hommes nouveaux.

L'air eſt un moyen ſans lequel on ne peut vivre, ſa qualité influe beaucoup ſur la ſanté, nous venons de le voir; nous avons en même-temps anatomiſé, pour ainſi dire l'air de Paris pour en tirer des raiſons & des conſéquences de la diete qu'on y doit obſerver: il faut maintenant dire quelque choſe de la maniere dont on s'y conduit par raport aux autres choſes non naturelles.

Les alimens contribuent auſſi eſſentiellement à la vie & à la ſanté; grace à la providence & à la belle Police

qui régit cette grande Ville, Paris ne manque de rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie ou agréable au goût. Les campagnes s'épuiſent, les Provinces & les Villes s'oublient, ſe privent même pour fournir Paris; la longueur des voyages ne dérobe rien à ſa proviſion, tout va à ſa deſtination: le jour comme la nuit on y apporte, tout y aborde de tous côtés; par-tout on veille à ſes beſoins & à ſes plaiſirs, Paris ſeul eſt enſeveli dans le ſommeil: le pain y eſt bon & ordinairement à bon marché, le vin y a du corps, la viande y eſt mortifiée, ſucculante & point chere; la volaille ni le gibier ne manquent point: quant aux légumes & aux grains, notre Ville eſt d'une grandeur immenſe & infiniment peuplée qui pourra les lui fournir? L'Iſle de France qui l'environne de tous côtés, heureuſement pour Paris eſt féconde & riche en l'un & en l'autre. Ce qui contribueroit infiniment à la bonne ſanté des citoyens ne devient nuiſible que par l'excès & relativement à la qualité de l'air qui y eſt épais ſans reſſort & pour ainſi dire ſans âme. Le peuple boit tant qu'il a de quoi, les Grands font bonne chere, le Bourgeois mange aſſez; le mouvement, l'exercice & la veille ſont pour ceux qui ont beaucoup d'affaires; les autres, les femmes ſurtout, menent une vie ſédentaire & de jeu.

En conſéquence de l'air épais que l'on reſpire à Paris, du caractere mélancholique que l'on y contracte, du peu d'éxercice que l'on y prend, des alimens ſucculens dont on uſe, de la tranſpiration qui y eſt interceptée, les évacuations naturelles & périodiques ſe trouvent gênées, reſſerrées & ne s'éxercent pas bien librement, ſur-tout chez les femmes & les filles dont la vie & la ſanté ſont plus dépendantes de toutes ces cauſes ſecondes & non naturelles.

Dirai-je quelque choſe des paſſions, la derniere des choſes non naturelles? Il faudroit un volume pour les peindre; par-tout où il y a beaucoup d'hommes raſſemblés, il y a toujours beaucoup de paſſions réunies; Paris renferme l'un & l'autre.

Là, ſous l'apparence de la plus belle Police, de la paix la plus profonde, de la tranquillité la mieux affermie, de l'ordre le mieux concerté, de l'affabilité, de la politeſſe la plus aimable regne le trouble des paſſions, la fermentation des eſprits, le tumulte des affaires, la diviſion des intérêts: là, chaque état, chaque condition a ſes vices particuliers communiqués par contagion, fortifiés par l'exemple: là, les profeſſions analogues, c'eſt-à-

dire, celles qui ont des rapports entre elles, & qui prêtent leur miniſtere à un même objet, quoique fixées & limitées anticipent les unes ſur les autres & joignent à une rupture ouverte, une guerre inteſtine : là, la mauvaiſe foi ſe cache dans la multitude, ſe déguiſe ſous les dehors de la probité & le maſque de la vertu, trompe avec adreſſe, nuit avec impunité.

Mais c'eſt auſſi à Paris où la ſageſſe du gouvernement a opposé aux vices & aux paſſions une barriere plus forte, une Police plus raffinée, une autorité redoutable, des Loix claires, une Juſtice ſevere, la lumiere de la Science, le motif & le flambeau de la Religion : c'eſt enfin à Paris que réſide une Faculté de Medecine celebre, devouée à l'humanité, occupée des intérêts de la vie & de la ſanté des hommes & qui repand par-tout des préceptes auſſi ſalutaires qu'ils ſont certains.

I V.

SI je me ſuis étendu ſur la qualité de l'air de Paris, ſa ſituation, ſon étendue, ſur les mœurs des habitans, ſa maniere de vivre, ſes maladies, ſes paſſions, c'eſt pour mieux faire connoître le beſoin qu'il y a d'y établir une diete générale, c'eſt-à dire une réforme générale dans le régime : les habitans de cette Capitale ont donc un interêt perſonnel à cette diſſertation.

Il n'y a perſonne de bon ſens qui ne convienne que ſoit à Paris ſoit à la campagne, ou dans les autres villes, il ne faille faire un bon régime pour ſe bien porter, éviter les excès, choiſir les alimens, ſouper peu, faire de l'exercice, dormir & veiller à propos, bannir les grandes paſſions ; mais ce qui eſt néceſſaire par-tout l'eſt encore plus à Paris. A la campagne l'air eſt vif, ſec, élaſtique, circulant, perméable ; les digeſtions, les ſecrétions s'y font aiſément & régulierement ; à Paris au contraire, comme nous l'avons déja dit, l'air eſt épais, humide, il a peu de reſſort & en communique peu aux fibres, les levains de l'eſtomach n'y ont pas beaucoup d'action ; il eſt donc de conſéquence de manger peu, afin de ſuppléer par la ſobrieté à ce qui manque à l'air, aux levains de l'eſtomach & aux organes de la digeſtion : les alimens y ſont ſucculens, nouvelle raiſon qui en exclut la grande quantité : il y a plus, la tranſpiration eſt beaucoup moindre à Paris qu'à la campagne à cauſe de la fraicheur, de l'humidité & de la peſanteur de l'atmoſphere ; les vaiſſeaux

ſont toujours pleins, toujours ſurchargés du ſurplus de cette tranſpiration, il faut donc craindre de les charger de nouveau & de les porter au-delà de leur ton par une nourriture abondante : c'eſt à ce défaut de tranſpiration, pour le dire en paſſant, qu'il faut attribuer le temperament ſanguin des Pariſiens & le beſoin de la ſaignée dans l'état de maladie & même par précaution.

Mais ſi l'on doit manger peu en tout temps, le repas du ſoir doit être beaucoup moindre que celui du diner; le défaut d'éxercice impraticable après le repas, l'abſence du ſoleil, la diminution de la tranſpiration ſurcharge les vaiſſeaux de l'eſtomach & le laiſſe moins en état de digerer; de-là ces digeſtions laborieuſes, ces ſommeils peſans, ces ſueurs nocturnes qui accablent plutôt la machine qu'ils ne la réparent. C'étoit autrefois une queſtion douteuſe, un problême de ſçavoir ſi le ſouper doit être moins fort que le diner; ce n'en eſt plus un à preſent que l'expérience eſt venu à l'appui de la raiſon; combien de perſonnes dans cette grande Ville attentives ſur leur ſanté, ſe ſont retranchées tout-à-fait le ſouper, ou l'ont diminué beaucoup & s'en trouvent parfaitement bien : en un mot le ſouper nuit à beaucoup de perſonnes, perſonne ne ſe trouve incommodé de la temperance que l'on y apporte : ce n'eſt point par la faute du ſouper médiocre, ſi le Médecin eſt quelque fois éveillé la nuit à grands frais.

Les alimens doivent être ſimples & ſimplement apprêtés, cuits à l'eau ou rotis au feu : on doit éviter les ragouts recherchés, ils épaiſiſſent les alimens, énervent les ſucs digeſtifs, irritent l'appétit & fatiguent l'eſtomach : les entremets, autre ſorte de ragouts de nouvelle invention, doivent être proſcrits avec encore plus de ſoin, de plus mauvaiſe qualité que les autres, ils ſont ſervis à la fin d'un grand repas, dans le temps ou ils peuvent être moins digérés & nuire davantage à la digeſtion de ce qui les a précédés : la pernicieuſe cuiſine de nos jours étoit inconnue à nos peres : le bouilli & le rôt entaſſés chacun dans un ſeul plat étoit toute leur nouriture : ils étoient plus robuſtes que nous, ils ne mangeoient pas moins que nous, mais ils mangeoient plus ſimplement, ils faiſoient auſſi plus d'éxercice : ils buvoient plus de vin & moins de liqueurs. Quant aux fruits que l'on ſert aux tables pour les deſſerts, ils doivent être cruds ou cuits, mais ils ne doivent point être confits.

La boiſſon de Paris eſt l'eau de la Seine, le vin, la

bierre & le cidre : l'eau de la Seine bien clarifiée eſt ſalutaire, elle eſt legere, pénetrante, diſſolvante, legerement laxative & ne cede en qualité à aucune riviere du Royaume ; on ne peut preſque point en trop boire.

Les vins ſeroient de meilleur qualité s'ils n'étoient point mélangés chez les Marchands : il faut les temperer de beaucoup d'eau, parce que comme tous les vins ſont tartareux, il eſt à craindre qu'ils ne dépoſent leur tartre dans nos vaiſſeaux & ne forment le gravier, s'ils ne ſont rendu fluides par beaucoup d'eau. Quant aux cidres & à la bierre, heureuſement, qu'excepté dans les chaleurs de l'Eté on en fait peu d'uſage à Paris : ces boiſſons ſont nouriſſantes, fermentantes ; il faut les exclure des repas, parce que la boiſſon n'eſt pas deſtinée à nourrir, mais à pénetrer & diſſoudre les aliments.

Les pays eloignés, de l'Orient & du nouveau monde avec leſquels par le moyen du Commerce nous avons plus de liaiſon qu'autrefois, nous ont communiqué leurs richeſſes ; heureuſes richeſſes ! ſi nous n'en abuſions pas. Le thé, le caffé & le chocolat ſont des medicaments plutôt que des boiſſons & des nourritures ; il faut donc pour qu'ils ne nous ſoient point nuiſibles, les renvoyer à la claſſe des medicamens : en effet, au lieu de pain & d'eau dont on devroit uſer le matin & ſeulement pour attendre le vrai repas du diner avec patience, on s'attable & on prend le thé, le caffé ou le chocolat avec du lait, tandis que le repas de la veille au ſoir n'eſt ni digeré ni paſſé ; & ce repas inutile nuit au precédent & au ſuivant, & accumule les indigeſtions ; & qui en uſe ainſi ? ce ſont principalement les Dames qui en ont moins de beſoin, parce qu'elles ſont moins d'exercice & qu'elles ſe levent plus tard. Ce repas doit être abandonné aux Communautés & aux Couvents des Religieuſes, elles ſeules n'en abuſent pas ; la ſobrieté des autres repas permet celui-là de ſurplus, il ne fait que ſuppléer à la trop grande ſimplicité, à la trop grande uniformité, & peut-être à la trop grande mediocrité des autres, d'ailleurs c'eſt toute leur conſolation en ce monde.

Mais enfin, direz-vous, vous effacez abſolument le thé, le caffé & le chocolat du nombre des alimens, & vous decidez qu'il faut les renvoyer & les reſtituer à la matiere Medecinale ; mais pouvez-vous diſconvenir que ces nouveaux medicamens pris avec le lait ne ſoient propres à nourrir, & par conſéquent qu'ils ne ſoient de

vrais alimens, & que pris ſans lait ils ne ſoient des eſpèces de boiſſons ; & qu'au moins on ne doive les appeller ou alimens medicamenteux ou medicamens alimenteux. Il eſt ſans doute qu'on ne peut diſconvenir de ces dénominations ; mais ſaiſiſſons les indications & la force même des termes : ce terme de medicament joint au mot d'alimens, ſuppoſe toujours quelques indiſpoſitions ou quelque maladie, pour leſquelles ce medicament alimenteux eſt indiqué. Or les vrais alimens, c'eſt-à-dire ceux qui ſont ſimples étant communs, les medicamens au contraire, les ſpecifiques principalement étant fort rares, il ne faut pas s'y accoutumer, dans la crainte ou qu'ils ne nuiſent s'ils ne ſont point indiqués ; ou que par l'habitude ils ne faſſent plus d'effet lorſqu'ils ſeront néceſſaires. Cherchez donc le medicament dans l'aliment & non pas l'aliment dans le medicament, car le medicament n'eſt pas indifferent ; telle eſt la gourmandiſe des hommes ; le medicament le plus ſalutaire a t'il quelque dégoût ? Ils le refuſent opiniâtrement ; le medicament à t'il quelque douceur, ils l'employent pour aliment.

J'ai dit que le caffé, le thé & le chocolat ſont des medicamens & qu'ils doivent être renvoyés à la matiere Medicale. Le thé par ſon adſtriction legere, par ſes parties acres & volatiles eſt un diuretique admirable, joint avec le nitre, l'arcanum, & le miel ſcillitique il convient fort bien dans l'aſthme ; & il remedie aux œdêmes qui viennent d'obſtructions legeres, d'épaiſiſſement de la lymphe ou d'atonie : il eſt bien vrai que pris à l'eau le matin à jeun il reuſſit a Paris à un très-grand nombre de perſonnes ; mais c'eſt comme diſſolvant & comme remede contre l'intemperance des ſoupers de la veille, & c'eſt préciſément ce qui prouve que c'eſt un medicament. Car ſi les hommes étoient ſobres & qu'ils ne ſoupaſſent point ou peu, le thé ne reuſſiroit pas ſi bien ; ne trouvant pas dans l'eſtomach des parties groſſieres & indigerées, ſur leſquelles il pût exercer ſon action, il deviendroit par l'habitude trop diuretique & trop deſſicatif.

Le caffé eſt un préſervatif contre l'apoplexie, il convient dans les migraines qui proviennent de cauſes froides : par ſon ſoulphre acre, volatil encore plus developpé par le feu & trop exalté, il met le ſang en très-grand mouvement, juſqu'à nuire au ſommeil. On pretend communement dans le monde qu'il favoriſe la digeſtion ; mais en premier lieu la digeſtion n'a pas beſoin d'être favoriſée lorſqu'on mene une vie ſobre : en ſecond lieu, c'eſt qu'il

ne favoriſe pas la digeſtion, il la précipite au contraire par ſon ſoulphre trop exalté, il deſſeche les fibres de l'eſtomach & altere trop conſiderablemennt les levains digeſtifs auſquels il communique une qualité acre, brûlante & preſque cauſtique. Quelqu'un eſt-il accoutumé au caffé ? il ne digerera plus ſans caffé, & cependant ce n'eſt pointau caffé à digerer, c'eſt à l'eſtomach : de l'eſtomach portant ſon impreſſion ſur le foie & les glandes du meſantere, il y produit quelquefois par une trop longue habitude le deſſechement & l'obſtruction. J'ai vû une Dame de qualité qui ayant uſé par un goût depravé d'une trop grande quantité de caffé brûlé en ſubſtance pendant ſa groſſeſſe, perit deſſechée de fievre & de devoyement ; après ſa mort on lui trouva tous les inteſtins parſemés d'abſcès & d'ulceres gangrenés. Il eſt vrai que le caffé peut-être utile à certains temperamens fort gras, très-pituiteux & plethoriques, & pour lors ce n'eſt ni comme boiſſon ni comme aliment qu'il eſt utile, c'eſt comme medicament ; ce qui prouve ce que j'ai avancé, qu'il faut le releguer dans la claſſe des medicamens & le reſtituer à la matiere Medecinale ; mais ajoute-t'on, ſi on le mêle avec la crême ou le lait, le lait lui fait perdre ſa qualité trop acre & il devient un aliment agréable ; il ne peut-être pris ainſi après le diner ſans nuire à la digeſtion ; ſi on le prend le matin pour le dejeuner il fait un trop grand repas ; il faut pour qu'il paſſe aiſément n'avoir pas ſoupé la veille : d'ailleurs l'habitude du lait eſt nuiſible à Paris : la bile y eſt épaiſſe & reſineuſe, le lait trop analogue à la bile s'allie avec elle, l'épaiſſit, la rend trop abondante, venant enſuite à fermenter elle ne manque pas de cauſer la fievre ; ou ſi elle ne fermente pas, elle produit l'épaiſiſſement, le degoût & les obſtructions.

Le chocolat ſimple, c'eſt-à-dire, la pure amande de Cacao bien cuite & mêlée avec le ſucre eſt un bon ſtomachique & un plus excellent pectoral. C'eſt un adouciſſant & un vulneraire : il doit être employé comme medicament après certaines maladies de poitrine auſquelles le lait ne convient point, ou lorſque le temperament y eſt contraire. Le chocolat avec la vanille & les aromates eſt un bon ſtomachique contre les intemperies froides d'un eſtomach affoibli ; c'eſt un bon reſtaurent dans un âge avancé & decrepit. Mais ni l'un ni l'autre chocolat ne conviennent en ſanté comme aliment, parce qu'il eſt trop nourriſſant, trop épaiſſant & trop incraſ-

ſant dans un air auſſi épais qu'il eſt à Paris.

L'exercice eſt plus néceſſaire à Paris qu'à la campagne; parce que l'air y eſt plus épais, que les alimens ſont ſucculens, les digeſtions lentes & toujours un peu laborieuſes, & toutes les ſecretions moins parfaites : après la ſobrieté, l'exercice ſeul pourroit remedier plus que tout le reſte à ces inconveniens, mais le froid & le mauvais temps rendent pareſſeux ; il faut avoir des affaires pour ſortir ou que le beau temps y invite. Ce beau temps ne vient qu'en Eté, en attendant, les hommes & les femmes languiſſent & paſſent leur vie à des jeux ſedentaires ; faut-il s'étonner après cela des fréquentes apoplexies qui ſurprennent quelquefois dès l'âge de quarancinq ans, de la difficulté avec laquelle les femmes qui ne ſont pas du commun ſortent du temps critique de leurs regles ; en un mot de toutes les maladies ſoit chroniques, ſoit aigues qui dependent de l'épaiſiſſement des liqueurs & de la ſtagnation de la lymphe. Il ſeroit peut-être même à ſouhaiter que les voitures ne fuſſent pas ſi communes à Paris ; un grand nombre de perſonnes ne marcheroient pas toujours avec les jambes d'autrui. Que ſont devenus ces nobles & utiles Jeux de Boulle, de Billard & de Paulme dont nos Peres faiſoient tant d'uſage ? Ces Jeux ſont maintenant trop forts pour la délicateſſe de notre complexion, pour la foibleſſe de nos mains, une chaiſe, une table & des cartes, c'eſt tout ce qui nous ſuffit. Le Jeu de cartes peut-il être appellé un Jeu ? N'eſt-ce pas plutôt un travail, une étude, une paſſion dont le corps ſort ſans exercice & l'eſprit fatigué.

Nulle part, le ſommeil & la veille ne ſont derangés comme à Paris ; ceux qui ont beaucoup d'affaires y dorment trop peu, ceux qui n'en ont pas aſſez dorment trop. Il ſemble que ce ſoit le privilege des Grands de faire de la nuit le jour & du jour la nuit : peut-être l'habitude, cette ſeconde nature, corrige t'elle en partie cet inconvénient ; on n'en voit pas arriver autant de mal comme de l'erreur dans les autres choſes non naturelles.

La diete des paſſions ſeroit encore d'une grande néceſſité pour la ſanté, à Paris ſur-tout, qui eſt comme le centre & le regne des paſſions. Pour la ſanté des Grands, il faudroit moins de grandes paſſions, moins d'ambition, plus d'arrangement dans les affaires domeſtiques, plus de fidélité dans le mariage. Pour la ſanté

des Petits, moins d'excès en tout genre, & ſur-tout dans le vin & les liqueurs; plus de prévoyance pour le lendemain: pour la ſanté du tiers état ou état Bourgeois, moins d'avidité pour le gain, moins d'inquietude de l'avenir, plus de confiance en la providence; que le chagrin ſur-tout, ce grand ennemi de notre ſanté, ſoit banni de tous & par-tout.

C'eſt que par l'union ineffable du corps & de l'âme, le trouble des paſſions jette auſſi le trouble dans l'économie animale, par le mouvement extraordinaire & inordonné des paſſions, les digeſtions ſont viciées, les ſecrétions troublées, les eſprits ſuſpendus ou tumultueux, l'ordre des cinq choſes non naturelles interverti: le calme des paſſions, au contraire, ramene tout dans l'ordre des choſes non naturelles, à l'exception de l'air qui eſt hors de nous; la digeſtion ſe fait bien, les ſecrétions ſont louables; la circulation des eſprits, du ſang & des humeurs marchent d'un pas égal; les fibres de notre corps n'étant ni trop tendues ni trop lâches, les ſolides & les fluides ſe reciproquent: en un mot avec le calme, la tranquillité de l'eſprit & des paſſions, on jouit d'une ſanté auſſi parfaite qu'elle puiſſe être; car on n'a plus à combatre que l'âge & ſes depériſſemens inſenſibles, l'air ſes vices ou ſes influences.

Les preceptes de ſanté & le regime genéral dans leſquels je ſuis entré, m'engagent à parler de l'habillement en genéral par rapport à la ſanté: la dignité de mon miniſtere ne me permettra que d'en parler en peu de mots & avec beaucoup de circonſpection. Qu'il me ſoit ſeulement permis de rappeller les uſages anciens & d'interroger les mœurs de nos ancêtres. Autrefois les femmes, même les Nobles, les Dames de la Cour, les Reines elles-mêmes aſſiſes ſur le Thrône paroiſſoient en public vêtues comme des veſtales; leur habit qui couvroit les épaules étoit fermé juſqu'au col & juſqu'aux poignets, il tomboit ſur les talons & n'étoit pas evaſé par le bas comme la mode le veut à preſent; on craignoit dans ce temps-là que l'air & le vent ne penétraſſent. Ne penſez pas au reſte que cette modeſtie exacte, que cette ſeverité diminuât rien de la bonne grace; les habits étoient ſi bien pris qu'ils laiſſoient appercevoir toute la longueur & toute la fineſſe de la taille. Sous le Regne de Charles VII. * l'eſprit de galanterie qui s'empara de la Cour, fit degenérer les mœurs; on n'obſerva plus cette modeſtie ancienne, on

* Hiſtoire de France, par M. l'Abbé Velli.

commença à porter des diamants, des bracelets & des colliers : les habits ne couvrirent plus ni ſi haut ni ſi exactement : ce fut aux dépens de la ſanté ; la peau fine & délicate des femmes fut plus ſuſceptible de l'intemperie des ſaiſons. La tranſpiration en ſouffrit & on fut plus ſujet comme à preſent aux rhumes, aux fluxions de poitrine, aux peripneumonies & à la phtiſie.

Par ſucceſſion de temps la coëffure ſouffrit auſſi des changemens : autrefois rien de ſi ſimple que la coëffure des femmes : quelques bonnets, un voile par deſſus, ce fut toute la couverture & l'ornement de la tête. Enſuite on éleva cette coëffure en pointe & on en fit pluſieurs rangs ou étages ; mais au commencement du ſiécle preſent, comme ſi on n'avoit plus que du mépris pour les anciens uſages & que l'on voulût braver les catharres, les migraines, les céphalalgies & les céphalées ; on coupe les cheveux, cette garniture naturelle, & on ſe contente de mettre ſur le ſommet de la tête un leger raiſeau, les oreilles découvertes, & c'eſt ſouvent tout ce que l'on oppoſe à la fureur des aquilons.

Dans la crainte de laiſſer rien échapper de ce qui concerne la ſanté, je dirai quelque choſe ſur le fard & les couleurs empruntées dont les femmes prétendent réparer ou rehauſſer leur beauté. Il faut éloigner du viſage toute ſorte de pommade lorſqu'il n'y a point de neceſſité. La peau du viſage eſt d'un tiſſu plus fin, plus liſſe & plus ſerré qu'en aucune partie du corps. La tranſpiration y eſt auſſi d'une plus grande conſéquence ; il eſt donc à craindre que ſi l'on bouche ſes pores, ſa tranſpiration répercutée ne porte quelque prejudice ſoit aux glandes voiſines qui ſont conſiderables ; ſoit aux dents dont une humeur acre peut carier la couronne & noircir l'émail. Si donc les femmes ne veulent point avoir beſoin de ces couleurs feintes & nuiſibles, quelles tâchent d'acquerir une ſanté ferme : avec le travail, l'exercice & la diete, ou le regime pris dans toute ſon étendue, tel que nous venons de le décrire, elles redonneront à leurs membres une vigueur qu'elles n'ont jamais connue, à leur viſage une beauté, des graces & un éclat qui ſurpaſſera tout l'art du monde. C'eſt ainſi que l'hygiene n'eſt pas ſeulement diætetique, mais qu'elle eſt auſſi prophylactique.

V.

LA diete priſe dans ſa généralité n'eſt pas ſeulement néceſſaire aux Pariſiens naturels, elle eſt encore plus néceſſaire aux Etrangers qui y abordent de tous les pays du monde, attirés par la curioſité & la celebrité de cette grande Ville, ou amenés par leurs affaires. Les Pariſiens nés dans l'air, dans le climat, accoutumés à la maniere de vivre, aux mœurs des habitans & comme incorporés à toute cette exiſtance, n'en ſont point affectés autant que ceux qui y viennent pour la premiere fois; ceux-ci doivent donc conſiderer quel eſt le climat, le ciel, le pays qu'ils quittent & le comparer avec celui dans lequel ils entrent, afin ſur cette comparaiſon bien établie d'y former le régime.

Les Etrangers entrant pour la premiere fois dans cette grande Ville, ſont d'abord frappés de la grandeur & de la beauté de ſes Fauxbourgs, de la hauteur des maiſons, de la multitude des habitans, du mouvement perpetuel qu'ils voyent dans les rües; mais ils ſont ſur-tout étonnés par le bruit des charois & des voitures, dont les unes marchent peſamment & à pas lents & les autres roulent avec viteſſe, ſe précipitent comme dans un cirque & font un bruit de tonnere. A voir la hardieſſe de quelques-unes de ces voitures les plus legeres qui volent comme des phaëtons, on diroit quelles ne craignent point la rencontre des voitures les plus maſſives & les plus peſantes. Le bruit de certaines rües qui ſont auſſi bruyantes la nuit que le jour empêche de dormir les Etrangers. Ils apperçoivent enſuite ou croyent appercevoir quelque odeur qui exhale des boues & des ruiſſeaux, odeur dont ne s'apperçoivent pas les naturels; bientôt après ils ſentent leur reſpiration un peu gênée; l'appétit diminue, le corps eſt moins agile, ils ſe plaignent de quelque choſe d'extraordinaire qui n'eſt ni ſanté ni maladie: heureux dans ces premiers temps s'ils échappent à la fievre & à la courbature. Entraînés par la néceſſité des affaires, le plaiſir des ſpectacles & des parties qui ſe ſuccedent & renaiſſent tous les jours, amuſés & comme enchantés par l'humeur affable & enjouée des Pariſiens naturels; le mouvement, l'exercice & la diſſipation, compagnes néceſſaires des voyages, contrebalancent quelquefois avantageuſement les premieres impreſſions de l'air. Après

tous ces préliminaires, ils ne ſont pas long-temps à reſſentir les effets de l'eau de la Seine. Cette eau ſalutaire principalement pour les Etrangers, les purge quelquefois d'abord aſſez fort ; ce qu'ils regardent comme un grand mal eſt cependant un bien : c'eſt une purgation douce & naturelle qui derobe les humeurs & les crudités qu'ils amaſſent par les nourritures trop abondantes & nouvelles qu'ils prennent d'abord, car les Etrangers ſont toujours bien traités à Paris ; ce flux de ventre, ce mal apparent leur ſauve des maladies réelles. Ceux qui ne ſont pas purgés par l'eau de la Seine, tombent plutôt malades & c'eſt ce que l'on appelle payer le tribut.

Les Etrangers ne ſont pas affectés également de l'air de la nouvelle Ville, les ſeptentrionaux s'apperçoivent moins d'un air qui eſt analogue à celui qu'ils quittent, excepté ſeulement en ce qu'il eſt peut-être moins ſec, moins élaſtique & moins battu des vents. Les orientaux & les méridionaux y trouvent la difference du froid, de la peſanteur & de l'humidité : independamment du régime qui doit conſiſter à manger moins, à raiſon de la plénitude qu'occaſionne le defaut ſenſible de tranſpiration, ils doivent ſe vêtir davantage, afin de ſe prémunir contre les vents de Nord & de Nord-eſt qui ſoufflent ſouvent très-inopinément. Les uns & les autres pour ſe précautionner ou pour ſe guérir du flux de ventre qui vient de la nature de l'eau de la Seine, doivent manger peu de viande dans les commencemens & principalement le ſoir : éviter les viandes jeunes, ferrer l'eau ; boire un peu de vin vieux & préferer celui de Bourgogne.

Lorſque j'ai entrepris de traiter de la diete qui doit être obſervée à Paris, ſoit par les naturels, ſoit par les Etrangers, j'ai prétendu imiter, quoique de loin, Hyppocrate, le Prince des Médecins, qui dans ſes livres diætetiques décrit ſi exactement tout ce qui a rapport à cette grande matiere. Il exhorte les Médecins à examiner ſoigneuſement la ſituation des lieux & l'expoſition des Villes, le regard du ſoleil, le cours des aſtres, le ſouffle des vents, le changement des ſaiſons, l'influence de l'air, la nature des eaux, la qualité du ſol, les mœurs générales, les mœurs particulieres & le temperament des habitans : il en tire des inductions & des indications favorables pour traiter ou pour prévenir les maladies épidemiques & endemiques de chaque Ville,

de chaque Province. Ce grand homme va juſqu'à ſoutenir que le Médecin doit avoir une connoiſſance aſſez parfaite de l'aſtronomie, à cauſe de l'impreſſion differente que les diverſes ſaiſons doivent faire ſur les corps. *De aere, locis & aquis ſectione 3. ad initium.*

Puiſſent tous les Médecins des Villes & des Contrées inſtruits par cet Oracle, animés par ma foible voix, entrer dans la même carriere, afin d'être autant utiles aux Etrangers & à leurs citoyens, que je déſire auſſi de l'être à ma ville, à ma Patrie & aux Etrangers.

Donc la diete néceſſaire à tout le monde, l'eſt davantage aux habitans de la Ville de Paris.

OBSERVATION

Sur de nouveaux accidens arrivés par des aliments préparés dans des vaiſſeaux de Cuivre.

Par M. Coſnier Fils, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Profeſſeur de Chirurgie en langue Françoiſe.

De Paris ce 30. Juillet 1755.

II. L'homme trop attaché à ſes uſages, quelque pernicieux qu'ils ſoient, ne ſçauroit ſe réſoudre à les abandonner. Accoutumé à ſe flatter il ne peut ſe perſuader que tel accident qu'il voit arriver aux autres ſous ſes yeux, le menace également. Il s'imagine que quelques précautions, ſouvent priſes avec aſſez de négligence, & toujours avec trop de ſécurité, le mettront à l'abri des maux qu'il ſeroit cependant bien aiſe d'éviter. On a beau s'élever contre l'uſage dangereux des vaiſſeaux de cuivre, * on continuera toujours à s'en ſervir. La délicateſſe d'un côté y a beaucoup de part, parce qu'on réuſſit mieux & plus promptement à préparer les alimens dans

* Voyez le Journal de Mars, p. 147. 150. 161.

un vaiſſeau de cuivre ; au lieu que dans du fer on craint un certain goût que ce métal peut donner. D'un autre, la pareſſe des domeſtiques qui en ſe ſervant des vaiſſeaux de fer, ſeroient obligés à trop de précautions pour les récurer, de peur que les fricaſſées ne brulent. Ils trouvent un autre inconvénient dans les vaiſſeaux de terre qui ne s'échauffent que lentement & qui n'ont pas la même activité que les vaiſſeaux de cuivre. D'où il s'enſuit qu'un ragoût n'aura pas cette fineſſe qu'on exige, ou cette couleur qu'on lui demande ; car on veut que l'œil ſoit auſſi ſatisfait que le palais. Ainſi on ſacrifie ſa ſanté & même ſa vie pour ſatisfaire ſa ſenſualité. Encore ſi l'on avoit l'attention d'obliger les domeſtiques à retirer du vaiſſeau de cuivre l'aliment qu'ils y ont préparé, il y auroit beaucoup moins à craindre ; mais ſouvent on le laiſſe juſqu'à ce qu'on le ſerve ſur la table, afin d'être plus en état de le faire réchauffer. C'eſt dans cet intervalle que le plus grand mal ſe fait ; les parties arſenicales ſe détachent & s'incorporent parmi les alimens en plus ou moins grande quantité ſuivant l'effet du diſſolvant. On a déja dit dans les Journaux que j'ai cités que les graiſſes étoient un diſſolvant, vû les parties acides qu'elles contiennent. Il ſeroit encore de la charité des Curés de cam-

pagne d'engager les nourrices qui ont la dangereuſe coutume de faire la bouillie aux enfans dans des poëlons de cuivre, à la ſurvuider auſſi-tôt qu'elle eſt faite, & à ne la point laiſſer ſéjourner comme ils font, pendant qu'elles la donnent à leur nourriſſon. On eſt ſouvent étonné qu'un enfant qui paroiſſoit ſe bien porter, meurt tout-à-coup dans des convulſions qu'on attribue à la pouſſe des dents. D'autres ſont toujours malades, ont de fréquentes diarrhées, des tranchées, un ventre dur & douloureux &c. On ne ſçait à quoi attribuer ces incommodités qui ſouvent ne proviennent que des parties arſenicales que l'enfant a avalées avec ſa bouillie. Il en eſt de même des grandes perſonnes qui ont quelquefois des maladies inconnues, dont le Médecin le plus expérimenté ne peut trouver la cauſe. Je pourrois ajouter-ici, que ſi l'homme étoit auſſi curieux de ſa ſanté qu'il croit l'être, il ne devroit faire uſage en fait de viande que de celle qui eſt bouillie, ou des viandes cuites à la broche ou ſur le gril. Il baniroit de ſa cuiſine tous les ragoûts, & ſur-tout ceux qui ſont faits par ces fameux cuiſiniers, qui pour flater le goût ou plutôt réveiller un palais uſé par des mets de toutes eſpeces, employent les choſes les plus nuiſibles à la ſanté, & font de leurs ragoûts, des cauſtiques qui ruinent inſenſiblement l'eſtomach.

Quelque perſuadé que je ſois que je ne viendrai point à bout d'engager ceux qui font uſage des vaiſſeaux de cuivre, à les abandonner & à imiter les nations de l'Europe qui les ont bannis de leur cuiſine, je ne puis me diſpenſer de rapporter l'hiſtoire d'une famille entiere empoiſonnée par des alimens préparés dans un vaiſſeau de cuivre. Voici le fait.

Une Dame nommée Marechal demeurant à Paris rue de la Harpe au coin de celle de la Parcheminerie, fut empoiſonnée avec ſes 4 filles le 21 de May dernier, pour avoir mangé une ſoupe faite avec une chopine de lait & environ 3 onces de ſucre ordinaire, qu'on avoit réduit en caramel. Le tout étoit préparé dans un poëlon de cuivre jaune qui avoit cinq piéces dans le fond.

Deux heures après ces cinq perſonnes reſſentirent tout d'un coup des douleurs vives & cruelles dans la région de l'eſtomach, qui furent bientôt ſuivies de violentes convulſions. Elles ſe faiſoient principalement remarquer dans le bas ventre & dans les membres tant ſupérieurs qu'inférieurs. Lorſqu'il leur prenoit une criſe, elles commençoient à jetter des cris épouventables & extrêmement aigus, qui reſſembloient cependant à des hurlemens, ou qui imitoient en quelque ſorte les coaſſe-

mens des grenouilles. Elles ſe ſoulevoient avec violence deſſus leur lit, & les perſonnes les plus robuſtes ne pouvoient arrêter ces mouvemens extraordinaires. Elles avoient alors l'eſprit entierement dérangé, paroiſſoient effrayées & cherchoient toujours à fuir. Leurs yeux étoient étincellans & sembloient ſortir de la tête. Elles avoient le regard farouche.

Les accès étoient ſi fréquens qu'ils ſembloient être continuels. Quand ils prenoient à l'une d'entr'elles, les autres auſſitôt entendant les cris de leur compagne, entroient en fureur & ſe trouvoient bientôt attaquées du même mal. Elles ſe répondoient ainſi mutuellement.

Ce qu'il y avoit de plus particulier, c'eſt que deux d'entr'elles ſe répondent parfaitement dans leurs accès, même depuis que la violence du mal eſt conſiderablement diminuée, quoiqu'elles ſoient placées dans deux chambres différentes. Auſſitôt que l'une des deux ſe ſent attaquée, l'autre reſſent en même temps les mêmes impreſſions. De quelque maniere qu'on s'y prenne on ne peut prévenir cet accident, qui prouve une ſympathie ſinguliere entre ces deux ſœurs. Ce qui n'arrive pas à la 3e qui eſt auſſi malade que les deux dont il eſt queſtion.

A l'égard de la mere & de ſa fille ca-

dette, elles ſont preſque entierement guéries par le moyen des remédes que j'ai mis en uſage & que je me propoſe de communiquer au public par la voye de ce Journal, auſſitôt que les trois autres ſe trouveront délivrées de ces fâcheux accidens. Les deux perſonnes que je regarde comme guéries, ont encore le bas ventre douloureux, dur, tendu, leur eſtomach eſt toujours foible, & elles reſſentent toujours des douleurs entre les deux épaules, aux coudes, aux jarrets &c. avec des laſſitudes dans tous les membres. Leur vue eſt égarée; mais elles jouiſſent de toute leur raiſon, & elles ont la parole libre & naturelle. Elles ont néanmoins encore des accès qui ſont toujours imprévûs. Elles ſortent cependant & vont à leurs affaires. M. Miſſa mon confrere à qui j'ai fait voir ces malades, a été pluſieurs fois témoin des accidens dont je viens de donner le détail.

OBSERVATION.

Sur l'excès & le défaut du nombre des parties d'un Poulet & de deux Chiens, par M. Geoffroy Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

De Noirmoutier ce 13. Juin 1755.

III. Quoique nous ſoyons naturellement plus portés & plus intéreſſés à entendre parler de nos ſemblables, nous ne devons cependant point négliger de faire des Obſervations ſur les animaux. Elles ont été juſqu'à préſent très-profitables à la Médecine, & conduiſent encore aujourd'hui les Médecins à de nouvelles connoiſſances de l'œconomie animale. De combien de choſes ne leur ſommes nous pas redevables? L'énumération en eſt connue, la répétition en deviendroit inutile.

Le vice de conformation, dont j'offre le détail au public, fournira peut-être (par l'analogie de la formation du poulet & celle du fœtus, que pluſieurs Médecins ont ſoutenue & qu'ils n'abandonnent pas) des preuves de leur ſentiment, & pourra par la même raiſon devenir de quelque utilité au nouveau ſyſtême ſur la génération de l'homme & de l'oiſeau. Matiere qui juſqu'à ce jour a été ſi diſcutée & ſi peu

éclaircie, que chacun de nous s'en tient opiniâtrement à l'hypothèſe qu'il s'eſt faite & ſe croit bien fondé à la ſoutenir, dans l'incertitude d'en trouver une meilleure.

La nature aſſez conſtante dans ſes opérations ſe plaît quelquefois à former des corps extraordinaires, ſoit par jeu, ſoit par bizarrerie, ſoit pour réveiller notre attention ſur ſes ouvrages; & par ces nouveautés, quoique monſtrueuſes aux yeux du commun des hommes, entretenir le phyſicien dans l'admiration & la continuation de nos recherches.

Le poulet, qui fait le ſujet de cette premiere Obſervation, formoit un tout: pluſieurs de ſes parties étoient doubles & toutes auſſi bien formées & placées, que ſi elles euſſent été adaptées à deux corps ſéparés. Il perça lui-même la coque de l'œuf dans lequel il étoit renfermé & parut avec quatre pieds & quatre aîles. Ces membres étoient auſſi longs & auſſi gros que s'il n'y en avoit eû que le nombre ordinaire, ce qui eſt fort ſurprenant. Car comme on l'a vû en pluſieurs animaux qui pêchoient par le nombre excédant de leurs membres, quelques-uns ſe trouvoient appauvris de ſucs, reſtoient deſſéchés, pour ainſi dire, ou du moins notablement amaigris & diminuées. Le cabinet du Roi, celui de M. de Réaumur, l'Obſervation de M. Hat-

té * ſur un enfant à trois jambes fourniront aſſez d'exemples de ce que j'avance. **

Ce même poulet avoit deux croupions ſous leſquels on voyoit les deux ouvertures deſtinées pour évacuer la fiente. Les canaux qu'elles terminoient partoient d'un ſeul géſier, le jabot étoit unique ; l'un & l'autre plus vaſtes que dans un poulet ordinaire. L'orifice de l'œſophage paroiſſoit dans le bec avec l'entrée de la trachée artère, qui étoit également ſeule & ſe biſurquoit au lieu & en tant de bronches qu'il falloit pour fournir au deux poitrines qui, garnies l'une & l'autre du nombre ordinaire de côtes, n'étoient ſéparées que par une légere membrane. Il n'y avoit qu'un cœur d'une groſſeur naturelle, placé au milieu des poitrines & ſes vaiſſeaux à la diſtance requiſe ſe trouvoient multipliés ſelon le beſoin.

Les deux épines étoient de part & d'autre faites & ſe terminoient comme il convient. Du côté de la tête elles recevoient la moële de deux cavités où étoient logés

* Voyez Journal d'Avril, p. 227.

** M. Micheils Médecin de Louvain nous apprend par une de ſes lettres qu'on vient de faire voir dans ſa ville, une perſonne qui a deux têtes & trois bras, dont deux ſont du côté gauche, très-bien formés & diſtingués l'un de l'autre. On eſpere en donner la deſcription dans quelqu'un des Journaux ſuivants.

les deux cerveaux. Ces cavités bien ſéparées par une cloiſon oſſeuſe, fourniſſoient au canal ſpinal par deux trous qui commençoient les deux cols, dont le gauche un peu contourné, formoit une eſpéce d'S renverſée, & celui de l'autre côté étoit aſſez droit. Entre ces deux cols ſe trouvoient l'œſophage & la trachée artère ſans être gênés de part & d'autre.

Quoiqu'il y eût deux cranes pour loger les cerveaux, ſéparés comme il eſt dit ci-deſſus, on ne voyoit cependant qu'une tête, aux deux côtés de laquelle étoient les yeux, placés chacun dans ſon orbite. Un ſeul bec dont la conformation étoit toute naturelle, terminoit cette deſcription. Il n'y avoit donc que la tête qui n'avoit pas l'apparence extraordinaire : je dis l'apparence ſeulement, puiſqu'on y trouvoit encore contre nature les deux cavités pour les cerveaux.

Avant que de finir, il eſt bon qu'on ſçache que l'union de ce preſque double poulet étoit faite par le moyen d'un os en demi-cercle, plus fort & plus dur que le brechet, au-deſſous duquel il étoit. Sa partie convexe étoit tournée vers la tête & ſes branches revenoient vers les croupions.

Ce petit monſtre étoit recouvert du duvet & des tégumens qu'on voit ſur-tous les poulets nouvellement éclos. On m'a

dit qu'il avoit vécu deux jours. Le lendemain de ſa mort je l'ai diſſéqué le mieux qu'il m'a été poſſible, pour aſſurer que tout ce que je viens d'expoſer eſt décrit d'après l'examen le plus exact. La ſingularité du fait m'a frappé. Qu'on ne me ſoupçonne cependant point d'avoir voulu rien hazarder, par l'envie de donner quelque choſe d'extraordinaire & que je crois nouveau; mais qu'on me faſſe la juſtice de penſer que Membre zélé de la Médecine, je dois être jaloux de fournir quelques Obſervations, qui puiſſent plaire ou ſervir à l'occaſion à ceux qui s'intéreſſent ſincerement aux progrès de notre profeſſion.

La nature trop féconde quelquefois vient de prodiguer ſes faveurs par le nombre excédant des parties de ce poulet, en les multipliant peut-être ſans néceſſité. Diſons peut-être, du moins pour quelques-unes; car les jambes ainſi que les aîles ne pouvoient ſe gêner & étoient placées aſſez bien pour augmenter & accélérer le mouvement de ce petit animal. Etant mort ſi promptement; mais par accident, (je veux dire qu'on l'a tué à force de le manier & le tranſporter indifféremment chez ceux dont la curioſité pouvoit être piquée par un tel phénomene,) on ne peut former que de ſimples conjectures ſur l'utilité, ou l'inutilité de cette multiplication. Le

mouvement des aîles auroit été moins libre que celui des jambes. Auroit-il pû vivre, m'a demandé quelqu'un ? Je ſerois aſſez diſpoſé à le croire. Il étoit dans ſes parties doubles, comme dans les ſimples également bien organiſé. Le mouvement de l'une pouvoit s'exécuter ſans interrompre celui de l'autre ; toutes auroient même facilement agi enſemble. Les ſolides avoient donc leur élaſticité, les fluides leur conſiſtance convenable. Le point de l'équilibre ne pouvoit-il pas être gardé ; puiſque les proportions paroiſſoient aſſez bien établies, pour que l'action & la réaction des fluides & des ſolides puſſent être continuées ? En effet la circulation ainſi que la reſpiration ſe faiſoient ſans doute avec la même aiſance. Car il a vécu deux jours, il a bû & mangé comme un autre poulet. Pourquoi donc le cours de ſa vie auroit-il été interrompu ? Paſſons au ſecond article.

Cette même nature trop libérale il n'y a qu'un inſtant, va ſe montrer ſous des couleurs entierement oppoſées, en refuſant les ſecours mêmes les plus néceſſaires. Deux petits chiens ſont le ſujet de cette réflexion. Elle les prive, par une variété bien contradictoire, de deux jambes de devant, n'y ayant même laiſſé aucune trace qui pût faire augurer qu'il y en eût jamais parû. On ne voyoit à l'extérieure nulle cicatri-

ce ; on n'y a vû lors de la diſſection aucune apparence d'épaule même en dedans. Ils étoient d'ailleurs conſtitués comme les autres chiens : à cela près toutes fois qu'un d'eux avoit apporté en naiſſant la lèvre ſupérieure coupée de deux côtés, juſqu'à la narrine droite & gauche. Ils têtoient fort bien tous deux & paroiſſoient en aſſez bonne ſanté, pour faire prognoſtiquer qu'ils auroient vécu. Ces membres en effet ne ſont pas eſſentiels pour la vie.

Pour marcher, la poitrine faiſoit un mouvement qui aidoit les jambes de derriere. Ils alloient très-lentement, cela ne ſera pas révoqué en doute, un pareil défaut n'étoit pas moins gênant que mortifiant pour eux, qui, nés d'une levrette, étant par ſucceſſion & par état deſtinés à la courſe, ſe trouvoient par ce coup fatal réduits à ramper, ſans eſpoir de jamais recouvrer ce qui leur manquoit pour réformer ce vice de conformation.

Je laiſſe actuellement à ceux qui croyent avoir deviné la maniere dont ſe fait la formation, le plaiſir de décider 1°. comment, ou par quel méchaniſme s'eſt opéré la nouvelle organiſation des parties ſurnuméraires, dont nous avons parlé. 2°. D'où peut venir le défaut du nombre de celles-ci. 3°. Enfin quelle cauſe on peut aſſigner à la prodigalité de la nature en certaines circonſtances,

conſtancces, à ſon oubli & à ſon avarice, pour ainſi dire en d'autres, & à ſa bonté pour quelques animaux élus, en régénérant en leur faveur certaines parties dont ils ont été privés. Avouons de bonne foi que l'explication de pareils phénomenes eſt audeſſus de nos forces; que cette même nature par des voyes ſecrettes qu'elle ſeule connoît, nous donne quand elle veut & ſans craindre d'être découverte, de nouvelles matieres pour exercer notre imagination, qui toujours chancelante (quoiqu'elle nous ſatisfaſſe quelquefois,) eſt un guide trop peu ſûr dans de telles recherches pour la croire infaillible. Diſons donc en finiſſant que les ſecrets de la nature ſont inexplicables, comme inépuiſables, & ſes détours auſſi variés que dignes d'admiration.

EXTRAIT

Du rapport de M. HOSTY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, pendant ſon ſéjour à Londres, au ſujet de l'Inoculation.

IV. *Comme l'affaire de l'Inoculation paroît occuper non-ſeulement les perſonnes de l'art, mais une partie même des Citoyens, nous avons crû devoir inſerer dans notre Recueil la Piéce de M. Hoſty ſur ce ſujet. Quoiqu'elle ait déja été publiée ailleurs, nous penſons que ceux qui conſervent ce Recueil, ſeront bien aiſes de trouver dans ce Livre tout ce qui concernera cette queſtion. Nous nous donnerons même des mouvemens pour raſſembler toutes les obſervations qu'on fera à ce ſujet. On peut relire la Piéce qui ſe trouve imprimée à la tête du Journal de Février de cette année, Tome II. p. 67. & celle du Journal de May, p. 314. Elles ſont en faveur de l'Inoculation. Voici celle de M. Hoſty.*

MA profeſſion de Médecin, ma qualité de ſujet de la Grande-Bretagne, & la connoiſſance que j'ai de la Langue, m'ont procuré l'avantage d'être appellé depuis la paix par la plûpart de mes Compatriotes

qui voyagent à Paris & qui y ſont tombés malades, & de m'entretenir avec eux ſur ce qui pouvoit être relatif à la pratique de la Médecine en Angleterre. Mais pour me mettre encore plus au fait, j'ai formé le deſſein de me tranſporter à Londres, afin d'y juger par moi-même des variations arrivées depuis quelques années en ce pays dans l'art de guérir.

Les ſuccès conſtans qu'a eû depuis 30 ans à Londres l'Inoculation de la petite vérole, & les avantages que la France pourroit retirer en l'introduiſant chez elle, m'ont ſurtout déterminé à entreprendre ce voyage.

J'arrivai à Londres le 12 Mars 1755. Mon premier ſoin fut d'aller voir M. *Cox Willmod*, Médecin du Roy, *Hoaldi*, *Garnier*, *Ranby*, *Midlleton*, *Havvkins*, *Gataker*, *Truiſdal*, *Adair*, *Taylord*, *Heberdin*, Médecin de la Cour, *Shavv*, *Kirkpatrick*, Auteur de l'*Analyſe de l'Inoculation*, le Docteur Maty, Auteur du *Journal Britannique*, *M. Pringle*, connu par ſon excellent ouvrage *ſur les maladies des Armées*, & qui eſt en commerce de lettres avec *M. Senac*, les Docteurs *Clephane*, *Jarnagagne*, *Connel*; *M. Bell*, *Pingſton*, *Brumfield*, *Wal*, Chirurgien de l'Hôpital de l'Inoculation; *Tompkins*, Chirurgien des Enfans-trouvés; *M. Morton*, qui en eſt le Méde-

cin. Je cite tous ces Meſſieurs, comme autant de garans de la vérité de ce rapport; ce ſont les Praticiens les plus employés à Londres, & les plus connus en France.

Il n'eſt pas poſſible de marquer plus de zéle pour le bien du genre humain, qu'ils en ont fait éclater à mes yeux, ni plus d'envie de répandre dans toute l'Europe une pratique qu'ils jugent ſi ſalutaire. Les facilités qu'ils m'ont procurées pour l'exécution de mon projet, en ſont des preuves autentiques.

L'Evêque de Worceſter, ſi recommandable par ſa charité envers les pauvres, ce Prélat, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'Hôpital de l'Inoculation, dont il eſt actuellement Préſident, & qui ſans contredit, eſt l'homme d'Angleterre le plus éclairé ſur les faits qui concernent l'Inoculation, s'eſt fait un mérite de m'inſtruire de tout ce qui y avoit rapport. D'ailleurs la protection dont m'a honoré M. le Duc de *Mirepoix*, à la recommandation de M. *Rouillé*, Miniſtre des affaires Etrangeres, & la connoiſſance que j'avois déja faite à Paris de pluſieurs Seigneurs Anglois, ne m'ont laiſſé rien à deſirer ſur ce qui faiſoit le principal objet de mon voyage.

Pendant le temps que j'ai été à Londres, j'ai ſuivi tant aux Hôpitaux qu'en Ville

252 perſonnes inoculées de differens âges & de conditions differentes qui m'ont fourni les obſervations ſuivantes. *

Le ſujet qu'on veut inoculer étant préparé, on lui fait une inciſion très-légere à un ou aux deux bras, ſuivant l'idée de l'Inoculateur, on y inſere un fil imprégné de la matiere variolique bien choiſie. On laiſſe ce fil dans l'inciſion l'eſpace de 36 heures, on l'ôte enſuite. Quelques-uns appliquent ſur la plaie une emplâtre, mais d'autres n'y mettent rien du tout. Elle paroît ordinairement guérie au bout de 40 heures; mais le troiſiéme ou quatriéme jour elle s'enflâme de nouveau; les bords en deviennent rouges, ſignes preſque certains que l'inſertion a bien pris. Le cinquiéme ou le ſixiéme on apperçoit une ligne blanche dans le milieu; l'urine eſt de couleur de citron; indications plus ſures que les précédentes. Le ſeptiéme ou le huitiéme le

* J'en ai vû inoculer depuis l'âge de 3 juſqu'à 28 ans, & même juſqu'à 36.

Il me paroît démontré que les adultes qu'on voit inoculer à préſent, ſont les enfans d'autant de gens autrefois ennemis de cette pratique, qui ne ſe ſont rendus qu'à l'évidence du ſuccès, & qui forment aujourd'hui des preuves éclatantes du progrès & de la bonté de cette méthode. J'oſe dire que dans peu d'années il ne ſe trouvera perſonne en Angleterre à l'âge de 15 ans qui n'ait eu la petite vérole naturellement ou par inſertion.

malade, qui juſqu'alors n'a point apperçu de changement dans ſon état, commence à ſentir une douleur plus ou moins vive à une aiſſelle, & quelquefois aux deux. C'eſt pour l'ordinaire le premier ſymptôme; enſuite un mal aiſe, une fiévre plus ou moins forte, un mal de tête, de reins, des nauſées ſuivies de vomiſſemens; le neuviéme ou le dixiéme il paroît une ſueur très-abondante, accompagnée d'une éruption milliaire par tout le corps. Ces deux ſymptômes précédent communément de vingt-quatre heures, plus ou moins, l'éruption de la petite vérole, & diſparoiſſent avec les autres à meſure que ſe fait cette éruption, qui arrive pour l'ordinaire vers le dixiéme jour de l'inſertion. Dès qu'elle eſt parfaite, le malade ne ſouffre plus, il eſt cenſé hors de danger, puiſqu'autant que l'expérience me l'a fait voir, l'on n'a rien à craindre de la fiévre de ſupuration, ſi dangereuſe, & ſouvent ſi funeſte dans cette maladie lorſqu'on l'a naturellement. Les inoculés paſſent preſque toujours ce temps ſans fiévre & ſans accident; ce que les Médecins regardent comme une preuve convaincante des avantages de l'Inoculation. La ſupuration finit vers le ſeiziéme, & la deſſication vers le vingtiéme: on purge pluſieurs fois le malade, on lui donne alors des alimens plus ſolides: pendant le cours de la mala-

die, on ne permet que des végétaux ou des choſes légeres en uſage dans le pays, telles que les navets, des aſperges, &c. mais ni viande ni poiſſon.

Les ulceres de l'inciſion ſe dilatent & ſupurent conſidérablement vers le temps de la maladie, cette ſupuration continue quelquefois après le traitement; ce qui provient principalement de la profondeur de l'inciſion, & n'arrive que très-rarement. Depuis qu'on ne fait plus qu'une inciſion très-ſuperficielle, ou pour mieux dire, une égratignure, les ſymptômes ſont quelquefois ſi légers, & le nombre des boutons ſi petit, qu'à la diete près, le malade vit à ſon ordinaire, s'occupe ou s'amuſe ſuivant ſon âge, & n'eſt pas obligé de garder le lit. L'Envoyé de Dannemarck en Angleterre, qui s'eſt fait inoculer avec la permiſſion de ſa Cour, & du conſentement de ſa famille, à laquelle cette maladie a été ſouvent fatale, n'a preſque rien changé à ſa maniere de vivre accoutumée; c'eſt de lui-même que j'ai eu le détail journalier de ſon traitement. Le fils de l'Ambaſſadeur de Sardaigne s'eſt ſoumis avec le même ſuccès à cette pratique.

Je paſſe aux effets de cette méthode. Les 252 perſonnes que j'ai vû inoculées ont toutes été guéries ſans aucune ſuite fâcheuſe. Elles m'ont paru ſe fortifier après le

traitement, & pas une d'elles n'a été marquée ; mais ce qui m'a bien ſurpris, c'eſt que celles-mêmes qui avoient beaucoup de boutons fort gros ne paroiſſoient preſque pas rouges après la deſſication, comme elles le ſont dans la petite vérole naturelle ; l'avantage de conſerver la beauté n'a pas peu contribué à accréditer cette méthode, auſſi eſt-il rare de voir à Londres quelqu'un au-deſſous de 20 ans défiguré par la petite vérole, à moins que ce ne ſoit parmi le bas peuple qui n'a pas le moyen de ſe faire inoculer, ou qui conſerve encore ſes anciens préjugés.

Obſervations particulieres.

1°. Des 252 perſonnes dont j'ai ſuivi l'inoculation, deux ſeulement m'ont parû en danger ; l'un étoit le fils du Major *Jennings*, homme de condition, fort riche, âgé de 3 ans, inoculé avec ſa ſœur agée de 4 ans, & ſa gouvernante âgée de 23. Cet enfant a eû ſix accès de convulſion dans l'eſpace de 18 heures immédiatement avant l'éruption ; ce qui a donné de vives allarmes à ſes parens, mais non aux Médecins ni aux Chirurgiens. Il a évacué par le moyen de deux remedes, l'éruption s'eſt bien faite, & auſſitôt tous les accidens ont diſparu ; au reſte, cet enfant eſt ſujet à des

accès convulſifs, il en avoit eu antérieurement dans deux autres maladies.

2°. Il m'a paru que les enfans délicats & les filles avoient les ſymptômes moins violens, les Praticiens n'ont fait aucune obſervation là-deſſus.

3°. Les Anglois pour ſauver leurs enfans du danger de cette maladie, m'ont parû anticiper ſur l'âge convenable, en les faiſant inoculer à la mamelle, & au-deſſous de 4 ans. J'ai obſervé conſtamment que l'âge depuis quatre ans juſqu'à 15 étoit le plus propre, & que les perſonnes au-deſſus de 15 ans ſouffroient moins que les enfans audeſſous de 4 ans. Cette remarque eſt conforme à celle des gens de l'Art.

4°. J'ai vû des adultes des deux ſexes même forts, replets & très-robuſtes guérir ſans accidens & d'une façon ſurprenante.

5°. Quoiqu'on choiſiſſe pour l'Inoculation le temps qui ſuit immédiatement les régles, elles ſurviennent cependant preſque toujours dans le cours de la maladie, ont plus ou moins de durée, & finiſſent ſans aucun accident.

6°. J'ai vû pluſieurs perſonnes n'avoir que très-peu de boutons quelquefois ſeulement autour de l'inciſion, comme la fille du Comte de *Fitz Williams*; un adulte en eut une douzaine. Le premier lui vint au gros doigt du pied; remarque curieuſe &

qui prouve inconteſtablement que le virus a circulé par toute la maſſe du ſang, quoiqu'il n'y eût que peu de boutons ; quelquefois la ſeule ſupuration des ulcéres tient lieu de tout.

7o. Les ſymptômes & l'éruption paroiſſent quelquefois fort tard ; la fille du Milord Dalkith a qui ils n'ont paru que le quatorziéme jour après l'inſertion, & un enfant-trouvé dont je parlerai plus bas, auquel ils n'ont paru que le 26, en ſont des exemples.

8o. Cinq perſonnes n'ont pû prendre la petite vérole, quoiqu'on eût réiteré l'inſertion ; l'un étoit en Ville, & les quatre autres aux Hôpitaux, & quoiqu'ils fuſſent tous cinq expoſés pendant le traitement des autres à l'infection, ils ne la contractérent pas.

Les deux Hôpitaux dans leſquels ſe pratique cette méthode, ſont celui de *la petite vérole*, ainſi nommé, parce que l'on n'y traite que cette ſeule maladie, ſoit naturelle, ſoit artificielle, & celui *des Enfans-trouvés*. J'ai apporté tout ce qui regarde l'établiſſement & les réglemens de ces Hôpitaux, auſſi bien que l'Hiſtoire de l'Inoculation depuis le jour de leur établiſſement juſqu'à celui de mon départ, qui m'ont été remis par ordre du Commité. En voici le détail.

Depuis le 26 Septembre 1746, jour de l'ouverture de l'Hôpital de l'Inoculation, juſqu'au 14 May 1755, il y a eu 604 inoculés, y compris 97 de cette année. Les cinq premieres années de ſon établiſſement cette méthode y étant encore dans ſon enfance, & l'Hôpital n'étant pas encore en état de fournir toutes les commodités aux malades, de 131 perſonnes il en eſt mort deux, l'une attaquée de vers, l'autre ſoupçonnée d'avoir cette maladie naturellement dans le temps de ſon inoculation. * Les quatre dernieres années, de 473 un ſeul eſt mort, & ſuivant les Regiſtres de ce même Hôpital, de 9 perſonnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux.

Depuis 1741 on a inoculé aux Enfans-trouvés 247 perſonnes, dont un ſeul eſt mort, à ce qu'on croit, par un accident étranger à l'Inoculation.

Total des inoculés dans les deux Hôpitaux. . . . . 851.

Morts. . . . . 4.

La premiere fois que je viſitai l'Hôpital de l'Inoculation, je fus témoin d'un con-

* L'Hôpital pour l'Inoculation eſt encore bien pauvre ; ce qui oblige de mettre les inoculés avec ceux qui ſont attaqués de la petite vérole naturelle ; ce qui ne peut manquer d'infecter l'air & de rendre en cet endroit la pratique de l'Inoculation plus ſujette à des accidens, qu'ailleurs.

traſte bien frappant ; il y avoit ſur le même quarré deux ſalles, l'une deſtinée à la petite vérole naturelle , l'autre à la petite vérole qui s'y donne par inſertion. Dans la premiere de ces ſalles je vis des malades qui excitoient non-ſeulement la compaſſion, mais la terreur ; hideux , gémiſſans , prêts à rendre l'ame. On les auroit crû frappés de la maladie la plus cruelle & la plus dégoutante. Dans l'autre ſalle , on n'entendoit ni cris de douleurs, ni voix mourantes, on ne voyoit ni ſouffrances ni accidens, ni même aucun mal aiſe. Au contraire , les malades étoient gais , & jouoient entr'eux ; il y avoit 26 filles inoculées , depuis l'âge de 10 ans juſqu'à 24 , qui n'étoient point allitées, qui couroient les unes après les autres , & ſe divertiſſoient comme on a coutume de le faire à cet âge, ou qu'on ſe porte bien.

J'eus occaſion de faire aux Enfans-trouvés une obſervation très-intéreſſante ſur le nommé *Claringdon* , âgé de 5 ans , qui ſe trouva pris de la rougeole ſans que l'on s'en fût apperçu dans le temps qu'il fut inoculé. Le lendemain les ſymptômes de la rougeole ſe manifeſterent avec aſſez de violence pour faire craindre pour ſa vie. Les taches parurent au temps ordinaire ; la maladie prenant ſon cours ſe termina heureuſement. Le vingt-ſixiéme jour de l'ino-

culation, la petite vérole parut en aſſez grande quantité, & eut ſon cours ſans aucun accident remarquable; le malade guérit de deux maladies; ce qui prouve le peu de danger de cette pratique, & que l'humeur de la petite vérole eſt différente des autres humeurs, & ne ſe mêle point avec elles, &c.

Nous donnerons dans le Journal ſuivant les faits & les informations qui terminent ce mémoire.

REFLEXIONS CRITIQUES

Sur l'Hiſtoire d'une Dormeuſe extraordinaire, inſerée dans le Journal de Février dernier, par M. Gontard, Conſeiller, Médecin du Roy.

De Villefranche en Beaujolois, ce 8. Août 1755.

V. Je crois que les remarques qu'on peut faire ſur les Obſervations du Recueil périodique, ſeront auſſi utiles au Public que les obſervations mêmes, puiſque les les unes & les autres peuvent également ſervir aux progrés de la Médecine, étant bien faites d'ailleurs. Cette raiſon m'engage à faire part de celles que je viens de faire à la lecture de la *Lettre de M. Miſſa, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine*

de Paris ſur une Dormeuſe extraordinaire, inſérée dans le Recueil de Février dernier.

Il eſt ſûr qu'en fait de ſcience ſur-tout, on doit conſerver aux termes les idées que l'uſage & les Auteurs leur ont attachées; autrement on ne s'entendroit jamais, & cela nuiroit extrêmement au progrès de ces mêmes ſciences. On doit auſſi faire attention de ne pas confondre les eſpeces, ni entr'elles, ni avec leur genre, ce ſont des principes inconteſtables.

M. Miſſa donne d'abord cette maladie pour une léthargie, & il en fait la deſcription. Les pathologiſtes ne peuvent trouver dans cette deſcription aucun des ſymptômes qui caracteriſent la léthargie; & ceux qui ne le ſont pas, s'ils s'en rapportent à cette deſcription, ne reconnoîtront pour léthargie que la maladie où ils trouveront réunis les ſymptômes qui y ſont rapportés.

Voyons quels ſont les ſymptômes pathognomoniques, eſſentiels ou caractériſtiques de la léthargie. Ce n'eſt pas le ſommeil, puiſqu'il eſt commun aux autres affections ſoporeuſes, à l'appoplexie au *carus*, au *coma ſomnolentum*, qui ſont des maladies quoique du même genre que la léthargie, bien differentes quant à l'eſpece. C'eſt l'oubli, où les malades tombent dans l'inſtant,

de ce qu'ils viennent de dire ou de faire ; & l'on ne doit pas entendre par cet oubli, l'ignorance où ſont les malades d'affection ſoporeuſe, de ce qui ſe paſſe ou ſur eux ou au dehors pendant leur ſommeil ; l'ignorance n'eſt pas un oubli. Un autre ſigne caractériſtique ſelon la plûpart des Médecins, c'eſt une fiévre foible, qui ne ſe trouve point eſſentiellement dans les autres eſpeces d'affections ſoporeuſes. Mais comme ce ſigne n'eſt pas reconnu ni rapporté par tous comme pathognomonique, tenons nous en au premier ; il ne ſe trouve pas dans la maladie en queſtion non plus que la fiévre. Donc cette maladie n'eſt pas une léthargie.

Les ſymptômes qu'on rapporte de cette maladie, ne conviennent pas non plus à la léthargie. Cette maladie venoit par accès, la léthargie n'en a jamais. Cette femme pendant l'accès avoit toutes les parties de ſon corps roides & inflexibles, en un mot, dans un contraction invincible, & cet état finiſſoit par des mouvemens convulſifs. Les léthargiques ont les membres flexibles & dans un état preſque oppoſé aux convulſions. Donc, encore une fois, cette maladie ne peut pas s'appeller léthargie. Mais dira-t'on peut-être, c'eſt une léthargie extraordinaire, dans laquelle il eſt inutile de chercher du rapport avec les autres. Il

faudroit toujours y reconnoître les ſymptômes eſſentiels à la léthargie, & outre cela des ſymptômes extraordinaires d'où elle emprunteroit ſa dénomination particuliere d'*extraordinaire*.

Cela étant, je ſuis ſurpris que M. M. ne l'ait pas plutôt appellée une épilepſie extraordinaire. Elle avoit tous les ſymptômes eſſentiels de l'épilepſie, & le type de tous les jours pouvoit la faire appeller extraordinaire. Perte de connoiſſance, de ſentiment, de mouvement volontaire, contraction ſpaſmodique de toutes les parties du corps, & ſur la fin de l'accès des mouvemens convulſifs, les paroxiſmes revenant périodiquement, ſont les caracteres eſſentiels de l'épilepſie, & celle-ci n'eſt extraordinaire que parce qu'elle revenoit régulierement tous les jours à la même heure.

Au reſte ce n'eſt pas purement un eſprit de critique qui m'a porté à faire ces remarques ſur l'obſervation de M. M. Je ſerois fâché, ſuppoſé qu'elles vinſſent à ſa connoiſſance, qu'il les prît en mauvaiſe part. Je n'ai eû d'autre vûe que le bien de l'Art & du public, & je ſerois charmé qu'on en uſât de même à mon égard en pareille occaſion. Il eſt à propos de s'éclairer mutuellement, & c'eſt le but de ce Journal.

Si après avoir bien obſervé, on donne

la maladie dont aucun ſymptôme n'a échappé pour une autre, il y a apparence que l'obſervateur, s'il la traitoit, la combattroit avec les mêmes armes qu'on a coutume d'employer contre celle pour laquelle il l'a priſe.

Ceux qui ayant lû cette obſervation, en rencontreroient quelqu'une qui en approcheroit, la traiteroient de même, & certainement ce ne ſeroit pas à l'avantage du malade. Car la léthargie & l'épilepſie, quoique toutes deux maladies du cerveau, ſont pour ainſi dire, d'un caractere oppoſé; & par conſéquent elles doivent ſe combattre d'une maniere preſque oppoſée. Dans la léthargie les fibres du cerveau ſont dans un état de relâchement, d'affaiſſement, de langueur; ce qui eſt prouvé par le relâchement des parties, la foibleſſe du pouls fébrile, cet oubli particulier dans lequel le malade tombe dans l'inſtant même qu'il fait ou qu'il demande quelque choſe. Dans l'épilepſie au contraire, les fibres du cerveau ſont dans un état violent, tendues, pouſſant avec force le fluide nerveux dans ſes tuyaux, ſoit conſtamment tout à la fois dans toutes les parties, ou dans quelqu'une en particulier, pour produire le ſpaſme général ou particulier; ſoit ſucceſſivement & alternativement dans quelqu'une ou pluſieurs parties, ce qui fait les mouvemens convulſifs.

Selon M. M. cette léthargie n'étoit autre choſe qu'une eſpece de vapeurs hiſtériques. C'eſt-à-dire, une léthargie dont la cauſe réſidoit dans la matrice. Pour avancer cela, il auroit fallû porter plus loin les obſervations; il auroit fallû des faits & des ſymptômes particuliers qui euſſent prouvé que la cauſe continente de cette maladie étoit un vice de la matrice, & que le cerveau n'étoit affecté que par ſympathie. Juſque-là l'on n'a point de raiſon de ne pas croire que ce ſoit une épilepſie idiopathique, ou dont la cauſe continente eſt dans le cerveau indépendemment d'un vice de la matrice. Et l'on peut rendre raiſon de tous les ſymptômes de la même maniere, dont on expliqueroit une épilepſie périodique, faiſant voir ſeulement de plus qu'elle eſt la cauſe particuliere d'où dépend le type des accès.

Voici quelles ſont mes conjectures ſur la nature de cette maladie. On ſuppoſe ordinairement, pour produire l'épilepſie, une cauſe conſtante, un vice local organique dans le cerveau. Et cette ſuppoſition eſt conforme aux obſervations par leſquelles il eſt conſtant qu'on a trouvé dans les membranes & dans la ſubſtance même du cerveau de ceux qui avoient été ſujets à cette maladie, des oſſifications, des hydatides & autres tumeurs qui ne gênent ce-

pendant & ne troublent le cours du fluide nerveux & des autres liqueurs pour produire une attaque d'épilepſie, qu'autant que par une cauſe externe & accidentelle, le ſang vient à ſe porter trop abondamment ou trop rapidement dans le cerveau. Et ſi cette cauſe exerce ſon action dans des temps déterminés, les attaques ſeront périodiques, autrement elles ſeront erratiques. Il ne s'agit ici que de déterminer quelle eſt cette ſeconde cauſe. On ne peut la chercher que dans l'influence ou l'action du ſoleil ſur le corps de cette femme, puiſque le lever du ſoleil lui apportoit le paroxiſme, & que ſon coucher le lui enlevoit. Il faut de plus une diſpoſition particuliere de cette femme, qui la rendoit très-ſuſceptible des impreſſions de cet aſtre.

Il n'eſt pas douteux que les rayons du ſoleil, le reſte de l'atmoſphere étant égal, ne rendent l'air plus chaud & plus ſec; ils le rarefient, l'air en ſe dilatant doit exercer ſon reſſort ſur les corps qu'il environne, & les comprimer. Les liqueurs ſe porteront plus abondamment de la circonférence au centre, & par conſéquent dans le cerveau. Ces liqueurs ſe trouvant en même-tems plus rarefiées par la chaleur, occuperont plus d'eſpace & rempliront davantage leurs vaiſſeaux. Voilà l'abord

du ſang dans le cerveau plus accéleré & plus abondant, produit par l'action du ſoleil. Mais l'action du ſoleil n'eſt pas capable de produire cet effet ſur les autres épileptiques. Il ne s'enſuit pourtant pas qu'il ne le produiſe ici, puiſqu'on ne peut pas reconnoître une autre cauſe. Il faut donc de toute néceſſité qu'il y ait dans cette femme une plus grande diſpoſition à être affectée de l'action du ſoleil : un ſang plus facile à rarefier, un ſang comme réſineux, contenant plus de parties ignées &c. & en même-temps un tiſſu de la peau plus ſerré, plus aride, & qui ne permet pas une tranſpiration proportionnée à l'augmentation de volume du ſang que produit la rarefaction. Cette diſpoſition n'eſt pas abſolument ſuppoſée ſans fondement dans cette femme. Dans les perſonnes d'un temperament mélancholique, comme elle étoit, le ſang a ordinairement la conſtitution que je viens de dire, & le tiſſu de la peau eſt plus ſec & plus ſerré. Tout cela demanderoit peut-être de plus longs détails ; mais les bornes que je me ſuis preſcrites dans cette piece, ne me le permettent pas.

LETTRE

A l'Editeur du Journal de Médecine au ſujet d'une abſtinence extraordinaire, par M. N.... Médecin.

De Mons en Hainault ce 9 Juillet 1755.

MONSIEUR,

VI. Notre Province eſt fertile en phénomenes. Vous donnâtes dans votre Recueil du mois de Février dernier, l'Hiſtoire de la Dormeuſe de Saint Guiſlain. Cette fille que vous fites partir de Louvain avec beaucoup de précipitation & dont vous ignorez le ſort, ſe retrouve chez-elle, où elle continue de dormir ainſi que vous en avez parlé. Elle eſt revenue de la caravane qu'elle a faite dans nos Provinces voiſines, où on la montroit pour argent. Telle eſt la cupidité des hommes d'une part & la curioſité d'une autre, qu'on employe juſqu'aux maladies pour les ſatisfaire toutes deux. A ſon retour la Dormeuſe s'eſt fixée à ſon domicile ordinaire dans la Ville de Saint Guiſlain, à deux lieues d'ici.

Le ſujet de cette lettre eſt un fait auſſi ſurprenant que le premier; il s'agit d'une Fille âgée de 15 ans, nommée *Jeanne-*

Marie Pelet, habitante de la Paroiſſe de le Val près de Binch, à trois lieues de Mons Capitale de la Province du Hainault. Depuis le 6 Décembre 1754, juſqu'au 20 de Juin de la preſente année 1755, elle n'a pris aucun aliment ni boiſſon. Voici l'Hiſtoire de ſa maladie.

Cette Fille, d'un tempérament foible & délicat depuis quelques années, ſe trouva plus incommodée pendant l'été de l'an 1754. La nature faiſoit alors de vains efforts pour produire en elle l'évacuation propre à ſon ſexe, mais le mauvais état des viſceres du bas-ventre détermina le ſang à ſe porter tumultueuſement vers le haut. Il lui ſurvint de fréquens ſaignemens de nez, & la malade plus foible & languiſſante que jamais, ſe reſſentit de tous les maux qui caractériſent le *chloroſis* ou pâles couleurs. Elle ſe plaignoit principalement de douleurs à la tête & au ventre; & peu à peu ſon teint ſe défigura comme dans la jauniſſe la plus décidée.

En Octobre 1754. elle prit un vomitif, qui ne lui procura aucune évacuation; elle en fut beaucoup agitée, le ventre ſe gonfla, & elle commença dès-lors à être attaquée de mouvemens convulſifs. Une épouvante ſubite augmenta le trouble, & le ſix de Décembre elle eut des agitations ſi épouvantables, que le corps en fut violem-

ment ſecoué de la tête aux pieds. Dès ce jour même, la malade ceſſa de prendre toute eſpece de boiſſon & de nourriture; la machoire inférieure demeura ſi fortement attachée à la ſupérieure à la ſuite de cet aſſaut, qu'on tenta vainement & à pluſieurs repriſes de vaincre la contraction des muſcles par l'introduction du *ſpeculum oris*. Jamais on ne put la ſurmonter, & les dents de la machoire ſupérieure qui chevauchoient ſur celles de l'inférieure, mirent toujours un obſtacle inſurmontable au paſſage de toute liqueur dans la bouche

Après le 6 de Décembre, les accès épileptiques augmenterent en violence & en fréquence juſqu'à la fin de l'année. Alors ces mouvemens convulſifs, qui d'abord avoient été univerſels, n'attaquerent plus que les bras; & ces aſſauts ſe terminoient toujours par un *tetanus* ou roideur abſolue des extrémités ſupérieures. Après quelque intervalle, ces dernieres parties ne ſouffrirent même aucune ſecouſſe ni roideur; mais la machoire inférieure fut pendant tout ce temps, & juſqu'au commencement de Juin de la preſente année 1755. inſéparablement collée à la ſupérieure. Dès que les convulſions ſe furent bornées aux muſcles adducteurs de la machoire, le reſte du corps parut conſtamment dans un état de calme & de tranquillité.

Depuis le jour que la malade ceſſa de prendre de la nourriture, toutes les évacuations tarirent chez elle. On ne s'apperçut d'aucune décharge qui auroit été faite ou par les inteſtins ou par la veſſie, la tranſpiration même parut ceſſer abſolument. La *Pelet* demeura dans cet état juſqu'au commencement du mois de Juin dernier. Elle entendoit parfaitement & répondoit par ſignes, & malgré une abſtinence auſſi longue, elle avoit le poulx réglé, les couleurs belles & moins de maigreur qu'avant ſa maladie.

L'abſtinence avoit duré ſix mois, lorſque les premiers jours de Juin on s'apperçut du changement ſuivant. La peau qui depuis long-temps n'avoit pas même fourni la matiere d'une tranſpiration tant ſoit peu ſenſible, s'ouvrit alors & donna des ſueurs gluantes & fétides ; la difficulté de reſpirer devint conſiderable, elle fut même pouſſée par moment juſqu'à faire craindre une interception prochaine. Sa façon ordinaire de reſpirer depuis cette révolution, s'exécute encore par une action violente de tous les muſcles qui concourent à cette fonction. Elle n'inſpire & n'expire que par de fortes élévations de la poitrine & du bas-ventre, qui ſe font alternativement.

Vers le 20 Juin la malade ſuça un peu

de vin & puis du lait coupé ; mais la déglutition étoit ſi difficile qu'elle ne pouvoit prendre une cuillerée ordinaire de ce lait, ſans en épancher la moitié & en pouſſer une autre portion par les narines. Dès qu'elle eut enfin avalé un peu de cette boiſſon, elle fit beaucoup de rots ; la tranſpiration parut ſe rétablir de jour en jour, & ſe fit même à peu près comme dans l'état naturel. Le 27. elle quitta une petite quantité d'urine laiteuſe ; enſuite elle eut une hémorrhagie par le nez, à la ſuite des fréquentes nauſées que lui procurerent les petites doſes de lait coupé qu'elle s'étoit efforcée d'avaler. La malade eſt à preſent réduite à l'eau pure qu'elle prend à petites gorgées, mais ſouvent ; elle continue d'uriner. Le 3 de Juillet elle vomit des matieres vertes & gluantes, & depuis cette évacuation elle avale avec plus d'aiſance. Aujourd'hui il n'y a plus aucun obſtacle de la part de la contraction des muſcles de la machoire inférieure, le ſeul qui reſte eſt du côté de l'œſophage.

Voilà l'hiſtoire d'une maladie qui a aſſez de rapport avec celle qui eſt détaillée dans la premiere obſervation du volume VI. des Eſſais de Médecine de la Société d'Edimbourg, édition de Paris 1747. Il y eſt parlé d'une abſtinence qui a duré 34. jours la premiere fois & 50. jours la ſeconde ;

mais celle dont je vous envoye l'Hiſtoire, paroît d'autant plus extraordinaire, qu'elle a duré ſix mois entiers. Je ſuſpendrois ma croyance ſur ce fait, s'il n'étoit atteſté par pluſieurs obſervateurs de cette maladie, gens dignes de foi & du métier.

J'ai l'honneur d'être &c.

L'Auteur de cette lettre nous a communiqué le certificat de M. Charlier Médecin de la ville de Binch qui a ſuivi cette maladie. Il y a joint l'atteſtation de M. Theys, Curé de le Val. Nous croyons inutile de les rapporter ici, étant d'ailleurs aſſurés de la vérité d'un événement ſi extraordinaire. La plûpart des perſonnes inſtruites ne feront aucune difficulté d'ajouter foi à ce récit; mais en faveur de ceux qui pourroient en douter, nous eſpérons rapporter pluſieurs exemples d'abſtinences ſemblables, tirés des meilleurs Auteurs. En attendant nous les renvoyons à la Thèſe de M. Combaluſier, ſoutenue dans les Ecoles de Médecine le 16. d'Avril 1750. La queſtion étoit : An diù poſſit homo, ſine cibo potu que, vivere & valere? *La concluſion eſt :* Diù ergò poteſt homo, ſine cibo potu que, vivere quidem, non verò valere. *Cette Thèſe eſt remplie d'exemples d'abſtinence extraordinaire. On peut encore lire Citeſius dans lequel on en trouvera un grand nombre.*

OBSERVATION.

Sur un empoiſonnement par le Champignon véneneux, *& ſur l'antidote de ce poiſon, par M Hatté Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

De Paris ce 15 Septembre 1755.

VII. La maxime, *principiis obſta*, ſi accréditée dans la morale, ne ſçauroit être dans l'ordre phyſique, trop ſcrupuleuſement obſervée par ceux qui ont le malheur d'éprouver les dangereuſes atteintes du poiſon. Si l'on reconnoît alors l'impuiſſance de la nature ; ſi l'on ne doute plus de la néceſſité de l'art de guérir, c'eſt alors auſſi qu'il faut que le Médecin au nom ſeul du poiſon, ſçache en indiquer ſur le champ l'antidote. Un reméde inutile dans une circonſtance auſſi critique, ne ſçauroit être innocent. Il permet au poiſon de faire ſes progrès, & ces inſtants perdus décident inévitablement de la vie d'un infortuné. Fâcheuſe vérité, établie déja par tant de funeſtes exemples, & trop malheureuſement confirmée ici par le triſte accident dont M. de Lauremberg, Docteur Régent de la Faculté nous a rendu toutes les cir-

conſtances dans l'aſſemblée du *primâ menſis* * de Septembre.

L'on extrait de ce récit que le 25 d'Août dernier, des femmes dans une promenade au bois de Boulogne, y ramaſſerent les champignons qui leur parurent les plus appétiſſans, quoique perſonne d'elles ne ſçût diſtinguer les bons d'avec les mauvais. Le ſoir même, ces champignons mis en ragoût furent ſervis à trois femmes & un homme; mais les unes & les autres ne tarderent gueres à ſentir plutôt ou plus tard à proportion de leur avidité, les effets du mets trop friand. Dans l'heure ſe plaignent toutes d'une malaiſe dont perſonne ne ſoupçonne la cauſe. Le mal inſenſiblement devient plus inquiétant, ſur-tout dans une femme qui avoit elle-même prêté la main pour accommoder les champignons, & qui pour cette raiſon en avoit goûté un peu plutôt que les autres. Un ſentiment de péſanteur dans l'eſtomach laiſſe croire d'abord que ce n'eſt qu'une indigeſtion, & dans cette idée les unes ont recours à l'eau tiéde, d'autres boivent quelques coups de vin. Mais loin d'y trou-

* On donne le nom de *primâ menſis* à l'aſſemblée que tiennent les Médecins de la Faculté, chaque premier jour du mois pour ſe communiquer leurs Obſervations & conférer entr'eux ſur les maladies régnantes.

ver du ſoulagement, le mal ne faiſant que croître, il vint dans la penſée de ſoupçonner du poiſon dans cet accident & toutes furent décidées à le croire, quand elles virent qu'un chien, à qui on avoit abandonné le plat aux champignons, venoit d'expirer. Les voiſins, les amis pour lors appellés au ſecours, firent, en conſéquence de cette idée de poiſon, avaler de l'huile en quantité; on en revint enſuite à l'eau tiéde: on eſſaya de quelques priſes de thériaque, mais avec auſſi peu de ſuccès que tout ce qu'on avoit fait d'abord. Ainſi toute la nuit & le lendemain ſe paſſerent en gémiſſemens & en remédes inutiles; & le Médecin ne fut enfin appellé que 36. heures enſuite de ce funeſte repas, c'eſt-à-dire, pour voir dans deux de ces femmes tous les affreux ſymptômes d'une mort prochaine. Sans eſpérance de pouvoir alors employer l'antidote avec ſuccès ou de mettre en œuvre les vomitifs: les ſignes de gangrene & une défaillance conſidérable fixerent toute ſon attention. Il employa les antiſceptiques, donna les potions cordiales, afin de prolonger du moins de quelques momens la vie des malades. Et en effet peu d'heures après on les voit expirer l'une enſuite de l'autre, à très-peu d'intervalle.

Une femme fort âgée & un jeune hom-

me qui n'avoient goûté que très-peu du ragoût aux champignons, après des tranchées très-vives & très-long-temps prolongées, eurent néanmoins la vie ſauve à la faveur d'un flux de ventre, dont on ſecondat l'effet par quelques purgatifs. Par l'ouverture des cadavres on trouva les traces de la gangrene répandues dans l'eſtomach & dans toute la longueur de l'œſophage, une liqueur brunâtre qui enduiſoit les membranes de ces parties, qui fut ramaſſée & miſe dans un vaiſſeau afin d'être examinée & ſoumiſe à différens eſſais, ayant été bue par un chat, cet animal en mourut en moins d'une heure.

Pour entrer maintenant dans les vues de quelques Phyſiciens, on ne ſçauroit ſe refuſer d'aſſigner l'eſpece de champignons qui a ici occaſionné la mort; & afin de donner à ce que nous allons avancer l'empreinte du ſceau de la vérité, nous l'appuierons du témoignage de M. Bernard de Juſſieu.

On ſçait que cet illuſtre Botaniſte nous a donné avec M. Tournefort, les environs de Paris dans la plus entiere exactitude. Nous en avons appris que dans le bois de Boulogne il ne ſe trouve gueres que cinq eſpeces de champignons, dont trois ſont alimentaires & deux vénéneux.

Celui des alimentaires qui reſſemble le

plus au champignon d'uſage que nous tirons des couches, eſt le *fungus vulgatiſſimus, eſculentus. Lobel.* ou *fungus, pileolo lato, & rotundo livido. c. b.*

Un autre qui n'y eſt pas moins commun eſt le *fungus angulosus & veluti in lacinias ſectus. c. b.* ou *fungus pallidus, ſe contorquens, chanterelle dictus. j. b. Caperolini. Tabern.*

Le dernier des alimentaires eſt le *fungus poroſus magnus, craſſus.* j. b. ou *fungus Auguſti menſis. c. b.*

Les champignons vénéneux ſe reconnoîtront d'avec les alimentaires par leur propre dénomination. On diſtingue ainſi aſſez facilement celui dont la phraſe eſt *fungi multi ex uno pede. j. b.* & plus aiſément encore un autre connu ſous le nom de *fungus piperatus albus, lacteo ſucco turgens.* j. b. ou *fungus pileolo lato, orbiculari candicante. c. b.*

On voit aſſez par la nomenclature de ce dernier combien il tient des apparences du premier des alimentaires; il n'y a entre eux qu'une nuance de différence, la blancheur; on conçoit, dis-je, comment il a dû arriver que les empoiſonnés que nous venons de citer, ayent pû prendre le change & devenir les malheureuſes victimes de leur imprudence.

Ce détail au reſte n'eſt ici que pour ôter

tout ſoupçon d'inexactitude ; car les Médecins ſçavent que toutes les eſpeces de champignons vénéneux, comme les champignons alimentaires devenus poiſon par vétuſté, produiſent les mêmes accidens.

Dans l'un & dans l'autre cas c'eſt d'abord un ſentiment de peſanteur * & d'extenſion à la fois à la région de l'eſtomach. Le malade, dont la reſpiration ſe trouve alors extrêmement gênée, ſe plaint non-ſeulement d'étouffement, mais encore d'un étranglement ſingulier, ce que Dioſcoride rend par ces termes : *omnes tamen fungi ſtrangulatus ſuſpendio ſimiles concitant.* ** Le hoquet quelquefois ſe fait remarquer, quelquefois le vomiſſement ; les urines ſouvent ſont ſuſpendues ; ou ſi le malade en rend, elles ſont infiniment troubles & épaiſſes.

Ces ſymptômes, qu'on obſerve dans le premier degré de la maladie, ſont bientôt après ſuivis d'autres plus effrayans. La reſpiration dans le ſecond période, devenue de plus en plus anhéleuſe, un poulx petit, des ſyncopes par intervalles, des friſſons & des ſueurs froides par tout le corps, an-

* De-là ſemble être venu le Proverbe Latin *Tanquam fungus ſuffocat.* V. Junius.

** *Dioſcorid. Lib. VI. Cap. XXIII. interpr. Ruellio. Vid. Aetius, Paul. Æginetia, Bertruvius, Ephemer. German.*

noncent

noncent enfin que la gangrene s'eſt établie, & que la mort eſt inévitable.

Il ſeroit difficile de ne reconnoître pour cauſes de ces accidens que la qualité ſpongieuſe des champignons, ou leur *poroſité*.* Pluſieurs phénomenes déterminent à ſoupçonner, pour principaux agens de leurs mauvais effets, des corpuſcules actifs & pénétrans. Nous avons des exemples de champignons vénéneux qui, pour avoir été gardés quelque temps dans la main, ont produit des convulſions & d'autres ſemblables accidens **. On ſçait qu'il ſurvient des démangeaiſons très-cuiſantes aux paupieres, ſi quelqu'un y porte la main après avoir manié le champignon vénéneux de nos bois. La veſſe de loup produit une inflammation à l'œil, ſi la pouſſiere en eſt portée à cette partie ; ce qui n'eſt que trop ſouvent arrivé par un badinage imprudent. En un mot ce chat mort, pour avoir bu la liqueur contenue dans l'eſtomach des empoiſonnés, acheve d'établir notre ſentiment. Puiſſions-nous demontrer auſſi évidemment un antidote à ce poiſon.

Le peu de ſuccès de l'eau tiéde & de l'huile, en quelque quantité qu'on les ait priſes, prouvent ſans replique que toutes

* Voyez l'Obſervation de Mr. Miſſa, Journal de Médecine du mois de

** *Hildanus. Cent. 4. obſerv.*

les vûes ne doivent point être d'étendre le poiſon dans une liqueur abondante, ou d'enveloper les pointes qu'on lui ſuppoſe, dans un corps gras ou huileux. On demande un ſpécifique qui détruiſe l'activité des corpuſcules vénéneux du champignon, comme on voit toute la violence du plus fort Acide devenir ſans effet dès l'inſtant qu'on lui préſente une baſe alkaline.

Que l'on conſulte l'expérience, & l'on apprendra par une longue ſuite d'obſervations que telle eſt l'action du vinaigre, dont le propre eſt non-ſeulement de garantir le champignon alimentaire de la qualité vénéneuſe, dans laquelle il dégénere quelquefois, mais d'être auſſi le contrepoiſon du champignon vénéneux.

Ainſi dès que le Medecin a ſatisfait à l'indication toujours indiſpenſable dans tous les cas de poiſon, c'eſt-à-dire, à l'indication du vomiſſement, il doit faire prendre auſſitôt le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau (ce qui eſt la même choſe que l'oxicrat ou ou le *poſca* des Anciens); afin que cette liqueur, en agiſſant par ſa qualité d'antidote ſur les derniers atômes du poiſon, qui ont pû pénètrer dans les inteſtins & ſe nicher dans les replis de l'eſtomach, en détruiſe l'action, & leur ôte tout pouvoir de nuire.

On peut de même donner à la fois l'an-

tidote & l'émétique ; & c'eſt dans cette vûe ſans doute que les Anciens adminiſtroient ſi ſouvent l'Oximel ſimple (*a*) & le Scyllitique contre les mauvais effets des champignons. C'eſt auſſi par ce moyen (l'Oximel) que Panarole traitoit ſi heureuſement à Rome tous ceux qui avoient mangé de mauvais champignons. *Nullus enim*, dit cet Auteur, *ſumpto hoc remedio interiit, ſed omnes, placente Deo, convaluerunt* (*b*) ; & l'on ſçait qu'à Rome les empoiſonnement de champignons ſont très-fréquens. Amatus Luſitanus (*c*) ayant eu une pareille occaſion, eut auſſi avec le même remede le même ſuccès. Avec l'Oximel & l'Hiſſope Mathiole fit vomir & ſauva la vie à un homme qui, avec un étouffement conſidérable, avoit déja des ſyncopes & d'autres accidens très-graves (*d*). Galien (*e*) ajoutoit à l'oximel la fiente de pigeon, & il rapporte en faveur de ce remede pluſieurs cures heureuſes ; mais il ne paroît nullement démontré qu'il dût les attribuer à l'union d'une matiere

(*a*) Perſonne n'ignore que l'Oximel ſe compoſe de trois parties de vinaigre ſur une partie de miel.

(*b*) *Pentecoſt*. 3. *Obſerv*. 45.

(*c*) *Cent*. 1. *curat*. 39.

(*d*) *Comment. in Dioſc. Lib*. 4. *Cap*. 78.

(*e*) *De ſimpl. Cap*. 10.

auſſi dégoutante : l'oximel lui ſeul renfermant les qualités d'antidote & de vomitif. Diphilus, ancien Médecin, cité dans Athenée, faiſoit avec le Vinaigre & le *Natrum* uné potion dont il donnoit aux malades juſques à ce qu'ils vomiſſent (*a*). C'eſt ainſi qu'Apulée rapporte l'exemple d'un certain Serotinus, vieillard centenaire, qu'il préſerva des effets mortels de ce poiſon, en lui faiſant prendre le vinaigre où avoit infuſé l'Abſinthe (*b*). Nous fatiguerions par plus d'exemples; il ſuffit de ceux que nous avons rapportés, pour voir que dans toutes ces différentes compoſitions le vinaigre eſt la baſe & l'unique auteur de la guériſon, en un mot, l'antidote.

Si préſentement on nous permet de rapprocher des obſervations de nos ancêtres, quelques expériences modernes qui nous ſemblent avoir infiniment d'analogie avec les premieres, nous ſerons peut-être dans la voie de rencontrer la maniere d'opérer du vinaigre ſur les champignons vénéneux.

On connoît aujourd'hui contre la cauſticité de pluſieurs plantes âcres & pénétrantes, comme le champignon vénéneux, des

(*a*) *Athen. Deipnoſoph. l.* 2. *pag.* 47. *Interpr. Dalecampio.*

(*b*) *Apuleius, de virtut. herbar. Cap.* 100.

antidotes d'un effet infiniment ſûr comme infiniment prompt. Mr. Miſſa, Docteur, Régent de la Faculté, à qui nous devons pluſieurs de ces obſervations, rapporte de lui-même qu'en herboriſant dans les environs de Paris, il ramaſſa des racines d'*Arum maculatum*, ou pied de veau, qu'il en porta à la bouche, avec la précaution de n'en gouter que de l'extrémité de la langue ;mais il paya néanmoins bientôt après la peine de ſa curioſité. Toute ſa bouche s'enflamma ; les lévres & le voile du palais gonflerent, & le mal gagna même juſques dans la gorge où il reſſentoit un reſſerrement conſidérable. Inutilement employa-t-il de l'eau & de l'huile * alternativement ; rien ne modérant ſa ſouffrance, il courut de dépit dans la campagne, mâchant tout ce qu'il trouvoit ſous la main. Il rencontra par hazard de l'ozeille, dont il eut à peine gouté, que la bouche ſe déſenfla, & que le ſentiment de chaleur diſparut en un inſtant.

Riche de cette expérience, le jeune Botaniſte en devint plus hardi à gouter de toutes les plantes les plus âcres & les plus

* Il ſemble naturel de penſer qu'un corps gras ne pouvant s'inſinuer dans le tiſſu des membranes que les molécules des plantes ont déja pénétrées, il ne ſçauroit apporter ici le ſoulagement qu'on s'en promet.

cauſtiques. C'eſt ainſi qu'un jour il mâcha en préſence de pluſieurs de ſes amis des feuilles de *thymelea* ou garou. Sa levre ſe gonfla auſſi-tôt & il s'y fit dans l'inſtant de petits eſcarres, dont il fut le ſeul qui ne s'effraya point; car en écraſant ſur la tumeur quelques feuilles d'*oxys* ou alleluya, on la vit diſparoître à vue d'œil.

Nous tenons auſſi de ce Docteur que s'étant quelquefois ſervi de *ſynapi* dans pareilles rencontres, il en avoit tiré même ſoulagement & auſſi promptement qu'avec les plantes acidules. Les eſſais de cette derniere eſpece ne confirmeroient-il point la penſée du Docteur Cartheuſer qui donne aux plantes antiſcorbutiques des principes acides, au contraire de l'opinion générale? Il eſt du moins d'obſervation qu'un antiſcorbutique très-actif, le *cochlearia*, eſt d'un goût décidemment acidule dans le fond du Nord, ſur les côtes de la Norvege.

Nous croyons enfin pouvoir mettre au rang de ces obſervations celle de M. Perrault, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sçiences, où il rapporte que deux perſonnes qui avoient avalé imprudemment de l'Euphorbe, furent très-heureuſement guéries en employant le ſuc de limon pris en abondance. *

* *Aacad. reg. par. Duhamel.* p. 247.

Par ces différentes épreuves il devient plus que probable, que les différens acides végétaux pourroient être auſſi bien l'antidote des champignons vénéneux que le vinaigre lui-même. Nous n'oſerions décider que les acidules n'agiſſent ſur les plantes acres qu'en bridant leurs principes phlogiſtiques ; cette explication eſt réſervée à des Phyſiciens pénétrans. Nous nous contentons de voir que comme l'alkali volatil agit ſpécifiquement ſur le poiſon de la vipere, l'acide végétal, le vinaigre agit auſſi ſpécifiquement ſur le poiſon du champignon.

Nous devons enfin au public une derniere réfléxion ſur le choix des champignons. Car le Médecin ne croit point avoir rempli ſa tâche quand il a indiqué aux hommes les remédes à leurs maux, il doit encore, quand il le peut, les prévenir. Nous ne nous contenterons donc point de gémir ſur l'imprudence de ceux qui s'expoſent à en faire uſage, en nous récriant avec Pline,* *quæ voluptas tanta cibi anc ipitis?* Et quoiqu'il ſoit vrai de dire qu'il ſeroit mieux de ſacrifier au bien de ſa ſanté & à la ſûreté de ſes jours un aliment qui n'eſt aliment qu'en apparence**, néanmoins comme

* *Hiſt. natur. lib.* 22.

** Comme l'a penſé le Poëte dans ces deux vers

Semina nulla damus nec ſemine naſcimur ullo
Sed qui nos mandit ſemen habere putat.
Martial. Epig. l. 13.

il arrive qu'un homme à ſa campagne trouve ſouvent plus doux & plus flateur des champignons que lui même a recueillis, que de manger ceux que ſon Jardinier lui préſente, nous ne ceſſerons de recommander le précepte d'Horace. *

Pratenſibus optima fungis
Natura : eſt aliis malè creditur.

Il eſt évident que dans les prairies, les vergers fréquentés par les animaux mis en paturage, les champignons alimentaires y croiſſent volontiers ſous la fiente dont la terre y eſt ſouvent fumée. Ils s'y renouvellent conſéquemment de la maniere qu'ils ſe reproduiſent ſur nos couches.

Malgré le choix du lieu où l'on prend les champignons, comme on pourroit encore faire une faute dangereuſe, on peut dans le doute employer un moyen indiqué par Cardan. * Il ne conſiſte qu'à mettre quelques parcelles du champignon qu'on veut employer dans un peu de lait ; s'il eſt vénéneux, les mouches qui en gouteront périront ſur le champ. Il eſt ſur-tout un champignon parmi les vénéneux dont les mouches ſont fort avides & qui pour cela porte le nom de *fungus muſcarius c. b.* L'illuſtre Cluſius qui nous a laiſſé un traité

* *Satyr.* 4. *l.* 2.

** *De ſubtil. lib.* 13.

infiniment recherché ſur toutes les eſpéces de champignons, rapporte que dans l'Allemagne les payſans ramaſſent le champignons aux mouches pour les vendre au marché; ce champignon coupé en pluſieurs morceaux eſt diſtribué en pluſieurs endroits de la chambre où les mouches ſont incommodes: ces petits inſectes s'y portent avidemment & crévent preſqu'auſſi-tôt. *

On ne ſçauroit auſſi qu'applaudir à la méthode de ceux qui avant que d'employer des champignons pris au hazard, les font bouillir dans une premiere eau qu'ils jettent enſuite. L'on ſent aſſez qu'en ajoutant à cette eau le vinaigre, on ajouteroit auſſi une précaution infiniment ſûre.

On doit ranger enfin au nombre des moyens approuvés & analogues à nos couches, celui qu'on pratique en Italie. C'eſt une pierre molle, ſpongieuſe ** qui

* *Cluſ. de fungis pernic. nro.* XII.

** *Mathiol. comm. in Dioſcor. lib.* 4. *cap.* 78. ce que Mathiole appelle ici une pierre, n'eſt qu'une racine vivace de champignons, dont les brins embraſſent tellement & agglutinent les pierres autour deſquelles ils croiſſent, que le tout ne ſemble plus faire qu'un corps pierreux. M. Bernard de Juſſieu qui en a fait venir d'Italie & qui y a fait croître pluſieurs fois des champignons, en y procurant de l'humidité, a reconnu que cette prétendue pierre n'étoit qu'un champignon polipore qui eſt décrit

miſe à la cave & arroſée d'eau tiede, produit inceſſamment des champignons alimentaires, parce qu'elle y offre une matrice propre aux graines de champignons.

Nous avançons hardiment le terme de ſemence de champignons, tant parce que le microſcope en a démontré l'exiſtence de nos jours, * que parce qu'il eſt en effet des champignons dont la graine eſt très-ſenſible. Telle eſt celle qui fut envoyée d'Italie au fameux Cluſius avec cet étiquette, *ſemence étrangere*. On prioit en même temps le Botaniſte, dont on vouloit mettre le ſçavoir à l'épreuve, d'indiquer la plante qui portoit cette graine. Cluſius décida ſur le champ qu'elle étoit d'un champignon qui nait ſur les planches qui ſervent de bordures aux parteres, & connu en botanique ſous le nom de *fungus minimus ſine petiolo*, *ἀνώνυμος*.

dans Tabernemontanus ſous la nomenclature de *polyporus ex ingenti perenni & tuberoſâ radice, in ſingulos menſes plerumquè naſcens, ſupernè rufeſcens infernè cum pediculo, albus Tabern. tab. 71. fig. 1.*

* *V. Micheli.*

ARTICLE II.

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

OBSERVATION

Sur une fracture par écraſement avec déperdition de ſubſtance, par M. Rochard Chirurgien Major de l'Hôpital de Belle-Iſle en mer &c.

De Belle-Iſle le 15 Mai 1755.

I. LA violence d'un vent impétueux ayant fait briſer la meule d'un moulin à vent, le 16 Juillet 1754. les éclats de cette meule bleſſerent conſidérablement deux hommes qui étoient dans ce moulin. L'un des deux étoit couvert de ſang & de contuſions; mais ſes bleſſures n'étoient pas conſidérables en comparaiſon de celles de ſon compagnon. Ce dernier avoit les deux os de la jambe briſés, & l'écraſement s'étendoit depuis la tubéroſité du *Tibia* juſqu'auprès de ſa partie moyenne. La contuſion s'étendoit ſur preſque toute la cuiſſe, & il y avoit une playe conſidérable avec hémorrhagie à la partie ſupérieure latérale interne, aſſez près du Condyle.

Il me fut impoſſible malgré toute l'attention que j'apportai de ſentir la moindre partie d'os: la déperdition de ſubſtance étoit totale, & la jambe n'avoit plus de figure que celle d'une colonne torſe. Je n'eus alors d'autre parti à prendre que celui de la mettre en direction, ſans autre moyen qu'une inſenſible extenſion, ſuivie de la plus douce conformation, & l'appuyant le plus mollement que je pus.

Avant que de paſſer à une nouvelle opération je conſultai M. Coghlan mon Ancien & mon confrere, & nous craignîmes tous deux d'être obligés d'en venir à l'amputation. Le lendemain je communiquai mes doutes à M. Leonard, Chirurgien ordinaire du Roi & Inſpecteur des Hôpitaux, & je lui expoſai l'état du malade. Loin de conſeiller l'amputation vû la ſituation des choſes, il me répondit qu'on ſeroit trop heureux de pouvoir être dans le cas de la tenter ; mais qu'il préſumoit que l'épanchement accompagné ſans doute d'un gonflement conſidérable, d'une contuſion univerſelle depuis la partie moyenne & ſupérieure de la cuiſſe juſqu'aux malleoles, s'oppoſoit à cette entrepriſe.

En peu de temps les accidens devinrent monſtrueux ; les phlyctenes parurent, il en ſortit une ſéroſité rouſſe, la tenſion augmenta juſqu'au dernier dégré, les eſcarres devinrent jaunes & livides, ce qui caractériſoit la gangrene ; le ſphacele ſuivit de près avec toutes les horreurs qui l'accompagnent ; le nez du malade devint froid, ſes narines furent agitées, ſon viſage ſe plomba, & malgré les grandes & nombreuſes ſcarifications, ſuivies même de taillades, le pied perdit ſa chaleur. A ces accidens externes ſe joignit la fievre & un poulx concentré, dur & petit.

Le malade avoit été ſaigné pour ainſi dire juſqu'à l'épuiſement ; mais alors je fus obligé de recourir aux cordiaux mêlés avec le KINKINA. &c. * J'employai auſſi les fomentations d'eau-de-vie camphrée & ammoniacée, chaudement appliquées & répetées ſouvent ſur les parties ſphacelées. Je me ſervis encore de l'onguent Stirax que je mis ſur les ſcarifications & ſur les taillades. J'avois toujours gardé la jambe dans ſa direction, & je m'étois attaché principalement , ſans trouver beau-

* J'ai fait part il y a environ trois ans à l'Académie Royale de Chirurgie, d'un ſuccès ſemblable avec ce reméde à la ſuite d'une amputation.

coup de difficulté de la part de la contraction des ſolides, à vaincre l'atonie, ou perte totale du ton & de la vigueur des parties ; car l'atonie avoit en quelque ſorte contribué plus que toute autre choſe à augmenter les accidens.

Enfin des tranſpirations douces, facilitées encore par la Saiſon, rappellerent la Chaleur dans toute l'habitude du corps ; le poulx ſe développa, la fiévre parut plus forte ; par cette nouvelle raréfaction ou effervescence, le vif chaſſa le mort de la jambe, & les eſcarres tomberent aſſez-vîte. Il s'eſt fait une fonte conſidérable ; les fuſées ont exigé des dilatations, les os ont malgré cela acquis de la ſolidité, & au bout de quarante jours j'apperçus que la ſoude s'étoit un peu faite, & que la déperdition de ſubſtance, occaſionnée par l'écraſement, n'avoit pas empêché les ſucs oſſeux & médullaires de ſuinter, & d'aſſimiler ces parties oſſeuſes infiniment diviſées. Heureuſement le malade étoit un Payſan ſain, d'un bon tempérament ; il étoit dur à lui-même, avoit beaucoup de patience, & étoit d'un caractére tranquille. Le bleſſé a été long-tems à guérir, mais il l'eſt entiérement depuis ſix mois.

Cet exemple fait voir qu'il y a bien des reflexions à faire ſur le parti qu'on doit prendre, ou d'amputer la partie affligée, ou de tâcher de la conſerver. On voit que dans le cas préſent on ne pouvoit faire l'amputation à la cuiſſe. Il faut quand la contuſion approche de l'aîne, l'abandonner à la nature. Je paſſe ſous ſilence toutes les autres reflexions qu'on peut faire à ce ſujet, & je les laiſſe aux perſonnes de l'Art, qui ſont en état de les communiquer à leurs Eleves. *

* Je ne puis me diſpenſer de faire connoître au Public les ſoins que M. le Marquis de Paulmy, témoin de cet accident, a pris de ces deux malades, qu'il a fait lui-même placer dans l'Hôpital Militaire. Il les a viſités, & ils ſe ſont reſſentis de ſes libéralités.

Après ce que nous rapporte M. Le Cat ſur les totalités d'Os emportées & recrues, on ne doit pas être ſurpris de la réparation oſſeuſe qui s'eſt opérée à l'occaſion de cette fracture ſi compliquée. C'eſt à l'imitation de ce célebre Chirurgien que j'ai été encouragé à emporter preſque tout un *Tibia* d'une fille de onze ans. Elle mourut neuf mois après d'une maladie qui n'avoit nul rapport à celle-ci. J'ouvris la jambe, & je trouvai un autre Tibia entier avec des veſtiges ſur ce nouvel os, ou aux extrémités de l'extraction de celui que j'avois ôté. Je lus à l'Académie vers la fin du mois de May de l'année derniere, mon Obſervation, après avoir démontré ſur le Bureau les morceaux que j'avois tirés du Tibia, & ceux qui étoient venus neuf mois après.

Nª. *Dans le Journal du mois dernier pag. 227. nous donnâmes la deſcription d'une Hydrocephale ſinguliere. M. Betbeder, Docteur en Médecine, &c. qui nous l'avoit communiquée, nous a envoyé une ſeconde obſervation à ce ſujet, dans laquelle il nous fait part des changemens arrivés à l'enfant dont il eſt queſtion. Il nous promet de continuer à nous apprendre ceux qui arriveront dans la ſuite. Nous aurions deſiré la donner au Public ce mois-ci; mais l'impreſſion du Journal étoit trop avancée lorſque nous avons reçu cette Obſervation. On la verra dans le mois ſuivant, ainſi que d'autres Piéces qui ont encore été différées. Nous avons crû devoir annoncer cette Obſervation, afin que ceux qui verroient l'enfant, ne fuſſent pas ſurpris d'y trouver quelque choſe qui ne ſeroit plus conforme à la premiere deſcription que M. Betbeder en a faite.*

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil d'Octobre 1755.

ARTICLE PREMIER.

I. *Traduction de la Theſe de M. Hazon, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris,* pag. 243.

II. *Obſervation ſur de nouveaux accidens arrivés par des alimens préparés dans des vaiſſeaux de cuivre, par M. Coſnier fils, Docteur Régent de la même Faculté, &c.* 260.

III. *Obſervation ſur differentes Monſtruoſités, par M. Geoffroy, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier,* 266.

IV. *Extrait du rapport de M. Hoſty, Docteur Régent de la Faculté de Medecine de Paris, pendant ſon ſejour à Londres, au ſujet de l'Inoculation.* 274.

V. *Réflexions critiques ſur l'Hiſtoire d'une Dormeuſe extraordinaire, &c. par M. Gontard, Conſeiller Médecin du Roy,* 285.

VI. *Lettre au ſujet d'une abſtinence extraordinaire, par M. N. Médecin.* 293.

VII. *Obſervation ſur un empoiſonnement par le Champignon vénéneux, & ſur l'Antidote de ce poiſon, par M. Hatté, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.* 299

ARTICLE II.

I. *Obſervation ſur une fracture par écraſement, avec déperdition de ſubſtance, par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital de Belle-Iſle en mer, &c.* 315

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du préſent mois. A Paris, ce premier Octobre 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1755.

Tome III.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT

Au ſujet du Recueil périodique d'Obſervations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c.

Par M. VANDERMONDE, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

DEPUIS long-tems la plûpart des nations de l'Europe ſe ſignalent par des Recueils périodiques d'Obſervations de Médecine, glorieuſes pour les Médecins & avantageuſes pour le genre humain. Les Médecins François, partagés en pluſieurs Facultés auſſi célébres dans leur origine que dans leurs progrès, fameuſes par les grands noms qui les ont illuſtrées, encore plus fameuſes par les ouvrages excellens qu'elles ont produits, étoient les ſeuls qui ne pouvoient pas répandre facilement leurs connoiſſances parmi leurs Compatriotes

& chez les Etrangers. Les Membres de ces différentes Académies livrés à une pratique pénible, & entraînés par des travaux aſſidus, ont été forcés de laiſſer tomber dans l'oubli beaucoup de richeſſes, dont l'Art auroit profité s'ils euſſent eu un Recueil toujours ouvert, toujours prêt à les conſacrer à l'immortalité.

La mort a moiſſonné tous ces grands hommes & a enſeveli avec eux un tréſor inépuiſable d'Obſervations utiles, de belles Cures, & de Réflexions judicieuſes. On devoit donc déſirer un Journal qui publiât ſans ceſſe les merveilles de notre Art, qui fût comme l'écho des Cures ſingulieres que le ſilence nous auroit dérobées, ou plutôt comme le garant fidéle de la ſécurité publique. Il étoit réſervé à un Magiſtrat éclairé, actif & vigilant, de ſentir toute la néceſſité de cette nouvelle entrepriſe, & de l'autoriſer. Nous nous en chargeons avec plaiſir ſous ſes auſpices, perſuadés qu'il daignera toujours s'intéreſſer à cette nouvelle production, & lui être favorable.

Les Médecins qui, par les ſeuls efforts d'un zéle généreux, ont cherché à ſe rendre utiles au Public, ne trouvant pas de Recueil qui fût ſpécialement deſtiné à leurs travaux, ont communiqué leurs Obſervations dans les différens Journaux, où elles reſtent iſolées au milieu d'une foule d'objets qui ne ſont pas du reſſort de la Médecine. Le Mercure de

France, le Journal Œconomique & celui de Verdun ont renfermé ces Obſervations éparſes, qui auroient été moins ignorées & qui auroient reçu un nouvel éclat, ſi elles avoient été raſſemblées ſous le même point de vue. Voilà ce qui doit faire à préſent l'objet de ce nouvel Ouvrage périodique.

Le Journal que nous préſentons au Public n'eſt donc pas fondé ſur la ſimple curioſité. Il n'eſt point fait pour plaire ; ſon but eſt d'inſtruire. Son plus ou moins d'éclat ne dépend pas de la force & de l'élégance du pinceau de celui qui le deſſine, mais de la bonté des ſujets qu'on y traite. On n'y trouvera pas ce qui peut uniquement orner l'eſprit, on y verra les moyens d'abréger les ſouffrances des hommes, ou de prolonger leur vie. Chaque Obſervation devient un nouveau trophée pour la Médecine. En étendant les connoiſſances du Médecin, on travaille à reſtreindre le domaine des maladies.

L'Obſervation qui eſt un des principaux ſoutiens de ce Journal, eſt auſſi la premiere baſe de l'Art de guérir. La Médecine dans ſon berceau ne fut qu'un aſſemblage d'Obſervations vagues & incertaines. Elle cherchoit un Maître. Hippocrate parut. Ce vaſte génie ſuivit à pas lents la nature, & marcha à grands pas dans la carriere de l'immortalité, en réédifiant un Art dont les fondemens ne s'écrouleront qu'avec le monde.

Il s'en faut cependant de beaucoup que tout l'édifice ſoit achevé. Nous avons des matériaux immenſes, & nous pouvons tous les jours en acquérir de nouveaux. Les ouvrages de la nature exiſtent, les Obſervations ne tariront jamais.

Combien la Médecine ne doit-elle pas aux *Baillou* & aux *Sydenham*, ces grands génies confidens de la nature ? En ſuivant les traces d'Hippocrate, ils ont étendu & perfectionné les connoiſſances de leur Maître, & ſont devenus les flambeaux de leur patrie & les modéles de la poſtérité.

Peut-on avoir devant les yeux de plus beaux exemples à imiter ? Si l'on ne peut pas atteindre à cette ſupériorité de génie, à cette juſteſſe d'eſprit qui accompagnent tous les Ecrits de ces grands hommes, on doit y ſuppléer par la lecture aſſidue de leurs Ouvrages, par une prudence infinie, & par des connoiſſances très-étendues. Les circonſtances les plus intéreſſantes échappent aux perſonnes peu inſtruites ; celles qui ont l'eſprit juſte & beaucoup de talens voient tout bien & ſçavent tirer parti de tout.

On ne doit pas oublier qu'une Obſervation doit être claire & conciſe. On ne ſçauroit déſirer trop de netteté, d'ordre & de préciſion dans l'expoſition du ſujet & dans le détail des differens événemens. Plus on y laiſſe voir de cette élégante ſimplicité, &

plus on découvre de juſteſſe d'eſprit. Quand une Obſervation eſt hériſſée de diſcours inutiles, loin de piquer la curioſité du Lecteur, on l'importune; en cherchant à l'intéreſſer, on l'écarte de l'objet principal; il commence par l'ennui, & finit par la défiance. *Fallax enim eſt, & ad errorem proclivis obſervatio quæ fit cum garrulitate.* Hippocr. Vander-Lind. tom. 1. pag. 61.

Le caractere le plus eſſentiel d'une Obſervation, c'eſt d'être vraie juſques dans les plus petits détails. La plus légere ſuppoſition en ce genre peut coûter la vie à un millier d'hommes. Outre que c'eſt violer les droits de l'honneur & trahir la confiance publique, c'eſt auſſi ſe tromper ſoi-même, que de chercher à tromper les autres. Il eſt des circonſtances qui dévoilent preſque toujours le menſonge, & font percer la vérité à travers les nuages qui pouvoient la ſouſtraire à nos yeux. Prenons plutôt pour modele le Pere de la Médecine. Imitons cette louable ingénuité avec laquelle il reconnoît ſes fautes, & ſuivons cette nobleſſe & ce déſintéreſſement qui ont ſcellé tous ſes Ecrits, & qui depuis tant de ſiécles en font ſentir tout le prix.

Nous pourrions donner ici des vues générales ſur les qualités d'un Obſervateur, ſur la nature des Obſervations, ſur la maniere de les rendre utiles, & ſur les conſéquences que l'on peut en déduire, ſi les circonſtances nous

le permettoient, & ſi nous ne parlions pas à des Maîtres de l'Art. Nous en avons aſſez dit, pour qu'ils ſe rappellent à chaque inſtant les principes qu'ils ont inculqués dans leur eſprit & ceux qui ſont gravés dans leur cœur.

Perſonne n'ignore combien les hypotheſes ont fait de tort aux ſciences, & ſur-tout à la Médecine. Nous ne nous rappellons qu'avec regret les noms de ces Philoſophes hardis qui ont ſecoué le joug de l'Obſervation, pour ſe livrer entiérement au feu de leur génie. Ils ont cherché dans leur imagination un Art qu'ils auroient trouvé dans la nature. Les Chymiſtes impérieux & fiers des ſuccès de leurs travaux, ont de leur côté inondé la Médecine d'Ecrits obſcurs & captieux, propres à écarter de nous la nature, & à la faire rentrer dans le chaos dont elle eſt déja ſortie. Le tems a renverſé tous les ſyſtêmes; l'Obſervation ſeule a triomphé de tous les ſiécles. Un eſprit vif & brillant ne doit cependant pas ſe laiſſer totalement enchaîner. Une belle théorie déduite de principes clairs & évidens, prête un nouveau luſtre à l'Obſervation, & donne une force nouvelle à l'expérience. On doit ſeulement ſe tenir en garde contre l'impétuoſité de ſon génie, tâcher d'allier la théorie avec l'Obſervation; mais le faire avec intelligence, & ſe ſouvenir que, ſéparée l'une de l'autre, l'une devient un ſyſtême dangereux, & l'autre un empyriſme impratiquable.

Nous ne manquerions pas de faire connoître les ſecours dont nous avons beſoin pour notre Journal, ſi nous n'étions pas certains de trouver des reſſources infinies chez tous les Sçavans occupés de l'Art de guérir. Ce qui nous engage à penſer ainſi, d'un côté c'eſt l'émulation qui régne parmi les jeunes Médecins, & le zéle avec lequel ils travaillent pour les progrés de leur Art; de l'autre, c'eſt l'accueil favorable que nous ont fait les Anciens, dont les connoiſſances profondes ſeront pour nous une ſource de richeſſes toujours nouvelles. Nous attendons tout de leurs avis & de leurs Ecrits, & nous eſpérons que ce Recueil auquel les uns & les autres veulent bien s'intéreſſer, établira un commerce plus intime entr'eux; qu'il fera circuler des biens dont l'intérêt rejaillira ſur la vie des hommes, & que par ce moyen la Médecine devenant plus utile au Public, ſera encore plus digne de ſa reconnoiſſance.

Nous ne comptons pas moins ſur les Chirurgiens. Le Public, qui fonde ſes eſpérances ſur leur zéle, penſe avec juſtice qu'ils ne ceſſeront de faire des efforts pour enrichir la Nation de découvertes utiles au genre humain: pour nous, nous regardons en notre particulier la noble émulation qui s'excite dans leur cœur, comme un préſage heureux pour le Journal.

La Chymie qui peut paſſer pour la clef de

la nature, & qui ſert à nous développer la ſtructure intérieure des corps, tiendra un des premiers rangs dans ce Recueil : plus active dans les boutiques de nos habiles Pharmaciens, que dans une étude triſte & ſtérile, elle devient plus variée & plus merveilleuſe entre leurs mains. Nous les invitons à nous communiquer ce que le hazard, & plus encore leur ſagacité leur aura fait découvrir.

Nous ne nous écarterons preſque pas de la diviſion générale qui forme le plan de ce Recueil. Dans la premiere partie, il s'agira des Obſervations qui auront directement rapport aux maladies ; ce qui embraſſera la Phyſiologie, la Pathologie, l'Hygiene & la Séméïotique. Comme l'Anatomie eſt la baſe commune ſur laquelle la Médecine & la Chirurgie ſont élevées, on traitera dans la ſeconde partie des découvertes Anatomiques, des ouvertures des cadavres, & de tout ce qui concernera la Chirurgie Rationnelle & Inſtrumentale. La troiſieme partie renfermera l'Hiſtoire Naturelle, la Chymie & la Pharmacie.

Nous aurons ſoin de faire mention des Théſes intéreſſantes que l'on ſoutiendra à Paris, à Montpellier, & dans toutes les plus célébres Ecoles de la France. Nous donnerons auſſi les Lettres, les Mémoires, & généralement toutes les Piéces fugitives qui tendent directement au progrès de la Médecine, de la

Chirurgie & de la Pharmacie. Comme nous nous faiſons un devoir d'être impartiaux, nous inſérerons dans notre Ouvrage toutes les Diſſertations pour & contre le même objet, ſi nous croyons y reconnoître quelque eſpece d'utilité, & ſi nous ſommes perſuadés que cette liberté que nous laiſſons aux Auteurs puiſſe ſervir à quelque éclairciſſement capable de fixer les Médecins ſur l'objet des conteſtations, & de les mettre en état de porter un meilleur jugement. Nous ſommes cependant obligés d'avertir le Public, que nous n'aurons aucun égard pour les Ecrits qui partiront de la haine ou de la prévention, & que nous ne reſpecterons que ceux qui, deſtinés à être utiles, ne contiendront ni fiel, ni perſonalités.

Nous eſpérons auſſi préſenter au Public tous les mois un détail des maladies qui auront été en regne dans cette Capitale. Nous profiterons des ſecours que nous ſommes à portée de puiſer dans la Faculté de Médecine de Paris, qui s'aſſemble le premier de chaque mois au *prima menſis*, pour conférer de la nature des maladies courantes, des remédes les mieux indiqués pour les combattre, & des moyens les plus ſûrs d'en arrêter les progrès. Nous déſirerions avec empreſſement que l'on voulût bien ſuivre l'exemple de la Faculté de Paris dans chaque ville de Province, où il y a des Médecins qui ont aſſez

de zéle & aſſez de talens pour bien faire des Obſervations ſur les maladies épidémiques. Nous nous ferions pour lors un vrai plaiſir de joindre leurs travaux aux nôtres.

Cet objet nous paroît un des plus importans de ce Journal, puiſque d'un côté il inſtruit les Médecins, & que de l'autre il raſſure les Citoyens. On ſçait combien les épidémies font de ravage ſouvent autant par leur violence, que par l'incertitude où l'on eſt des cauſes qui les ont formées. Si l'on avoit un tableau ſuivi de ces ſortes de maladies, on pourroit peut-être y découvrir au bout de quelques années une eſpece de circulation périodique, conforme aux variations des ſaiſons, de l'air, des alimens, & de toutes les autres cauſes capables de les produire. Si l'on ne trouvoit pas entr'elles une reſſemblance parfaite, on y appercevroit au moins une eſpece d'analogie qui deviendroit la bouſſole du Médecin, & qui lui traceroit une route moins pénible & plus certaine. Nous ſouhaiterions voir un jour nos conjectures ſe réaliſer ; peut-être réuſſirions-nous par ce moyen à rapprocher les objets du tableau qui ſeroient trop ſéparés, à en montrer les rapports, & à en faire ſortir tous les traits de reſſemblance. Trop heureux, ſi nous pouvions, du moins en cette partie, contribuer à la ſanté & au bonheur du genre humain.

Comme les premieres tentatives ſont tou-

jours foibles, toujours languiſſantes, elles ont beſoin d'un œil intelligent pour les conduire, & d'une main ſûre & active pour les diriger. Le Public doit être très-redevable à notre Prédéceſſeur des ſoins qu'il s'eſt donnés pour élever cet Ouvrage au point où il eſt aujourd'hui. Nous ne pouvons diſſimuler que nous ſommes très-ſenſibles à l'honneur de ſuccéder à un pareil emploi. Nous l'avons accepté, ſans doute avec trop de témérité; néanmoins nous ne négligerons rien de ce qui peut contribuer à nous aſſurer quelque ſuccès. Nous choiſirons toutes les Obſervations nouvelles ou utiles, toutes les Piéces intéreſſantes, & nous redoublerons nos efforts pour faire de ce Recueil un tout digne de mériter l'attention du Public. Notre premier Journal paroîtra au mois de Janvier 1756.

AVIS DU LIBRAIRE.

COMME il y a beaucoup de perſonnes qui déſirent ſouſcrire pour s'aſſurer l'acquiſition de ce Journal, on les avertit que le Libraire recevra, par forme de ſouſcription, dans le courant des mois de Novembre, Décembre & Janvier prochains, ſept livres quatre ſols pour le prix des douze Recueils de l'année. Au moyen de cette ſomme, il s'engage à faire tenir, le premier jour de chaque mois, ce Journal à chacun des Souſcripteurs, qui lui donneront leur adreſſe dans cette Ville.

Les perſonnes de Province pourront pareillement s'arranger avec les Libraires de chaque Ville. Ceux qui voudront être ſervis plus promptement, auront la liberté de faire venir ce Journal par la Poſte; il n'en coûtera que ſix ſols de port pour toutes les Villes de ce Royaume: c'eſt un arrangement

auquel Meſſieurs les Fermiers généraux des Poſtes ont bien voulu acquieſcer.

Les Particuliers qui n'auront pas ſouſcrit, ſeront les maîtres de faire prendre chaque Journal ſéparément; le prix en ſera fixé à douze ſols par mois.

Le papier, la forme & le caractere ſeront les mêmes que ceux de la préſente Annonce. Chaque mois aura cinq feuilles ou quatre-vingt pages. L'année formera deux Volumes, pour chacun deſquels on donnera un Frontiſpice & une Table des Matieres qui y ſeront contenues; ce qui fera un Ouvrage ſuivi & complet.

On adreſſera à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin à Paris, *toutes les Piéces que l'on ſouhaitera faire mettre dans ce Recueil; on prie ſeulement les Auteurs de les affranchir, autrement elles reſteront au rebut.*

Pour donner aux Etrangers toutes ſortes de facilités, & pour leur épargner une partie des frais, ils pourront adreſſer leurs Obſervations, en Latin ou en François, port franc, *aux Libraires*

dont voici l'adreſſe & les noms.

A Amſterdam, MM.	*Arkſtée & Merkus.*
Berlin,	*Jean Neaulme.*
Dantzic,	*Knoch.*
Dreſde,	*Conrad Walther.*
Edimbourg,	*Foulis.*
Fribourg,	*Boſſe.*
Goting,	*Elias Luzac junior.*
Hall,	*Charl. Herman Hemmerde.*
La Haye,	*Van Daalen.*
Leipſic,	*Arkſtée & Merkus.*
Londres,	*Nourſe.*
Madrid,	*Barthelemi.*
Manheim,	*Fontaine.*
Naples,	*Clement.*
Parme,	*Faure.*
Turin,	*Reyncens & Guybert.*
Zurich,	*Heidegger & Compagnie.*

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

SUITE DU MEMOIRE

Sur l'inoculation de la petite vérole ; Faits & Informations,

Par M. HOSTY, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris.

I. JE n'ai pû trouver 1°. dans tout Londres un ſeul Médecin, Chirurgien, ou Apothicaire qui s'oppoſât à l'inoculation, ils en ſont au contraire tellement partiſans, qu'ils font inoculer leurs propres enfans ; ils regardent cette pratique comme la plus grande découverte que l'on

Y

ait fait en Médecine depuis Hippocrate.

J'a vû inoculer avec ſuccès les deux filles du Docteur Ruſſel, l'une âgée de 25 ans, & l'autre de 23.

2°. M. de *Rambey*, premier Chirurgien du Roi d'Angleterre, m'a aſſuré avoir inoculé plus de 1600 perſonnes ſans qu'il en ſoit mort une ſeule; M. *Bell*, éleve de M. *Morand*, 903, avec le même ſuccès; enfin M. *Hadow*, Médecin à Warvick, & ami du Docteur *Pringle*, inocule depuis 18 ans (*a*) avec un ſuccès ſurprenant.

3°. Il ne ſe trouve pas un ſeul exemple, qu'une perſonne qui ait eu la petite vérole bien caractériſée par l'inoculation, l'ait eu une ſeconde fois, cela eſt fondé ſur pluſieurs expériences réiterées & bien avérées. Pour décider que le malade eſt à l'abri de cette infection, ils ne demandent qu'une preuve non équivoque que le virus a operé ſur la maſſe du ſang; quelques boutons ſur le corps, ou la ſupuration, des inciſions ſans éruption leur ſuffiſent.

(*a*) Le Docteur *Pringle*, connu de M. *Senac*, a écrit au Docteur *Hadow* pendant mon ſéjour à Londres, pour le prier de répondre à quelques queſtions que j'avois faites par écrit. J'ai reçu la réponſe aux trois premieres, avec une lettre du Docteur *Pringle* depuis mon arrivée à Paris. J'ajoute ici la traduction des deux lettres. Ces Meſſieurs me promettent de répondre aux douze autres queſtions.

4°. Il ne ſe trouve pas d'exemple d'aucune autre humeur ſcorbutique, &c. qui ait été introduite par l'inoculation, cela eſt même confirmé par quelques expériences hardies, à la vérité, auſſi l'on ne s'inquiete plus à cet égard; d'ailleurs il eſt facile par le choix du ſujet qui fournit la matiere, d'en éviter le riſque (*a*).

5°. Il ne ſe trouve point un Médecin à Londres, autant que je l'ai pû apprendre, qui croye que l'on a la petite vérole pluſieurs fois (*b*).

6°. Les Catholiques s'y ſoumettent ainſi que les Proteſtans; Milord *Dillon* a fait inoculer ſon fils & ſa fille aînée. Madame *Chelldon* ſa parente Catholique, craignant beaucoup auſſi cette maladie, s'eſt fait inoculer, ce Printems, à l'âge de 36 ans, & mere de douze enfans, auxquels elle a ainſi donné l'exemple du courage.

La fille du Duc de *Beaufort*, âgée de 15 ans, m'a fourni un ſecond exemple de réſolution; elle s'eſt fait inoculer le 25

(*a*) L'exemple de la complication de la rougeole & de la petite vérole dans l'Enfant-trouvé dont j'ai parlé dans le précédent Journal me paroît ne laiſſer aucun doute là deſſus.

(*b*) Le Docteur *Maty* qui avoit eu la petite vérole naturelle, voulant ſe convaincre de ce fait, s'eſt inoculé lui-même, ſans pouvoir ſe la donner, ce détail ſe trouve dans ſon *Journal Britannique* des mois de Novembre & Décembre 1754.

Avril dernier de ſon propre mouvement, on la regarde comme la beauté de l'Angleterre ; tout le monde s'intéreſſoit à cet évenement, & le ſuccès a répondu aux voeux que le public formoit pour elle. J'ai retardé mon retour de quinze jours pour aſſiſter à ſon traitement.

Je pourrois citer pluſieurs autres obſervations curieuſes & intéreſſantes touchant cette pratique, que je tiens de perſonnes très-dignes de foi ; mais voyant que ce rapport paſſe les bornes convenables, & n'ayant d'autre but que de rapporter ſimplement ce que j'ai vû & nullement de décider la queſtion, je finirai en aſſurant que les libéralités des perſonnes, prévenues autrefois contre cette pratique par religion, ou par quelque autre motif, font aujourd'hui le principal revenu de l'Hôpital de l'inoculation, & que les regiſtres ſont remplis d'exemples curieux & touchans, de peres & meres, qui ayant été maltraités par la petite vérole naturelle, ont eu recours, malgré leurs préjugés, à l'inoculation, ſouvent pour ſe conſerver l'unique enfant qui leur reſtoit.

LETTRE

A M. Hoſty.

Londres ce 5. Juin 1755.

Enfin j'ai reçu, Monſieur, la réponſe du Docteur *Hadow*, à quelques-unes de vos queſtions ; elle me paroît judicieuſe & ſatisfaiſante, par rapport aux trois premieres ; lorſqu'il aura fini, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je vous renouvelle les ſouhaits ſinceres que je fais pour tous vos ſuccès, & pour celui de l'inoculation en général. Je ſuis, &c.

Signé, Jean Pringle.

LETTRE

Au Docteur Pringle.

Warvick ce 2 Juin 1755.

Je ſuis honteux, Monſieur, de répondre ſi tard à votre lettre, je n'étois point chez moi lorſque je l'ai reçue, & j'ai tellement été occupé depuis à achever les inoculations de cette ſaiſon, & à quelques autres affaires, que je n'ai pas eu le tems de faire une réponſe convenable aux queſtions du Docteur Hoſty ; je ſerai toujours prêt à lui communiquer, ou à tout autre de vos amis, tout ce que

je ſcais, & tout ce que j'ai obſervé dans la pratique de l'inoculation.

M. Hoſty ſouhaite d'abord ſçavoir ce que j'obſerve dans le choix d'un ſujet pour l'inoculation, par rapport au tempérament, à l'âge, au ſexe. Il eſt certain que les jeunes gens qui ſe portent bien, ſont les ſujets les plus propres pour être inoculés; mais lorſque la petite vérole paroît à quelque endroit, la terreur qu'elle occaſionne eſt ſi grande, & il ſe trouve tant de perſonnes qui demandent à être inoculées, que nous ne pouvons les renvoyer, d'autant plus que ceux qui ont été refuſés par un Inoculateur, ont recours à un autre. Je n'ai jamais refuſé qu'une ſeule perſonne, & depuis 18 ans que je me mêle de cette opération, j'en ai inoculé depuis l'âge de 3 mois, juſqu'à 62 ans. Je penſe que le tems le plus ſûr pour l'inoculation, eſt depuis 3 ans, ou lorſque les premieres dents ont toutes percées, juſqu'à l'âge de dix ou douze ans. A cet âge on n'a aucune frayeur de cette maladie. Les enfans dont les dents percent ont des accès convulſifs, quelquefois la premiere nuit de la fiévre, & aucuns enſuite, mais plus fréquemment la nuit de l'éruption. Je n'ai pas remarqué que ce ſymptôme fût fatal. La ſaignée ou l'application des

ſangſues le fait communément ceſſer. A force de voir des malades inoculés ſans diſtinction, je ſuis devenu beaucoup plus hardi que je ne l'aurois jamais cru; les ſcorbutiques, les aſthmatiques, ceux qui ſont attaqués de rhumatiſmes, les filles qui ont les pâles couleurs ne ſe trouvent pas plus mal de cette méthode que les autres. Un ſang épais & coeneux ne produit pas autant de petite vérole qu'un ſang bien vermeil qui a peu de ſéroſité. Les perſonnes blondes dont la peau eſt fine & mince, l'ont communément moins que les noires, qui ont la peau épaiſſe & dure. J'ai cependant traité quelques-uns de ces derniers, qui ont eu des ſymptômes très-favorables. Les perſonnes maigres ne réuſſiſſent pas mieux que celles qui ſont un peu graſſes, & dans un embonpoint. J'ai inoculé quelques hommes qui peſoient 252 livres, dont l'éruption s'eſt faite d'une maniere très-aiſée, les femmes en général ſouffrent davantage.

A l'égard des préparations générales qui forment la ſeconde queſtion de M. Hoſty, elles ſont les mêmes que celles de Londres. Au commencement je faiſois ſaigner mes malades le jour qui précédoit l'inoculation, pour voir en quel état étoit leur ſang. Si je n'en étois pas con-

tent, je leur faiſois continuer les remédes préparatoires un peu plus long-tems. Mais maintenant je ne ſuis pas ſi ſcrupuleux, je ne ſaigne ni les enfans, ni les jeunes filles pâles, ni les femmes hyſtériques & foibles. J'avois autrefois coûtume de donner un vomitif un ſoir ou deux, avant que la fievre parût, afin de nétoyer l'eſtomac & les inteſtins; mais j'ai pluſieurs fois éprouvé que la violence du vomitif occaſionnoit la fievre, qui ne diſparoiſſoit que dans le tems de l'éruption; à préſent lorſque je juge qu'un vomitif eſt néceſſaire, je le donne le ſoir qui ſuit l'inoculation.

Pour ſatisfaire à la troiſiéme queſtion ſur l'inciſion, j'en fais maintenant une aux deux bras, & auſſi légére qu'il eſt poſſible. Dans les commencemens je faiſois une inciſion à un bras & à la jambe oppoſée, mais j'ai trouvé cette méthode ſujette à quelques inconvéniens parmi le beau ſexe; des inflammations, des cloux, des tumeurs paroiſſent quelquefois auſſi-tôt après l'exſiccation de l'inciſion de la jambe.

J'ai vû quelquefois des ſymptômes très-violens, occaſionnés par une inciſion trop profonde ſur le milieu du muſcle *biceps*.

J'eſpére la ſemaine prochaine répon-

dre à quelques autres queſtions de M. Hoſty, que je voudrois obliger ſur ce que vous m'en dites. Je ſuis, &c.

Signé Jacques Hadow, M. D.

LETTRE

A l'Auteur du Recueil périodique de Médecine, &c. au ſujet de divers accidens arrivés en diſſéquant des cadavres,

Par M. de Berge Médecin de l'Hôtel-Dieu de Ham.

De Ham, ce 28 Juillet 1755.

Monsieur,

II. Le fait dont je crois devoir inſtruire le Public par la voie de votre Journal, me fut communiqué le mois paſſé par M. du Monchaux, Médecin à Douai. Voici ce qu'il me mandoit par ſa lettre.

« Un Infirmier mourut ici il y a quel- » que tems d'un mal aſſez ſingulier. Cet » homme travailloit à enlever les chairs » d'un cadavre dont on vouloit faire un » ſquelette. Le cadavre avoit déja huit » jours. Un ſoir que l'Infirmier étoit oc- » cupé à cette opération, il ſe coupa » avec le ſcalpel. La bleſſure étoit ſi » légere qu'il n'en ſortit point de ſang, » & que cet homme n'y fit aucune atten-

» tion. Le lendemain ſa main parut extrêmement enflée, & il y ſentit de violentes douleurs qui furent accompagnées de rougeur & de tenſion. Bientôt le mal gagna le poignet, paſſa à l'avent-bras & de-là au coude. La fievre ſurvint, fut continue & très-violente. Il tomba enſuite dans le délire, & le quatrieme jour on vit paroître des puſtules ichoreuſes ſur la partie malade : ce qui indiquoit la gangrene. On employa alors toutes ſortes de moyens pour arrêter la violence du mal, mais ce fut inutilement ; car le malade mourut le neuvieme jour.

Mon pere, qui eſt Médecin de Condé en Haynault & à qui j'ai fait part de la lettre de M. du Monchaux, m'a répondu qu'il avoit vû quelque choſe de plus ſingulier au Cateau Cambreſis, & voici ce qu'il m'a écrit à ce ſujet.

« M. Clement, Médecin de cette petite » ville, fit l'ouverture du corps d'une » Religieuſe nouvellement morte d'une » fievre putride. Il avoit avec lui deux » aſſiſtans. Après l'ouverture de l'abdomen, il introduiſit la main & une partie » de l'avant-bras pour en retirer les viſceres & les examiner enſuite. Dès le » moment même toutes les parties qui » avoient touché au cadavre devinrent

» enflées avec des marques de gangrene.
» On fut obligé de les ſcarifier & d'em-
» ployer les plus puiſſans anti-ſeptiques
» pour arrêter le progrès du mal. Il fallut
» faire la même opération aux deux aſ-
» ſiſtans qui avoient tenu les tégumens
» avec le bout des doigts.

Je me contente de rapporter ces faits ſans raiſonner ſur les cauſes de ces évenemens ſi ſinguliers. Ils doivent ſervir d'avertiſſement aux Médecins & aux Chirurgiens qui ſe trouveront dans le cas de diſſéquer un cadavre ou d'en examiner les parties. J'ai l'honneur, &c.

Les exemples que M. de Berge rapporte par ſa lettre ne ſont que trop confirmés par divers autres qu'il ſeroit facile de rapporter. Ils prouvent tous qu'on ne peut travailler avec trop de précaution ſur les cadavres, & que faute de le faire avec prudence on s'expoſe à des accidens très-dangereux. Le moyen de conſerver les cadavres & d'éviter la trop prompte putréfaction, eſt de les humecter d'eau-de-vie camphrée. On peut même ſe ſervir de l'eau de goudron. Elle eſt moins chere & par conſéquent la dépenſe n'eſt pas ſi conſidérable. Il faudroit encore avoir ſoin de purifier l'air de l'endroit où l'on renferme ces cadavres, en y brulant des plantes aromatiques ou d'autres matieres capables d'écarter les miaſmes putrides qui ſortent de la

plûpart des cadavres. Il ſeroit auſſi a ſouhaiter que pluſieurs corps ne fuſſent pas renfermés dans le même endroit où un grand nombre d'Anatomiſtes ou d'Eleves ſe raſſemblent, ſoit pour démontrer, ſoit pour s'inſtruire. Il en reſulte toujours de fâcheux accidens par la corruption de l'air, ſurtout ſi ces opérations ſe font dans des tems un peu chauds & humides, ou dans des tems de maladies épidémiques.

Il eſt arrivé à plus d'un Eleve de Meſſieurs Winſlow & Ferrein, célébres Anatomiſtes, d'être attaqués de maladies putrides lorſqu'ils fréquentoient leurs Amphithéatres, malgré la propreté que ces Meſſieurs ont ſoin de faire regner dans l'endroit où ils font leurs leçons d'Anatomie, & quoiqu'ils ayent grande attention de ne fournir, autant qu'il eſt poſſible, que des cadavres frais.

OBSERVATIONS

Sur un vice ſingulier de conformation,

Par M. Ballay le jeune, Chirurgien-Juré à Orléans.

A Orléans, ce 31 *Juillet* 1755.

III. Le Phyſicien, l'Obſervateur, toujours attentifs aux phénomenes de la Nature, voient avec une ſorte d'admiration ſes différens jeux & ſes varietés. La difficulté d'en découvrir les cauſes n'eſt pas capable de les rebuter. Perſuadés qu'une nouvelle production monſtrueuſe leur indiquera la route qu'ils doivent ſuivre pour développer les ſecrets de la Nature, ils ne négligent aucune occaſion de l'examiner juſques dans les moindres choſes. Toutes ces conſidérations m'ont déterminé à faire part au public de l'obſervation ſuivante, qui a quelque rapport à celle que M. Miſſa, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, a donnée dans le Recueil du mois de Septembre de l'année derniere.

M. Gaigneux, Chirurgien-Juré à Orléans, le 30 de Juillet dernier, accoucha la femme d'un Jardinier de ſon quartier.

Elle mit au monde une fille qui fait le ſujet de cette obſervation. Le vice de conformation qu'il apperçut auſſi-tôt dans cet enfant, le détermina à me faire part de ce phénomene. Curieux d'examiner cette monſtruoſité, je me rendis au logis de la femme qui venoit d'accoucher, & voici ce que je remarquai.

Premierement, cet enfant avoit la tête beaucoup plus petite qu'elle ne doit être dans l'état naturel, & reſſembloit à celle d'un ſinge.

2. La lévre ſupérieure lui manquoit, & cet enfant n'avoit que deux petites portions charnues, une de chaque côté des commiſſures des lévres, de la groſſeur d'une petite féve; elles étoient formées par la continuation de la peau des joues, ce qui faiſoit une eſpece de bec de liévre

3. Toute la partie ſupérieure, antérieure & moyenne de la mâchoire ſupérieure, & les parties latérales manquoient preſque entierement; c'eſt-à-dire, qu'il ne paroiſſoit de ces os, que deux petites portions cartilagineuſes, très-enfoncées ſous les joues, & écartées l'une de l'autre. Ces portions contenoient deux dents molaires ſeulement, & preſque ſorties de leurs alvéoles. il ſortoit des parties antérieures & la-

térales de ces mêmes endroits deux petites apophiſes, qui ſe terminoient à la partie ſupérieure & latérale du nez, de chaque côté, par des pointes très-grêles. On ne voyoit pas les ſinus maxillaires ni les os du palais. De façon que la partie ſupérieure de la cavité de la bouche qu'on appelle voûte du palais, n'étoit que membraneuſe.

4. Le nez n'avoit que cinq lignes & demie de longueur ſur trois de largeur, & n'étoit formé que des tégumens communs des environs. Sa partie ſupérieure & latérale de chaque côté étoit ſoutenue par les extrémités des deux apophiſes que j'ai dit ſortir des deux parties latérales cartilagineuſes qui s'obſervent dans ce qui reſte des os maxillaires. La partie inférieure du nez étoit ſoutenue par un petit cartilage ſemilunaire de la longueur de trois lignes en circonférence.

5. On ne trouva pas les os propres du nez ni les cornets inférieurs: les cornets ſupérieurs étoient confondus avec la partie inférieure & antérieure du coronal, & ne paroiſſoient point: il n'y avoit point d'ouvertures nazalles, tant intérieurement qu'extérieurement.

6. L'enfant étoit privé de la luette,

& ne pouvoit prendre le téton de ſa mere, quoiqu'il ſembloit faire tout ce qu'il pouvoit pour en venir à bout. On fut donc obligé de lui donner pour nourriture du lait & du ſirop fait avec un peu de vin & de ſucre, qu'on lui faiſoit prendre avec une cuiller quand il ouvroit la bouche pour crier. La difficulté qu'il avoit alors d'avaler lui occaſionnoit des convulſions. La déglutition ſe faiſoit au contraire aiſément, lorſque l'enfant avoit la bouche fermée, & il reſtoit plus tranquille. L'air qu'il recevoit étoit diviſé par la partie ſupérieure de la lévre inférieure qui ſe terminoit en pointe, & qui touchoit la baſe du nez. Cet air étoit encore briſé par les deux petites portions charnues qui étoient reſtées de la lévre ſupérieure, comme je l'ai dit dans l'article ſecond; de ſorte qu'il n'entroit & ne ſortoit que par l'ouverture que donnoient les parties défectueuſes de la lévre ſupérieure & des os maxillaires.

7. Les foſſes orbitaires étoient beaucoup plus petites qu'elles ne doivent être, mais il ne manquoit rien aux paupieres, ſi ce n'eſt que leurs ouvertures étoient extrêmement petites. Celles du côté gauche avoient leur ouverture de la longueur de deux lignes & demie: celles du

côté

côté droit étoient d'une ligne & demie. Quoique ces ouvertures fuſſent extrêmement petites, elles étoient figurées à l'ordinaire. Le globe de l'œil gauche étoit extrêmement petit & enfoncé, & il ne m'a pas été poſſible de le voir, pour ſçavoir s'il avoit la figure & la couleur ordinaire, & s'il n'étoit pas privé de quelque partie : le globe de l'œil droit manquoit, ou du moins on ne ſentoit qu'une très-petite partie au fond de l'orbite du même côté. Les paupieres étoient enfoncées, fermées preſque en entier, & ployées dans les foſſes orbitaires; les ouvertures étoient outre cela ſi petites, qu'il y a lieu de croire que l'enfant auroit été aveugle, s'il eut vécu.

Cet enfant mourut au bout de quatre jours. J'aurois deſiré faire l'ouverture du cadavre pour examiner ſi je n'aurois pas découvert quelques particularités dignes de la curioſité du Public; mais les parens s'y oppoſerent, & on ne nous permit, à mon Confrere & à moi, que de faire l'anatomie de la tête. Voici ce que je remarquai de plus conſidérable.

1°. Lorſque j'eus enlevé les tégumens & le péricrâne, je trouvai les os du crâne, tant propres que communs au crâne & à la face, dans leur forme &

ſituation ordinaire ; mais le coronal avoit les particularités ſuivantes. Sa partie inférieure & antérieure étoit concave, liſſe & polie, & beaucoup plus mince que ſes autres parties, puiſqu'il n'y avoit point de diploë, qu'elle n'étoit compoſée que d'une ſeule table de l'épaiſſeur d'une feuille de parchemin. Sa partie inférieure n'étoit point échancrée, pour loger l'os ethmoïde qui manquoit, ainſi que les ſinus frontaux : les apophiſes angulaires internes du coronal s'avançoient plus du côté du nez qu'elles n'ont coutume de faire, & elles alloient ſe terminer en pointes antérieurement, pour s'unir par ſuture avec la partie ſupérieure très-grêle des deux apophiſes plattes, dont j'ai déja parlé dans l'article troiſiéme.

2°. J'enlevai enſuite les os du crâne que j'ai trouvés dans leur ſituation ordinaire : je coupai la dure mere circulairement autour de la tête, pour mieux examiner le cerveau & le cervelet, & les parties qui les compoſent, & j'apperçus que le cerveau & le cervelet étoient preſque entierement diſſous, à peine ai-je pû diſtinguer la ſubſtance corticale ou cendrée, la blanche ou médullaire.

3°. Après avoir diſſéqué & examiné les parties du cerveau & du cervelet,

les unes après les autres avec beaucoup de circonſpection, & les nerfs de la moëlle allongée que je ſuivis depuis la premiere paire, juſqu'à la derniere, je ne trouvai pas les nerfs olfactifs. Je paſſe aux autres remarques.

4°. L'os ſphénoïde par la table inférieure de ſa baſe, formoit la partie ſupérieure de la cavité de la bouche ou voûte du palais. A la partie antérieure de la baſe de cet os, à l'endroit où il ſe joint avec l'os ethmoïde, il y avoit une avance en forme d'apophiſe maſtoïde, diviſée en cinq cartilages preſque égaux, de la longueur de trois lignes & demie : cette avance avec ſes cartilages alloit ſe terminer en pointe mouſſe, & occuper la partie ſupérieure & antérieure de l'échancrure triangulaire interne du nez. Cette échancrure étoit formée par les apophiſes plattes des deux portions qui étoient reſtées des os maxillaires de chaque côté, & elle alloit ſe joindre par ſuture avec les apophiſes angulaires internes du coronal pour former le nez, comme je l'ai dit dans l'article troiſieme. Cette avance extraordinaire, qu'on peut appeller apophiſe maſtoïde, étoit très-ſpongieuſe. Les apophiſes ptérigoïdes manquoient entiérement.

5°. Les os unguis étoient dans leur forme & ſituation naturelle ; mais le conduit nazal ou lacrymal, au lieu de ſe terminer dans l'intérieur du nez à l'ordinaire, finiſſoit à la partie poſtérieure latérale interne de la petite portion des os maxillaires qui étoit reſtée de chaque côté, en s'ouvrant dans le fond de la bouche à l'endroit de la luette. Les points lacrymaux, le vomer & toutes ſes parties manquoient entierement.

6°. Le globe de l'œil gauche étoit d'une très-petite ſphére : ſes parties externes étoient proportionnées au globe. Les paupieres de l'œil droit étoient formées comme celles du gauche ; mais l'œil droit n'avoit point de globe. Je découvris dans le fond de l'orbite un petit corps en forme d'une petite veſſie, de la groſſeur & de la figure d'une petite lentille, ayant une cavité dans ſon intérieur, qui contenoit une humeur aqueuſe : je l'examinai avec beaucoup d'attention à la faveur de la loupe, ſans pouvoir appercevoir aucune partie. Ce petit corps étoit formé des membranes qui accompagnoient & ſervoient d'enveloppes au nerf optique de cet endroit.

Telles ſont les remarques les plus eſſentielles que j'ai pu faire en anatomiſant exactement toutes les parties in-

ternes & externes de la tête de cet enfant.

La mere de cette petite fille eſt âgée de quarante ans ; elle eſt d'un bon tempérament ; s'eſt toujours bien portée, tant dans ſes groſſeſſes que dans ſes couches : & elle a eu ſept enfans tous bien formés. Elle n'a pas été plus incommodée de cette couche que des précédentes, & elle a aſſuré qu'elle n'avoit rien vû qui pût faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, & qui ait pû donner lieu à ce vice de conformation. Le pere eſt auſſi d'un très-bon tempérament & bien conſtitué. Il eſt dans la quarante-ſixieme année de ſon âge.

Je demande aux grands Maîtres de l'Art, s'il étoit décidé que cette petite fille ne pouvoit pas vivre, comme je l'avois d'abord penſé, à cauſe de ce vice de conformation ? Si l'art pouvoit fournir des moyens ſuffiſans pour ſuppléer aux parties qui manquoient à cet enfant, & corriger les parties défectueuſes, ſoit en lui procurant une déglutition plus facile, ſoit en lui rendant la reſpiration plus aiſée ?

Une déglutition très-difficile, une reſpiration très-gênée, & accompagnée de ſuffocation & de mouvemens convulſifs, n'étoient-ils pas ſuffiſans pour lui cauſer

la mort ? La petite quantité de nourriture que cette petite fille prenoit, ou la diſſolution du cerveau & du cervelet que j'ai trouvée, n'étoient-elles pas des cauſes mortelles ?

Si cet enfant eût vécu, il n'auroit pû ſe moucher par le défaut des réſervoirs de la morve, tels que les ſinus maxillaires & frontaux, les cornets & le nez qui n'étoient point ouverts. Ces défauts n'auroient-ils pas été un obſtacle à ſa ſanté ? Je demande encore ſi cet enfant auroit été privé de l'odorat, n'ayant pas les parties les plus eſſentielles à cet organe, tels que les cornets ſupérieurs & inférieurs ; l'os ethmoïde, la cavité du nez & toutes ſes parties ; la membrane pituitaire ; les nerfs olfactifs, enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour la perfection de l'odorat ? Cette avance que j'ai appellée apophiſe maſtoïde, & que j'ai trouvée dans la partie antérieure de la baſe du ſphénoïde, qui étoit diviſée en cinq cartilages (*a*) d'une ſubſtance très-ſpongieuſe, n'auroit-elle pas fait la fonction de l'organe de l'odorat ? Voici ſur quoi je fonde cette conjecure.

Le rameau du nez opthalmique inter-

(*a*) Ces parties, ſelon toute apparence, étoient deſtinées à former les différens cornets du nez.

ne ou nazal, que j'ai ſuivi avec beaucoup d'attention, par la diſſection, alloit ſe terminer à cette avance appellée maſtoïde, après avoir jetté dans ſon commencement des filets qui ſe communiquoient avec le ganglion lenticulaire de la longue branche inférieure de la troiſieme paire des nerfs de la moëlle-allongée, appellés moteurs communs. Il jettoit encore d'autres filets qui ſe diſtribuoient aux parties voiſines, & ſe partageoient enſuite en deux rameaux principaux : celui qui dans l'état naturel a coutume d'entrer dans le crâne, en paſſant par le trou orbitraire interne à l'union de l'os plat de l'ethmoïde avec le coronal, lorſqu'il s'y trouve, & qui reſſort enſuite par les trous cribleux, après s'être joint avec les filets olfactifs, pour ſe diſtribuer avec eux à la membrane interne du nez; ce rameau, dis-je, alloit au contraire ſe perdre immédiatement par pluſieurs filets dans la ſubſtance ſpongieuſe de cette apophiſe maſtoïde, & s'y partageoit en tous ſens. L'autre branche s'y diſtribuoit auſſi par pluſieurs filets, après avoir gagné l'angle interne de l'orbite, pour ſe rendre au ſac nazal ou lacrymal, & aux parties voiſines.

J'ai auſſi remarqué, que la plus grande

partie des deux rameaux de la branche ſupérieure des nerfs maxillaires, ſe diſtribuoit dans toute la ſubſtance de cette même avance ou apophiſe maſtoïde. Ne peut-on pas conclure de ceci, que cette avance eut fait la fonction de l'os ethmoïde ; les cartilages auroient fait celle des cornets ſupérieurs ; enfin les rameaux de la branche opthalmique, avec les rameaux eſſentiels de la branche maxillaire ſupérieure, auroient remplacé les nerfs olfactifs, & par ce moyen cette petite fille auroit pû avoir le ſens de l'odorat.

Mais je ne ſçai ſi elle n'auroit pas été muette, par le défaut des parties de la bouche dont j'ai fait mention.

N'auroit-elle pas été aveugle, le globe de l'œil droit lui manquant, ou du moins borgne, le globe de l'œil gauche étant d'une ſi petite ſphére, & l'ouverture des paupieres ſi étroite ? N'auroit-on pas pû faire une opération Chirurgicale ſans préjudicier à cet œil, & dilater l'ouverture des paupieres par cette opération ſans déranger cet organe, & par là faciliter l'entrée des rayons lumineux qui frappent le globe de l'œil pour aller ſe peindre ſur la rétine, qui eſt l'organe de la vûe; & par ce moyen cet enfant n'auroit-il pas joui de la vûe ?

C'eſt aux grands Maîtres de l'Art, à porter leurs jugemens, & à lever ces difficultés, eux qui s'appliquent continuellement aux recherches pénibles & curieuſes de ce qu'il y a de plus rare dans la Nature. Je deſirerois qu'ils vouluſſent nous communiquer, par la voie du Journal de Médecine, leurs ſentimens à ce ſujet. Le Public curieux, & qui deſire s'inſtruire, les recevroit avec plaiſir.

REPLIQUE

De M. Peſſaut de la Tour, Docteur en Médecine.

A la réponſe de M. Le Cat, inſerée dans le Recueil du mois de Juin 1755. ſur la Herpe.

De Beaufort en Anjou, ce 29 Septembre 1755.

IV. Le ſilence que j'ai gardé juſqu'à préſent au ſujet de la lettre de M. Le Cat, inſérée dans le Recueil du mois de Juin, ne vient que de ce qu'étant éloigné d'Angers, on ne m'a remis ce Recueil & les ſuivans qu'au commencement de ce mois. Inſtruit par la lecture de la lettre de M. Le Cat, des moyens que cet illuſtre adverſaire emploie pour me combattre,

j'entre de nouveau en lice avec lui ; pour lui diſputer, au jugement de la raiſon, la palme que mon ſilence involontaire ſembloit lui avoir abandonnée. Avant que de toucher au fond de la queſtion qui fait notre diſpute ; il me permettra de m'inſcrire en faux contre les deux chefs d'accuſations qu'il veut produire contre moi.

1°. C'eſt ſans fondement que M. Le Cat m'accuſe d'avoir taxé d'imaginaires les obſervations qu'il dit avoir faites ſur les cadavres, à l'occaſion des fievres malignes qui regnoient à Rouen à la fin de 1753, & au commencement de 1755, puiſque je n'attaque que les conſéquences qu'il en tire.

2°. Il m'exclue du nombre des gens ſenſés, *parce que*, dit-il, *je ne ſuppoſe aucune hypotéſe dans ſon expoſé.* Ce procédé me paroît d'autant plus injuſte, que loin de regarder ſon prétendu nouveau ſyſtême comme démontré, je me récrie au contraire contre l'éloignement qui ſe trouve entre cette théorie lumineuſe qu'il annonce, & la démonſtration dont il nous flatte (*a*). Par conſéquent ſes reproches ne ſont nullement fondés ; & pour lever toute équivoque, je vais répeter en peu de mots mes premieres objections contre

(*a*) Recueil d'Octobre 1754. pag. 259.

l'opinion où il eſt, que la herpe doit être miſe au nombre des maladies externes, & que les remédes internes, que la Médecine preſcrit contre ces ſortes d'éruptions, n'ont de ſuccès qu'autant qu'ils ſont analogues aux topiques que la Chirurgie met en uſage pour les guérir.

Pour lui prouver de nouveau que ce qui paroît dans toutes les maladies du genre dartreux ne peut paſſer que pour l'effet, & non pour la cauſe, ou autrement pour la criſe d'un vice des humeurs, il ne faut que faire attention à certains accidens terribles dont on ignore la cauſe, & qui ſouvent diſparoiſſent par la ſeule éruption d'une humeur dartreuſe. On doit encore examiner les ſymptômes dangereux qui ſont quelquefois ſuivis de la mort, à l'occaſion de la rentrée de cette même humeur. Cette répercuſſion n'eſt ſouvent cauſée que par l'application inconſiderée des topiques que M. le Cat nous vante, & qui ne ſont que des répercuſſifs, des cauſtiques, des aſtringens, des deſſicatifs, &c. qu'on ne doit jamais employer qu'après les avoir fait précéder par les remédes internes qui conviennent.

M. le Cat ne peut ſe diſpenſer d'avouer qu'ils ne ſont nullement analogues aux tiſannes compoſées avec les bois, aux

bouillons amers, aux petits laits, &c. que l'on donne dans ces maladies, & preſque toujours avec ſuccès. Je ne prétendois pas non plus parler de remédes extérieurs de cette eſpéce, lorſque j'ai annoncé que *s'ils contribuoient en quelque choſe à la guériſon de la herpe, ce ne pouvoit être, tout au plus, que parce qu'ils avoient beaucoup de rapport avec les remédes internes.* Il ne s'agiſſoit, ſelon moi, que de ceux qui peuvent adoucir, détendre & mondifier; tels que ſont les bains, les fomentations faites avec la décoction de racine de parelle, les infuſions vulnéraires, &c. Mais, continue M. le Cat, *Je trouve une analogie frapante entre un collire animé de tartre ſtibié par lequel je guéris une ophtalmie, & un émétique avec lequel je diſſipe une inflammation à l'eſtomac: commencemeut d'une maladie fort ſérieuſe.* Sans doute qu'un émétique donné en pareil cas doit faire une maladie fort ſérieuſe, pour ne pas dire mortelle; l'analogie propoſée ne ſouffre non plus aucun doute, de ſorte que ſi tout ce qu'il a avancé, au ſoutien de ſa nouvelle doctrine étoit, auſſi bien démontré, je ſuis perſuadé qu'il n'eût jamais été contredit.

Quoique l'analogie qu'il trouve entre les tamarins, la caſſe, les ſels cathar-

tiques, les potions aigrelettes nitrées, mêlées d'abſorbans, & les fomentations où entre l'écorce de grenades, les balauſtes, les roſes rouges, l'huile de mirtille, la céruſe, la tutie; quoique, dis-je, cette analogie ne ſoit pas frapée au coin de l'évidence comme la précédente, on peut néanmoins lui paſſer; mais dire que ces remédes externes ont conduit à la connoiſſance des internes, dont l'uſage, ſelon lui, n'eſt dû qu'au ſeul empiriſme; que l'art de guérir a commencé par les topiques & par la Chirurgie; je ne ſçais trop ſi l'on doit ajouter foi à cette révélation, & ſi M. le Cat ne prend point ſes ſuppoſitions pour des axiomes. Je ſçais qu'à la vérité les topiques & la Chirurgie précédent ſouvent la Médecine, quelquefois pour le malheur de quelques-uns; je ſçais auſſi que c'eſt un abus qui ne prouve nullement que les hommes ont préciſément commencé l'art de guérir par cette partie, à moins que ceux de cette opinion ne prétendiſſent s'autoriſer du genre de mort d'Abel, parce qu'il fut aſſaſſiné: raiſon qui ne conclut pas plus que la premiere, puiſque la mort ſuivit de ſi près le coup dont fut frappé ce fils d'Adam, qu'on n'eut pas le tems de le panſer.

Concluons & diſons, 1°. que la herpe, à l'inſtar de toute autre eſpece d'éruption, tire ſon principe du dedans; que conſéquemment les remédes externes & Chirurgicaux ne doivent être conſiderés, à cet égard, que comme ſecondaires. 2°. Que par cette raiſon il eſt plus probable que les premiers nous ont conduits à la connoiſſance des derniers; l'analogie des topiques dépend donc des remédes internes; la réplique ſur ces faits doit donc être réputée comme non avenue.

Quand à la ſeconde partie, je m'apperçois que M. le Cat nie beaucoup plus hardiment qu'il ne prouve.

1°. Il défie qu'on le convainque que le chyle puiſſe ſe dépraver & ſe corrompre.

N'eſt-il pas démontré que le chyle n'eſt autre choſe que le réſultat des diſpoſitions opérées relativement à la diſpoſition de l'eſtomac, des ſucs qui s'y trouvent, & à la qualité des alimens qui en font la matiere; que ſi quelqu'une de ces conditions ne ſe rencontre pas, il n'en faut pas davantage pour vicier cette humeur, qui tantôt eſt aigre, tantôt nidoreuſe & peut enfin éprouver tous les differens dégrés d'altération dont on la connoît ſuſceptible.

S'il me fâchoit bien fort, réplique-t-il, *j'irois juſqu'à lui ſoûtenir que le chyle eſt une liqueur pure, ſimple & toujours la même, quelqu'alimens que nous prenions, fuſſent-ils des poiſons tels que ceux avec leſquels s'étoit familiariſé Mithridate.*

Il faut avouer que cette menace reſſemble parfaitement au *quos ego*, *&c.* de l'Enéïde, qui ne peut avoir d'autre uſage que celui d'orner une fiction. Il ne falloit rien moins que la fable de Mithridate familiariſé avec les poiſons, pour donner place à une telle expreſſion.

2°. La façon de vivre des gens de campagne qu'il compare avec celle des perſonnes d'une condition plus élevée, ne fait pas plus en ſa faveur, puiſque ce qui nourrit un payſan peut également nourrir un homme de qualité. Cela ſe voit fréquemment, ſans qu'il en arrive aucun inconvénient qui ſoit conſtant; de même que l'un & l'autre peuvent éprouver, & éprouvent en effet aſſez ſouvent, des dérangemens dans la digeſtion.

Il reſte maintenant à ſçavoir, ſi le chyle, avec les différentes perverſités dont il eſt capable, peut pénétrer dans les embouchures lactées. M. le Cat eſt pour la négative, & ſoûtient que la ſenſibilité des houpes nerveuſes qui compoſent le

velouté inteſtinal au travers duquel cette liqueur paſſe, doit à l'occaſion de ces matieres dont elle eſt infectée, rencontrer un obſtacle invincible à ſon entrée par l'érétiſme qu'elle y cauſe. Cela pourroit être, ſi les parties qui corrompent le chyle étoient toujours douées de cette acrimonie ou cauſticité qui ſeule eſt capable d'agir ainſi ſur les nerfs, & qui donne lieu très-ſouvent à ces irritations ou coliques qu'on a vu pluſieurs fois dégénérer en inflammation, telle que la colique des peintres de Poitou, &c. Mais comme il y a beaucoup d'autres eſpéces de dépravations qui n'empêchent pas cette humeur de pénétrer dans les veines lactées, & d'altérer la maſſe commune, la difficulté tombe d'elle-même. Il ne faut que faire attention aux différens changemens qui arrivent au chyle dans l'hématoſe, pour ſe convaincre qu'il n'eſt ni ſi pur, ni ſi ſimple que M. le Cat ſe le perſuade, puiſque le ſang, qui en eſt le produit, fournit des humeurs ſi différentes les unes des autres, & que ces humeurs participent toujours du régime qu'on obſerve.

Les urines, par exemple, different en raiſon des alimens ou des remédes qu'on a pris. Les aſperges les rendent d'un verd noirâtre, la thérébentine leur

communique l'odeur des violettes qui n'eſt qu'un diminutif de celle qu'elle a; l'excès de la biere, ſurtout celle qui eſt forte de houblon, les rend brûlantes, &c. Le lait eſt ſujet aux mêmes changemens. A l'égard de ceux qui mangent, dit-on, impunément la viande d'animaux enragés, je répons que cela peut être; 1°. parce que le virus de la rage n'eſt dangereux qu'autant qu'il eſt en action, ou communiqué avec mouvement; c'eſt ce qui fait que les hydrophobes ont des momens de tranquillité entre les accès 2°. Il eſt à préſumer que ces animaux n'ont point été ſuffoqués dans le tems de la rage; de plus qu'on les a égorgés & ſaignés; que leur chair a paſſé par différens dégrés de cuiſſon, ſans quoi il ne ſeroit pas prudent de faire une pareille tentative. Le lait de ces animaux pourroit fort bien ne pas tirer à plus grande conſéquence, pourvu toutefois qu'on l'eût fait bouillir & écumer, attendu que les molécules du virus qui y ſont contenues, ſe trouvent embarraſſées dans les parties les plus rameuſes, & ſont enlevées avec l'écume.

Soutenir que les poiſons n'agiſſent que ſur les membranes de l'eſtomac & celles des inteſtins (ce qui ne doit s'entendre que de ceux qui ſont corroſifs)

ſans que le chyle qui s'y rencontre pour lors en ſoit altéré, eſt une erreur des plus grandes ; je ne ſçaurois cependant me perſuader que l'Auteur de cette nouvelle doctrine regarde ces faits comme bien avérés : en ce cas, le bon ſens ſeul auroit dû l'arrêter ſur des propoſitions qui ſouffrent autant d'exception que celles qu'il a avancées juſqu'à préſent. J'ai d'autant plus lieu de lui faire cette repréſentation, qu'il ſe contredit à la page 396, qui eſt la cinquiéme de ſa Réplique, ligne 27, Recueil de Juin. Voici ſes propres termes : *Tous les hommes prenant les alimens qui n'en ſont pas imprégnés*, (en parlant des miames de la contagion,) *ils ſe mêlent néceſſairement à leur ſang, & ainſi il ſeroit impoſſible qu'ils n'en fuſſent pas tous empoiſonnés*. Le chyle peut donc s'infecter, & s'il l'eſt une fois, il s'introduit néceſſairement dans le ſang, indépendamment *de la ſenſibilité des houppes nerveuſes du velouté du canal inteſtinal*. Que peut-on penſer d'un raiſonnement dont les preuves ſe démentent ſi ſenſiblement ? C'eſt à la raiſon d'en décider.

Nous donnerons dans le Recueil ſuivant le reſte de cette piéce, qu'on ne peut mettre en entier dans celui-ci, à cauſe de ſa longueur.

OBSERVATION

Sur un Bezoard humain,

Par M. * * *.

Adreſſée à l'Auteur du Journal de Médecine.

V. Dans le mois de Janvier dernier, une Dame d'un aſſez bon tempérament & âgée de 50 ans, eut une douleur aiguë à la région épigaſtrique du côté de l'hypocondre droit. Cette douleur ſe communiquoit par une eſpece de ſympathie à toutes les parties du bas-ventre, mais elle ſe fixoit plus particuliérement au côté droit, preſque au-deſſous du ventricule. Elle devint beaucoup plus ſupportable au bout de quelques jours, & elle ſe diſſipa preſque tout-à-fait. A l'endroit où cette douleur ſe faiſoit ſentir, on remarqua une petite tumeur indolente & oblongue, qui s'augmenta inſenſiblement de la longueur de quatre doigt, & qui par ſon caractere de dureté ſembloit être ſquirrheuſe. Elle ne groſſiſſoit cependant que très-peu, & quelquefois elle devenoit inſenſible.

Les ſymptômes les plus conſidérables qu'on remarquoit dans la malade étoient

un défaut d'appétit, une difficulté à faire ſes exercices ordinaires, une pâleur qui tiroit un peu ſur le jaune, des borborygmes & des gonflemens dans le ventre. Tous ces accidens n'obligeoient cependant point la malade à garder le lit ni la chambre, parce qu'ils ne ſurvenoient ſouvent qu'après de longs intervalles.

La maniere dont le Médecin a conduit cette Dame, l'a garantie de plus grands accidens. Après les remédes généraux, elle a fait uſage de bouillons avec les plantes apéritives, inciſives & fondantes. Elle a pris enſuite des eaux acidules & des pillules aloëtiques du poids d'un grain. Elle en avaloit cinq ou ſix le ſoir, en ſe couchant. Ces pillules lui étoient envoyées par quelqu'un qui en fait un myſtere comme d'un remède extraordinaire.

Vers le commencement du mois d'Août, cette Dame, immédiatement après ſon ſoupé, ſe trouva extrêmement agitée, & vomit à pluſieurs repriſes. Ces accidens ſe calmerent par le moyen de quelques remédes qu'on lui donna. Le lendemain, elle prit un lavement; auſſitôt qu'elle voulut le rendre, elle ſentit une réſiſtance conſidérable au fondement; c'étoit quelque matiére endur-

cie, qui enfin tomba avec aſſez de bruit.

Vers la fin du mois ,elle ſe trouva dans le même état ſur le ſoir. Les accidens devinrent plus conſidérables : elle rendit par le bas beaucoup de matieres bilieuſes & beaucoup d'eau , ce qui n'étoit qu'un dégorgement , ou une expreſſion forcée de toutes les glandes gaſtriques , occaſionnée par la forte compreſſion de l'eſtomac. Rien ne paſſoit par le bas, & il ſembloit que le pilore étoit fermé : au bout de quelques heures, les douleurs s'appaiſerent , la malade devint plus tranquille, & elle s'endormit. Mais dès le grand matin , elle reſſentit les mêmes douleurs, & alors on prit le parti de lui donner un lavement composé de petit lait & d'huile qui détermina la matiere à couler par le canal inteſtinal. Dès la premiere déjection la malade reſſentit au fondement un embarras ſemblable à celui qu'elle avoit éprouvé quelques ſemaines auparavant. Enfin après quelques efforts elle rendit dans le baſſin une maſſe ſphéroïde groſſe comme un œuf de pigeon ; elle peſe environ quatre gros, elle eſt inégale dans ſa ſurface , & a tout-à-fait la forme d'un œuf. Un des bouts eſt tronqué & plat. Sa ſuperficie eſt jaunâtre & d'une

nature de ſuif. Son épaiſſeur eſt de deux lignes. Elle ſert d'enveloppe à une eſpece de noyau d'une plus grande conſiſtance, qui eſt d'un brun rougeâtre : lorſqu'il eſt graté avec l'ongle, il devient d'un jaune pâle, & il n'a aucune odeur. Cette Dame ſe déterminera peut-être à donner cette eſpece de bézoard à quelqu'un qui ſera en état d'en faire part au Public. Il paroît que ce que la malade avoit rendu d'abord, reſſembloit à ceci. On n'a pas pû s'en aſſurer, parce qu'elle n'eût pas la précaution de ſe ſervir de ſon baſſin cette fois-là.

Depuis que cette Dame eſt délivrée de ces deux maſſes, elle ne reſſent plus aucun embarras, & elle paroît recouvrer une ſanté qui devenoit de plus en plus foible & languiſſante.

Ne pourroit-on pas croire que l'origine de ce bézoard viendroit de la véſicule du fiel, & que ſi l'on ouvroit le noyau, on trouveroit quelques pierres véſiculaires ? On ſçait qu'il ſe forme des concrétions pierreuſes dans ce réſervoir du foie, qui s'évacuent par les efforts de la nature par le canal colidoque dans le duodénum. M. Varnier, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, n'eſt pas le premier qui les ait obſervées. (*a*)

Les efforts de la nature, pour enlever

(a) *Vid. Bianchy, Hiſt. Hepat.*

à la véſicule les concrétions pierreuſes dont elle pouvoit être chargée, ont ſans doute occaſionné les douleurs aiguës que la malade a reſſenties. Ces pierres parvenues dans le duodénum ſont probablement reſtées dans un coin de l'inteſtin contracté à l'orifice du canal colidoque. La bile privée d'une partie de ſon véhicule, eſt devenue plus épaiſſe. Ne pouvant plus couler librement dans l'inteſtin, elle s'y eſt arrêtée, condenſée, & y a pris la forme de l'inteſtin, d'où s'en eſt ſuivi cette concrétion, d'une nature ſavoneuſe & réſineuſe.

Cette maſſe n'a peut-être d'autre cauſe que la bile elle-même qui, s'étant épaiſſie & étant devenue concrete, a fermé le paſſage de la bile dans l'inteſtin, & a occaſionné les accidens dont j'ai fait mention.

Ce qui paroîtroit confirmer ce ſentiment, c'eſt que la perſonne eſt d'un tempérament tranquille, & avoit ordinairement une bonne ſanté. Ainſi il ne ſeroit pas étonnant que cette bile eût formé des caillots durs & réſineux. La couleur pâle & un peu jaune provient du défaut de ſécrétion de la bile dans le foie, qui pouvoit être obſtrué, ou de l'obſtacle que la bile trouviot dans ſon paſſage. On ſçait que c'eſt de cette façon

que ſe forme l'ictere. Les eaux minérales, les fondans, &c. auront detaché cet amas dont la malade a été débaraſſée par la voie des ſelles (*a*).

OBSERVATION

Sur une Affection Moniaque,

*Par M. ***. Médecin à Vitry-le-François.*

VI. Un jeune homme très-bien conſtitué, d'un très-bon tempérament, fut contraint d'entrer dans un Monaſtere, à l'âge de quinze ans. Ses parens, malgré ſon inclination, le forcerent à prononcer des vœux à ſeize. Son dégoût pour l'état Monaſtique, lui fit chercher les occaſions d'en ſortir. Les moyens & les expédiens qu'il imagina, lui mirent l'eſprit à la torture, & l'agiterent beaucoup. Enfin il prit ſon parti au bout de trois ou quatre ans, & ſe ſauva de la Communauté; il fit un voyage de 40 lieues pour ſe retirer chez un de ſes amis. Toutes les différentes agitations de ſon eſprit, les

(*a*) Ces calculs cyſtiques, qui ſont très-communs à Vitry-le-François, n'auroient-ils pas pour cauſe efficiente le vin âpre & tartareux, & l'eau de puits crétacée dont les habitans de cette ville font uſage pour leur boiſſon ordinaire? Voilà vraiſemblablement la cauſe des obſtructions, des ſquirrhes, des rhumatiſmes, & autres maladies chroniques dont ces habitans ſont ſi ſouvent attaqués.

inquiétudes & les chagrins que lui cauſoit ſa nouvelle priſon dans laquelle il ſe trouvoit, l'échaufferent conſidérablement. Son ventre devint pareſſeux. La marche que lui occaſionna le voyage qu'il fit en très-peu de jours, & qui augmenta ſon appétit, l'enflamma au point qu'il fut près d'un mois ſans aller à la garde-robe; il ne s'abſtint cependant pas de manger à ſon ordinaire. Enfin il ſe détermina à appeller un Apothicaire qui toucha ſon bas-ventre, il le trouva bouffi, très-dur, & très-élevé, & lui conſeilla auſſi-tôt de prendre un remède huileux & laxatif, qui délaya une partie des groſſes matieres qu'il évacua, ce qui le mit un peu plus à ſon aiſe, en produiſant une légere détente dans le bas-ventre. Ce jeune homme, content de cette ſorte de ſoulagement, négligea d'y apporter d'autres ſecours. Son ventre reſta toujours très-tendu & douloureux. Il mangeoit ordinairement beaucoup; il n'alloit que de loin en loin à la garde-robe, & toujours avec difficulté. Les ſoins, la crainte & les inquiétudes qui augmentoient de plus en plus dans ſon eſprit, & qui le jettoient dans une eſpece de mélancolie hypocondriaque, ne contribuoient pas peu à rendre ſon ventre pareſſeux, & à ralentir toutes les fonctions de ſon corps.

Il lui ſurvint dans le mois de Novembre 1754, des vapeurs convulſives avec ſuffocation, accompagnées d'un grand mal de tête. On fit venir un Chirurgien qui fit auſſi-tôt une ſaignée au pied. Ces accidens continuant, on appella un Médecin, qui, examinant l'état du bas-ventre, le trouva très-dur, gonflé, & fort ſenſible. Il conſeilla en conſéquence une ſaignée du bras, qui fut réitérée le ſoir. Il fit donner au malade un lavement laxatif & émollient, lui ordonna une potion calmante, avec une tiſane antiſpaſmodique. Ces remédes calmerent parfaitement les accidens. Le lendemain, on réitéra le lavement qui fit évacuer toujours de groſſes matieres. Le malade ſe trouvant aſſez bien, il fut enſuite ſuffiſamment purgé, en rendant toujours des excrémens durs, qui forçoient par leur volume & leur dureté le ſpuncter de l'anus au point de l'enflammer & de le rendre très-douloureux.

Le ſurlendemain, les mêmes accidens étant ſurvenus, on réitéra la potion calmante ci-deſſus, on continua la tiſane de même, & on lui donna un lavement auparavant. Mais les inteſtins devinrent de plus en plus irritables, en ſorte qu'on pouvoit à peine lui donner des lavemens, qu'on ne déterminât à

l'inſtant le retour des accès qui ſe ſuivoient de fort près, & qui fatiguoient infiniment le malade.

Les paroximes qui ſurvinrent enſuite furent plus violens, & revenoient pluſieurs fois par jour avec tant de force, qu'il falloit employer pluſieurs gardes pour contenir le malade; & malgré les remédes qui paroiſſoient opérer, le retour des accès devint périodique. La ſuffocation pour lors n'avoit plus lieu. Le malade devenoit comme un épileptique, faiſoit des ſoubreſautls, ne connoiſſoit plus perſonne, & étoit ſi furieux, que pluſieurs hommes robuſtes ſuffiſoient à peine pour le contenir dans ſes violentes agitations. Le tronc ſe contractoit avec tant de force que malgré les efforts que l'on faiſoit pour lui tenir la tête, il forçoit toutes les réſiſtances qu'on lui oppoſoit. Il auroit coupé avec ſes dents tout ce qu'on lui auroit préſenté.

Les retours des accès s'annonçoient près d'un quart d'heure avant par un mouvement ſpaſmodique dans les parties inférieures. Les jambes ſe plioient, il demandoit qu'on les lui étendît, & qu'on les lui tirât; auſſi-tôt il perdoit connoiſſance & devenoit furieux. Le ſpaſme qui prévenoit les accès, ſe fit enfin ſentir par une douleur dans le gros orteil du

pied. Ces accès ont continué périodiquement près de 15 jours, toutes les 24 heures. Le malade étoit ſans fiévre, & n'avoit d'autre émotion dans le pouls que celle qu'occaſionnoient les vapeurs convulſives.

Le Médecin qui le voyoit, portoit toujours ſes vues ſur les inteſtins qui avoient perdu leurs oſcillations naturelles, & qui étoient devenus exceſſivement irritables ; il conſeilla en conſéquence des délayans, des ſaignées du pied, des calmans, des purgatifs en lavage, des antiſpaſmodiques appropriés à la nature & au génie de la maladie. Les excrémens ſe ſont évacués à la faveur de ces remédes ſagement adminiſtrés. La ſource du mal s'eſt totalement épuiſée, & le malade a recouvré ſa ſanté.

Enfin pour prévenir les ſuites, & déraciner juſqu'aux moindres atteintes qui ſurvenoient de tems en tems, & qui faiſoient craindre une rechute, le malade a fait uſage pendant long-tems d'une tiſane antiſpaſmodique faite avec le gui de chêne, la racine de pivoine, les fleurs de tilleul, & le *gallium luteum*, dont de laquelle il s'eſt parfaitement bien trouvé ; d'ailleurs les ſoins qu'il a apportés, & les ménagemens qu'il a pris, ſui-

vant l'avis du très-habile Médecin qui l'a conduit, l'ont entiérement rétabli, joint à la joie & à la ſatisfaction qu'il reſſentoit de l'eſpérance de jouir de la liberté.

SECONDE OBSERVATION

Sur l'Hydrocéphale de Begle (*a*),

Par M. Betbeder, Docteur en Médecine, Aggrégé au Collége des Médecins de Bourdeaux, Inſpecteur des Eaux Minérales du Mont-de-Marſan.

VII. L'Hydrocéphale de Begle ſur laquelle nous avons donné une premiere obſervation, n'offre-t-elle rien de nouveau? Un Phyſicien attentif, un Médecin zélé y trouvent-ils quelque choſe d'extraordinaire qui puiſſe piquer leur curioſité, animer leur zéle, & devenir un ſujet d'Obſervations neuves, curieuſes & intéreſſantes? Voilà des queſtions que nous ſommes obligés de nous faire & auxquelles nous répondrons pour juſtifier ce que nous avons déja avancé ſur l'état de la tête de Marie Ravot, & afin de prévenir des objections que les changemens qui ſont ſurvenus à cette tête de-

(*a*) Voyez la premiere Obſervation, Journal de Septembre, pag. 227.

puis notre premiere obſervation, doivent néceſſairement faire naître.

Pour établir quelque ordre dans ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, nous allons diſtribuer cette ſeconde Obſervation en trois articles : dans le premier, nous rapporterons exactement toutes les particularités que notre Hydrocéphale nous a préſentées dans les examens que nous en avons faits en différens tems : dans le ſecond, nous ferons voir que quoique l'Hydrocéphale ſoit une maladie fort ancienne, cependant celle dont il eſt ici queſtion, doit être regardée, par les circonſtances qui l'accompagnent, comme un phénomene rare & extraordinaire : dans le troiſiéme enfin, nous déduirons de nos Obſervations les avantages que l'on peut retirer pour l'œconomie animale de la connoiſſance parfaite de ce qui ſe paſſe ſur la tête de celle qui fait l'objet de ces Obſervations.

1°. Le coronal, les pariétaux, les temporaux & l'occipital qui dans la premiere Obſervation nous parurent d'une conſiſtance molle & cartilagineuſe, ont inſenſiblement acquis de la fermeté, & ſont aujourd'hui auſſi durs que ceux de tout autre enfant du même âge : premier effet, qui mérite quelque attention, & qui établit une différence marquée entre

l'Hydrocéphale de Begle & celles dont parlent les Auteurs, puiſqu'il eſt le produit d'un nouveau dégré d'oſſification qui s'eſt faite dans un tems où tout concouroit à ramollir encore davantage toutes ces piéces de la boëte oſſeuſe, ainſi qu'il eſt arrivé dans les Hydrocéphales dont nous liſons les hiſtoires : ces os ne cédent plus à la preſſion du doigt, ils ont cependant conſervé leur tranſparence ; ſeconde particularité que nous pourſuivrons dans la ſuite de cette Obſervation.

2°. La tête a encore groſſi par dégrés, & preſque inſenſiblement ; on y trouve aujourd'hui 15 Septembre, les dimenſions ſuivantes ; depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, dix-ſept pouces ; d'une oreille à l'autre, treize pouces, & de circonférence, un pied dix pouces & quatre lignes. Si l'on confronte ces dimenſions avec celles que nous prîmes le 11 Août, on verra aiſément que dans l'eſpace de trente-quatre jours, l'écartement des os s'eſt accru d'un pouce & dix lignes depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, de trois lignes ſeulement d'une oreille à l'autre, & l'on trouvera un pouce quatre lignes d'augmentation en circonférence.

3°. Nos Obſervations juſqu'au 29 Août ne nous offrant preſque d'autre change-

ment que ceux que nous venons de rapporter, nous formâmes le deſſein de faire d'autres tentatives avec plus de ſoin ; la lumiere de la bougie ne nous paroiſſant pas ſuffiſante pour découvrir ce qui ſe paſſoit dans cette tête, nous l'expoſâmes le 29 Août aux rayons du ſoleil, dans une chambre obſcure. Elle nous parut plus tranſparente qu'à la lumiere de la bougie; nous diſtinguâmes le ſinus latéral droit, il étoit une continuation du ſinus longitudinal, nous n'apperçûmes point le gauche; la tranſparence de la tête étoit générale depuis le ſommet juſqu'à la baſe du crâne, ſi l'on en excepte le point de réunion de l'aîle de l'os ſphénoïde avec le coronal & le temporal, qui étoit le ſeul endroit où il parût un peu d'opacité; la tranſparence qu'on obſervoit dans le reſte de la boëte obſcure, n'étoit point cette lucidité qu'on obſerve dans les Hydrocéphales extérieures, mais une diaphanéité réelle des os du crâne & des parties contenues : lorſque nous portâmes les rayons du ſoleil ſur l'occipital, nous apperçumes la même tranſparence depuis l'apophiſe tranſverſale de l'occipital juſques dans les orbites ; mais ce qui nous parut le plus extraordinaire fut la tranſparence du nerf optique que nous reconnûmes à travers la prunelle à ſon implentation

plantation dans le globe de l'œil, ſans cependant que les autres parties des globes fuſſent plus diaphanes que dans l'état naturel ; lorſque nous fimes tomber les rayons du ſoleil ſur un des pariétaux, la tranſparence ſe fit également appercevoir dans l'oreille interne, ce qui nous confirme dans l'idée que la partie pierreuſe même de l'os temporal doit être diaphane : dans les différens mouvemens que nous fimes exécuter à la tête, nous apperçûmes dans l'intérieur du crâne une eſpece d'ombre qui nous fit diſtinguer la faux.

4°. Lorſqu'on frappe ſur les ſutures coronale ou lambdoïdale, on éprouve de la réſiſtance, & l'on ſent une petite ondulation.

5°. Nous devons obſerver qu'il ne paroît point d'œdeme ſur les parties extérieures de la tête, l'impreſſion du doigt n'y reſte point, tous les os en ſont durs ; & ce n'eſt qu'à l'endroit des ſutures où l'oſſification eſt encore imparfaite, que l'on apperçoit de la ſoupleſſe & ces portions membraneuſes dont l'extenſion favoriſe l'écartement des os & l'augmentation du volume de la tête.

6°. Le corps de cette fille eſt très-ſain, & parfaitement bien nourri ; elle n'a encore éprouvé d'autre incommodité

qu'un rhume qu'elle contracta le 11 Août, pour avoir été tenue trop long-tems découverte. Pendant tout le tems que dura cette incommodité, cet enfant touſſoit & éternuoit fréquemment avec autant de force qu'eût pû faire tout autre de même âge; elle en fut délivrée par un vomiſſement de matieres glaireuſes & de quelque peu de lait grumelé, qu'elle éprouva la nuit du 14, à la ſuite d'un accès de toux des plus violentes, elle fut tranquille le lendemain, & depuis ce moment elle s'eſt portée de mieux en mieux.

7°. Si l'on fait reſpirer du vinaigre à cet enfant, ou que l'on chatouille l'intérieur de ſon nez avec la frange d'une plume, on excite auſſi-tôt un éternuement plus ou moins répeté, ſuivant l'impreſſion qu'on a produite.

8°. Elle ſuit avec les yeux la lumiere d'une bougie, elle les tourne en haut, en bas, à droite, ou à gauche, ſuivant qu'on la lui préſente; ſi l'on expoſe l'enfant au grand jour, la prunelle ſe contracte & le globe paroît ſe précipiter dans la partie inférieure de l'orbite, afin d'éviter les impreſſions trop vives de la lumiere: le globe reprend ſa ſituation naturelle, dès qu'il ceſſe d'être expoſé à une lumiere trop vive; lorſque nous lui avons

fait fermer les paupieres & que nous les lui avons enſuite fait ouvrir précipitamment, l'iris nous a paru très-dilatée & nous avons apperçu ſon mouvement de contraction & de reſſerrement, d'où il eſt aiſé de conclure que cet enfant voit, ſent & jouit entiérement de ſes ſens ; elle dort & tette fort réguliérement. Nous n'avons encore apperçu aucun des ſymptômes qui affectent les ſens dans les Hydrocéphales, tels qu'on les voit décrits dans les Auteurs.

Voilà ce que nous avons obſervé de plus particulier & qui nous a paru mériter quelque attention. Nous examinerons dans le ſecond article ſi ce que nous venons de dire ne doit point faire regarder l'Hydrocéphale dont il eſt queſtion, comme un phénomene extraordinaire, propre à exciter la curioſité des Phyſiciens & à ranimer le zéle de tout Médecin attaché par goût & par inclination aux devoirs de ſon état.

Nota. *Les pere & mere de notre Hydrocéphale nous ayant ravi les moyens de continuer nos obſervations, en nous enlevant l'enfant qu'ils portent de ville en ville, nous nous preſſons de donner au Public le premier article de cette ſeconde Obſervation, afin de le prevenir des changemens qui ſont ſurvenus ſur la tête de*

Marie Ravot depuis le 11 Août. Nous lui donnerons inceſſamment les deux articles ſuivans.

OBSERVATION

Pratique de Médecine,

*Par M***. Docteur en Médecine de Montpellier.*

VIII. Une veuve agée de 63 ans, d'un tempérament robuſte, & qui juſqu'alors s'étoit bien portée, ſe trouva ſubitement attaquée, trois heures après ſon dîné, d'une cardialgie accompagnée d'un tremblement à la tête & au bras gauche; elle perdit la voix, & tomba par terre. Il ſuccéda un aſſoupiſſement accompagné d'un friſſon très-vif & d'un engourdiſſement; le pouls étoit fréquent & foible, & plus foible dans le bras attaqué; ſa reſpiration étoit difficile, & les paupieres étoient entr'ouvertes. On la ſaigna ſur le champ, ſon ſang étoit inflammatoire; on répeta la ſaignée pluſieurs fois, on lui donna un lavement ſtimulant, on lui fit boire une potion réſolutive, & on lui appliqua les véſicatoires à la nuque. Le friſſon & le tremblement ceſſerent, & elle eut une ſueur abondante vers le ſoir. Le lende-

main, tous les ſymptômes ſe calmerent; on ne lui donna pas moins l'ipecachuanha pour vuider les premieres voies, ce qui réuſſit parfaitement. Le troiſiéme jour de la maladie, elle étoit mieux; on la ſaigna cependant encore à cauſe des caracteres d'inflammation qu'on avoit remarqués dans le premier ſang, & pour faciliter la reſpiration qui ſembloit encore gênée: ce ſecond ſang n'étoit pas auſſi enflammé que le premier: cependant à midi du même jour, tous les ſymptômes recommencerent; mais ils furent & moins violens qu'auparavant, & de moindre durée: on réitéra les lavemens purgatifs. Le lendemain, on lui adminiſtra le quinquina, dont on continua l'uſage pendant quelques jours avec tant de ſuccès, que ce paroxiſme ſingulier n'eſt plus revenu, & que la malade jouit à préſent d'une bonne ſanté & du parfait uſage de ſon bras gauche.

ARTICLE II.

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

LETTRE

De M. Chabrol,

Adreſſée à M. Galabert, Chirurgien à Montpellier, pour ſervir de Réponſe aux Objections faites par M. Deſtremeau, au ſujet des effets de l'Agaric dans les Hémorragies.

MONSEUR,

JE ſuis entierément partiſan de l'agaric, ainſi que vous. Notre jugement n'eſt pas le fruit du préjugé ou du caprice; les bons effets de ce remède ſont trop autentiques, pour que l'on puiſſe encore douter de ſes vertus dans les hémorragies; il ne me paroît pas que tous les Chirurgiens en ſoient également bien convaincus. M. Deſtremeau s'eſt élevé contre moi & m'a ſuſcité un rival, vis-à-vis de qui je me ferai toujours gloire de combattre. C'eſt M. le Cat. Si les raiſons ſur leſquelles il cherche à s'appuyer, répon-

doient à la célébrité de ſon nom, j'aurois bientôt été confondu. Mais le Public eſt en état de juger, après les expériences faites ſur cet objet par les plus grands Maîtres, ſi je m'égare, & ſi mon ſentiment eſt ſi fort éloigné de la vérité. M. Deſtremeau me traite avec bien peu de ménagement; il oublie ſans doute que nous courons tous les deux la même carriere, & il veut abſolument que le Public ſçache mauvais gré à M. le Cat de l'avoir chargé de ſa défenſe. Je ne répondrai pas aux invectives ni aux perſonalités; mon but eſt de m'inſtruire & non de guerroyer: je ne puis cependant diſſimuler que, quoique la diſpute que j'ai avec M. Deſtremeau me faſſe beaucoup d'honneur, j'aurois été infiniment plus flatté de me trouver en concurrence avec M. le Cat, qui peut fort bien n'avoir pas toujours raiſon, mais qui écrit toujours avec intérêt & avec beaucoup de connoiſſance. Je le prie d'être entiérement perſuadé que mon deſſein n'eſt pas de l'offenſer, en embraſſant un parti contraire au ſien, mais ſimplement de chercher à m'éclaircir ſur un point auſſi important: car je ſçais que dans les choſes qui touchent la vie des hommes, on ne doit s'en rapporter uniquement qu'à l'expérience, & ne reconnoître

d'autre autorité que celle de la raiſon & de la vérité. J'aurois pû oppoſer à M. Deſtremeau une foule de raiſonnemens pour réſoudre ſes objections. Je pourrois lui répéter que les douleurs que M. le Cat dit avoir obſervées dans le malade dont il a fait mention dans le Journal d'Avril, ne venoient pas de l'application de l'agaric, mais de la *compreſſion extrême* faite par la ligature. Je pourrois me plaindre de ce que mes objections ne ſont pas préſentées dans toute leur force, pour les réfuter. On m'a fait dire, par exemple, *que l'on a fait ſur les hommes toutes les tentatives que l'on peut déſirer*; cela n'eſt pas exact. Je dis dans ma Lettre du mois de Juillet, qu'*il ſemble que l'on veut refuſer à l'agaric toutes les proprietés qu'on lui a reconnues par des expériences ſuivies, quoique ce reméde ait réuſſi auſſi avantageuſement qu'on pouvoit le déſirer*. Je ne releverai pas les contradictions auxquelles M. Deſtremeau eſt ſujet, le Public s'en apperçoit aſſez; il y en a ſeulement une qui eſt trop manifeſte, pour ne pas la faire remarquer. M. Deſtremeau, après avoir été un des plus zélés Proſélytes de M. le Cat, l'abandonne dans un moment des plus critiques, & revient à mon ſentiment. Il dit, pag. 145, *qu'il eſt vrai que*

ſans la compreſſion extrême M. le Cat n'auroit pas été dans le cas de rejetter l'agaric. Vous voyez, Monſieur, combien peu on doit compter ſur des raiſonnemens ſi peu ſuivis. Heureuſement le Public a pour lui le ſuccès, & j'ai pour moi tous les grands Maîtres, tels que Meſſieurs Morand, Andouillé, Faget, Warner, Deſpuech, Reſclauze, &c. Mais j'abuſe de votre complaiſance, on doit ſe taire quand on ceſſe de plaire ou d'inſtruire. Je finis ſeulement par deux Obſervations qui ſerviront à confirmer notre ſentiment, malgré la prévention marquée de M. Deſtremeau.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CHABROL.

I. OBSERVATION

Sur les effets de l'Agaric, par M. Deſpuech, Maître en Chirurgie de Paris.

Une Demoiſelle eut beſoin de ſe faire ſaigner, elle appella ſon Chirurgien qui lui piqua l'artere. Le bras devint ſur le champ extrêmement enflé, on y fit une forte compreſſion, on y mit des compreſſes, & on déploya tout autour une grande quantité de bandes, ſans pouvoir

arrêter l'hémorragie. On manda pour lors M. Deſpuech, qui leva auſſi-tôt l'appareil, & appliqua ſur l'ouverture de l'artere un morceau d'agaric avec deux compreſſes qu'il aſſujettit avec un bandage. La plaie fut guérie au bout de huit jours, ſans aucun accident.

II. OBSERVATION

De M. Reſclauze, Maître en Chirurgie de Paris.

M. Reſclauze fut mandé pour ſecourir un Boucher qui s'étoit coupé l'artere radiale avec un couperet, les tendons fléchiſſeurs étoient auſſi totalement ſéparés en deux. M. Reſclauze arrêta l'hémorragie par le moyen de l'agaric, de la charpie, & de quelques compreſſes, ſans faire aucune compreſſion au-deſſus de l'artere; il ſe ſervit d'un bandage contentif. Le lendemain, le malade impatient, voulut, malgré les repréſentations qu'on lui fit, voir ſa plaie; on avoit déja préparé un nouvel appareil avec du champignon, crainte d'hémorragie; le ſang ne couloit plus, le champignon étoit attaché à l'artere & ſuivoit ſes battemens, il ne tomba que trois jours après; alors on donna une ſituation commode à la partie pour la réunion des tendons. Il faut re-

marquer que l'on voyoit les membranes de l'artere ſe dilater à chaque panſement, ce qui fit qu'on pria M. Suret, Membre de l'Académie de Chirurgie, de venir le voir, pour lui faire un bandage, afin d'arrêter la colonne du ſang, parce qu'on craignoit une anévriſme; le malade eſt parfaitement guéri ſans aucune incommodité.

J'ai appris par M. le Brun, Chirurgien, que M. Taillard, Chirurgien de l'Hôpital de Toulouſe, fut appellé pour faire l'amputation de la cuiſſe, il y a quelque tems. Il ſe ſervit de l'agaric; le ſang s'arrêta ſur le champ, ſans avoir recours à aucune compreſſion, ni à la ligature. Ce remède a eu tout le ſuccès que l'on pouvoit en attendre. Le malade cependant mourut quelque jours après; mais il y avoit pluſieurs cauſes de mort. On fit l'ouverture de ſon cadavre, on trouva dans la cuiſſe les parois de l'artere réunies; la réunion s'étendoit environ à cinq lignes de longueur. Ce qui prouve inconteſtablement que l'agaric avoit produit de très-bons effets. Après de pareilles expériences, il eſt ſurprenant qu'il y ait encore quelqu'un qui doute de l'efficacité d'un auſſi bon remède.

ARTICLE III.

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

REFLEXIONS

Sur l'uſage intérieur de l'Antimoine crud.

*Par M. ***. Médecin Hollandois.*

LEs Chymiſtes ſçavent que l'antimoine eſt un mixte terreux, fragile, parſemé d'aiguilles brillantes de différente longueur, que l'on retire de la mine par la fuſion. L'eau ni l'eſprit de vin ne peuvent le mettre en diſſolution, il n'eſt pas malléable. Les parties qui le compoſent, ſont un vrai ſoufre & un demi-métal que l'on appelle régule, ce que l'on démontre par des expériences. Le ſoufre de l'antimoine qui eſt tout-à-fait ſemblable au commun, eſt ſi étroitement lié aux parties régulines, qu'on ne peut le retirer pur que de deſſus le cinabre d'antimoine. La partie réguline eſt compoſée d'une terre vitrifiable, inflammable, mercurielle & arſenicale; pluſieurs Médecins cependant ſoutien-

nent qu'il n'y a point d'arſenic dans l'antimoine.

Les anciens Médecins employoient l'antimoine extérieurement pour les ulceres, les pertes de ſang, la fiſtule lacrymale, & la ſanie des yeux. Paracelſe eſt le premier qui en ait conſeillé l'uſage intérieur. Il a été contredit par beaucoup de Médecins. Quoique le ſoufre bien uni avec les parties régulines & arſenicales en corrige la corroſion & le venin, j'ai pourtant obſervé pluſieurs fois que l'antimoine a cauſé des dévoiemens, des vomiſſemens, & ſur-tout des nauſées conſidérables, d'où j'infere que l'antimoine doit être mis au nombre des médicamens ſtimulans. Il réſout les fluides de notre corps & les rend plus propres aux excrétions. Je ne crois pas que ces effets appartiennent à l'antimoine, comme antimoine; mais ſans doute à la partie réguline chaſſée par le feu, & qui ſe trouve placée à la baſe des pains coniques de l'antimoine, ou bien à l'acrimonie acide qui exiſte dans l'eſtomac des animaux. L'expérience m'a démontré que l'antimoine avoit réuſſi dans pluſieurs maladies, comme la galle, les ulceres, la gonorrhée, les légers accidens de la vérole, les fiévres intermittentes & les

maladies cauſées par le plomb : je puis aſſurer que j'en ai vû de bons effets ſur-tout dans la goutte. Quelques Médecins prétendent que l'on peut faire uſage de ce reméde dans les dyſſenteries, la colique, la paralyſie, & dans les maladies vermineuſes. Les Médécins ſçavent ſeulement dans quel cas & avec quelles précautions il le faut faire. On doit prendre garde ſur-tout de mêler ce minéral avec les ſels acides qui le changent au point d'en faire un vomitif : c'eſt pourquoi je conſeille de faire précéder l'uſage des abſorbans, dans la crainte qu'il n'y ait de l'acide dans les premieres voies. Je ſuis perſuadé que l'antimoine crud, ajouté aux décoctions des végétaux, ne leur donne aucune vertu de plus, & qu'il devient inutile.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Novembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

I. *SUite du Mémoire ſur l'inoculation de la petite vérole; Faits, & Informations, par M. Hoſty, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris.* Pag. 137

Lettre à M. Hoſty. 341

Lettre au Docteur Pringle. ibid.

II. *Lettre à l'Auteur du Recueil périodique de Médecine, &c. au ſujet de divers accidens arrivés en diſſéquant des cadavres, par M. de Berge, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Ham.* 345

III. *Obſervations ſur un vice ſingulier de conformation, par M. Bellay le jeune, Chirurgien-Juré à Orléans.* 349

IV. *Replique de M. Peſſaut de la Tour, Docteur en Médecine, ſur la Herpe, à la réponſe de M. le Cat, inſérée dans le Recueil du mois de Juin 1755.* 361

V. *Obſervation ſur un Bezoard humain, par M.* ***. 371
VI. *Obſervations ſur une affection maniaque, par M.* ***. *Médecin à Vitry-le-François.* 376
VII. *Seconde Obſervation ſur l'Hydrocéphale de Begle, par M. Betbeder, Docteur en Médecine, Aggrégé au Collége des Médecins de Bourdeaux, Inſpecteur des Eaux Minérales de Mont-de-Marſan.* 381
VIII. *Obſervation pratique de Médecine.* 388

ARTICLE II.

I. *Lettre de M. Chabrol, adreſſée à M. Galabert, Chirurgien à Montpellier, pour ſervir de Réponſe aux Objections faites par M. Deſtremeau, au ſujet des effets de l'Agaric dans les hémorragies.* 390

ARTICLE III.

I. *Réflexions ſur l'uſage intérieur de l'Antimoine crud, par M.* ***. *Médecin Hollandois.* 396

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Novembre. A Paris, ce 24 Octobre 1755.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

DECEMBRE 1755.

Tome III.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Le même Libraire de ce Journal, vient d'imprimer la *Diſſertation Anatomique & Pratique ſur une Maladie de la Peau d'une eſpece fort rare & fort ſinguliere, adreſſée en forme de Lettre à M. l'Abbé Nollet, de l'Académie des Siences, &c. par M. Curzio, Médecin Napolitain, traduit de l'Italien par M.* V*** *Médecin de la Faculté de Paris.* 1755. Brochure in-12. dont le prix eſt de 20 ſols.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

DECEMBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Obſervations de Médecine.

SUITE DE LA REPLIQUE
De M. Peſſaut de la Tour, Docteur en Médecine.

A la Réponſe de M. le Cat, inſerée dans le Recueil du mois de Juin 1755. ſur la Herpe.

De Beaufort en Anjou, ce 29 Septembre 1755.

I. JE vais traiter à préſent la fameuſe queſtion des maladies humorales contre leſquelles inſiſte toujours l'Auteur de la réforme.

1°. M. le Cat dit que ſi les maladies avoient leur ſiége dans les humeurs; il n'y en auroit aucune qui ſeroit locale; le mouvement de

la circulation les infecteroit toutes, & par conſéquent tous les points du tiſſu de nos parties ſeroient dans une égalité de ſouffrance: belle & captieuſe difficulté, par laquelle il s'eſt ſeul laiſſé ſéduire, quoiqu'il diſe que je ſuis convenu que la maladie locale de cauſe humorale ne peut s'opérer que par des voies qui nous ſont inconnues. Il eſt vrai que j'ai ménagé l'expreſſion, en ne lui déclarant pas ouvertement qu'il étoit le ſeul à les ignorer. Je renvoie au Recueil d'Avril, p. 236. & l'on verra ce que j'ai répondu à ce ſujet.

2°. Il ſoutient que les virus n'ont point leur ſiége dans nos humeurs, mais dans les eſprits. Il apporte pour preuve, qu'une douleur ſeule fait dégénérer une plaie benigne en ulcere malin, virulent; un ſquirrhe indolent, en cancer: c'eſt ce que je nie abſolument, en ce que la douleur n'eſt qu'une ſuite, ou pour mieux dire, un effet de l'intenſité des maladies qui la cauſent. Il n'eſt que trop évident que cette erreur provient des premieres qui émanent toutes d'un faux principe qui confond l'effet avec la cauſe. Je m'explique; M. le Cat s'imagine que parce que les nerfs ſont les organes des ſenſations, & que les eſprits ſont les meſſagers qui avertiſſent l'ame de tout ce qui ſe paſſe en nous, l'on doit regarder ces derniers comme la cauſe néceſſaire des maladies, pendant qu'ils n'en ſont la plûpart du tems, pour ne pas dire toujours, que les inſtrumens.

3°. L'animal le moins contagieux, (pourſuit le même Auteur,) tel que le cheval, l'homme même, s'il eſt enflammé d'une grande colere, acquerra par-là ſeul un caractere auſſi venimeux que la vipere; en ſorte que ſes morſures ſeront également dangereuſes: la colere & les paſſions, ſelon lui, n'ayant pas leur ſiége dans les liqueurs, mais étant au contraire des modifications des eſprits, le venin, la virulence & le virus doivent auſſi avoir leur ſiége dans les eſprits.

Je répons à cela, que la colere & les paſſions reconnoiſſent toujours une cauſe étrangere qui agit également ſur les autres fluides comme ſur les eſprits, que ces derniers ne ſont tout au plus que les moyens dont l'ame ſe ſert pour employer & mettre en action toutes les forces de ſon corps, afin de ſurmonter ce qui la révolte, ou d'acquérir ce qui la flatte; que ſi la morſure de ces animaux devient contagieuſe, c'eſt que les parties les plus cauſtiques de nos humeurs ſe développent & ſe volatiliſent, pour ainſi dire, au moment du trouble & de l'efferveſcence où elles entrent; puis ſe faiſant jour au travers des glandes, elles vont infecter la ſalive qui pour lors devient venimeuſe: ce qui eſt d'autant plus vrai, qu'on a vu certaines gens éprouver des hémorragies conſidérables dans la colere, d'autres vomir une bile verte, noire, &c. d'autres enfin tomber dans les

accidens les plus fâcheux, ſuivant l'intenſité de cette paſſion.

4°. M. le Cat prétend que les humeurs ne péchent, tant dans leur quantité & qualité, que relativement à l'état des ſolides : s'il eût ajouté auſſi que l'état de ces derniers dépend pareillement de la quantité & qualité des alimens & des humeurs qui en proviennent, nous euſſions été d'accord ; ſans doute que c'eſt un oubli de ſa part.

5°. Selon l'avis de M. le Cat, les caracteres de dépravation qui s'obſervent journellement dans le ſang que l'on tire des veines des malades, font illuſion, ſi l'on conſidere cet état comme la cauſe de la maladie, pendant qu'il en eſt l'effet.

Quand même cette dépravation ne ſeroit que l'effet & non la cauſe de la maladie, (ce qui eſt preſque toujours faux,) en eſt-elle moins réelle ? La maladie a-t-elle eu priſe ſur ce fluide, ou non ? En résulte-t-il pour cela tous les inconvéniens qu'il en a toujours regardés comme inſéparables, & d'où dépend tout ſon ſyſtême ? A-t-il été jamais queſtion d'autre choſe que de ſçavoir ſi nos fluides ſont véritablement ſuſceptibles de dépravation ? M. le Cat a-t-il pu répondre à cette objection ſans l'entendre ; ou, pour parler plus judicieuſement, a-t-il dû faire ſemblant de ne la pas entendre, pour éluder la difficulté, & pour trouver jour à exhaler ſa bile ſur

le ton d'un maître irrité. Si tous ceux qu'il taxe de charlatanerie, parce qu'ils ne penſent pas comme lui, traitoient les maladies dans le même goût qu'il traite l'inflammation de l'eſtomac, je lui pardonnerois de ſévir contre eux par des reproches qui, quoiqu'offenſans, ſeroient du moins mieux fondés.

6°. Quant à ce qui concerne la façon dont il prétend que l'air contagieux ſe communique, je n'entrerai pas dans d'autres détails que ceux que j'ai inſérés dans mon Mémoire d'Avril, p. 239. Contre ce ſyſtême, je vais ſeulement répondre aux nouvelles réflexions dont il a bien voulu nous enrichir ſur ce ſujet.

1°. M. le Cat penſe qu'il ſuffit d'être hardi & courageux, pour ſe préſerver de la peſte, & que ce n'eſt qu'aux ames timides qu'elle eſt réſervée.

2°. Que la peur & l'aſſurance ne réſident pas dans nos liqueurs, mais qu'elles ſont les modifications de nos eſprits,

Je répons à la premiere propoſition, & je dis que lorſqu'on fait tant que de poſer des faits pour preuves, il faut qu'ils ſoient conſtans & invariables, tant dans le principe, que dans les conſéquences : il faut donc que M. le Cat me prouve que tous ceux qui craignent la peſte la contractent indubitablement, & que ceux qui n'en ont aucune frayeur s'en préſervent ; c'eſt préciſément

ce que je crois au-deſſus de ſes forces, parce que s'il ſuffiſoit de ne la pas craindre pour s'en préſerver, comment la contracteroient les premiers qui en ſont attaqués, ſans quelquefois l'avoir jamais prévue, ni connue.

J'ai donc eu raiſon de dire, que ſi tous les habitans où regne la contagion n'en ſont pas généralement attaqués, cette exception ne peut venir que de cette diſpoſition heureuſe & ſecrette qui ſe trouve dans certains tempéramens qui ne ſont pas diſpoſés à recevoir indiſtinctement les miaſmes de toute eſpece.

A l'égard de la ſeconde objection par laquelle il continue de faire conſiſter la peur, l'aſſurance & toutes les paſſions dans la ſeule modification des eſprits, je lui repliquerai encore une fois, que cette modification n'eſt que l'effet des paſſions & non la cauſe; qu'elle dérive d'une ſource étrangere qui influe auſſi-bien ſur les autres humeurs, que ſur le fluide des nerfs qui, quoi qu'il en diſe, n'eſt nullement aſſujetti à l'empire de l'ame, ſi ce n'eſt dans les mouvemens purement volontaires; autrement elle ne donneroit à ces mêmes eſprits, que des modifications relatives à ſon bien-être: elle ſe rendroit, pour ainſi dire, inſenſible à tout ce qui lui répugneroit, & n'éprouveroit conſéquemment que des impreſſions au gré de ſes deſirs.

A ces raiſons M. le Cat replique, que ſi

l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs, toute contagion ſeroit générale, nul homme n'en échapperoit; ſur-tout les Médecins qui y ſont les plus expoſés.

Je prétens que les Médecins n'en ſont pas plus exempts que tout autre, à moins qu'ils ne s'en préſervent par des remédes dont l'efficacité aſſure le ſuccès, ou que leur tempérament ſoit de la nature de ceux qui y réſiſtent; mais je reviens aux deux raiſons dont il ſe fortifie & qu'il regarde comme démonſtratives.

1°. Notre adverſaire prétend que la contagion humorale eſt une opération méchanique, ſemblable à celle qu'exerce un Marchand de vin qui frelate cette liqueur, ou un Droguiſte qui mêle dans un mortier des poudres; le mêlange une fois ſuppoſé, il eſt impoſſible qu'il n'en réſulte pas un vin frelaté, ou une compoſition qui participe des vertus des drogues mêlangées.

Eſt-il poſſible que M. le Cat ne ſente pas la différence qu'il y a entre un vin renfermé dans un tonneau, des poudres mêlangées dans un mortier, & un liquide tel que le ſang qui eſt dans un continuel mouvement de progreſſion? N'auroit-il pas dû faire attention que ce qui s'exécute dans nos humeurs, à l'égard de nos différentes ſécrétions, s'opere pareillement, quand il s'agit de la ſéparation des parties étrangeres qui s'y ſont introduites

& qui peuvent en troubler l'ordre? De même que la bile, la ſalive, la ſemence, les ſucs digeſtifs, le ſuc nerveux, la lymphe, l'urine, la ſueur, & enfin toutes les humeurs qui ſe ſéparent de cette maſſe commune ſans aucune confuſion, d'une façon relative à la gravité, au volume, aux différens dégrés de réſiſtance, à la figure de chaque partie qui doit entrer dans la compoſition de chaque eſpece d'humeurs miſes toutes en mouvement par les mêmes forces qui ſont le cœur & les autres vaiſſeaux dont le diamétre leur eſt proportionné; de même auſſi, ſoit qu'il s'agiſſe de corriger la qualité de ces humeurs, d'en diminuer la quantité, ou enfin d'expulſer les parties étrangeres qui s'y ſont introduites, le tout s'effectue par les mêmes puiſſances, & à-peu-près avec les mêmes conditions, de ſorte que chaque criſe que la nature opere, lorſqu'elle en a la force, obſerve toutes ces proportions: c'eſt ce qui fait que nous voyons ſouvent les ſueurs, les abſcès, les cours de ventre, les hémorragies, les vomiſſemens, les éruptions, &c. terminer heureuſement contre tout eſpoir des maladies déſeſpérées.

La ſeconde propoſition n'eſt pas, ce me ſemble, mieux ſoutenue; & pour qu'elle eût lieu, il faudroit que toutes les épidémies & les tempéramens fuſſent les mêmes, ce qui eſt inſoutenable: c'eſt pourquoi tel tempé-

rament ſur leſquels certains miaſmes n'auront pu agir, éprouvent ſouvent les impreſſions d'une autre eſpece d'épidémie ; c'eſt auſſi par cette raiſon, que certains hommes réſiſtent à des climats qui en font périr d'autres.

Après que notre nouvel Auteur a ſoutenu dans ſon premier Mémoire, Recueil d'Octobre, p. 258, que l'état des liqueurs dépend abſolument de celui des ſolides qui les charrient & qui les filtrent, & que le réciproque eſt fort rare, il me renvoie, pour s'excuſer, à la Réponſe qu'il a faite à M. d'Hermont, Recueil de Mars, p. 191, vis-à-vis lequel il s'imagine s'être déſiſté de cette erreur : il auroit eu plus de raiſon de me renvoyer à la page 182 de la même Réponſe à ce Docteur, à qui il accorde du moins quelque choſe, en faveur des humeurs ; mais ce n'eſt qu'avec moi ſeul qu'il refuſe de traiter à l'amiable, & pour cet effet il compare la machine humaine à un état monarchique dont il donne le deſpotiſme au ſuc nerveux.

La mort, continue le même Auteur, eſt une extinction totale du principe de la vie. (Si tous ſes axiomes étoient auſſi vrais, il m'auroit bien tôt perſuadé :) ce principe ne conſiſtant ſelon lui, que dans les eſprits dont la maladie fait une extinction totale, le ſiége des maladies gît néceſſairement dans les eſprits.

C'eſt tout ce qu'on pourroit dire, ſi le mouvement & le ſentiment conſiſtoient uniquement dans le fluide nerveux, ce qui eſt oppoſé à l'expérience connue de tous ceux qui méritent tant ſoit peu de porter le nom de Médecin ou de Chirurgien : je m'explique. Si je lie le nerf de quelque partie que ce ſoit, le mouvement & le ſentiment ſe perdent auſſitôt à la vérité; mais j'éprouve la même choſe par la ligature de l'artere, dont la ſouveraineté n'appartient pas plus aux eſprits qu'au ſang qui en eſt la ſource unique, & l'énigme porte à faux, Recueil de Juin; pag. 399. La circulation des eſprits répugne d'autant plus à M. le Cat, que c'eſt ſur cette ſeule négative qu'il a élevé ſon édifice; il ſeroit, je penſe, bien ſurpris, ſi on alloit l'ébranler juſques dans ſes fondemens, en lui prouvant que ces eſprits qu'il prétend faire ſortir en partie d'une ſource bien ſupérieure à celle des autres fluides, n'eſt autre choſe que le ſuc nourricier, & que la nobleſſe de l'origine qu'il leur ſuppoſe, ne date que du jour qu'il l'a imaginée.

Je conſidere tous les ſolides du corps humain comme étant de même eſpece; ils ne different entre eux, que par une texture plus ou moins ſerrée, d'où dépend leur couleur & leur ſolidité, & par une figure ou modification relative à leur uſage. Ces ſolides ne ſubſiſtent dans l'ordre où nous les

voyons, qu'au moyen d'un fluide qui les fait agir & qui les détruiroit indubitablement, s'il ne rouloit dans ſon ſein de quoi les nourrir & les entretenir juſqu'au terme qui doit être celui de la vie. Conſidérons la maigreur & l'exténuation de celui qui manque de nourriture, ou chez qui, indépendamment des alimens, la nutrition ne ſe fait pas comme il faut; faiſons attention à la foibleſſe & l'épuiſement de quiconque éprouve une évacuation trop abondante, ſoit hémorragie, flux de ventre, ſueurs, déperdition conſidérable de ſemence, enfin un homme accablé par la maladie: d'où viennent tous ces accidens? ſi ce n'eſt parce que la privation de nourriture, la nutrition dérangée ou interrompue, les évacuations trop abondantes, &c. diminuent conſidérablement le ſuc précieux qui ſoutient les forces. Jugeons maintenant des choſes par comparaiſon; redonnons la la nourriture à celui qui en manquoit, rétabliſſons dans l'autre cette nutrition imparfaite, calmons les évacuations trop abondantes, réparons les pertes qui en étoient les ſuites, ramenons la guériſon; quelle différence! l'embonpoint ſuccede à la maigreur, la force à la foibleſſe, le calme au trouble de la nature, l'exiſtence au néant; pour tout dire, l'homme renaît.

S'il eſt véritablement une liqueur qui reconnoiſſe une ſource differente de celle du

ſang, & qu'indépendamment elle ait une ſouveraineté ſur la vie, d'où vient que la privation d'alimens groſſiers, la perte de ces humeurs impaſſibles ſont ſuivies d'effets ſi menaçans ? L'on ſera donc forcé de convenir que ce que l'on nomme eſprits animaux, eſt le ſuc nourricier lui-même, qui ne reconnoît d'autre origine que celle de la maſſe commune dont il eſt la derniere ſubdiviſion, ſeul capable de pénétrer juſques dans ces cellules imperceptibles où s'accomplit le grand ouvrage de la nutrition, dont les réſidus rentrent néceſſairement dans le ſang par les veines lymphatiques répandues par tout le genre membraneux, quoique M. le Cat en nie l'exiſtence.

Pour derniere preuve, repréſentons-nous une jambe paralytique qui tombe toujours dans le dépériſſement, par la privation qu'elle ſouffre du ſuc nerveux ; ce qui n'arriveroit point, ſi ce ſuc n'étoit le véritable nourricier. Après cela, pourra-t-on s'étonner ſi je confonds les eſprits avec les humeurs, & ſi je ſuis en peine de ſçavoir par quel chemin M. le Cat conduira la maladie juſqu'à ces eſprits, ſans la faire paſſer par le ſang, qui eſt la ſource commune & eſſentielle de tous nos fluides.

Réſumons le tout en peu de mots ; conſidérons le corps humain phyſiquement, qu'y voyons-nous ? des ſolides & des fluides dont

les fonctions, quoique différentes, ſont dans une mutuelle & eſſentielle dépendance pour coopérer toutes enſemble à la conſervation de la vie & de la ſanté. Des différentes manieres d'être de chacune de ces parties priſes dans l'état naturel, dépendent les différens tempéramens, & dans l'état contre nature, les différentes maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PEFFAULT DE LA TOUR.

OBSERVATIONS

Sur la ſuite du Ptyaliſme ſcorbutique, dont il eſt fait mention dans le Journal de Mai dernier.

De Vitry, ce 5 Août 1755.

II. Le malade s'eſt conſervé dans ſon mieux, il a repris de l'embonpoint & des forces, il travaille même actuellement. Cependant le ptyaliſme a continué avec la même force, & continue toujours comme au commencement : on obſerve dans ſon pouls le même mouvement fébrile qu'auparavant ; le mal de tête eſt léger en comparaiſon de ce qu'il étoit auparavant. Au même moment de ce mieux, le malade a reſſenti des douleurs aſſez conſidérables dans les cuiſſes, qui étoient plus graves dans les genoux. Il a eſſayé le demi-bain en conſéquence, qui n'a apporté aucun

adouciſſement à cet accident : à peine cette douleur lui permettoit-elle de ſe tenir debout. Elle eſt devenue moins conſidérable depuis quelque tems. Les boutons qui étoient ſurvenus ſur les bras & qui s'étoient cicatriſés, enſorte qu'il n'y reſtoit plus qu'une rougeur, ſont revenus & ſont dégénérés en dartres ſcorbutiques ; celui qui étoit ſur le nez, forme une petite éminence pointue qui ſe réduit de tems en tems en écailles, ſans s'ouvrir comme auparavant.

Le malade continue toujours le ſuc des anti-ſcorbutiques dont on a fait mention, avec le petit lait ; il prend pour boiſſon ordinaire de l'eau d'Argentine, (*pentaphylloïdes Argenteum alatum, ſeu potentilla*). Il a fait uſage pendant l'eſpace de dix jours des bols de vieille rhubarbe incorporée avec le ſyrop d'œillet ; il a reſſenti de grands effets de ces remédes, joint au régime qu'il obſerve.

Le malade répare toujours, par un ſommeil qui lui vient naturellement, les fatigues qu'il ſupporte d'ailleurs : ſes urines dépoſent toujours avec abondance. Les ſignes de pléthôre étant revenus, les ſymptomes étant plus conſidérables qu'auparavant, il a été ſaigné pour les calmer, & cette ſaignée a procuré l'effet qu'on en eſpéroit. Le ſang étoit toujours très-fluide, & ne laiſſoit qu'un très-petit *coagulum* en forme de champignon, nageant dans la liqueur ſéreuſe.

Les

Les remédes toniques-aſtringens, & les anti-ſcorbutiques paroiſſent être ceux qui ont eu le plus de ſuccès, & auſquels le malade eſt conſeillé de s'en tenir.

REPONSE

Aux Réflexions ſur une Exomphale, dont on a publié l'Obſervation dans le Journal de Mai 1755.

Adreſſée à l'Auteur du Journal par M. Marrigues, Chirurgien à Verſailles.

Monsieur,

III. Les Réflexions que vous avez faites au ſujet de l'Obſervation que j'ai donnée dans le Recueil du mois de Janvier dernier, ſur pluſieurs vices de conformation, me donnent lieu de penſer que vous n'êtes pas pleinement perſuadé de la vérité de ce que j'ai avancé. J'entreprens de vous convaincre cette fois-ci, malgré la ſingularité des faits dont je me rends le garant. Je ſouhaite y réuſſir.

La premiere difficulté que vous trouvez, c'eſt l'entrée des vaiſſeaux ombilicaux dans le ventre. Lorſque j'ai dit que le cordon ombilical paroiſſoit prendre racine de la partie inférieure de la poche herniaire, bien entendu que je prétendois qu'il alloit joindre

le placenta ; & comme il n'y avoit rien de remarquable dans ce cordon, je n'en ai rien dit ; mais pour ce qui eſt de la route des vaiſſeaux ombilicaux que je conſidérois venir du placenta, ſi je ne me ſuis pas aſſez expliqué, je vais tâcher de me faire mieux comprendre. Je dis que ces vaiſſeaux, en quittant les membranes du cordon à la partie inférieure & antérieure de la poche où ces membranes ſembloient prendre racine, montoient de bas en haut, à côté les uns des autres ; ils décrivoient une ligne courbe à cauſe de la ſphéricité de la poche : les vaiſſeaux ſe trouvoient renfermés dans le ſac formé par une grande portion du péritoine ſorti par l'anneau ; lorſqu'ils étoient parvenus à la partie ſupérieure & antérieure de cette poche, la veine dans ce lieu-là quittoit les arteres & deſcendoit un tant ſoit peu de gauche à droite, paſſant par-deſſous l'artere ombilicale droite, toujours entre la peau & le péritoine, alloit gagner la ſciſſure du foie, qui étoit ſituée au côté droit de la poche, & s'ouvroit dans le ſinus de la veine-porte à l'ordinaire. Les arteres ombilicales de la partie ſupérieure de la poche deſcendoient vers la partie poſtérieure de cette poche, où ſe trouvoit l'anneau ombilical ; elles s'écartoient l'une de l'autre, & formoient entr'elles un angle aigu, dont le ſommet ſe trouvoit à la partie ſupérieure de la poche. Ces arteres par-

venues à cet endroit, toujours hors du ſac qui formoit la poche, pénétroient dans le bas-ventre, entre le cercle de l'anneau & la paroi latérale de cette eſpece de rétreciſſement que j'ai dit former un pédicule à la poche. Les arteres ombilicales étant dans l'abdomen, elles étoient logées chacunes dans un petit repli du péritoine qui tapiſſoit l'abdomen ; & ces petits replis, comme deux petites faux, dont le diamétre étoit plus large vers la veſſie que vers l'anneau, conduiſoient ces deux arteres le long des parties latérales de la veſſie à l'ordinaire.

Voilà la route que tenoient les vaiſſeaux ombilicaux ; cette deſcription vous a paru étrange, à cauſe que je conſidere les arteres venir du placenta ; mais je l'ai fait dans le deſſein de pouvoir décrire en même tems la route que parcouroit la veine avec les arteres : un peu d'attention peut ſuppléer aux difficultés.

Je n'ai pas dit, comme vous le prétendez, (pag. 319,) que le cordon paſſoit devant les inteſtins, puiſqu'il ne pénétroit pas dans l'intérieur de la poche ; mais j'ai dit que les vaiſſeaux paſſoient ſur la portion antérieure de cette même poche, à moins que vous ne vouliez appeller ces vaiſſeaux deſtitués de leurs membranes, cordon ombilical: mais il me ſemble que ce nom ne leur appartient, que quand ils y ſont ren-

fermés ; il ſuit de-là que la membrane qui enveloppoit ces vaiſſeaux, les quittoit à la partie inférieure de la poche : en effet on remarquoit que les fibres de cette membrane s'épanouiſſoient à cet endroit, & fortifioient les parois de cette poche ; circonſtance que j'ai omiſe dans mon Obſervation. L'épiderme renfermoit le tout, comme je l'ai dit : ſa préſence étoit d'autant plus réelle, qu'elle s'y enlevoit par portions comme ſur les autres parties (*a*) ; mais la denſité du tiſſu des fibres n'empêchoit pas que l'épiderme ne fût tranſparent. Car quoique cette poche ne fût pas ouverte, on ne laiſſoit pas d'appercevoir les parties qu'elle contenoit, ſçavoir, leur figure, leur couleur & leur ſituation.

Par cet expoſé, vous voyez qu'il ne ſemble pas que j'aye voulu dire que ces vaiſſeaux priſſent leur origine de la partie inférieure de la poche, puiſque je marque dans l'Obſervation, (pag. 35,) qu'il n'y avoit que la veine qui s'y terminât, parce que le foie y étoit contenu ; ainſi elle ne rentroit pas dans l'abdomen, mais bien les arteres, comme je l'ai inſinué.

Vous demandez que je ſpécifie en quel endroit de la poche étoit l'ouverture qui donnoit entrée à ces vaiſſeaux.

Après ce que je viens de dire des arteres,

(*a*) Ce phénomene réuni à d'autres obſervations, pourroit bien ſervir à expliquer l'origine de l'épiderme.

il eſt ſenſible qu'elles ne perçoient ni n'entroient pas dans la poche qui n'étoit nullement ouverte pour leur donner paſſage. La veine ombilicale, après les détours dont j'ai parlé, ayant gagné la ſciſſure du foie contenue dans la poche, s'y enfonçoit de la même maniere que je viens de l'expoſer.

L'anneau ombilical repréſentoit un cercle d'un pouce de diamétre; il étoit ſitué, comme je l'ai dit, dans la région épigaſtrique, & étoit formé par un petit bourrelet tendineux, plus épais que dans l'état naturel, à cauſe du reſſerrement des fibres: la peau de l'abdomen formoit auſſi un anneau qui ſe terminoit à la circonférence de celui des muſcles, lequel y étoit intimement adhérent par un tiſſu cellulaire très-ſerré; la poche herniaire n'en étoit pas recouverte, quoiqu'elle le fût par une portion de l'épiderme, comme je l'ai dit.

Cette poche contenoit, comme on l'a vu, plusieurs viſceres, ce qui caractériſoit une hernie très-compoſée, ſoit que la nature les y ait placés dès le tems de la formation, ſoit qu'elle ne ſoit arrivée qu'enſuite par des efforts, comme vous le prétendez; le vrai eſt que toutes les parties que j'ai dit paſſer par l'anneau pour aller joindre les viſceres de la poche, y étoient inſcrites dans le cercle, & notamment les ligamens latéraux du foie, qui n'étoient point tendus comme vous le

ſuppoſez, & qui étoient trop foibles pour empêcher les parties contenues dans la poche, de flotter çà & là après ſon ouverture : phénomene que j'attribue, non ſeulement à la tenſion des parois de la poche, mais encore à la preſſion continuelle & uniforme du fluide de l'amnios ſur tous les points de cette poche (*a*).

Par rapport à la queſtion que vous me faites, Monſieur, ſi c'eſt une hernie exomphale, je répons que ſous le genre d'hernie exomphale, on renferme non ſeulement celles dont les parties ſe font une iſſue & ſont inſcrites dans le cercle de l'anneau, mais encore celles qui arrivent à la circonférence de l'anneau, ſoit par le relâchement des aponévroſes des muſcles du bas-ventre qui l'environnent, & qui n'offrent pas aſſez de réſiſtance à la préſence des parties ou autrement. Il me ſemble que le terme d'Exomphale (*b*), devroit ſe reſtreindre à ne ſignifier que les hernies dont les parties ſont inſcrites dans l'anneau, & que celles qui arrivent à la circonférence, ſoit par le peu de tenſion des fibres des aponévroſes, ſoit par l'écartement des fibres charnues des muſcles droits, devroient ſe nommer ventrales, à moins qu'on

(*a*) On en eſt convaincu par les expériences d'hydroſtatique.

(*b*) Voyez la Theſe de M. Miſſa ſur les bandages d'yvoire, & le Journal de Médecine, &c. mois d'Avril dernier.

né les nomme du nom des premieres, à cauſe de la proximité qu'elles ont avec l'ombilic: car elles ont les mêmes caracteres que les hernies ventrales qui viennent à d'autres points de la circonférence du ventre, leſquelles je diviſe encore en celles qui ont pour cauſes occaſionnelles les diviſions des parties contenantes, & qui arrivent à la ſuite des plaies pénétrantes, & en celles qui arrivent ſimplement par l'écartement de quelques fibres charnues des muſcles du-bas ventre, &c. (*a*).

Il s'enſuit donc que la maladie du ſujet qui me procure l'honneur de vous répondre, étoit une Exomphale, 1°. parce que les parties étoient inſcrites dans l'anneau; 2°. parce que cet anneau n'avoit rien perdu de ſa figure, à moins que la ſituation des parties ne fût changée en les maniant, alors la figure circulaire de l'anneau ſe changeoit en elliptique, parce qu'elles tiroient ſa circonférence. Ce n'en étoit donc pas une de la nature de celles que certains Chirurgiens appellent ventrales: car pour qu'elle l'eût été, il eût fallu, 1°. que la ligne blan-

(*a*) J'ai vu, il y a environ deux ans, l'enfant d'une pauvre femme qui avoit une hernie ventrale de la groſſeur d'une noix ordinaire; les parties ſortoient & rentroient facilement. Cette hernie étoit ſituée à deux doigts au-deſſous de l'ombilic; elle ne m'a paru formée que par la foibleſſe de la ligne blanche à cet endroit, je l'ai maintenue en place & réduite par un petit bandage que je lui ai fait.

che ſe fût rompue ou notablement écartée au-deſſous de l'anneau, qui étoit dans la région épigaſtrique, ce qu'on ne remarquoit pas; elle avoit la même denſité qu'à l'ordinaire, on obſervoit ſeulement que les fibres des muſcles droits étoient un peu reſſerrés au côté de l'anneau. 2°. Cette rupture ou cet écartement auroit changé la figure de l'anneau, en lui en donnant une autre que la circulaire. 3°. L'anneau eût été plus épais dans certains endroits de ſa circonférence, que dans d'autres. 4°. Suppoſé que la hernie n'eût pas communiqué avec l'anneau, j'eus trouvé ce dernier dans ſa place, & pour lors il y eût eu deux ouvertures au ventre; il n'y avoit donc nulle ſimilitude entre votre ſujet de la Vivandiere de Marmirolo, & le mien: toutes ces choſes font aſſez connoître que ce n'étoit pas une hernie ventrale, à moins que le volume & la multitude des parties déplacées ne vous porte à lui donner ce nom. Mauriceau (*a*) rapporte quelques faits à-peu-près ſemblables au mien, quoique moins compliqués; & il paroît que cet Auteur confondoit auſſi les hernies exomphales avec les ventrales.

A l'égard de la ſituation de cet anneau dans la région épigaſtrique, elle ne vous paroît ſinguliere, qu'autant qu'il vous ſemble

(*a*) Obſervations, pag. 64, 448 & 554, édit. de 1718.

que le poids des parties contenues dans cette poche auroit dû le tirer en en-bas, de même que le diaphragme, &c. Pour le penſer, il faudroit croire que le fœtus fût dans une ſituation perpendiculaire; mais qui vous engage à le croire? Cette ſituation décrite dans bien des Auteurs, eſt-elle toujours uniforme? Mauriceau, Venete, La Mothe, &c. n'ont-ils pas vu varier la ſituation des fœtus à l'infini (*a*), pour ne rien dire de ces mouvemens qu'ils font ſouvent ſentir à leur mere dans leurs changemens? D'un autre côté, la nature n'eſt-elle pas aſſez variable, pour avoir placé l'anneau ombilical dans un lieu différent de celui où il eſt ordinairement.

L'abbaiſſement du diaphragme dépend d'une cauſe plus méchanique: car que la poche eût exercé ſa peſanteur dans un ſens quelconquè, il eſt certain que le diaphragme devoit s'abbaiſſer préférablement à l'anneau, puiſqu'il y étoit forcé par les ligamens du foie & par l'adhérence de l'œſophage à cette cloiſon muſculeuſe: ainſi dans le ſens de haut en bas, de bas en haut &, d'un côté à l'autre

(*a*) Les fœtus humains ne ſont pas les ſeuls dans leſquels on remarque des ſituations vicieuſes, on en trouve fréquemmant dans les volatils, ou vivipares. Car de douze œufs que j'ai caſſés & dans leſquels les poulets étoient morts, je n'en ai trouvé que cinq qui avoient une ſituation uniforme; les ſept autres l'avoient différente & fort variée. J'ai fait la même obſervation, il y a quatre ou cinq ans, ſur des œufs de ſerins, & je ne doute pas qu'on ne puiſſe faire la même remarque ſur des animaux vivipares.

par rapport au fœtus, le diaphragme entraîné devoit toujours ſuivre la détermination du foie & de ſes ligamens.

Vous voulez ſçavoir ce qui occupoit la région rénale, rien : la nature y avoit pourvu, n'y ayant laiſſé aucun eſpace intermédiaire entre les muſcles du bas-ventre & les muſcles lombaires, c'eſt-à-dire, que la paroi antérieure de l'abdomen touchoit immédiatement la poſtérieure dans ces régions.

Si j'ai dit, (pag. 38 & non pas 36,) que le cœur étoit d'un volume extraordinaire, ce n'étoit pas ſans raiſon : en effet j'ai ouvert pluſieurs fœtus à terme, où le volume de ce viſcere étoit bien moindre ; & cela, parce que les circonſtances de celui-là ne ſe rencontroient pas dans ceux-ci : cette groſſeur non naturelle, n'étoit occaſionnée que par l'eſpace de la poitrine qui n'offroit aucune réſiſtance à l'augmentation du volume du cœur. 1°. Il y avoit un lobe du thimus qui étoit quatre fois moins gros que l'autre ; le cœur de ce côté trouvoit donc peu de réſiſtance à ſon augmentation. 2°. Le vuide que cauſoit le diaphragme voûté en en-bas, étoit encore une place offerte au cœur pour étendre ſon domaine qu'il rempliſſoit exactement : ces circonſtances que je viens de déſigner, étant cauſes occaſionnelles de cette augmentation de volume, le cœur étoit donc extraordinaire, & avoit une autre cauſe que

celle qui ſe trouve à tous les fœtus qui n'ont pas reſpiré, comme je viens de vous le faire voir.

Le volume du foie avoit ſans doute la même facilité; car il lui étoit libre de s'étendre, n'ayant à vaincre que deux pellicules très-minces, qui ne lui offroient qu'une réſiſtance peu conſidérable. Vous pourriez bien ne pas m'accorder cette conſéquence, parce qu'on a trouvé dans des hommes des foies extraordinaires, tant par rapport à la figure, que par rapport au volume. Huldenreit en a vu un qui peſoit quatorze livres, & Gemma en a vu un autre qui peſoit quarante livres; il y avoit ſans doute des circonſtances particulieres qui occaſionnoient ces volumes monſtrueux, & qui ne ſe rencontroient pas dans mon ſujet: par rapport à la figure, il y en a auſſi de bizarres. L'Hiſtoire de l'Académie des Sciences 1701 fait mention d'un foie tout-à-fait rond comme une boule, auquel on ne remarquoit pour toute véſicule du fiel, que quelques dilatations de canaux biliaires, leſquels conduiſoient la bile au duodénum par pluſieurs petits conduits.

Il n'eſt plus queſtion que d'examiner en peu de mots, ſi tous les vices de conformation découverts dans ce petit ſujet, exiſtoient dès la premiere conformation. Il me paroît, Monſieur, que vous ne me conteſtez pas ceux que j'ai décrits ſur la fin de l'Obſer-

vation : la hernie eſt le ſeul point qui vous affecte : il eſt vrai que je l'ai dit, conſidérant tous ces vices dans un enſemble, mon deſſein étant moins de m'attacher alors à la cauſe, qu'à en décrire exactement l'effet. Cependant dans l'explication que vous paroiſſez en donner, vous êtes obligé de remonter aux premiers tems de la formation, ce qui eſt fort vraiſemblable ; car ſans cette ſuppoſition, vous euſſiez eu de la peine à rendre votre explication plauſible. Suppoſez que le foie ait été précédemment attaché au diaphragme par cette adhérence qu'on nomme ligament coronaire (*a*), n'eſt-il pas vrai que s'il s'en fût détaché promptement par l'effet d'un effort violent, ſoit de l'enfant, ſoit de la mere, ce fœtus eût été expoſé à une hémorragie dangereuſe par la rupture des vaiſſeaux & par le déchirement de la ſubſtance de la partie convexe du foie qui facilite cette adhérence avec le diaphragme ? Je crois que cela n'auroit pas manqué d'arriver, ſi ce détachement ſe fut fait dans un âge avancé du fœtus, à moins que vous n'aimiez mieux croire que ce détachement du foie ſe ſoit fait lentement, & que les vaiſſeaux qui facilitoient cette adhérence, en s'allongeant peu-à-peu par la péſanteur du foie, n'ayent diminué inſenſiblement de diamétre, juſqu'au

(*a*) J'ai fait voir, Journal de Janvier, p. 33, que le foie n'avoit plus cette adhérence.

point de s'oblitérer & d'empêcher le ſang d'y paſſer. Mais il faudroit démontrer que ce méchaniſme peut faire l'effet d'une ligature: d'ailleurs des fibres rapprochées ne peuvent-elles pas augmenter de denſité, & conſéquemment rendre l'adhérence plus intime ? De plus, en examinant la ſurface du foie en cet endroit, on y eût remarqué une cicatrice ; ce qu'on ne vit pas, l'endroit de cette ſurface étant auſſi uni qu'ailleurs : ce qui me détermine à croire que ce détachement s'eſt fait dans un tems bien près de la conception, pour ne pas dire que ce viſcere n'ait jamais adhéré au diaphragme. D'un autre côté, j'ai fait remarquer que la mere avoit eu une groſſeſſe des plus heureuſes, qu'elle n'avoit reçu aucun coup, ni fait aucune chute, aucun effort violent qui aient pu occaſionner la ſortie de tous les viſceres dont j'ai parlé, comme il eſt arrivé à la Vivandiere de Marmirolo : à l'égard des efforts que l'enfant eût pu faire, ils étoient contre-balancés par l'inertie qu'offroient l'eau de l'amnios, les parois de la matrice & les muſcles du bas-ventre de la mere ; ils auroient donc été inſuffiſans pour produire tout ce déſordre, & le cas auroit dû ſe rencontrer plus ſouvent. La grande quantité de ſang venu de la mere à l'enfant, n'étoit pas encore un moyen bien puiſſant ; quand bien même il auroit gonflé ces viſceres, & les eût rendus plus peſans,

il ne les auroit pas lui ſeul déterminé à ſortir de leur place. Pourquoi encore voulez-vous que les fibres antérieures ayent été plus comprimées, plus affaiſſées, &c. que les fibres latérales? La preſſion de tous ces organes n'étoit-elle pas la même dans tous les points de la circonférence de l'abdomen? Cela eſt démontré par les petites hernies ventrales qui viennent à toutes ſortes de points de la circonférence du ventre, & dont je viens de vous donner un exemple en note.

Il n'y auroit donc eu tout au plus que le relâchement des fibres de l'anneau & ſa dilatation naturelle qui euſſent pu favoriſer la chute de tous ces viſceres hors du ventre, mais il auroit fallu que cette dilatation eût été précédente, & que la ſortie de ces parties fût arrivée dans un âge tendre, afin que les muſcles n'oppoſaſſent que peu de réſiſtance à leur ſortie.

Nous en ſommes à l'œſophage. Je ne crois pas, Monſieur, que vous puiſſiez nier que ce tuyau n'occupât la fauſſe route où je l'ai trouvé dès la premiere conformation: ne croyez pas qu'il ſe ſoit dérangé de ſa place pour ſuppléer à la longueur ſurnaturelle qu'il n'avoit pas; car il faiſoit pour le moins autant de chemin, que s'il eût été dans ſa route ordinaire. Conſidérez l'angle qu'il étoit obligé de faire, en paſſant ſous la bifurcation des bronches, comme je l'ai fait remarquer,

(pag. 38. n°. 4.) S'il n'eût pas fait là ſon angle, il eût été obligé de le faire dans l'abdomen, pour venir gagner l'anneau, ce qui revient au même ; d'ailleurs je ne conçois pas comment il eût pu ſe déranger de ſa place ordinaire.

Néanmoins il ſemble que le fait ne ſeroit pas ſans exemple. On trouve dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences 1706, le détail d'une diſſection d'un chien faite par M. Littre, dans la poitrine duquel il trouva l'eſtomac qui y avoit paſſé par l'ouverture du diaphragme qui donne paſſage à l'œſophage, laquelle s'étoit fort dilatée, ou plutôt déchirée par un de ſes bords, dans une forte convulſion de l'œſophage qui avoit attiré violemment l'eſtomac du côté de la poitrine, comme l'Auteur l'a fort bien remarqué. Il trouva cette déchirure cicatriſée, & il fut obligé de dilater l'ouverture pour faire repaſſer l'eſtomac dans le ventre : l'œſophage n'avoit rien perdu de ſa longueur, ce qui prouve que l'eſtomac avoit été d'abord dans ſa premiere ſituation. Il y avoit moins de difficultés à l'eſtomac de paſſer dans la poitrine, en cauſant un déchirement au diaphragme par une forte rétraction de l'œſophage, comme M. Littre l'a penſé, qu'il y en auroit à l'œſophage de cauſer un déchirement oblique au centre nerveux pour venir ſe placer derriere le cartilage xiphoïde. En

effet l'angle inférieur de l'ouverture du diaphragme qui donne paſſage à ce tuyau, eſt formé par un entrelacement de quelques fibres charnues qui viennent de la portion droite du petit muſcle de cette cloiſon, à la portion gauche, *vice verſâ*, leſquelles fibres ſont moins difficiles à forcer ou à déchirer, que celles du centre nerveux qui ſont plus ſerrées & plus multipliées : il eût donc fallu, pour rompre celles-ci, un effort très-violent de la part de l'eſtomac déplacé, mais il étoit incapable de le produire; & d'ailleurs on eût remarqué une cicatrice comme dans celui de M. Littre, qui n'exiſtoit réellement pas.

Au reſte, que la nature ait dérangé de leur place naturelle toutes les parties dont nous avons parlé, la choſe ne ſeroit pas étonnante; on trouve des jeux de la nature plus extraordinaires. L'Hiſtoire de l'enfant de Grenoble, dont il eſt parlé dans celle de l'Académie des Sciences 1712, en eſt un aſſez ſingulier. Ce fœtus vint mort au monde; on trouva qu'il portoit ſon cœur pendu à ſon col, comme une médaille, lequel alloit & venoit ſur ſa poitrine : il étoit ſans péricarde, & attaché par ſes gros vaiſſeaux qui lui ſervoient de cordon & qui paſſoient dans la poitrine par la partie antérieure & inférieure du col, au-deſſus du ſternum. Croira-t-on que ce vice de ſituation ſoit arrivé par les

les efforts de la mere, de l'enfant, ou de la trop grande quantité de ſang venu de la mere? Je vous avoue que cela paroît peu probable. Mauriceau rapporte un accident de cette nature, qu'il ne croit pas produit par les efforts de la mere, (Obſ. 448.) Il s'agit d'un nouveau-né, au nombril duquel il trouva une groſſe poche qui renfermoit les inteſtins qu'il ne put réduire, tant par rapport à la foibleſſe de l'enfant, qu'à ſa naiſſance prématurée. « On pouvoit douter, (dit-il), ſi » cette énorme dilatation du cordon du nombril de cet enfant étoit un effet de la violente chute que la mere avoit faite deux » jours auparavant; mais il me parut par la » diſpoſition de cette tumeur, qu'elle avoit » une cauſe plus ancienne.

Au mois de Juin dernier, on m'apporta un fœtus d'environ cinq mois, qui portoit une poche à l'ombilic, qui contenoit, de même que le premier, toutes les parties du bas-ventre, c'eſt-à dire, le foie, la rate, l'eſtomac, le pancréas, les inteſtins, & à peu-près dans le même ordre que toutes ces parties ſe ſont trouvées dans le ſujet qui fait l'objet de ma Réponſe: toute la différence que j'y ai remarquée, c'eſt que l'œſophage étoit dans ſa route ordinaire, & n'en avoit pas changé comme dans le premier. Ce fœtus avoit outre cela des vices de conformation encore plus ſinguliers que le

précédent, & dont je reſerve de vous apprendre le détail une autre fois, pour le peu que la choſe vous faſſe plaiſir. En attendant, permettez-moi d'être, &c.

MARRIGUES.

A Verſailles, ce 12 Juin 1755.

LETTRE

De M. Gontard, Conſeiller, Médecin du Roi, à Villefranche en Beaujolois.

A M. le Cat, ſur ſa nouvelle Théorie des maladies.

A Villefranche en Beaujolois, ce 1 Octobre 1755.

IV. J'ai lu, Monſieur, avec la plus grande ſatisfaction toutes vos ſçavantes productions qui ſont répandues dans les Recueils de Médecine. Vos diſputes avec MM. d'Hermont & Peſſaut ont attiré particuliérement mon attention; j'ai été ſurpris de voir ces MM. attaquer une théorie auſſi ſimple, auſſi claire & auſſi-bien prouvée. Mais que ne peuvent pas les préjugés? J'admire votre fermeté héroïque, qui vous porte à combattre ſeul contre tous pour *renverſer cette idole.*

Les virus, & généralement, ſans doute, toutes les cauſes procathartiques des maladies *n'agiſſent que ſur les houppes nerveuſes, ſur les*

eſprits ; apparemment auſſi les maladies elles-mêmes *ne ſont qu'une modification de ces eſprits, dont les liqueurs ne ſont nullement ſuſceptibles.*

Ces cauſes n'agiſſent que ſur les nerfs & ſur le fluide nerveux. Par l'empire qu'ont les nerfs ſur toute l'œconomie animale, ils affectent & mettent en jeu les ſolides dans la compoſition deſquels ils entrent ; & par l'érétiſme qu'ils leur procurent, ils en dépravent le mouvement, & en conſéquence celui des différentes liqueurs qu'ils contiennent. Ils portent en même tems dans ces liqueurs un vice qu'elles n'avoient pas auparavant, & qu'elles ne pouvoient recevoir que par le moyen des eſprits.

Il me ſemble que j'ai ſaiſi le vrai ſens de votre théorie. Si cela eſt, je la trouve fort claire ; & vous prouvez enſuite ces principes d'une maniere évidente, ſi évidente même que je ne vois pas pourquoi vous mettez une reſtriction à cette cauſe générale (les eſprits), en diſant qu'*ils ne ſont* pourtant *pas l'unique*. Je crains que vos adverſaires n'en tirent parti contre vous ; qu'ils ne diſent que, malgré la grande idée que vous avez de vos eſprits, vous n'oſez les expoſer à en faire une cauſe tout-à-fait générale des maladies : s'il y a des maladies qui n'en dépendent pas, pourquoi les autres en dépendroient-elles plutôt ? enfin votre ſyſtême devient défectueux, dès

qu'il ne renferme pas toutes les maladies : *Bonum ex integrâ cauſâ, malum ex quocumque defectu.* Pour moi, je me ſens fort porté à le croire univerſel.

Je vais à préſent parcourir avec plaiſir les ſolutions ingénieuſes que vous donnez de toutes les difficultés qu'on vous propoſe.

Les premieres objections de M. d'H. ſont des minuties. Il ſe donne le change à lui-même, pour vous faire encore mieux triompher, en diſant que *les maladies conſiſtant dans les liqueurs n'excluent point une maladie locale.* Il ne doit pas être queſtion de maladies, mais de la cauſe des maladies. Il eſt clair, comme vous le dites, que ſa propoſition implique par-là contradiction ; une maladie répandue dans les liqueurs, ne pourroit qu'être générale. Mais il implique qu'une même maladie ſoit en même tems générale & particuliere. Il auroit dû dire que, quoique la cauſe morbifique fût dans les liqueurs, cela n'excluroit point une maladie locale ; & je ſuis perſuadé que c'eſt ce qu'il a entendu. Mais il n'y a pas mieux à gagner pour lui : vous allez lui prouver que la cauſe même des maladies n'eſt pas dans les liqueurs ; qu'elle n'agit que ſur les nerfs & les eſprits. Qui eſt-ce en effet qui ne ſçait pas que les cantharides priſes intérieurement, n'agiſſent que ſur les voies urinaires ? Que ſi par leur trop grande doſe elles cauſent quelquefois des ravages

dans d'autres parties, c'eſt toujours en portant leurs coups funeſtes ſur les nerfs & ſur les ſolides, laiſſant intactes les liqueurs qui ſont certainement inſenſibles & incapables d'être affectées, comme le ſont les ſolides des voies urinaires, quoique ces liqueurs charrient dans leur ſein les cantharides. Qui eſt-ce qui ignore que les émétiques & les cantharides n'agiſſent que ſur les houppes nerveuſes de l'eſtomac & des inteſtins ? Et quand même on voudroit ſoutenir que ces derniers paſſent dans le ſang, comme on pourroit le prouver par bien des effets, ils agiſſent toujours ſur les ſolides qui, par leurs oſcillations ou leurs contractions réitérées, pouſſent les humeurs vers les voies qui leur ſont ouvertes.

Pour les narcotiques que vous aſſurez *n'agir directement que ſur les houppes nerveuſes de l'eſtomac*, dont l'impreſſion ſe communique *ſympathiquement à la dure & à la pie-mere*, je ne ſçai que vous dire : on eſt d'uſage aujourd'hui en Phyſique, & principalement dans la ſaine Médecine, de n'admettre que ce qui eſt conſtaté par des faits inconteſtables. Permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu rigide ; car quand vous auriez accordé qu'ils vont agir ſur le cerveau, comme les cantharides vont agir ſur les voies urinaires, votre ſyſtême n'en auroit pas plus ſouffert ; vous auriez pu les porter tout d'un coup à

la dure & à la pie-mere, ſans que les humeurs y entraſſent pour rien. Il eſt vrai que le pouls plus dilaté, plus mou, la moiteur, la tranſpiration, &c. dénotent une altération des humeurs; mais tout cela peut ſe déduire facilement de votre ſyſtême.

Le mercure eſt un furet qui, par la fineſſe & la peſanteur de ſes parties, s'inſinue juſques dans les plus petites filieres du corps. Là il agit ſur les eſprits infectés ſeuls du virus, qu'il expulſe par différens couloirs, *en produiſant un érétiſme dans les ſolides*. Il eſt vrai que je n'aurois pas imaginé que ce fût *en faiſant ſéjourner les liqueurs ſur les couloirs*, puiſque leur mouvement y eſt accéléré. Mais je vous avoue ingénument mon peu de pénétration.

M. d'H. a cru vous faire une objection, en diſant que *la dépravation des eſprits eſt néceſſairement liée avec celle des liqueurs*. Il y a une ſi grande liaiſon entre tout ce qui conſtitue l'œconomie animale, que l'un ne peut gueres être dépravé, que le reſte ne s'en reſſente. Auſſi le lui accordez-vous ſans peine, mais en reſervant toujours, comme de raiſon, la primauté aux eſprits. Pour que ſa propoſition eût attaqué directement votre ſyſtême, il auroit fallu qu'elle eût été conçue en ces termes: *La dépravation des eſprits dépend néceſſairement de celle des liqueurs*. Mais il auroit fallu la prouver. Il tâche cependant

de le faire ; & pour cela il ſuppoſe d'abord, ſelon l'opinion commune, que les eſprits ſont fournis par le ſang qui les dépoſe dans l'organe ſécrétoire qui eſt le cerveau, comme il fournit aux autres organes ſécrétoires les liqueurs qui leur ſont propres ; que par conſéquent ſi les eſprits ſont dépravés, ce ne peut être que parce que le ſang qui les a fournis, l'étoit déja, ou parce qu'après leur formation, ils ſont infectés par une cauſe étrangere. Vous auriez pu lui accorder la ſuppoſition, nier la premiere conſéquence ; la ſeconde ne fait rien à votre opinion. Mais vous renverſez impitoyablement d'un ſeul coup tout ſon projet, *en niant même que le fluide des nerfs a ſa ſource dans l'œconomie animale*. C'eſt plutôt fait ; c'eſt un eſprit volatil aërien. Je vous aſſure, M. que je ſuis enchanté d'avoir appris cela.

Nous penſions bien avec vous, que le principe matériel des ſenſations & des différens mouvemens qui s'exercent dans le corps, étoit dans les nerfs. Mais nous penſions en même tems, que la conſtitution des eſprits participoit de celle du ſang, que nous croyons en être la ſource ; que par conſéquent, s'il y a quelque action des eſprits dépendante de leur bonne ou mauvaiſe qualité, elle dépendoit auſſi de la bonne ou mauvaiſe qualité du ſang. Nous étions dans l'erreur, & dès qu'un Mémoire qui établit le contraire,

a été couronné par une Académie ſçavante, nous devons le reſpecter, le croire & nous taire.

M. d'H. n'eſt pas plus heureux, quand il en vient aux cauſes externes ; elles ne peuvent pas non plus agir immédiatement ſur les humeurs, c'eſt toujours les eſprits qu'elles attaquent primitivement. Cela eſt démontré comme un article de foi, je veux dire, par l'infaillibilité de ſon Auteur. Rien n'eſt plus évident, ſur-tout quand on voit qu'*une cauſe morbifique mêlée aux liqueurs, n'y fait rien, & qu'elle va s'en prendre aux nerfs, aux vaiſſeaux, aux organes*, aux eſprits, avec la même évidence qu'*on voit l'eau forte épargner la cire, la graiſſe, & ronger le cuivre*. La comparaiſon eſt très-juſte.

M. d'H. ne peut, ou ne veut concevoir comment la dépravation des eſprits eſt capable de produire la fiévre, & de corrompre les humeurs. Et ce qui paroît ſur-tout cauſer ſon embarras, c'eſt la grande quantité d'humeurs viciées qui ſortent d'un corps malade, ſoit par le moyen de l'art, ſoit par les criſes, &c. & il conclut par l'opinion où il eſt, qu'une maladie conſiſte dans un dérangement commun des ſolides & des fluides : concluſion qui n'attaque point du tout votre ſyſtême, parce qu'elle n'établit point que la cauſe de ce dérangement commun n'eſt pas la dépravation primitive des eſprits.

La dépravation des eſprits produit dans les nerfs & dans les ſolides un érétiſme qui accélere le mouvement du ſang, c'eſt la fiévre. Cette fiévre, ou ce mouvement impétueux décompoſe les liqueurs, les corrompt, ſans que le virus des eſprits leur ſoit communiqué. Voilà comment je le conçois, je crois que c'eſt auſſi comme vous l'entendez. Et je goûte beaucoup ce méchaniſme. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous faire, ſous votre bon plaiſir, quelques obſervations qui ne ſerviront peut-être qu'à prouver l'erreur où m'avoient jetté mes préjugés.

Depuis quinze ans que je fais la Médecine avec toute la curioſité d'un Obſervateur, & ayant occaſion de voir beaucoup de malades, je n'ai point vu qu'on ait *tiré du ſang dans les fiévres malignes avec toute ſa beauté naturelle*, quelque *libre que fût la reſpiration*, & quelque *rafraîchiſſement que le poumon lui fournît*; & j'ai vu pluſieurs fois dans des rhumes, avec une difficulté de reſpirer, une oppreſſion étouffante, tirer le plus beau ſang.

Je ne croyois pas que l'office du poumon, dans l'état de ſanté, fût de *raccommoder le ſang des diſſolutions qu'il éprouve naturellement dans les capillaires artériels* Je croyois au contraire que le ſang veineux du corps qui y eſt porté, devenu trop épais, trop groſſier, ſoit par le défaut de ſéroſité & de lymphe dont il s'eſt dépouillé, avant que de paſſer

dans les veines, ſoit par la lenteur & la foibleſſe de ces mêmes veines ; je croyois, dis-je, qu'il éprouvoit dans le poumon une nouvelle élaboration qui le rendoit plus coulant, plus fluide & plus animé : en un mot, qu'il y étoit *raccommodé* de ſes épaiſſiſſemens, & non pas *de ſes diſſolutions.*

Si dans les difficultés de reſpirer, le ſang qu'on tire eſt *couenneux*, c'eſt ordinairement lorſqu'il y a inflammation au poumon, ou du moins lorſqu'il en eſt menacé. C'eſt pour cela qu'on l'appelle auſſi ſang inflammatoire. Mais ce ſang couenneux eſt-il *diſſous ?* c'eſt ce que je ne croyois pas. Il faut avouer que vous nous découvrez des erreurs d'autant plus invincibles, qu'elles nous ſont fournies par nos ſens, bien loin de nous en méfier, nous regardions au contraire leur témoignage comme un principe fondamental : *Medici ſunt ſenſuales artifices.* Mais vous nous élevez au-deſſus de la matiere, ce n'eſt qu'à l'eſprit de connoître parfaitement l'ouvrage des eſprits.

Il y a des ſujets, dites-vous, *deſquels on ne tire jamais que de cette eſpece de ſang diſſous*, c'eſt-à-dire, ſelon vous, *couenneux*, *même dans leur ſanté ordinaire.* Et cela vient *d'un défaut habituel de la reſpiration*, *où les poumons ne communiquent pas au ſang toute la condenſation dont il a beſoin.* Si dans leur étar naturel les poumons doivent condenſer le ſang, il eſt

ſûr que lorſqu'il y a léſion dans la reſpiration, le ſang y ſera diſſous, & dans ce cas, *le mouvement exceſſif dans les liqueurs* pourra, comme vous dites, faire le même effet. Mais ſi nous en croyons nos ſens & les moyens qu'on emploie pour corriger un ſang couenneux, tel qu'il ſe trouve dans les maladies aiguës ou inflammatoires de poitrine, nous avons lieu de croire qu'il eſt épaiſſi, condenſé & non diſſous. Et *le mouvement exceſſif dans les liqueurs* fera un effet contraire. Enfin nous obſervons que ceux de qui l'on tire un ſang couenneux, jouiſſent même de leur ſanté ordinaire, ou ſont attaqués de douleurs de rhumatiſme de l'eſpece que nous appellons froide, où ils y ſont ſujets, indépendamment d'*un vice habituel de la reſpiration, & d'un mouvement exceſſif dans les liqueurs.*

Pourquoi les ſueurs fétides ne ſont-elles pas l'effet *de la dilatation des canaux excrétoires* de la peau, ainſi que *les urines troubles & rouges ſont l'effet de la dilatation des canaux excrétoires des reins forcés par le mouvement impétueux de la fiévre?* Mais ne s'enſuivroit-il pas que plus ce mouvement eſt impétueux, plus il devroit dilater ces canaux, & plus ces excrétions devroient être abondantes? Cependant on ne voit jamais ces excrétions, lorſqu'elles ſont critiques, que dans la rémiſſion de la fiévre, tems auquel le mouvement devient moins impétueux.

Dans le méchaniſme que mes préjugés me fourniſſoient, pour rendre raiſon de ces excrétions critiques, je faiſois concourir les mêmes puiſſances, le mouvement impétueux & la dilatation des canaux, mais d'une maniere différente ; le mouvement impétueux, pendant un certain nombre de jours, travailloit à briſer la matiere morbifique qui obſtruoit preſque tous les canaux excrétoires, à laquelle obſtruction contribuoit auſſi ce même mouvement impétueux, en produiſant dans ces canaux un érétiſme qui les empêchoit d'agir pour ſe débarraſſer. Mais cette matiere morbifique enfin attenué, devenue plus fluide, la circulation générale devenue plus libre, le mouvement diminuoit de ſa force, les canaux ſe relâchoient & ſe prêtoient à la ſortie d'une matiere devenue plus fluide. Ainſi les canaux ne s'ouvroient pas par le mouvement trop impétueux, au contraire par le calme arrivé dans ce mouvement ; mais tout cela a changé depuis votre nouvelle théorie.

Il m'avoit paru juſqu'à préſent que, quoique la cauſe morbifique fût dans les eſprits, les humeurs en pouvoient être dépravées, ſoit par communication, ſoit par un effet dépendant de l'état des ſolides, puiſque vous aviez accordé à M. d'H. *la dépravation des liqueurs*, mais *comme l'effet de la dépravation des eſprits*. Ici, dans le cas de dépôt critique,

vous ne voulez nier que la communication, en diſant que *ſi cette cauſe maladive étoit répandue dans les liqueurs, elle ſeroit en quelques minutes communiquée à toutes ces liqueurs.* Mais par une ſuite néceſſaire, vous rejettez auſſi toute ſorte de dépravation des liqueurs dépendante de celle des eſprits, en ajoutant qu'*il eſt impoſſible qu'un vice de toute cette maſſe ſe dépoſe ſur un ſeul & unique endroit.* Qu'importe que les liqueurs ſoient dépravées par communication ou autrement? elles ne le ſont pas moins. Voilà un vice de toute la maſſe. Et s'il eſt impoſſible qu'un vice de toute la maſſe ſe dépoſe ſur un ſeul & unique endroit, il eſt donc impoſſible que les humeurs ſoient viciées, dépravées, de quelque maniere que ce ſoit, en conſéquence de la dépravation des eſprits.

Quant à la communication du vice même des eſprits aux liqueurs, il n'eſt pas bien aiſé de concevoir comment *une portion viciée des eſprits placés dans une région particuliere*, peut ne pas communiquer ce vice à toute la maſſe: car quoiqu'ils ne circulent pas & qu'ils ne puiſſent le porter par-tout par leur propre circulation, les parties, ou cette région particuliere où ils ſont placés, la glande où ils doivent le dépoſer, contiennent des liqueurs, auſquelles ils doivent néceſſairement le communiquer; ces liqueurs circulent, & *par leur circulation prompte &*

réiterée doivent en quelques minutes, *communiquer ce levain à toute la maſſe.* Cependant il eſt impoſſible qu'un vice de toute la maſſe ſe dépoſe dans un ſeul & unique endroit. Reſte donc à ſoutenir que ce vice d'une portion particuliere des eſprits ne ſe communique pas même aux liqueurs de la partie où cette portion ſe trouve. Cela pourroit tout au plus ſe ſuppoſer de ces dépôts ſimples, ni critiques, ni ſymptomatiques, qui paroiſſent tout d'un coup dans un corps qui paroît d'ailleurs ſe bien porter, & qui ne ſont accompagnés d'aucun autre ſymptome que de ceux qui leur ſont propres. Je dis tout au plus, parce qu'on pourroit encore le conteſter. Mais dans le cas de dépôt critique, dans une fiévre putride ou maligne, ce vice des eſprits ne peut qu'être communiqué à toute la maſſe des liqueurs : dans une fiévre maligne, toute la machine ſouffre il y a un dérangement général, les ſymptomes ne le prouvent que trop. Il faut, pour ne pas s'écarter de votre ſyſtême, que tous les eſprits ſoient dépravés. Il y a des parties qui ſouffrent plus les unes que les autres, & ſouvent ſucceſſivement ; & celle qui a le moins ſouffert pendant toute la maladie, eſt ſouvent celle qui reçoit tout d'un coup un dépôt critique qui la termine. Je dis ; cette partie où ſe fait le dépôt, contenoit-elle tous les eſprits viciés ? d'où vient qu'elle ne don-

noit preſque point de marques de leur exiſtence ? Y ſont-ils parvenus des autres endroits où ils paroiſſoient évidemment & où ils ceſſent d'exercer leur cruauté, dès qu'il paroît dans un endroit éloigné un dépôt, par une métaſtaſe des plus heureuſes ? Mais *ils ne circulent point* : il faut donc qu'ils y ſoient parvenus par le moyen de la circulation des humeurs.

Ainſi *en mettant ce vice dans une portion des eſprits, dans une région particuliere des nerfs, dont le fluide ne circule point* & dont le vice ne peut ſe communiquer aux liqueurs, il n'eſt pas bien aiſé d'*expliquer*, 1°. *comment ce vice local donne tous les ſymptomes connus des maladies malignes & autres ; 2°. comment il peut former un abſcès qui les termine.*

A l'égard des évacuations prodigieuſes par leſquelles on guérit certaines maladies, je conviens avec vous que toutes ces liqueurs qui ſortent, ne ſont pas des levains morbifiques ; mais je ne puis convenir de même des ſuites que vous attribuez à ces évacuations. L'expérience & l'obſervation m'ont appris que la foibleſſe & l'épuiſement n'en ſont pas toujours les ſuites. Dans les fiévres que j'appellois putrides, où je croyois la nature opprimée par une grande quantité d'humeurs viciées, & auſquelles, ſuivant votre ſyſtême, il faut que je donne un autre nom, je faiſois prendre de deux jours l'un des remédes

évacuans pendant tout le cours de la maladie, ou au moins juſqu'au déclin. Ayant toujours égard aux forces du malade, à la nature particuliere de la maladie & aux differens ſymptomes pour la doſe & la qualité des remédes, ſuivant la méthode des plus habiles Praticiens. Je me ſuis apperçu très ſouvent que le malade, à meſure qu'il évacuoit, n'étoit pas ſi accablé; que le pouls ſe développoit & devenoit plus fort, & qu'à la fin de la fiévre, quelque foible qu'il fût, il l'étoit cependant moins que pendant la maladie. Cela me fait reſſouvenir d'une obſervation que j'ai faite, il n'y a pas long-tems: je vis une femme qui avoit la fiévre, & qui me parut ſi foible & ſi épuiſée, que je crus qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle étoit malade. La premiere choſe que je fis, fut de me plaindre qu'on ne me l'eût pas fait voir plutôt. On me répondit qu'elle n'étoit malade que de la veille. Elle avoit le pouls foible, petit, ne réſiſtant point ſous mes doigts; à peine avoit-elle la force de répondre à mes queſtions, ſa langue étoit chargée, brune, preſque noire. Je balançai pour lui faire donner le tiers d'une doſe ordinaire de tartre ſtibié dans une infuſion laxative. Je m'y déterminai cependant, penſant à ma maniere ordinaire, (& ne connoiſſant pas encore la théorie des eſprits,) que cette femme n'étant tombée malade que de la veille,

les

les forces n'étoient pas détruites, mais ſeulement enchaînées par l'abondance d'humeurs dépravées. Elle fit de cette premiere fois par la bouche plus de quinze vers, & autant par en-bas ; & l'ayant vue après l'effet de ce reméde, je la trouvai moins foible qu'auparavant. Ce reméde cathartique-émétique fut réitéré de deux jours l'un, pendant une douzaine de jours, trouvant toujours des indications qui le demandoient, & plus de forces pour le ſoutenir. Elle rendit pendant ce tems-là tous les jours beaucoup de vers & de matieres corrompues ; les jours de remédes plus, les autres moins ; de façon que je compte qu'elle fit près de deux cens vers. A meſure qu'elle évacuoit, elle devenoit moins foible, & à la fin de la maladie, elle ſe trouva beaucoup plus forte qu'elle n'étoit le ſecond jour, qui eſt celui auquel je la vis pour la premiere fois.

J'ai obſervé auſſi quelquefois que les malades auxquels il ſe fait un dépôt critique, ſont fort foibles & épuiſés. J'ai encore obſervé pluſieurs fois, que ceux qui ſe trouvent ſi épuiſés à la fin de la maladie, & qui ont beaucoup de peine à ſe remettre, ſont ceux qu'on a négligé d'évacuer pendant le cours de la maladie. Il eſt vrai que j'ai auſſi obſervé quelquefois que le malade étoit fort épuiſé au ſortir de la maladie où l'on avoit vuidé ſelon la méthode ci-deſſus. Mais je dis

que ſi les évacuations, quelques conſidérables qu'elles ſoient, mais procurées à propos, épuiſoient, on ne verroit jamais un malade avoir plus de forces après les évacuations qu'auparavant. Et ſi les dépôts critiques *laiſſoient toutes les forces*, on s'en appercevroit toujours. Je penſois donc que lorſque le malade ſe trouvoit épuiſé, cela venoit plutôt de la mauvaiſe qualité des humeurs viciées, ou de leur trop grande abondance, que des évacuations. Bien plus, c'eſt que je penſois que le défaut d'évacuations ſuffiſantes étoit une des principales cauſes de l'épuiſement, en laiſſant ſéjourner trop long-tems la cauſe morbifique qui détruit les forces; perſuadé toujours que les évacuans, quoique continués long-tems, doivent être proportionnés, pour la doſe & la qualité, aux différentes indications que tout le monde n'eſt pas capable de ſaiſir. Et c'eſt peut-être pour cela qu'on leur attribue les mauvais effets, qu'on ne doit attribuer qu'à l'impéritie de certains Pſeudo-médecins, & que les malades en ſont ſi rebutés.

Me voici, Monſieur, à votre Réponſe à M. Peſſaut.

Les maladies qui ſurviennent à l'habitude du corps, & que vous appellez Chirurgicales, ſe forment ſouvent intérieurement. Aucun Médecin ne l'ignore. Une inflammation éréſipélateuſe, ou phlegmoneuſe peut

naître intérieurement comme extérieurement ; les eſquinancies, les pleuréſies, les péripneumonies, &c. ne ſont autre choſe. La rougeole, la petite vérole occupent la bouche, le pharynx, l'œſophage ; pourquoi ne pourroient-elles pas occuper l'eſtomac & les inteſtins ? Vous avez obſervé que la maladie épidémique dont vous parlez, étoit *une herpe placée à l'eſtomac & aux inteſtins grêles.* Vous avez raiſon, M. votre obſervation ne peut être une imagination. Mais vous ne vous en tenez pas à ces ſpéculations inutiles : vos raiſonnemens ſur cette obſervation, les conſéquences que vous en tirez, & qui ne ſçauroient non plus être imaginaires, ſont ce qu'il y a de plus intéreſſant. Une herpe interne ou externe, le pourpre, les autres éruptions cutanées, dans les fiévres malignes, en étoient autrefois des ſymptomes ; ce n'eſt plus cela : une herpe ſeule dans ce cas, conſtitue eſſentiellement la maladie maligne. De cette obſervation particuliere, vous concluez que *preſque toutes les maladies, en particulier les fiévres malignes, ne ſont que des maladies externes très-connues.* Quoi de plus évident que cette concluſion ? Et quoi de plus intéreſſant pour l'humanité, que la découverte que vous avez faite, que les remédes internes ne réuſſiſſent jamais mieux, pour détruire les maladies internes, que lorſqu'ils ſont analogues aux topiques qu'on emploie contre

ces mêmes maladies externes ? Il ne manque plus qu'à établir des ſignes certains, qui caractériſent l'eſpece de maladies chirurgicales internes qu'on a à traiter. Et c'eſt une bagatelle pour un eſprit auſſi éclairé que le vôtre, quoique votre modeſtie vous y faſſe trouver tant d'obſtacles.

Ces ſignes une fois établis, l'analogie entre les remédes internes & les topiques, eſt ce qu'il y a de moins difficile à découvrir. L'échantillon que vous donnez de cette analogie en eſt une preuve, & nous flatte de l'eſpérance qu'une théorie lumineuſe & ſalutaire le ſuivra bien tôt. Quel avantage pour le Public ! N'y a-t-il pas en effet *une analogie frappante entre le tartre ſtibié qui guérit une ophthalmie, & le tartre ſtibié qui diſſipe une inflammation à l'eſtomac ?*

Cette découverte fondée ſur l'évidence de la cure de l'ophthalmie, nous garantit déja, dans celle de l'inflammation de l'eſtomac, de *ces tâtonnemens ſi déſagréables pour nous, & ſi dangereux pour les malades.* C'étoit *une routine, un empyriſme* qui nous faiſoit employer intérieurement, dans l'inflammation de l'eſtomac, les parégoriques, les anodins, les narcotiques. C'étoit une terreur panique qui nous faiſoit éviter, comme quelque choſe de mortel dans ce cas, tout ce qui peut irriter les fibres, les nerfs de l'eſtomac, & exciter en lui des contractions violentes, tels que

ſont les émétiques ; & nous n'employons les premiers qu'en tâtonnant. La lumiere nous éclaire, nous connoiſſons le reméde qui guérit l'inflammation des yeux ; & par analogie nous l'employons ſans tâtonner & avec ſuccès, contre celle de l'eſtomac. Que vos Eleves, qui ne ſont pas encore imbus des préjugés reçus, ſont heureux de n'apprendre de vous que cette théorie lumineuſe & cette pratique ſi ſalutaire aux malades!

Avec quelle force, avec quelle véhémence ne combattez-vous pas cette erreur, non-ſeulement de M. P. mais de tout le monde : *Qu'il arrive tous les jours que le chyle ſe trouve vicié!* C'eſt un torrent de preuves qui nous entraîne & nous arrache malgré nous de nos préjugés. Il falloit *qu'il vous fâchât bien fort*, & que vous le priſſiez ſur ce ton, pour nous détromper; il n'y avoit pas d'autre moyen. Car quand quelqu'un a des renvois aigres, amers, puans, qu'il ſent ſon eſtomac refuſer la nourriture par les ſoulevemens de cœur qu'elle produit, &c. perſonne ne doutoit que ce ne fût un amas de mauvais levains, reſte des mauvaiſes digeſtions; levains capables d'infecter le chyle, de le corrompre: & cet homme venant à prendre la fiévre dans cet état, perſonne ne doutoit que ce ne fût une fiévre produite par ces levains: qui avoient paſſé dans le ſang avec le chyle qu'ils avoient corrompu, & qu'ils n'euſſent en

même tems corrompu le ſang, en un mot, qu'ils n'en euſſent changé la conſiſtance & la qualité : changemens qui, par les embarras qu'ils oppoſoient à la circulation, occaſionnoient ce mouvement dont la nature ſe ſert pour les détruire, & que nous appellons fiévre. Dans cette théorie, les nerfs & les ſolides ſont affectés aſſurément, puiſqu'ils jouent le principal rolle dans cet effort de la nature ; mais ce n'eſt que conſéquemment à la dépravation des humeurs & aux obſtacles qu'elles oppoſent à la circulation. Dans la vôtre, au contraire, beaucoup plus *lumineuſe*, les nerfs & les eſprits ſont affectés primitivement & indépendamment de la dépravation des humeurs. Dans le cas propoſé, ce ne peuvent être que les houppes nerveuſes de l'eſtomac, qui ont été affectées, & les eſprits de ſes nerfs dépravés, puiſque le chyle a paſſé *pur & ſimple* dans le ſang. Cette affection des nerfs de l'eſtomac, & la dépravation de leur fluide, ont excité ce mouvement impétueux & général dans toute la machine. Sur le déclin, un dépôt ſe forme dans les parotides, parce que les nerfs dont elles ſont ſont formées, *y dépoſent la cauſe morbifique qu'ils contenoient.* Voilà où je me trouve embarraſſé, (& cela n'eſt pas bien étonnant,) malgré tous les efforts que je fais pour ſaiſir votre théorie, & pour en faire l'application à toutes les circonſtances. Cette cauſe mor-

bifique n'a pû être portée aux nerfs des parotides par le chyle ni par les humeurs ; elle n'a pû y être apportée par les nerfs de l'eſtomac, dont le fluide ne circule point. Il faut donc que les eſprits aient été dépravés avant le dérangement des digeſtions, & que ces mauvaiſes digeſtions aient été l'effet elles-mêmes de la dépravation des eſprits, & non la cauſe. Il faut que ces mauvais levains de l'eſtomac n'entrent pour rien dans la production de la fiévre, puiſque le chyle a paſſé pur & ſimple dans le ſang. Mais un homme qui ſe porte bien & qui, par un excès de manger, ou pour avoir mangé des viandes indigeſtes, des fruits mauvais, cruds, non mûrs, &c. donne tout d'un coup des preuves de la congeſtion de mauvais ſucs dans l'eſtomac, & qui prend enſuite la fiévre dans cet état, avoit-il auparavant une cauſe morbifique dans les eſprits ? Je vous avouerai que je vous fais un grand ſacrifice d'abandonner mes préjugés pour votre ſyſtême.

Mais ne perdons pas encore de vue le chyle incapable d'être vicié. Par *un chyle pur & ſimple*, on ne peut entendre qu'un chyle analogue à nos humeurs, propre à former un ſang bien conſtitué, d'où réſultent des humeurs ſecondaires ſaiſies. Mais tout ce qui paſſe par les veines lactées n'a pas ces qualités. Je ne veux pour exemple, que les remédes qu'on prend par la bouche. Ils

paſſent dans le ſang ſous forme liquide: forment-ils un chyle pur & ſimple? *L'eſtomac & les ſucs diſſolvans les ont-ils changé en bon chyle? L'organe de filtration ne leur a-t-il pas donné paſſage?* D'où vient que *les houppes nerveuſes, ſenſibles* aſſurément *aux impreſſions fâcheuſes de ces matieres, ne communiquent pas au canal inteſtinal un érétiſme qui leur ferme l'entrée dans les embouchures lactées?* D'où vient que les particules nuiſibles des alimens, ou les levains corrompus qui ſe trouvent dans l'eſtomac, ne pourront pas également paſſer avec le chyle par les veines lactées? Si donc rien n'empêche que les particules des remédes, qui certainement ne forment pas un chyle pur & ſimple, ne paſſent dans le ſang, il faut que les ſucs nuiſibles y paſſent auſſi. Ils y paſſeront mêlés avec le chyle qui, par cette raiſon, ne ſera plus un chyle pur & ſimple. Il ne reſte donc, *ſi cela vous fâche trop*, que de nier que les remédes paſſent dans le ſang. Alors ſi vous croyez que ce ne ſoit qu'*une imagination & un préjugé*, il vous faudra expliquer comment le lait d'une nourrice qui a pris un purgatif, purge l'enfant qu'elle alaite; comment les urines prennent la couleur & l'odeur de certains médicamens, &c.

Vous dites, Monſieur, que *ſi les maladies avoient leur ſiége dans les liqueurs, il n'y en auroit aucune locale.* Je ne crois pas qu'on

puiſſe vous diſputer cela : ſi une éréſipelle, par exemple, étoit répandue dans les liqueurs, tout le corps ne ſeroit qu'une éréſipelle. Et ce ſeroit une *abſurdité* de dire qu'une éréſipelle univerſelle fût en même tems particuliere. Mais ſi nous diſtinguons la maladie de ſa cauſe, ne pourroit-on pas dire abſolument ſans *abſurdité*, qu'une cauſe générale peut produire une maladie particuliere, à cauſe des conditions qui ſe trouvent pour l'une, & qui ne ſe trouvent pas pour l'autre ? Que cela ſoit obſcur, comme veut bien vous l'accorder M. P. paſſe; mais abſurde, c'eſt un peu trop fort.

La colere, dites-vous, *produit un venin* : mais la colere & les *paſſions ne ſont pas dans les liqueurs, ce ſont des modifications des eſprits. Donc le venin a ſon ſiége dans les eſprits.* Je crains que M. P. ne vous rétorque votre argument : la colere & les paſſions ſont des modifications de l'ame, donc le venin a ſon ſiége dans l'ame. Il arrive bien quelquefois que l'ame a du venin : *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame* des Auteurs !

Je finis, Monſieur, par obſerver avec combien de préciſion vous faites voir que l'air contagieux ne peut agir que ſur les eſprits, en ce que les liqueurs de tous les hommes, qui y ſont expoſés, *étant les mêmes*, & n'ayant point de raiſon qui les dirige, elles ne ſçauroient éviter dans aucun

la contagion; au lieu que les *eſprits ſoumis & obéiſſans à l'ame*, la prendront ou la rejetteront, ſuivant qu'elle le jugera à propos.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

GONTARD.

OBSERVATIONS

Sur une Maladie ſinguliere,

Par M. Trecourt, Médecin de l'Hôpital militaire de Rocroy.

V. Dans le commencement de l'année 1746, il régna parmi les ſoldats qui compoſoient la garniſon de Rocroy, une maladie inflammatoire, dont les ſymptomes étoient extraordinaires, & les effets des plus meurtriers. Les ſymptomes étoient à-peu-près les mêmes que ceux de la péripneumonie, mais beaucoup plus violens : la difficulté de reſpirer étoit extrême, il y avoit un long intervalle de l'expiration à l'inſpiration; mais celui de l'inſpiration à l'expiration étoit ſi court, qu'à peine l'air pouvoit-il parvenir aux premieres diviſions des bronches. Les malades ſouffroient une ſoif extraordinaire, & éprouvoient, lorſqu'ils vouloient boire, le ſymptome le moins équivoque de l'hydrophobie (*a*). Les malades ſe plaignoient

(*a*) Lorſqu'on préſente quelque liqueur que ce ſoit à un Hydrophobe, il a une telle horreur de l'eau, que de lui

d'une douleur aiguë & fixe à la région du cœur, qui répondoit poſtérieurement à la partie oppoſée, ſemblable à celle que pourroit cauſer un clou qui, traverſant la poitrine, tendroit à rapprocher le ſternum de l'épine du dos. Cette maladie étoit accompagnée de pluſieurs autres ſymptomes, ſçavoir, de nauſées continuelles, de palpitations du cœur, le pouls pétit & concentré, les yeux abbatus & larmoyans, la langue ſéche, noire & aride; les urines avoient la couleur naturelle; le ſang étoit couenneux & couvert d'une peau jaune, dure & épaiſſe. Cette maladie étoit contagieuſe, car elle ſe communiquoit à ceux qui avoient ſoin de ces malades; elle exigeoit des ſecours prompts & beaucoup de célérité dans la cure, car la plûpart n'alloient pas au ſeptieme jour.

C'eſt par l'ouverture des cadavres qu'on parvient à connoître le foyer, la nature & le principe de la plûpart des maladies; c'eſt un avantage que nous avons dans les Hôpitaux militaires, que perſonne ne peut nous empêcher de faire telles recherches que nous jugeons à propos, toujours pour notre inſtruction & le ſoulagement des malades. C'eſt auſſi par ces moyens que je fis les obſervations ſuivantes; car d'un grand nombre

en parler ſeulement, tous ſes membres ſont dans l'inſtant attaqués de convulſions. J'ai cependant vu un loup enragé traverſer une riviere à la nage.

de ces malheureux que j'ai traités de cette fâcheuſe maladie, à l'Hôpital militaire de cette ville, dans l'eſpace d'environ deux mois & demi qu'elle a régné, il en eſt mort une vingtaine dont j'ai fait ouvrir les cadavres; tous avoient la ſubſtance du cœur ulcérée, les uns plus, les autres moins: dans quelques-uns, il s'eſt trouvé des polypes dans le ventricule gauche; polypes qui avoient la même conſiſtance que s'ils euſſent été formés depuis long-tems: ce qui prouve l'extrême épaiſſiſſement de la lymphe, auquel la nourriture (*a*) & la rigueur de la ſaiſon n'auront pas peu contribué.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé des Rochers, Soldat au Bataillon d'Argentan, Milice de Normandie, fatigué de la route, vint à l'Hôpital pour s'y repoſer; le troiſiéme jour, il y fut attaqué de la maladie avec les ſymptomes mentionnés ci-deſſus, & en mourut environ le ſeptieme: ayant fait ouvrir ſon cadavre, le péricarde ſe trouva rempli d'un pus très-fœtide & épais, la ſubſtance du cœur ulcérée en pluſieurs endroits, mais principalement environ un pouce plus bas que l'oreillette droite, où il y avoit un ulcére à contenir

(*a*) Le Soldat mangeoit beaucoup de viande de porc, de pois, d'haricots, de féves, & buvoit trop d'eau-de-vie.

un œuf de pigeon, le cœur étoit ſquirrheux vers ſa pointe, le ventricule gauche rempli d'un polype médiocre, le lobe gauche du poumon gorgé & adhérent à la plévre; le droit étoit fort gorgé.

II. OBSERVATION.

Le nommé Langevin, Soldat au Régiment de Saintonge, mourut le cinquieme jour de la même maladie; le péricarde ſe trouva tellement adhérent à la ſubſtance du cœur, qu'après l'avoir détaché avec le ſcalpel, toute la ſurface de cette ſubſtance ſe trouva ulcérée ſuperficiellement: il ſe trouva un polype dans le ventricule gauche, le lobe droit du poumon étoit gangrené.

III. OBSERVATION.

Le nommé Jaime-Dieu, Sergent au Bataillon de Renaucourt, Milice d'Artois, mourut auſſi le cinquieme jour de la même maladie: le péricarde ſe trouva adhérent au cœur d'environ deux pouces vers ſa pointe, & rempli de pus fétide; ſur le péricarde, poſitivement à l'endroit de l'adhérence, gros comme un œuf de dinde, d'une matiere gélatineuſe qui, ayant été expoſée à l'air, ſe fondit comme la neige au ſoleil; ce que n'ont point fait les polypes qui ont été plu-

ſieurs jours à l'air, ſans perdre que très-peu de leur groſſeur. Celui-ci eſt le ſeul dont on a fait l'ouverture du crâne, où il ne ſe trouva rien d'extraordinaire.

Je fis des réflexions ſur la nature de la maladie, & reconnus que le cœur n'étoit point exempt d'inflammation, puiſqu'il en faut néceſſairement pour produire des ulcéres & adhérences de la nature de ceux dont je viens de donner le détail; car telles ſont les trois obſervations ci-deſſus, telles étoient toutes les autres.

Je ne doute point que la coagulation des liqueurs ne fût la cauſe de cette fâcheuſe maladie. Sur ce principe, il falloit établir une méthode curative, propre à délayer le ſang viſqueux: voici celle que j'ai cru y convenir.

Je faiſois ſaigner de deux en deux heures, (ſuivant la violence des ſymptomes; car les uns étoient plus graves, les autres moins,) juſqu'à quatre à cinq fois; deux heures après la derniere ſaignée je preſcrivois une eau de caſſe aiguiſée avec le tartre ſtibié. Le volume du ſang ayant été diminué & les vaiſſeaux déſemplis, les ſecouſſes occaſionnées par le vomiſſement, agiſſoient ſur les ſolides & ſur les fluides avec tant de ſuccès, que pluſieurs étoient, pour ainſi dire, guéris, avant que le vomitif eut achevé ſon effet.

Dans les efforts que le malade faiſoit pour

vomir, l'air entroit dans les poumons & pénétroit juſques dans les plus petites cellules; il étoit repouſſé & repris alternativement: la matiere viſqueuſe qui croupiſſoit dans les cellules & les bronches, étoit expulſée; le ſang étoit rafraîchi; le genre nerveux & vaſculeux étoit agité & ſecoué; les globules rouges confondues avec la lymphe viſqueuſe étoient dégagées; l'obſtruction levée, les fluides reprenoient leur cours, & les ſolides leur élaſticité naturelle: cet avantage arrivoit toujours, lorſque le malade étoit ſecouru dans les vingt-quatre heures; lorſque la maladie étoit négligée, la mort étoit prochaine.

J'employois les apoſêmes atténuans & délayans avec le ſyrop de violette, des juleps de même genre avec l'eau de fleurs d'oranges. Ils étoient purgés de deux ou trois jours l'un. Je leur faiſois prendre quelques priſes de poudre tempérante, à laquelle je faiſois ajouter un peu de camphre. Leur tiſane étoit toujours aiguiſée de nître.

J'avois ſoin d'entretenir le ventre libre par des lavemens ſimples ou composés. Lorſque cette maladie paſſoit le cinquieme ou le ſeptieme jour, on étoit preſque aſſuré de la guériſon; mais le deuxieme jour paſſé ſans ſecours, il étoit rare que le malade pût en revenir, il périſſoit le cinquieme, le ſixieme ou le ſeptieme jour au plus tard.

ARTICLE II.

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

LETTRE

De M. Gerard, Chirurgien Major du Régiment de Berry, Infanterie,

Adreſſée à l'Auteur du Journal de Médecine, au ſujet d'une Opération de la Taille, faite par le Lithotome caché.

MONSIEUR,

I. J'Apprens avec plaiſir, que la méthode du Frere Coſme eſt preſque généralement adoptée à Paris par les plus grands Maîtres. C'eſt avec raiſon que l'on s'eſt décidé en ſa faveur. Je ne connois pas d'inſtrument imaginé avec plus de génie, & perfectionné avec plus d'intelligence. Je crois qu'il doit encore beaucoup mieux réuſſir, quand il eſt conduit par des mains auſſi adroites que celles du Frere Coſme. Comme c'eſt à lui que le Public eſt redevable de l'invention de cet inſtrument, c'eſt auſſi à lui à qui l'on doit rapporter tous les ſuccès que l'on fait en ce genre. J'avouerai ingénuement

ment que depuis que je me ſers du Lithotome caché, je ſuis plus hardi dans l'opération & beaucoup moins malheureux dans le ſuccès. Cet Inſtrument a la propriété de ne point délabrer les parties, de ne couper préciſément que ce qu'il faut couper pour faire réuſſir l'opération, & de ſe monter, pour ainſi dire, au gré de l'Opérateur, qui peut dire qu'il voit clairement ce qu'il fait; ce que perſonne ne peut aſſurer dans toutes les autres manieres d'opérer. Un autre avantage qui résulte de l'opération par le Lithotome caché, c'eſt la ſimplicité avec laquelle ſe font les panſemens. On évite au malade les douleurs les plus vives, on n'excite pas une ſuppuration inutile & ſouvent dangereuſe, en un mot, on abandonne à la nature un ſoin dont elle s'acquitte mieux que ne peuvent faire les plus habiles Chirurgiens. Comme le but qui me conduit eſt le ſoulagement du genre humain, je me rends avec plaiſir à la conviction, & je ne ceſſerai jamais de publier les éloges que mérite une ſi belle découverte. Ce qui me fait peine, c'eſt d'être ſéparé d'une perſonne auſſi éclairée dans ſa profeſſion, que l'eſt le Frere Coſme. Près de lui, je profiterois de ſes avis & de ſon exemple, au lieu que je ſuis réduit ici à me nourrir de ſes Ecrits.

J'en ai cependant fait un bon uſage, comme vous allez être à portée d'en juger

par l'obſervation que je joins à ma Lettre.

Dans le courant du mois de Juillet de l'année derniere, on me fit venir à Bourbon-l'Archambaut, pour ſecourir une jeune fille âgée de huit ans, qui depuis trois ans reſſentoit des douleurs preſque continuelles aux reins: elle ne dormoit ni jour ni nuit; ſouvent elle avoit des attaques de fiévre qui ne ceſſoient qu'au bout d'un jour ou deux. Cet enfant étoit dans un amaigriſſement affreux. Elle avoit perdu l'appetit, & n'urinoit qu'avec une difficulté très-grande & des douleurs inouïes. Je commençai par vouloir examiner l'état de l'urétre & de la veſſie, mais je trouvai toutes les parties dans une inflammation & un érétiſme conſidérable.

Je ne jugeai pas à propos d'introduire la ſonde, de peur d'augmenter l'irritation & de mettre l'enfant hors d'état d'être opéré. Je demandai aux parens quelle pouvoit être la cauſe pour laquelle ces parties étoient dans un état ſi déplorable. On me répondit qu'elle avoit été ſondée par un Chirurgien de Paris, qui s'étoit trouvé aux eaux quelques jours auparavant; qu'il avoit voulu tenter l'extraction de la pierre, & qu'il y avoit échoué; je ſongeai dès-lors au Lithotome caché, mais je crus devoir remettre l'opération juſqu'au tems où cet enfant ſeroit dans l'état d'être ſondé. Dans le commencement

du mois d'Août, on fit tranſporter la malade à Moulins. Je la ſondai & je trouvai la pierre. Comme je me préparois à faire l'opération, il ſurvint un devoiement conſidérable, accompagné de fiévre & de douleurs très-vives. Je ſuſpendis l'exécution de mon projet juſqu'à ce que les Médecins euſſent calmé les nouveaux accidens. Pour lors je fis faire une Conſultation compoſée des plus habiles Médecins & Chirurgiens de Moulins, qui jugerent que l'opération étoit le ſeul moyen de tirer cette petite fille de l'état miſérable où elle étoit réduite.

Animé par la ſatisfaction ſecrette que l'on trouve à faire le bien, je riſquai ma réputation pour ſauver la vie à la malade, étant bien perſuadé qu'il n'appartient qu'à une ame baſſe & mercénaire de ne faire le bien, qu'autant qu'elle en peut retirer ou de l'honneur ou du profit. Je taillai cet enfant le 8 Octobre de la même année, en préſence de pluſieurs perſonnes, parmi leſquelles étoient M. Jance, Chirurgien Major du Régiment de Dragons de Beaufremont, & du Frere Benoît, Chirurgien de la Charité. Je tirai une pierre de la groſſeur d'un gros œuf de pigeon. L'opération ne dura que ſix minutes. La malade qui étoit auparavant plus mal, n'éprouva aucun accident fâcheux, & le dix-ſeptieme jour elle fut guérie ſans me ſervir d'autre panſement que d'une compreſſe & d'un bandage.

OBSERVATION

Sur un dépôt Phlegmoneux,

Par M. Dominé, Chirurgien-Juré de Vitry-le-François.

II. Une femme demeurant à Vitry, fut attaquée au mois de Septembre dernier de douleurs ſourdes dans le côté droit du ventre, d'une tenſion & d'une inflammation conſidérables, la fievre ſurvint; cette femme fut ſaignée pluſieurs fois du bras, & on ſe ſervit des cataplâmes réſolutifs. Je conſeillai pour tout reméde les maturatifs les plus forts. Au bout de quelques jours les accidens ceſſerent. Je ne doutai pas alors que le dépôt ne fût tout-à-fait mûr. pour lors je fis aſſeoir la malade ſur le bord de ſon lit. Je plongeai une lancette au travers des muſcles, juſqu'à ce que je viſſe ſortir le pus qui vint avec abondance; enſuite ayant porté mon doigt dans le ſac, j'aggrandis avec un biſtouri l'ouverture que je fis de bas en haut, ayant, pour guider cet inſtrument, le même doigt, que je ne retirai de la plaie, que lorſque l'opération fut faite, après quoi je laiſſai couler la plus grande partie du pus qui étoit enfermé dans le fond de cet abſcès. Je n'employai d'autres remédes pour les panſemens, que le baume d'Arceus & le Stirax. Tout le fonds de l'abſcès ſe trouva rempli de bonne chair, & en vingt jours, à compter du jour de l'ouverture, la malade fut entiérement guérie.

ARTICLE III.

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INTITULÉ

Examen chymique & phyſique d'une Eau minérale trouvée chez M. de Calſabigi, à Paſſy, comparée aux Eaux du même côteau, connues ſous le nom des *Nouvelles Eaux minérales* de Madame Belami,

Fait par M. De Machy, Apothicaire Gagnant-Maîtriſe de l'Hôtel-Dieu de Paris.

J'Ai ſupprimé dans cet Extrait tous les raiſonnemens qu'entraîne avec elle la comparaiſon que j'établis dans mon Ouvrage, ainſi que tous ceux que la différence des phénomenes que j'ai apperçus a pu faire naître. Je n'entre ici dans aucune diſcuſſion, ni même dans aucun détail des manipulations que j'ai pû employer; je dis la vérité toute ſimple, en rapportant ce que j'ai reconnu dans ces Eaux.

Par les expériences que j'ai faites ſur les Eaux de M. Calſabigi, j'ai vu;

1°. Que ces Eaux minérales ſont peſantes, colorées, & d'une ſaveur diſgracieuſe.

2°. Qu'elles contiennnent un acide vitriolique nud & développé.

3°. Qu'elles ont une terre martiale ochreuſe, dont une partie ſe dégage facilement.

4°. Qu'il y a un ſel vitriolique martial en très-petite quantité, qui y eſt ſous la forme d'eau-mere.

5°. Qu'elles fourniſſent beaucoup de ſélénite, très-peu de ſel marin & de nitre.

Voici le détail des preuves de ce que j'avance.

Les Eaux du puits de M. Calſabigi ne ſont point courantes, elles ſéjournent dans leur baſſin, avant de s'écouler; elles contiennent quarante-cinq grains de ſubſtance étrangere par livre d'eau: on s'en aſſure, en les faiſant évaporer à ſiccité.

Leur couleur eſt un peu jaune, & ſe fonce au bout de trois ſemaines, en dépoſant un ſédiment limoneux qui va encore à deux grains par livre. La couleur eſt alors conſtante, & elle eſt d'un jaune d'urine un peu foncée. Leur ſaveur eſt auſtere, agace les dents, & n'eſt point ſupportable; elle n'approche pas de la ſaveur du vitriol martial. Il ne faut que les goûter, pour s'en appercevoir.

Une partie de cette ſaveur leur vient de l'acide ſurabondant qu'elles contiennent. Cet acide qui n'eſt engagé à aucune baſe, ſe ma-

nifeſte par la propriété qu'il a d'agacer les dents, de rougir le papier à ſucre, de dépolir le fer, d'en diſſoudre la limaille, d'attaquer le cuivre & d'abſorber ſans efferveſcence un peu des alcalis fixes, terreux ou volatils qu'on y jette pour en précipiter les autres ſubſtances. La nature de cet acide eſt vitriolique, parce que ſaturé de limaille de fer, il fournit des criſtaux de vitriol martial, & qu'avec les autres baſes, il forme des ſels neutres ſemblables à ceux que forme l'acide vitriolique. Il a de plus, comme cet acide, la propriété de chaſſer de deſſus ſa baſe l'acide marin, à l'aide de peu de chaleur; & il forme un eſprit ſulfureux, quand il eſt combiné avec quelque ſubſtance graſſe.

On apperçoit très-aiſément la baſe ochreuſe de ces Eaux minérales; la chaleur approchante de celle de l'eau bouillante, la précipite conſtamment au poids de cinq grains par livre. Cette ochre eſt jaune, très-ſubtile, & a toutes les propriétés de l'ochre ordinaire: elle paſſe par le moyen du feu à différentes couleurs rouges plus ou moins foncées; elle n'eſt pas attirable à l'aimant, parce qu'elle eſt précipitée d'une eau qui contient un acide, & que les baſes martiales perdent cette propriété quand elles ont été diſſoutes par un acide. Cette ochre a perdue ſon phlogiſtique, & n'eſt pas un fer parfait: il faut, pour en faire du fer, employer un réductif

tel que le charbon, qui ſuffit pour rendre le phlogiſtique à la baſe qui en eſt privée.

Ce n'eſt pas là toute la quantité d'ochre contenue dans ces Eaux : la plus grande partie y demeure ſuſpendue, à moins qu'une ſubſtance plus analogue à l'acide vitriolique ne l'en chaſſe. Les réſidus des évaporations ſont jaunis par cette ochre : on ne la retire pas entiérement par les lotions ; elle fait une bonne partie du poids de ces Eaux.

Le ſel vitriolique de ces Eaux ſe reconnoît par la propriété qu'il a de verdir le ſyrop violat, & de noircir avec l'infuſion de noix de galle : il y eſt en petite quantité ; on ne peut pas le cryſtalliſer, à moins que d'anéantir la viſcoſité qui l'accompagne & qui le rend facile à s'humecter à l'air. C'eſt cette matiere viſqueuſe qui le met dans l'état d'eau-mere. On la reconnoît à ſa ténacité & à la facilité qu'elle a de ſe dégager à une lente chaleur pour nager & ſe moiſir ſur ces Eaux. Dans la diſtillation, elle ſe combine avec l'acide vitriolique, & le convertit en eſprit ſulfureux & ſuffoquant. On peut encore la retrouver dans les dernieres portions d'Eaux minérales, évaporées, après avoir été dégagées de leur ochre par quelque précipitant ; cette matiere viſqueuſe s'amoncele, & forme de petits pelotons comme de la gomme qui ſeroit diſſoute imparfaitement dans l'eau. Il ne faut pas filtrer la liqueur, mais la dé-

canter de deſſus ſon précipité, pour appercevoir ces petits pelotons.

On ne peut preſque pas évaporer ces Eaux minérales, qu'on n'y voye des cryſtaux ſéléniteux. Ils ſe trouvent dans tous les dépôts, dans tous les réſidus d'évaporations, dans le ſel verdâtre & ſoyeux qui tapiſſe les évaporatoires; on les reconnoît à leur blancheur, leur inſipidité, leur inſolubilité, & au ſoufre qu'ils forment avec les charbons, ainſi qu'au turbith minéral qu'ils font naître, quand on verſe ſur eux quelques gouttes de diſſolution de mercure dans l'eſprit de nître: ils ſont au poids d'environ vingt grains par livre d'Eau minérale.

Le ſel marin ſe dégage de ces Eaux par la diſtillation, à l'aide de l'acide vitriolique ſurabondant qu'elles contiennent; l'eſprit qui paſſe en vapeurs blanches, cryſtalliſe en cube avec les baſes appropriées. L'acide nîtreux n'eſt pas ſi facile à ſaiſir, parce qu'il ſe dégage très-promptement & qu'il y en a très-peu dans ces Eaux; on pourroit même n'en pas faire mention, ſans conſéquence. L'acide marin lui-même n'y eſt pas en une quantité bien ſenſible.

Il n'y a aucune Expérience rapportée ici, qui ne ſoit développée dans mon Ouvrage; il contient de plus les Expériences que j'ai faites ſur les nouvelles Eaux de Paſſy, que je ſupprime, parce que j'ai ſupprimé dans cet

Extrait la méthode de comparaiſon que j'ai ſuivie dans mon Ouvrage.

Je l'ai terminé par l'expoſition phyſique du ſol de Paſſy, de la poſition reſpective du puits de M. Calſabigi & des ſources de Madame Belami, & par l'examen des ſubſtances contenues dans le terroire de Paſſy, & qui ſont propres, en ſe diſſolvant, à former des Eaux minérales. J'ai fait avec des marcaſſites de Paſſy, une eau ſemblable à celles du puits de M. Calſabigi; & en filtrant de ces Eaux mêmes à travers des ſubſtances analogues à celles qui conſtituent le ſol de Paſſy, j'en ai fait des Eaux ſemblables pour la légéreté, la ſaveur & les autres bonnes qualités, à celles des ſources de Madame Belamy. Ces Expériences, jointes à la ſituation reſpective, m'ont fait avancer que le puits de M. Calſabigi étoit l'origine des ſources de Madame Belami.

Enfin j'ai dit un mot ſur le bleu qu'on fait avec les Eaux du puits de M. Calſabigi, & j'ai conclu que ce travail ne pouvoit guéres être fait que pour amuſer les gens oiſifs, & non pas pour être jamais ſuivi en grand; fondé ſur la quantité conſidérable d'Eau minérale qu'il faut conſommer pour retirer très-peu de fécule bleue : car il faut 280 pintes d'eau, pour en obtenir une livre. Les Expériences que j'ai faites ſur ce bleu, m'ont montré qu'il n'étoit pas auſſi excellent qu'on l'avoulu inſinuer.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Décembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

I. *Suite de la Réplique de M. Peſſaut de la Tour, Docteur en Médecine, à la Réponſe de M. le Cat, inserée dans le Recueil du mois de Juin 1755, ſur la Herpe.* Pag. 403

II. *Obſervation ſur la ſuite du Ptyaliſme ſcorbutique, dont il eſt fait mention dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1755.* 415

III. *Réponſe aux Réflexions ſur une Exomphale, dont on a publié l'Obſervation dans le Journal de Mai 1755, adreſſée à l'Auteur du Journal par M. Marrigues, Chirurgien à Verſailles.* 417

IV. *Lettre de M. Gontard, Conſeiller, Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois, à M. le Cat, ſur ſa nouvelle Théorie des maladies.* 434

V. *Obſervation ſur une Maladie ſinguliere, par M. Trecourt, Médecin de l'Hôpital militaire de Rocroy.* 458

ARTICLE II.

I. *Lettre de M. Gerard, Chirurgien Major du Régiment de Berry, Infanterie, adreſſée à l'Auteur du Journal de Médecine, au ſujet d'une Opération de la Taille, faite par le lithotome caché.* 464

II. *Obſervation ſur un dépôt phlegmoneux au côté droit du ventre, entre le péritoine & les muſcles, par M. Dominé, Chirurgien-Juré de Vitry-le-François.* 468

ARTICLE III.

I. *Extrait d'un Ouvrage intitulé, Examen chymique & phyſique d'une Eau minérale trouvée chez M. de Calſabigi, à Paſſy, comparée aux Eaux du même côteau, connues ſous le nom des* Nouvelles Eaux minérales *de Madame Belami, fait par M. De Machy, Apothicaire Gagnant-Maîtriſe de l'Hôtel-Dieu de Paris.* 472

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Décembre. A Paris, ce 24 Novembre 1755.

LAVIROTTE.

TABLE GÉNÉRALE

Des Piéces contenues dans les Recueils des ſix derniers mois de l'année 1755.

MÉDECINE.

JUILLET.

OBſervations ſur les pierres de la Veſicule du fiel, par M. Varnier D. M. page 1
Sur une veſſie qui ſe portoit juſque dans l'épigaſtre, par M. le Clerc D. M. p. 11
Sur une Puſtule périodique au doigt, par M. Hoin, Chirurgien, p. 15
Suite de l'Obſervation ſur un Ptyaliſme ſcorbutique, p. 17
Réflexion ſur la fiévre & l'inflammation. p. 20
Lettre de M. Morand D. M. P. ſur un homme monſtreuſement gros. p. 33
Obſervation ſur une monſtruoſité, par M. Broſſillon, Chirurgien. p. 35
Sur différens effets de l'Agaric, par M. Rochard, Chirurgien, p. 39
Sur l'uſage du Kina dans les fiévres d'accès, par M. Moublet M. P. p. 49

AOUST.

Réponſe à Meſſieurs les Journaliſtes de la Bibliothéque raiſonnée, par M. Sauvage D. M. Montpell. & Profeſſ. &c. p. 83
Obſervation ſur la maladie épidémique qui a regné à Douay, Arras, Béthune & plus particulierement dans les environs de la Ville de Lens en Artois, où elle continue encore. p. 117
Obſervation ſur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy, & aux environs, depuis le commencement de Décembre 1754, par M. Pinot, Docteur de l'Univerſité de Montpellier, Médecin Juré du Roi, en la Ville & Bailliage de Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux en ſurvivance, & Correſpondant de l'Académie des Sciences de Dijon. p. 122

SEPTEMBRE.

Thèſe ſur le Régime quon doit obſerver à Paris, par M Hazon, Doct. Rég. de la Faculté de Paris. p. 165

Lettre de M. Darlue Docteur en Médecine, à M. Molinard, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine en l'Univ. d'Aix, ſur la Rage & la maniere de la guérir. p. 182

Suite des obſervations ſur la Rage. p. 203

Lettre ſur l'Inoculation de la petite Vérole, par M. Raulin de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bourdeaux, & Doct. en Médecine, à M. Dario le Pere, D. M. de la Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne. p. 208

Lettre de M*** D. M. P, à M. Miſſa D. M. P, au ſujet de l'Inoculation de la petite Vérole. p. 224

Premiere Obſervation ſur une Hydrocephale ou Hydropiſie de la tête, accompagnée de la Tranſparence & de l'Amoliſſement des os du Crâne, par M. Betbeder, D. M. Agg. au Collége des Médecins de Bourdeaux, Inſpect. des Eaux Minér. du Mont-de-Marſan. p. 227

OCTOBRE.

Traduction de la Thèſe de M. Hazon, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris, p. 243

Obſervations ſur de nouveaux accidens arrivés par des alimens préparés dans des vaiſſeaux de cuivre, par M. Coſnier fils, D.R. de la Faculté de Paris. &c. p. 260

Obſervation ſur differentes Monſtruoſités, par M. Geoffroy, D. M. de la Faculté de Montpellier. p. 266

Extrait du rapport de M. Hoſty, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris, pendant ſon ſéjour à Londres, au ſujet de l'Inoculation. p. 274

Réflexions critiques ſur l'Hiſtoire d'une Dormeuſe extraordinaire, &c. par M. Gontard, Conſeiller Médecin du Roi. p. 285

Lettre au ſujet d'une abſtinence extraordinaire, par M. N. Médecin. p. 293

Obſervation ſur un empoiſonnement par le Champignon vénéneux, & ſur l'Antidote de ce poiſon, par M. Hatté, Doct. Rég. de la Faculté de Médecine de Paris. p. 299

NOVEMBRE.

Suite du Mémoire ſur l'Inoculation de la petite Vérole; Faits, & Informations, par M. Hoſty, Doct. Reg. de la Faculté de Médecine de Paris. p. 137

Lettre à M. Hoſty. p. 341

Lettre au Docteur Pringle. *ibid.*

Lettre à l'Auteur du Recueil périodique de Médecine, &c. au ſujet de divers accidens arrivés en diſſéquant des cadavres, par M. de Berge, Médecin de l'Hôtel Dieu de Ham. p. 345

Obſervations ſur un vice ſingulier de conformation, par M. Bellay le jeune, Chirurgien-Juré à Orléans. p. 349
Replique de M. Peſſaut de la Tour, Docteur en Médecine, ſur la Herpe, à la réponſe de M. le Cat, inſérée dans le Recueil du mois de Juin 1755. p. 361
Obſervation ſur un Bezoard humain, par M*** p. 371
Obſervation ſur une affection maniaque, par M***, Médecin à Vitry-le-François. p. 376
Seconde Obſervation ſur l'Hydrocéphale de Begle, par M. Betbeder, D. M. Aggrégé au Collége des Médecins de Bourdeaux, &c. p. 381
Obſervation pratique de Médecine, p. 388

DECEMBRE.

Suite de la Réplique de M. Peſſaut de la Tour, D. M à la Réponſe de M. le Cat, inſérée dans le Recueil du mois de Juin 1755, ſur la Herpe. p. 403
Obſervation ſur la ſuite du Pryaliſme ſcorbutique, dont il eſt fait mention dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1755. p, 415
Réponſe aux réflexions ſur une Exomphale, dont on a publié l'Obſervation dans le Journal de Mai 1755, adreſſée à l'Auteur du Journal par M. Marrigues, Chirurgien à Verſailles. p. 417
Lettre de M. Gontard, Conſeiller, Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois, à M. le Cat, ſur ſa nouvelle Théorie des maladies. p. 434
Obſervation ſur une Maladie ſinguliere, par M. Trecourt, Médecin de l'Hôpital militaire de Rocroy. 458

CHIRURGIE.

JUILLET.

Séance publique de l'Acad. Royale de Chirurgie. p. 60
Obſervation ſur le pernicieux uſage des Cauſtiques, par M. C. D. M. P. p. 61
Lettre au ſujet de l'Agaric, par M. Chabrol, Chir. p. 68

AOUST.

Lettre adreſſée à M. le Cat. &c. par M. Deſtremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, au ſujet de l'Agaric. p. 138
Extrait d'une Lettre de M. Schloſſer, Médecin Hollandois, à M. Miſſa, D. M. P. au ſujet de l'Agaric. p. 147

SEPTEMBRE.

Réponſe de M. le Cat à M. Deſtremau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris. p. 232

Obſervation ſur des os du coude fracturés, par M. Barde, Chirurgien à la nouvelle Yorck. p. 234
Autre ſur l'Extirpation d'une Excroiſſance de chair, par M. Mortimer. p. 236
Autre ſur un calcul Humain de groſſeur extraordinaire, par M. Heberdes. p. 237

OCTOBRE.

Obſervation ſur une fracture par écraſement, avec déperdition de ſubſtance, par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital de Belle-Iſle en mer, &c. p. 315

NOVEMBRE.

Lettre de M. Chabrol, adreſſée à M. Galabert, Chirurgien à Montpellier, pour ſervir de Réponſe aux Objections faites par M. Deſtremeau, au ſujet des effets de l'Agaric dans les hémorragies. p. 390

DECEMBRE.

Lettre de M. Gerard, Chirurgien Major du Régiment de Berry, Infanterie, adreſſée à l'Auteur du Journal de Médecine, au ſujet d'une Opération de la Taille, faite par le lithotome caché. p. 464
Obſervation ſur un Dépôt phlegmoneux, par M. Dominé, Chirurgien-Juré de Vitry-le-François. p. 468

PHARMACIE.

JUILLET.

Obſervation ſur l'Examen Chymique de l'eau Minérale de M. Calſabigi, par Meſſieurs Venel & Bayen, par M. H. D. M. P. p. 74

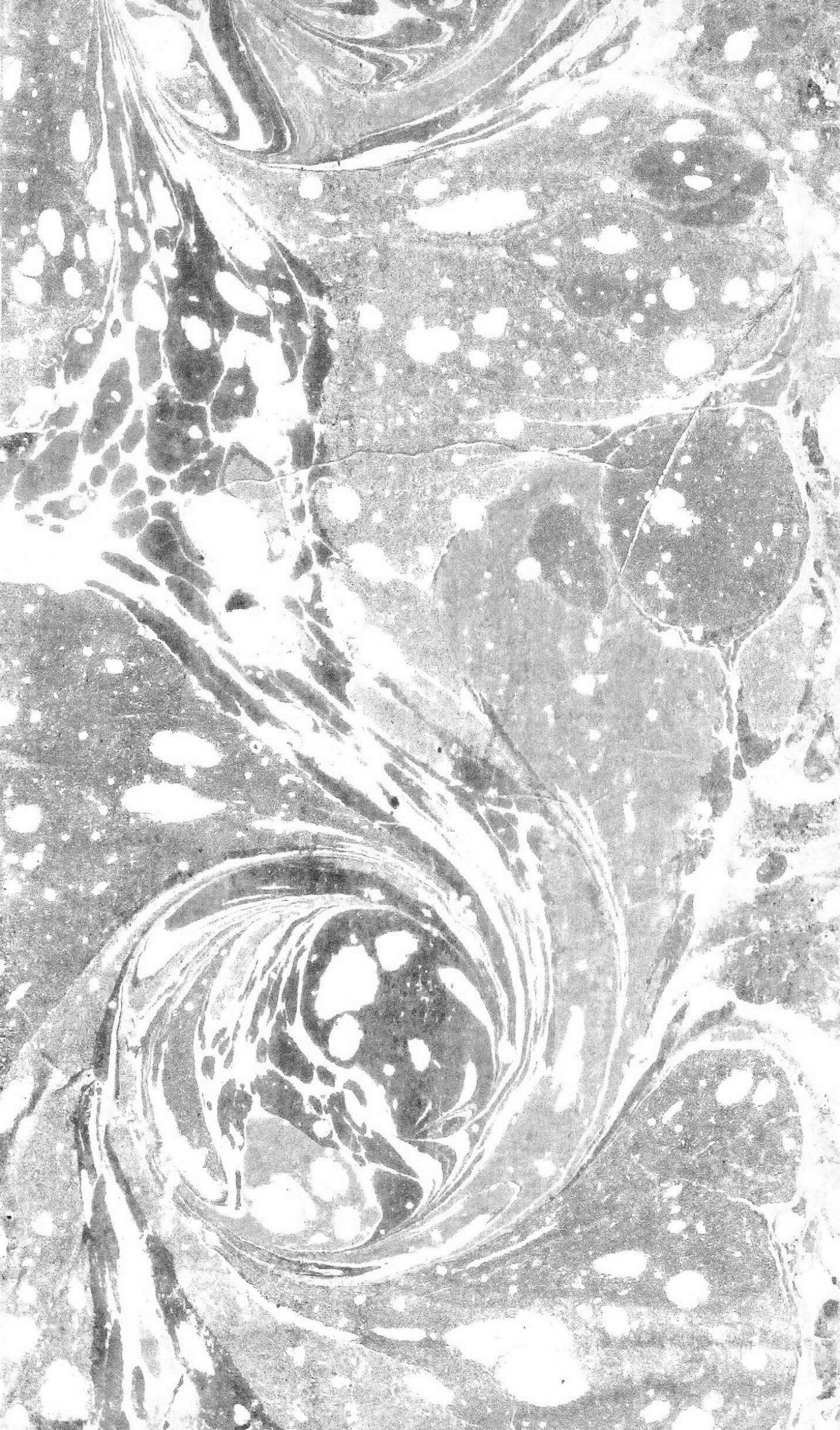
AOUST.

Obſervation d'Hiſtoire Naturelle & de Pharmacie, lûe à la Société Royale de Lyon en 1751, par M. Morand, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société Botanique de Florence, &c. p. 150

NOVEMBRE.

Réflexions ſur l'uſage intérieur de l'Antimoine crud, par M*** Médecin Hollandois. p. 396

DECEMBRE.

Extrait d'un ouvrage intitulé, Examen d'une Eau Minérale trouvée à Paſſy, &c. fait par M. De Machy, Apothicaire Gagnant-Maîtriſe de l'Hôtel-Dieu de Paris. p. 472

Fin du Tome troiſiéme.